

Suite à la fondation d'une entreprise de blocs de béton par Louis-Gonzague Rioux en 1946, Jean-Marie Turcotte, son neveu, se joint à lui pour fonder la compagnie « Rioux et Turcotte » en 1951. L'année suivante, Jean-Marie Turcotte rachète l'entreprise de son oncle et commence à en faire l'expansion. L'entreprise grandit et produit des blocs de ciment, des tuyaux, des fosses septiques, des regards d'égout, des tuiles de patio et des bordures de patio. L'entreprise vend dans tout l'Est du Québec, la Côte-Nord et le nord du Nouveau-Brunswick. Elle fournit de l'emploi à une trentaine de personnes de la région des Basques. L'entreprise est en excellente santé financière et continue de progresser grâce aux deux fils de Jean-Marie : Michel et Denis.

L'ARRIVÉE & FRÈRES

En 1930, à une époque où la situation économique était plus que difficile, naissait une entreprise d'embouteillage de boissons gazeuses. La raison sociale « L'arrivée & Frères » était formée de l'association des deux frères, Hervé et Émile. Localisée d'abord à l'arrière de la maison d'Émile au 417 Jean-Rioux, elle déménagea sur la rue Congrégation dans l'usine de Léon D'Amours, pour se fixer définitivement sur la rue Jean-Rioux en 1939. La maison L'arrivée & Frères cessa ses activités en 1988, après que la Compagnie Pepsi-Cola eut décidé de réduire ses points de production dans la province.



L'entreprise d'embouteillage L'arrivée et Frères aura marqué toute une époque, s'étalant de 1930 à 1988. Sur cette photographie, à l'arrière: Émile, Emmanuel et Hervé. À l'avant: Camille, H. Bérubé, Laval, Normand, Eugène et Fernand.

Source : Adrien Côté.

LÉON D'AMOURS & FILS

Au début du siècle, il existe à Trois-Pistoles des industries et des commerces importants. De ce nombre il faut compter Léon D'Amours et Fils, fabricant de voitures à cheval.

Léon D'Amours, né en 1875, se montre particulièrement actif entre les années 1900 et 1930. Il exploite d'abord un moulin à scie, situé sur les terrains où se trouvent maintenant la maison de madame Trefflé Lagacé et le magasin Singer.

Après la démolition de son moulin, il construit son usine de fabrication de voitures de tout genre. La crise de 1930 l'oblige à mettre un terme à ses activités.

Par la suite, cet immeuble est occupé par plusieurs entreprises, dont Transport Théberge, Larrivée et Frères, Belzile Auto et Larrivée et Frères.



Les petits enfants de Léon D'Amours. Jeanne-D'Arc, Colette et Jean-Marc D'Amours avec leur chien «Mousse» devant l'entreprise familiale.

Source : Jean-Marc D'Amours.

MARTIN & MARTIN

En 1881, Hormisdas Martin, qui deviendra premier maire de la ville de Trois-Pistoles, s'installe dans la maison qu'a occupée récemment sa petite-fille Édith Martin. Il y installe une menuiserie au rez-de-chaussée et commence une petite production artisanale. Il obtient ensuite un contrat en 1882 avec la construction de la cinquième église par Hubert Morin et se spécialise dans les portes et fenêtres. Il est donc à l'origine de « Martin et Martin ». Cette industrie s'est perpétuée par son fils Urbain et ses petit-fils Marc et Laurent. Parallèlement, il devient aussi « croque-mort » comme on l'appelait dans le temps. Marc et Laurent



Le premier maire de la ville de Trois-Pistoles, monsieur Hormisdas Martin, est à l'origine de cette entreprise, la Menuiserie Martin et Martin. D'abord située rue Notre-Dame, elle sera déménagée rue Père-Nouvel. Elle abrite aujourd'hui la Menuiserie Desmeules.



déménagent l'entreprise sur la rue Père Nouvel et celle-ci est ensuite exploitée par Maurice Lebel et Roger Philibert, avant de fermer suite au décès de Maurice Lebel en 1984. Plus tard, en 1989, trois frères : Daniel Desmeules, Sylvain et Germain, propriétaires de la compagnie « Desmeules Menuiserie Inc. », achètent la construction et y déménagent leur industrie à partir du lieu d'origine : Saint-Paul-de-la-Croix.

MECMA PRÉCISION LTÉE

Louis-Gonzague Renouf, le fils de Philippe Renouf, achète une boutique de forge en 1883. Il la dote d'un banc de 22 pieds de long en bois et recouvert de lames de fer. C'était le premier instrument pour usiner les pièces à Trois-Pistoles. Son petit-fils, Jean-Baptiste Pelletier, revient de Montréal en 1921 avec de la nouvelle machinerie. Il prend la tête du commerce de machinage en 1926. Jean-Baptiste s'associe en 1956 à ses fils Emmanuel et Victorin pour former la Société J.-B. Pelletier et Fils Enr. Ils continuent dans l'usinage de pièces et la mécanique de précision jusqu'à ce qu'ils vendent en 1985 à Denis Thériault et Léopold Pelletier. Ceux-ci donnent une certaine expansion à la compagnie originelle et changent le nom en celui de Mecma Précision Limitée qui continue encore aujourd'hui.

PAUL MALENEANT

Au début des années cinquante, un entrepreneur en construction, Paul Malenfant déménage à Trois-Pistoles. Il oeuvre dans la région jusqu'en 1972. Il se spécialise dans la construction de fondations. Les bureaux de poste ainsi que les écoles des villages environnants gardent la marque de son oeuvre. Le restaurant « Le Marmiton », la « Banque Provinciale » (aujourd'hui le bar Le Quidam), les épiceries John Dumas et J. Rioux de même que plusieurs autres ont été construits par Paul Malenfant.

PEEL CONSTRUCTION

Une industrie d'importance à voir le jour à Trois-Pistoles fut la Peel Construction, originaire de Brompton, Ontario. Elle s'est établie en 1944, suite à un contrat du gouvernement canadien pour fabriquer la pierre de ballast pour les chemins de fer entre Lévis et Moncton. Cette

Compagnie emploie de nombreuses personnes à Trois-Pistoles durant les années où elle est en activité. En 1950, la production est arrêtée et la Compagnie ferme ses portes en 1951 après avoir concassé 1 800 000 tonnes de pierres. Théo D'Amours et Armand Rioux écoulent ensuite l'accumulation des pierres concassées.

ST-LAURENT & FRÈRES

En 1963, Jean-Roch St-Laurent et Émilien St-Laurent fondent l'entreprise St-Laurent & Frères sur le site de la boutique de forge de J.-Léon D'Amours. Leur entreprise oeuvre dans le rembourrage de meubles, la pose de tapis et la décoration intérieure en général. Cette entreprise sera très présente dans le milieu jusqu'à sa fermeture définitive au cours de l'année 1991.

THERMO-COMPOSITE OCÉANIA INC.

La nouvelle manière de créer de l'industrie se signale en 1996 avec l'association de gens d'affaires du coin. Arnaud Gagnon, Conrad Larrivée, Pierre Rioux, René Dubé, Yvon Lévesque, Alain Bélanger, Vallier Rioux et Réal D'Amours s'unissent pour fonder THERMO-COMPOSITE OCÉANIA Inc. Un des actionnaires de la compagnie se veut une SPEQ régionale qui est composée de l'investissement de 43 personnes de la région. Leur intérêt se porte sur la fabrication de bains-systèmes et de SPA. On compte dès le début sur 12 employés à plein temps et on encourage en majorité les jeunes travailleurs. En 1997, une expansion a lieu et on ajoute dix employés à temps plein. Les propriétaires avaient l'intention de créer une industrie dans la région et de favoriser l'emploi des jeunes. Leur marché cible est l'Europe. Ils exportent aussi dans tout le Québec, en Ontario, dans les Maritimes, le New-Jersey et ont même conclu une entente avec la Chine. Ils représentent un exemple de réussite au niveau de la solidarité régionale.

■ *Les métiers traditionnels*



Charles-Eugène Morency, ici photographié avec son épouse Yvonne D'Amours en 1929.

Source :
Odette Morency-Bérubé.

LES BARBIERS

Autrefois, les salons de coiffure étaient réservés aux dames et rares sont les hommes qui osaient s'y risquer; mais les messieurs n'étaient pas non plus dépourvus de ces services. Le barbier était un peu le grand-papa de ses clients, jeunes et vieux. Main alerte, oreille compatissante, conseiller et parfois diffuseur de nouvelles, il a coiffé le même client pendant des années.

Notre doyen dans ce domaine a été sans contredit Charles-Eugène Morency, décédé à l'automne 1996, à l'âge de cent ans. Même s'il n'exerçait plus ce métier depuis plusieurs années, sa chaise de barbier était toujours dans son local, se voulant rassurante et chargée de souvenirs.

D'aucuns n'oublieront pas les bons services de : Alfred Lévesque, Arthur Deschênes, Hilaire Lévesque, J.-Arthur Rioux, Trefflé Lagacé, les Paradis, Bourgeois, Gagné, Boulay, Gagnon, Morin, etc.

LES BOULANGERS

Quoi de plus naturel et de meilleur qu'un succulent pain de ménage. Autrefois, dans nos campagnes, la plupart des mères cuisaient leur pain, embaumant ainsi toute la maisonnée. Trois-quarts d'heure de cuisson et le tout était prêt. Pas de tranchage, pas d'emballage.

Lorsque les boulangeries sont arrivées, plusieurs mères ont cessé de fabriquer le pain car le boulanger le vendait de porte en porte, les libérant ainsi de cette corvée.



La belle époque des boulangeries. Sur cette photographie : Aurèle Paré, Albert Sylvaïn et Adrien Létourneau.

Source : Robert Létourneau.

L'existence des boulangers remonterait aux années 1912 environ. On y retrouve les Charles-François Rioux, Théophile Rioux, Joseph Létourneau, Alexis Morency, Pierre Pelletier, Hector Desrosiers, Louis Rioux, Paré et Caron, Paré et Sylvain, Philippe Tardif et enfin Richard Tardif (1961-1970).

Pendant quelques années, la ville était desservie par la boulangerie « Blé d'Or » de l'Isle-Verte. Aujourd'hui, nous devons acheter notre pain dans les épiceries. Cette forme de commerce, en partie disparue, constitue un élément important de notre patrimoine culturel.

LES CHARRETIERS

Autrefois, les charretiers transportaient les voyageurs avec les voitures à chevaux, hiver comme été. Avec l'avènement du chemin de fer, ils se faisaient un devoir d'être présents à l'arrivée de chaque train afin d'attendre les premiers voyageurs, le jour comme la nuit. Ils transportaient aussi très souvent le médecin et le prêtre pour les malades.

Voici les noms de la plupart de ceux qui ont fait carrière dans ce métier : Joseph-Alfred Bérubé, Étienne Dubé, Alphonse Dubé, Joseph Morency, Joseph Levasseur, Philias Dumont, Herménégilde Lavoie, Charles Bérubé, Armand Beaulieu et J.-Auguste Rioux (Pichette).

Quand l'automobile a remplacé le cheval, plusieurs charretiers se sont transformés en « taxis » pendant l'été. En hiver ils reprenaient les chevaux. Un peu plus tard quelques-uns utilisent l'auto-neige « snowmobile », jusqu'à ce que les routes, les chemins de campagne et les rues soient ouverts pendant la saison hivernale.

Voici les noms de ceux qui ont continué à faire ce métier : Philias Dumont et ses fils, Raymond, Yvon et Jean-Eudes. Taxi Dumont est devenu une institution. Pendant plus de 50 ans, ils ont fait du taxi et transporté la « malle » rurale quotidiennement. Herménégilde Lavoie et ses fils, Wilfrid Dumais (ce dernier fut assassiné en 1948), Hilaire Larrivée, les frères Léonard et Patrice Guérette, Léon St-Jean, Armand St-Jean, Fernand Larrivée, Gérard Lagacé, Gaétan Sirois et Rock Rioux.

LES COIFFEUSES

La doyenne dans ce métier, madame Délima Lagacé, raconte qu'elle a débuté dans le métier en 1927. Les techniques d'alors étaient limitées. Qu'on se rappelle les coiffures telles que Marcel, Komol, lesquelles se faisaient avec de la colle et les doigts au prix de 0,25 \$ et 0,35 \$. Les fers



Du taxi en « snowmobile », à l'hiver 1948. On reconnaît madame Albert Dumas, Pauline et Louise.

Source : Louise Dumas.



électriques étaient encore loin et ceux d'alors étaient chauffés sur un petit réchaud alimenté à l'alcool de bois. Vinrent ensuite les permanentes avec machines électriques à fils au prix de 1,50 \$, puis les «pads» chimiques, bouclettes, bigoudis, rouleaux. Le salon Rio Rita a fermé officiellement ses portes en 1973.

Madame Délina Lagacé à l'oeuvre dans son salon de coiffeuse. Elle a débuté dans le métier en 1927 et ne fermera son salon qu'en 1973. Sur cette photographie prise dans les années 1960, on la voit en train de refaire une beauté à madame Épiphanie Litalien.

Souree : Rita Labrie.



La relève ne manque pas aujourd'hui dans ce domaine : signalons seulement les salons qui ont duré le plus longtemps : Salon Élégant (Madeleine Rioux : 1944 - 1978, et Laurence Bérubé : 1978 - 1997), Salon Simone (Simone Ouellet), Salon Isabelle Bonsaint, Salon Mado (Imelda et Marguerite Lebel), Salon Anne-Marie Rioux et, encore en activité, Salon Thérèse (Thérèse Larrivée) depuis 1958 ainsi que le Salon Lyne (Aline Beaulieu) depuis 1968 et Coiffure Martin depuis 1978.

LES CORDONNIERS

Il y avait cinq cordonniers d'inscrits au recensement de 1871 : Hilaire Bélanger, Vénérand Rioux, Noël Fortin, Théophile Fortin et Cyprien Couture.

Ce métier traditionnel est encore très important de nos jours. Voici les noms de ceux qui l'ont pratiqué : Fortunat Roy, cordonnier; Gustave Goulet, cordonnier-sellier; Arsène Beaulieu, sellier. Ces trois derniers demeuraient sur la rue Jean-Rioux.

En 1933, Charles-Eugène Rioux ouvre une cordonnerie à Rivière-Trois-Pistoles. Pendant 52 ans, il répond aux besoins de ses clients, provenant de toute la région. Il ne compte pas ses heures et s'applique à faire du bon travail. Une de ses spécialités, difficile et éreintante pour

Le « p'tit cordonnier de Tobin », Charles-Eugène Rioux, aura répondu aux besoins de ses clients pendant 52 ans, de 1933 à 1985.





Le cordonnier Henri Lebel, au service de la population locale et régionale de 1936 à 1990. Son atelier était situé sur la rue Notre-Dame est.

un homme de sa stature, est la réparation de grandes toiles de camions, de bateaux et de moissonneuses. La force exigée pour déplacer des objets aussi lourds est compensée par sa grande agilité. Il ajoute des pièces qu'il recoud aux déchirures de toiles très encombrantes. Il ferme boutique le 7 janvier 1985 au grand regret de tous ses concitoyens, qui gardent de lui un souvenir impérissable.

En 1936, François et Henri Lebel ouvrent une cordonnerie chez Alphonse Boucher, au 82, Notre-Dame est. En 1939, Henri rachète la part de son frère pour le prix...un peu plus que rien. Il approche son atelier du centre-ville, voisin du tailleur Côté. À ce moment-là, un cirage coûte 10 cents et des semelles neuves 2,50 \$. Avec les années, Henri apprend qu'on ne vit pas à l'air du temps. Le matin du premier novembre 1990, la toile est baissée et, dans la porte, il est écrit « FERMÉ ». Quelques jours plus tard, il remercie tous ses clients dans *le Courrier*. C'est nous qui aurions dû le remercier pour toutes ses années de services envers sa clientèle.

Armand Gagnon a commencé son apprentissage en cordonnerie, chez Clément Veilleux de Saint-Jean-de-Dieu. Il a débuté en 1938 comme cordonnier dans la maison d'Alfred Lévesque, un ancien magasin général, pendant un an. Il déménage chez William Michaud pendant deux ans et achète la maison de Delphis Tardif en 1941. Armand a commencé à faire de la vente de chaussures, et a déménagé cette maison, pour y construire en 1952 le bâtiment où est située actuellement la « Pharmacie Alain Michaud », au 340 rue Jean-Rioux. La vente de chaussures ayant pris le dessus sur la cordonnerie, elle est abandonnée en 1958. Ce commerce ferme ses portes en 1989.

Jean D'Amours et son fils Normand, cordonnier et marchand de chaussures, ont débuté en 1967. Normand et Claire, son épouse, sont les propriétaires actuels depuis 1973 du « Foyer de la chaussure », au 370, rue Jean-Rioux.

Louis Cuir, propriété de Louis Desjardins, est une boutique de cordonnier artisan établie au 1, rue Notre-Dame ouest, depuis 1980.

CREUSEURS DE PUIITS

Au début de la colonie, pour les industriels, les commerçants, les cultivateurs et les journaliers qui désirent faire une construction, le premier souci et non le moindre était de choisir un endroit où il y a de l'eau en disponibilité.

Là où les hommes veulent vivre l'eau est primordiale. On s'installe de préférence près des rivières, des sources, des fossés, des fontaines

pour réduire le plus possible les problèmes de transport. C'est ici que les creuseurs de puits vont jouer leur rôle. À Trois-Pistoles, nous en avons eu deux très expérimentés : Jos Beaulieu et Willie D'Amours.

Jos Beaulieu, commerçant de Saint-Arsène et de Saint-Guy, arrive à Trois-Pistoles vers 1936. Il possède des camions pour faire du transport et deux machines à puits. La date du début des opérations de creusage se situe vers 1930. Il continue ce travail pendant plusieurs années dans la région.



L'édifice de la Compagnie de chaussures de Trois-Pistoles, où s'installe l'industriel Willie D'Amours en 1940, spécialiste du creusage de puits.

Source : J.-François Beaulieu.

Willie D'Amours habite Sainte-Françoise où il possède une boucherie tout en faisant du taxi. En 1938, il achète un hôtel à Causapscal qui est malheureusement rasé par un incendie en 1939. En 1940, W. D'Amours loue un logement à Trois-Pistoles, de Pierre Beaulieu, dans la bâtisse de la Compagnie nationale de chaussures. C'est à ce moment qu'il fait l'achat d'une machine à puits. En 1943, il achète la bâtisse de monsieur Pierre Beaulieu, laquelle compte quatre logements à l'étage inférieur. Il aménage six logements au deuxième étage.

Et W. D'Amours s'occupe ardemment du creusage de puits. Il fait des travaux jusqu'à Chicoutimi; son gendre Lucien Soulard est son homme de confiance. Mais la région des Basques reste l'endroit où il fait le plus de travail. De plus W. D'Amours est propriétaire d'un camion et d'un tracteur à chenilles, ce qui lui permet d'accomplir plusieurs petits travaux. Il cesse ses activités à la fin des années 1960.

LES DÉMÉNAGEURS DE MAISONS

Parmi les métiers traditionnels, il en est un plus inusité, mais combien laborieux, celui de déménageur de maison. Mathias Larrivée, qui oeuvrait déjà dans la construction, en a fait sa principale occupation et son expertise était reconnue à l'extérieur de la ville. La plupart de ses fils l'ont secondé dans son travail. Après son décès accidentel, son fils

Déménagement d'une bâtisse
par Mathias Larrivée en juin
1941 à Saint-Émile d'Auclair.

Source : Jeannette Larrivée.



Arthur prend la relève. Tout y était fait manuellement, à partir des dormants que l'on déplaçait au fur et à mesure que la maison avançait. Elle était tirée par un système de poulies actionnées par la force des bras, à l'aide d'un cabestan.

LES ÉLEVEURS DE CHEVAUX

LUDGER CÔTÉ

Dans les années 1880, Théophile Côté se distingue de ses concitoyens par son implication dans la vie communautaire, mais aussi par son goût inné du négoce. Cultivateur de métier, il ne se contente pas de la routine et de la stagnation. Il fait le commerce des terres et il conserve les meilleures afin de produire en quantité tout ce dont il a besoin pour bien nourrir vaches de race et chevaux de qualité qui composent son cheptel.

Ludger, son fils, nourrit de plus grandes ambitions et ajoute d'autres cordes à son arc. En plus d'exceller dans l'agriculture et dans l'élevage au point d'avoir un boeuf Holstein primé à l'Exposition de Québec, en plus d'acheter et de vendre des terres, il s'intéresse au commerce du bois et, surtout, à la vente des chevaux.

C'est ainsi que 20 à 25 chars de chevaux arrivent de l'Ouest canadien à peu près tous les ans. Trois-Pistoles est un véritable dépôt pour l'Est du Québec et même pour le Saguenay. De Saint-Pascal à Amqui, les maquignons affluent de partout pour acheter les meilleures bêtes et se conter d'interminables romances, qui se terminent souvent par des vantardises et des mensonges.

Ce commerce, il faut le dire, n'était pas aussi simple qu'on le croit aujourd'hui. Il comportait beaucoup d'exigences en terme de financement : paiement des chevaux par chèques certifiés de 1 000 \$ avant leur départ de l'Ouest canadien, réserve de 400 \$ environ pour défrayer les coûts d'alimentation et de nettoyage au cours des arrêts du train et, enfin, quelque 300 \$ d'ajustement final, suivant l'âge et le poids des broncos, une fois rendus sains et saufs à destination.



Cette grande odyssée se termine dans la grande écurie du temps, devenue le magasin Albert Labrie, rue Notre-Dame ouest. La maison voisine, appartenant à M. Gagnon et abritant des personnes âgées, a servi pour les employés en service, Léon et Charles Lévesque. Il est intéressant de savoir que tous les acheteurs de chevaux ont un dîner gratuit à la maison de M. Côté, devenue la propriété d'Adrien Côté, et qu'ils peuvent prendre le temps dont ils ont besoin pour marchander harnais, foin, voiture et chevaux de qualité.

LES ÉPICIERS-BOUCHERS

Que de chemin parcouru avant l'ère des supermarchés! Comme le voulait la coutume du temps, le boucher faisait du porte à porte avec sa voiture remplie de pièces de viande et autres produits que la ménagère achetait à la rue pendant que le cheval attendait docilement.

Celui qui a exercé ce métier ici le plus longtemps est sans doute J.-Télesphore Rioux, J.-T. comme on l'appelait. Épiciers-boucher, il a ouvert son commerce en 1912 et faisait aussi l'abattage des animaux de boucherie pour sa clientèle et pour les cultivateurs. Agrandi en 1937, son magasin, situé au 102 Notre-Dame ouest, a été démoli en 1962 pour faire place à un magasin plus moderne. Son fils Roger et son épouse Carmen ont continué à l'exploiter jusqu'en 1979. Après deux transactions successives, ce magasin est devenu la propriété de l'entreprise de nettoyage Bucknet. Aujourd'hui, on y trouve les locaux de la M.R.C. des Basques, à qui il appartient.

À ce doyen, s'ajoute un éventail de noms tout aussi importants : Philippe Beaulieu, André D'Amours, David Gagnon, Paul-Émile et Camille Dubé, Benoît Caron, Gérard Dubé, Charles Desjardins, Aubin Jennis, Paul Jean, Ovila Dionne, J.-M. « John » Dumas et la boucherie « La bonne Chair » exploitée par Rino Rousseau.

LES FERBLANTIERS ET PLOMBIERS

Au recensement de 1871, Augustin Martel y figure comme ferblantier.

On compte cinq générations de Bilodeau ferblantiers. Louis Bilodeau, forgeron de métier, quitte le nid familial de La Malbaie vers 1860 et vient s'établir à Trois-Pistoles. Il y épouse Hermine Dion en 1863. À partir de ce moment, Louis apprendra le métier de ferblantier et marquera ses descendants jusqu'à aujourd'hui. Le dernier de ses fils, Victor, accentuera cet héritage familial avec ses propres fils et ce, à partir de la boutique de ferblanterie sur la rue Vézina. L'expansion

Arsène, Pierre, Benoît et
Emmanuel Bilodeau,
Régis Belzile, Claude Rioux
et Léo Riou.



Source : André Bilodeau

économique de l'après-guerre favorisera le métier de couvreur (une extension de la ferblanterie). Ainsi, dans les années 1950, Élisée, Arsène, Victorin, Emmanuel, Clément, Pierre et Benoît participeront à la construction de plusieurs églises (toitures) dont celles de Saint-Jean-de-Dieu, Rivière-au-Renard et les Clercs de Saint-Viateur à Sainte-Luce. Puis à partir des années 1960, la plomberie et le chauffage prendront le dessus sur la ferblanterie dans les activités de l'entreprise familiale. Aujourd'hui, Richard (fils d'Élisée), entrepreneur en plomberie et chauffage, a quand même conservé un atelier de ferblanterie dans son magasin. Pour ce qui est de la dernière génération, on peut se demander si elle va perpétuer ce métier hérité des ancêtres.

Joseph-Hermas Cousineau exerce ce métier quelques années entre 1940 et 1950, rue Jean-Rioux.

Élie Gagnon débute vers 1945 sur la rue Vézina et abandonne le métier vers 1980.

Les autres plombiers qui exercent actuellement cette profession sont Philippe Leclerc, au 48, rang 2 centre. Il exerce son métier à partir de 1977 et son fils Yves étudie actuellement pour prendre la relève.

Pierre Rioux, au 743, rue Notre-Dame est, lance son entreprise en 1985 et se spécialise dans le chauffage.

LES FORGERONS

Au recensement de 1871, il y avait 12 forgerons d'inscrits à Trois-Pistoles. Il s'agit des personnes suivantes :

Octave Raymond

Solyme St-Laurent

Majoric Tardif

Jean Rousseau (grand-père du notaire J.-Hervé Rousseau)

Paul Thériault, père et fils

Louis Turcotte

Hippolyte Lebel

Joseph Leblond, 1^{er} rang ouest

Pierre Deschênes

Jean-Baptiste Lavoie



Louis Bilodeau

Elzéar Moyen

Voici ceux qui ont assuré la continuité de ce métier très important à l'époque :

Félix Labrie, père d'Isidore Labrie.

Gaudiose Caron, maire de la ville en 1938.

Dans une famille, cinq générations de forgerons se sont succédé dont les quatre premières par l'alliance des filles des forgerons. En voici la liste :

Guillaume Charest, forgeron et son épouse Félicité Côté.

Justine Charest épouse Maxime Morency, forgeron.

Léonie Morency épouse Antoine Beaulieu, forgeron.

Alice Beaulieu épouse Achille Lebel, forgeron.

Jean-Marc Lebel, forgeron est le fils d'Achille.

(Voir *L'Écho des Basques*, vol. 12, 1991, p.19.)

LES FORGERONS-CHARRONS

Avant la venue des automobiles, des camions, des tracteurs et de tous les spécialistes qui réparent ces voitures, nous avions les forgerons-charrons. C'étaient des individus très adroits, capables de trouver des solutions pour réparer les instruments de ferme à un prix dérisoire.

Ils savaient faire la soudure au feu de forge, tremper les haches, ferrer les chevaux, vendre des remèdes et donner certains soins à des animaux.



La forge de d'Alphonse
Théberge, rue Jean-Rioux,
en 1918.

Source : *Adrien Côté*.

Parmi ces hommes de métiers, mentionnons : Lazare Lepage, charron; Alphonse Théberge, forgeron-charron; Wilfrid Rioux, forgeron charron; Alphonse Lavoie, forgeron charron et fabricant de voitures de promenade pour l'hiver et de plates-formes de camions. Trois à quatre hommes ont aidé ce dernier dans sa tâche.

Philippe Bérubé, forgeron-charron, est dans sa 57^e année au service de sa clientèle. Au printemps 1940, il achète la maison et la forge de Hippolyte Caron, coin Vézina et Roy, au prix de 1 200 \$. Il y travaille jusqu'à l'hiver 1940-41 où il travaille pour Deschênes et Frères, au Lac Neigette pour 4 \$ par jour. Revenu à sa forge, au printemps 1941, il est impossible d'énumérer tous les travaux qu'il accomplit. Soulignons seulement la fabrication de 151 plates-formes de camions (Voir photo). La première a été construite pour Edmond Audit au début des années 1940.

Il avait un talent particulier pour accommoder sa clientèle. Il restait toujours disponible pour vendre du fer, des écrous et des boulons entre ses gros travaux et tout le monde ressortait satisfait de ses services. Espérons qu'après toutes ces décennies, il sera encore au service de sa clientèle au début du XX^e siècle, car un homme de son expérience est difficile à remplacer.

LES MENUISIERS CHARPENTIERS

Des membres des familles Lavoie, Larrivée, D'Amours, Pigeon, Rioux, Jean, Bérubé, Tardif, Parent, Levasseur, Raymond, Devost, Lafrance, Lagacé, Soucy, Martin, Dionne, Bélanger et Pelletier, etc. ont pratiqué à diverses époques, ces métiers, et ce, dans la construction et la réparation de tout genre.

LES COUTURIÈRES

Au siècle dernier et jusqu'à il n'y a pas si longtemps, avant que le prêt-à-porter n'envahisse nos garde-robes, les couturières ont joué un rôle important dans le vécu quotidien de nos familles.

Plusieurs de ces habiles couturières ont même créé leur propre atelier et enseigné au cours des années des bons services de l'une ou l'autre d'entre elles : mesdames Alphonse Dubé, Lorenzo Boucber, les Yvonne Larrivée, D'Amours et Lavoie, Arthur Bélanger, Germaine Michaud, Blanche Bélanger, Mathias D'Amours, Blanche Bérubé, Rolande L.-Ouellet, Lucile Beaulieu, Marthe D.-Bélanger, Thérèse O.-Larrivée, Aline D.-D'Amours, Émilien Soucy, Aline Lebel, Germaine Roussel, Marius April et sans doute beaucoup d'autres.

Quelques-unes ont oeuvré surtout dans le domaine de la fourrure : les deux soeurs Hénédine et Luména Boucher, mesdames Amédée Levesque et Adéline P-Rioux.

LES ORFÈVRES

Tel est le nom que l'on donnait autrefois aux horlogers-bijoutiers. Pierre Thériault, arrivé ici vers 1910, exerce ce métier pendant plusieurs années sur la rue Notre-Dame ouest. Son fils Antoine en assure la continuité jusqu'à son départ de Trois-Pistoles en 1955.



L'un des premiers horlogers-bijoutiers à s'établir à Trois-Pistoles a été Pierre Thériault, vers 1910. Il est le père de Jean Thériault, i.é.

Source : Marcelle Thériault.

Charles-Henri Rioux commence, lui, à exploiter son commerce en 1930 dans un local de la maison de Charles-Eugène Belzile en face de l'église. Par la suite, il s'installe définitivement à l'endroit actuel. Son fils Jacques en assure la relève.

Marcel Pinel s'installe ici en 1960 dans l'ancien magasin «J.-A. Landry». Il déménage ensuite au 26, rue Pelletier. Il y prend sa retraite en 1994.

D'autres bijoutiers ont exercé ce métier moins longtemps. Parmi ceux-ci se retrouvent Octave Lebel, gendre de Jean-Baptiste Deschênes, un monsieur Blais et Léopold Pelletier.

LES PEINTRES-DÉCORATEURS

Charles-Eugène Belzile décide en 1909 d'entreprendre des cours de peinture à Rivière-du-Loup pour une période de trois ans. À son retour, il initie ses frères au métier de peintre-décorateur, un métier qui était rare à cette époque. Son frère Désiré, voulant se perfectionner d'une façon spéciale, commande des livres de France visant à maîtriser l'art d'appliquer l'or bruni. Charles-Eugène, lui, travaillait déjà l'or en feuilles.

Charles-Eugène entreprend des sous-contrats de peinture pour les entrepreneurs Nilus Leclerc et Georges Dubé, sous-contrats qui le mèneront jusqu'à Gaspé. Il travaille dans plusieurs églises, hôpitaux et communautés religieuses pour y effectuer divers travaux de peinture. Ce genre de contrat durait plusieurs mois et ses frères Jean, Arthur, Albert, Philippe et Léopold se joignent à lui à tour de rôle pour l'aider à remplir ses engagements. Au fil des années, chacun suit sa propre carrière.



Première communion
Albert et Silvio Dumas
en 1905
Source Pauline Dumas.



Photo Gagnon
Imprimerie régionale ent.



G.A Gagnon

En 1929, le fils de Charles-Eugène, Dominique, alors âgé de 15 ans suit les traces de son père et apprend les différentes étapes du métier telles que l'imitation de bois, l'application de l'or en feuille, etc.

En 1954, Jean Belzile, entrepreneur-peintre, restaure l'intérieur de l'église de Trois-Pistoles. Son fils Lionel décide lui aussi de continuer ce métier et prend la relève de son père.

Rares sont les maisons de la région où un Belzile n'a pas donné un coup de pinceau pour embellir et restaurer le patrimoine familial.

D'autres peintres ont oeuvré à Trois-Pistoles. Entre autres, trois générations de Rioux : les fils de Théophile, savoir Edmond et Ernest.

Arthur, fils d'Edmond, est devenu entrepreneur en 1972. Son frère Alphonse, ainsi que son fils Paul-André, travaillent actuellement dans l'entreprise.

Jean Charest, Charles Paradis, Henri Paradis et Léopold D'Amours pratiquaient ce métier entre les années 1930 et 1960. D'autres noms mériteraient une attention spéciale : Laurent Létourneau, Roma Lavoie, Jean-Guy Rioux et Julien Gagnon.

LES PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS

Depuis le début du 20^e siècle plusieurs photographes et imprimeurs se sont succédé à Trois-Pistoles.

Les studios G.-A. Gagnon, suivit quelques années plus tard par J.L. Lebel Photo, furent parmi les premiers à offrir les services de photographie professionnelle.

Le studio de Ludger Lebel fonctionnera jusqu'au milieu des années cinquante et celui de Georges-Arthur Gagnon, dit l'artiste, fut ouvert jusqu'à sa mort en 1945. G.-A. Gagnon exploitait également une imprimerie depuis les années 20 qui fut reprise par son fils Yvon. Dans la même période le frère d'Yvon Gagnon, J. Gérard, partit lui aussi son imprimerie qui fut reprise par son fils Donald en 1975.

En 1955, Photo Gagnon, propriété de Jean-Pierre Gagnon, ouvre ses portes rue Jean-Rioux puis déménage au 15 Notre-Dame Est en 1957. Il ajoutera en 1961 l'Imprimerie Régionale enr. qui imprimait alors le journal *Le Courrier de Trois-Pistoles* et deux autres journaux de la région ainsi que de nombreuses circulaires.

Le commerce de photographie fut vendu à Gaston Michaud, fils d'Arthur, au début des années 60. Et l'Imprimerie ferma ses portes en 1968 comptant alors une quinzaine d'employés.

M.-L. Pelletier Photo, propriété de Marie-Louis Pelletier, offrit un service de photographie à même son journal *Le Courrier de Trois-Pistoles*. Les photographes principaux furent Marie-Louis Pelletier, Marcel Pelletier et André Morin.

STUDIO GIL

Studio Gil Photo ouvre ses portes en 1963, propriété de Gilles Guillemette. C'est son frère Francis qui offrait alors les services photographiques. L'Imprimerie Trois-Pistoles s'ajoutait au commerce à l'automne 1968. L'imprimerie fut cédée en 1977 à Michel Gagnon qui par la suite l'a vendue à Imprimerie Publicom de Saint-Éloi.

Jean-Pierre Morency, photographe depuis près de 10 ans au Studio Gil, en fit l'acquisition en 1977 et dix ans plus tard il le vendit aux propriétaires actuels du Dossier Gilles Gaudreau, Marie Leblanc et Daniel Thériault. Gilles Gaudreau, offre dès lors les services de photographie professionnelle.

LES TAILLEURS

Arrivant de Cacouna avec sa nouvelle épouse, Thomas Lebel s'établit à Trois-Pistoles. Cinq ans plus tard, il s'installe sur la rue Notre-Dame ouest où il exerce sa profession durant toute sa vie. Cyprien travaille avec lui jusqu'à la retraite de son père à l'âge de 80 ans. (Voir *L'Écho des Basques*, vol. 12, 1991, p. 23).

Le tailleur Jos April et son fils Roland pratique pendant plusieurs années à Trois-Pistoles, sur la rue Vézina.

MAGASIN JOS CÔTÉ

Jos Côté tailleur commence à exercer son métier 1902. Son premier atelier est sur la rue Notre-Dame ouest. Il s'installe ensuite là où se trouve aujourd'hui la Cantine D'Amours, pour se fixer quelques années plus tard de l'autre côté de la rue.

Cette boutique se transforme en magasin général et devint par la suite un chic magasin de confection pour dames et messieurs.

François et son épouse Jeannette l'exploitent jusqu'au moment de leur retraite en 1988. Vidéo-Plus s'installe dans ce local jusqu'en 1997.

La Mercerie Jos Côté, fondé par Jos Côté tailleur François Côté, fils du tailleur, et son épouse Jeannette en ont fait un chic magasin de confection pour hommes et dames.

Source : André Bilodeau.



■ *Les services*

ASSURANCES

En mars 1939, Cyprien Rioux devenait représentant en assurance-vie et, en 1944, il ajoutait les assurances générales à ses cordes. Ses deux fils vinrent par la suite s'intégrer à l'entreprise familiale : Miville en 1964 et Raynald en 1968. Au cours de l'année 1970, la maison de courtage Cyprien Rioux et Associés procédait à la construction de l'édifice actuel situé au 330, Notre-Dame est. En 1971, Maurice Ouellet, qui était propriétaire depuis 1968 du bureau d'assurances de Rosaire Labrie, fusionne son entreprise avec celle de Cyprien Rioux, propriété alors de Raynald et Miville. La maison d'affaires porte maintenant le nom de «Rioux, Ouellet & Rioux Enr.» et fait partie du «Groupe Assbec» régional (« Assbec » : regroupement de douze bureaux d'assurances).

Frédéric Michaud débute dans l'assurance générale en 1922 et en 1954 Placide Pelletier prend la relève du commerce. Depuis 1988, Placide est représentant de la «Promutuel» de Rivière-du-Loup.

BANQUES

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Située au 41 Notre-Dame ouest, elle a pignon sur rue à Trois-Pistoles dès le début du siècle. Amédée Lechasseur en est le gérant. En 1906, les registres indiquent qu'il fait baptiser un enfant et, à sa signature, il ajoute : directeur de la banque.

Plusieurs gérants lui ont succédé et, depuis mai 1994, c'est Roberto Dionne qui remplit cette fonction.



L'ancien édifice de la Banque Canadienne Nationale, au 41 rue Notre-Dame ouest.
Source : journal *Le Courrier*.

LA BANQUE MOLSON

Elle ouvre ses portes à Trois-Pistoles vers 1915. Elle est située dans l'édifice où se trouve, aujourd'hui, le restaurant «Le Michalie».

Aux registres de 1920, il apparaît que Louis Beauchemin fait baptiser un enfant. Sa signature est suivie de : gérant de la Banque Molson.

BANQUE PROVINCIALE

C'est en mai 1969 que la Banque Provinciale vint s'installer à Trois-Pistoles. Elle était située à l'angle des rues Notre-Dame et Jean-Rioux, à l'emplacement actuel du bar «Le Quidam».

Régis Dumas en fut le premier directeur. Elle se fusionna en 1976 avec la Banque Canadienne Nationale.

LA CAISSE POPULAIRE

En 1912, Trois-Pistoles manifestait sa ferme intention de fonder une caisse populaire. On échoua dans cette première tentative. La deuxième tentative sera une réussite le 14 novembre 1939, avec la collaboration du clergé et des notables de la place.

Dès l'ouverture, soixante-deux personnes deviendront sociétaires de la première Caisse Populaire de Trois-Pistoles. Félix Michaud en est le premier directeur de 1939 à 1952. Puis vinrent Ida Gagnon de 1952 à 1954, le notaire Yves-A. Rioux de 1954 à 1957, Ida Gagnon en 1957. Guy Lebel de 1958 à 1960, Robert Létourneau de 1960 à 1983, Michel Perron de 1984 à 1987 et, depuis 1987, c'est Gérard Beaulieu qui en assume la direction.

La Caisse Populaire est située au 80, rue Notre-Dame ouest.

La Caisse populaire Desjardins de Trois-Pistoles, présente dans le milieu depuis 1939. Cette photographie a été prise à l'occasion du 50^e anniversaire de fondation de la Caisse, en 1989. Le président du Mouvement Desjardins, Claude Béland, était alors présent.



LAURENTIDE FINANCE

Ouverte en 1959, cette institution est une succursale de prêts-hypothécaires, située au 64, rue Notre-Dame ouest.

Yves Normandin, frère de madame Normand Larrivée, en fut un des directeurs. Plusieurs autres s'y sont succédé.

COMMUNICATIONS FAUCON

Communications Faucon est une agence de communication fondée en 1989. L'entreprise est la propriété d'André Bilodeau et Thérèse Beaulieu. Elle a réalisé plusieurs imprimés (affiches, dépliants, brochures livres, etc.) pour de nombreux organismes du milieu et de l'extérieur.

LES CROQUE-MORTS

S'il est un service dont aucune société ne peut se passer, c'est bien celui d'entrepreneur de pompes funèbres. Vers les années 30, il y en avait deux qui exerçaient ici ce métier : J.-H. Soucy et Urbain Martin, qui avait pris la relève de son père Hormisdas. À l'époque, les cercueils étaient fabriqués dans leurs ateliers et les défunts, en plus d'être exposés dans leur demeure, étaient « veillés » jour et nuit. Un « crêpe » noir à la porte y indiquait un deuil.

Vers les années 1940, M. Martin délaissait cette activité pour s'occuper de sa menuiserie, qui allait devenir Martin & Martin. En 1956, J.-H. Soucy vendait son entreprise à la famille Rioux dont Roger était le président. En 1963, Roger Rioux fondait sa propre entreprise. De son côté, Jean-Guy devenait le président de Rioux & Frère, dans l'ancienne résidence de H. Morin (constructeur d'églises). Quelques années plus tard il se portait acquéreur de cette entreprise (frais funéraires et service d'ambulance). Présentement, Jean-Guy travaille en collaboration avec son fils Nelson.

Et depuis octobre 1984, la maison Roger Rioux a été acquise par Jean Fleury et Fils.

Chacun est propriétaire de plusieurs salons dans les paroisses environnantes.

LES FLEURISTES

En 1954, madame Albert Morency a été la première à ouvrir une boutique de fleuriste dans la région au 144 Notre-Dame est. Sa fille Thérèse lui succède de 1963 à 1982.

Florian Malenfant exploite la Flore Laurentienne au 135 Notre-Dame ouest, de 1971 à 1992.

La boutique de Lionel Veilleux a ouvert ses portes en 1982 sur la rue Jean-Rioux pour déménager trois ans plus tard au 53 Notre-Dame ouest. Ce service nous est assuré aujourd'hui par Déco Fleurs (José Ouellet) depuis 1986.

LES RESTAURANTS

AU RÉGAL DE LA MER

Situé sur la rue Richard à Trois-Pistoles, il fut la propriété de Normand Lévesque et de Mme Monique Lévesque. On y servait des spécialités de poissons et fruits de mer. Ce restaurant n'existe plus actuellement.

CAFÉ JACQUES CARTIER

Quelques-uns se souviendront du Café Jacques Cartier (1934 à 1953), propriété de Charles-Eugène Morency, barbier. Il a été exploité d'abord par son épouse Yvonne D'Amours, et par la suite par Alice, Alma et Marie-Paule (soeurs d'Yvonne). C'était le rendez-vous de la jeunesse, particulièrement des patineurs, au 250 rue Jean-Rioux.



Le Café Cartier était situé au 250 rue Jean-Rioux. Il a été le rendez-vous de la jeunesse, de 1934 à 1953.

Source Adrien Côté.

CAFÉ L'ESSENTIEL

Ouvert à l'été 1994 et situé sur la rue Jean-Rioux, madame Claudette Lévesque en est maintenant la propriétaire. Présentement, elle exploite son entreprise surtout durant la saison estivale et nous offre une cuisine composée de menus végétariens et de menus-santé.

CAFÉ RÉGAL

En 1927, J.C. Belzile ouvre un service de restauration et d'épicerie. Cinq ans plus tard, il y ajoute une salle de « pool » et quelques cabines. Suite à l'achalandage, il effectue des réparations en 1944 pour en augmenter la superficie. Ainsi, le café Régal peut ajouter le service des

Le Café Régal, rue Notre-Dame ouest, a fait partie des habitudes pistoloises de 1927 à 1973. Sur la photographie, on reconnaîtra Olivine Gaudreau, Lucette Belzile et Thérèse Lagacé.

Source : Roger Belzile.



repas. Il devient la propriété de Adélarde Rioux et de Olivine Gaudreau en 1963 qui l'exploitent jusqu'à sa fermeture en 1973.

CAFÉ-RESTO L'ENSOLEILLÉ

Café végétarien, situé sur la rue Notre-Dame ouest, il fut ouvert en décembre 1995 par Germain Beaulieu. Ce dernier le vend en novembre 1996 à Mariette Éthier et Marcelle Brisebois qui élargissent quelque peu les frontières de sa vocation initiale qui se voulait exclusivement végétarienne.

CAFÉ ROYAL

En 1939, dans l'édifice situé coin Notre-Dame et Langlais, Victorin Larrivée « Le Vic » et son épouse Berthe Létourneau ouvrent dans la partie ouest du premier étage le si populaire Café Royal.

Après de nombreuses années d'activités, lorsque l'édifice est démoli, le terrain sert de stationnement à Handy Andy, et Victorin déménage tout près au 93, Notre-Dame est, pour y ouvrir un dépanneur. Il cesse ses activités en juin 1980.

Le très populaire Café Royal, exploité par monsieur Victorin « Vic » Larrivée et son épouse Berthe Létourneau, au coin des rue Notre-Dame et Langlais, ouvrait ses portes en 1939.

Source : Nicole Gagnon.





LA CANTINE D'AMOURS (LA PATATE)

Au 66 rue Notre-Dame est, à l'endroit où était située la boucherie D'Amours en 1954, madame André D'Amours et son fils Jean-Paul ouvrent une cantine.

S'étant incorporé en 1974, L & P ouvre un casse-croûte derrière la cantine. Lionel et Jean-Paul déménagent en mai 1975, tout près du centre commercial qui n'était pas encore construit à ce moment-là. Après bien des démarches, ils obtiennent enfin le prolongement de la rue Richard, permettant accès à la route 132. On effectue des rénovations et le casse-croûte devient un restaurant, jusqu'au moment de la vente en 1984.

LE 379 JEAN-RIOUX

Un nombre impressionnant de commerces ont défilé dans cet édifice acquis par Willie Rioux en 1927. Vers la même année, Joseph Belzile y exploite un restaurant qui était le rendez-vous des gens de tous les âges, en particulier des enfants, avec l'achat de bonbons « à la cent », de cornets de crème glacée à 0,05 \$ et de « liqueurs » à l'orange.

Arthur Bélanger en fait l'acquisition en 1944, l'exploite pendant 10 ans pour le revendre à Augustin Saint-Jean qui y ajoute une salle de « pool », et l'exploite à son tour en 1973.

Ce restaurant est acquis par les associés Laval Lavoie et Aurèle Gagnon, devient la taverne Le Caly et, en 1976, le Bar Trois-Pistoles, avec les nouveaux propriétaires Gisèle et Jean-de-Dieu Dubé, qui l'administrent jusqu'au décès de celui-ci en avril 1994.

Leur fille Marie-Claude et Gaston Paradis leur succèdent et Jean-Eudes Parent en est le propriétaire actuel.

LE CURB SERVICE

Situé tout près de la station Irving, ce restaurant abrite une salle de danse et sert des repas. Aujourd'hui il est devenu le « Dépanneur G.L. Inc. ».

LE FLEUR DE LYS

Ouvert en 1968 par Damien Ouellet et Flore Aubut, ce restaurant poursuit ses opérations pendant trois ans.

LE GONDOLIER

Germain Pelletier achète les terrains de L & P pour y construire le centre commercial et le restaurant fait partie du contrat. Carmen Gentil loue le restaurant, qu'elle exploite sous la raison sociale « Le Gondolier » pendant quelques années, avant de vendre tous ses équipements à Francis Ouellet en 1987.

Le 1er août 1987, ce dernier fait l'ouverture officielle de ce restaurant sous la raison sociale « Le Gondolier 1987 ».

Depuis cette acquisition, Francis rénove le restaurant plusieurs fois, dont la dernière en 1996, pour en faire un commerce de premier ordre.

Au Gala de l'Entreprise de l'année, en 1990, section service touristique et en 1996, section commerce et service, Le Gondolier et tout son personnel sont grandement honorés.

LE GRENIER D'ALBERTINE

Pour accommoder les visiteurs du site de la «Maison de V.L.B.», Victor-Lévy Beaulieu ouvre un restaurant en 1994. Ce site demeure un endroit à visiter pendant l'été.

LE MICHALIE

Situé au 55 rue Notre-Dame est, ce restaurant a eu successivement plusieurs propriétaires dont : Jean-Jacques Rastoldo et Louise D'Amours, Annette Dupuis et Édouard Rioux, madame Roger Harrisson, Denise Veilleux.

Le Michalie est maintenant la propriété de Michel Dumont et il se spécialise dans les mets italiens.

LE THÉRI-BEL

Avec l'ouverture du centre commercial « Les Galeries Trois-Pistoles », en 1986, en plein centre du mail, Mariette et Marc-André Bélisle ouvrent un casse-croûte. Quelques mois plus tard, vu l'accroissement de la clientèle, ils décident d'agrandir en changeant de local.

En 1996, d'importantes rénovations permettent d'ajouter à leur casse-croûte, une section restaurant.

De plus, Mariette et Marc-André exploitent un service de traiteur pour accommoder toute leur clientèle.

RESTAURANT BASQUE

Situé sur la route 132, ouvert en 1960, ce restaurant a vu se succéder plusieurs propriétaires. Depuis 1996, Claude Leclerc l'exploite sous la raison sociale « Resto-Pop ».

SUR LE POUCE (Le Bellevue)

Construit en 1970 par André et Claire Blais au 89 rue Notre-Dame ouest, il a eu plusieurs propriétaires. En 1997, Robert Lebel en fait l'acquisition.

■ *Les services publics*

LE BUREAU DE POSTE

Depuis 1786, les citoyens de Trois-Pistoles peuvent bénéficier du service postal. Jean-Baptiste Rioux a été le premier à exercer le métier de postier.

Sur ordre de son commandant en chef, Hugues Finley lui fournit chevaux et voitures. Le trajet est passablement long de Bic à Lévis, surtout en hiver, parce que les chemins ne sont pas entretenus comme aujourd'hui.

Ledit monsieur Rioux observera les ordres légaux et toutes les instructions légales touchant la poste. (Voir *l'Écho des Basques*, vol. 7, 1986.)

Le bureau de poste vers 1900-1910, sur l'un de ses premiers emplacements connus, en face de l'église, où se trouve aujourd'hui le magasin Gaguon et Frère.

*Source : Robert Côté
Groupe de recherche
en histoire du Québec*

Photo : Louis-Isidore Rioux.





Le maître de poste
Léon Morency à la gare de
Rivière-Trois-Pistoles.

Source : Adrien Côté.

Le bureau de poste, alors
qu'il se trouvait au 5 rue
Notre-Dame est, à l'Hôtel de
Ville de Trois-Pistoles

Source : Paul Dumas.

La photo illustre un des premiers emplacements connus, situé en face de l'église. Tout le monde reconnaît, sans doute, le magasin Gagnon et Frère. À cette époque, David Bertrand en est le propriétaire. Il est le fils de Louis Bertrand, député de Cornwallis, Québec.

Quelques années plus tard, le bureau de poste fut déménagé au 5 de la rue Notre-Dame est et y demeura quelques années. Une partie du premier étage était occupé par la poste avec des appartements attenants pour y loger les maîtres. À l'étage inférieur, se trouvait le bureau des douanes avec respectivement, Alexis Côté et Cyrice Lebel. Quant à l'étage supérieur, il servait de salle de spectacle ainsi qu'à divers autres services.

On trouve comme maître de poste, J.-Ernest Rioux vers 1913, Willie Lindsay de 1926 à 1938, Dr Octave Lacroix, de 1938 à 1948, Rita Lévesque (par intérim) de 1948 à 1949, et Armand Lévesque de 1949 à 1958.

En 1957, le bureau de poste est construit par Adrien Bérubé sur l'emplacement actuel. L'ouverture se fera en 1958. Armand Lévesque continuera d'être maître de poste de 1958 à 1979, Rachel D'Amours de 1979 à 1989 et c'est Patrick Bérubé qui en assume la responsabilité depuis 1991.



POSTE À INCENDIE

Aujourd'hui, toutes les villes bien organisées sont dotées d'un système à incendie.

Dès 1916, le maire Hormisdas Martin et son conseil approuvent un règlement autorisant la construction d'un système d'aqueduc pour usage domestique et, en même temps, pour combattre les incendies.



Entre 1916 et 1921, l'Hôtel de ville conclut une entente avec le conseil de la fabrique pour l'achat d'un terrain situé juste en arrière de l'Hôtel de ville, terrain qui servira à la construction d'une bâtisse pour les pompiers. Dès 1922, on procède à l'achat de deux échelles de 36 pieds chacune pour le service des pompiers.

Le 9 juin 1924, le conseil accuse réception de 5 000 \$ d'octroi et décrète un règlement d'emprunt pour la construction d'un poste à feu, pour l'achat de boyaux et de 12 bornes-fontaines. Odina Lagacé est nommé préposé au feu, avec salaire de 50 \$ par mois.

On engage aussi deux constables : Louis D'Amours et Charles-Théophile Rioux. En 1924, le conseil engage Louis Caron comme chef policier et lui fournit le téléphone, habit de travail, insigne, bâton et chaînette.

En 1927, le conseil de ville propose la construction d'un logement convenable pour Charles Belzile, chef-pompier, en remplacement de M. Lagacé. M. Belzile habitera la partie supérieure de la station pompe et feu; construction aussi d'une écurie attenante au poste pour y loger un cheval. Lorsqu'il y a incendie, il faut atteler le cheval, emporter les pompes et tout l'attirail. Ce ne doit pas être une sinécure.

Le cheval de M. Belzile sert à l'entretien des trottoirs. La plupart du temps, les contremaîtres à la voirie sont aussi policiers : Louis Caron, Charles Belzile, Joseph Lepage, Paul Meunier, Aurèle Côté, Lucien Lepage et Wilfrid Tremblay.

(Voir *L'Écho des Basques*, article de J.-M. D'Amours.)



La caserne des pompiers, construite en 1924 sur un terrain situé juste à l'arrière de l'Hôtel de Ville.

Source : le journal *Le Courrier*.

SERVICE D'AUTOBUS

En 1946, considérant l'augmentation des usagers et du transport des marchandises entre Trois-Pistoles et Biencourt, Roland Martin, homme d'affaires de Rimouski, juge qu'il est opportun d'inaugurer un service d'autobus (deux auto-neiges « snowmobile » durant l'hiver) entre ces deux endroits.

À Trois-Pistoles, le rendez-vous est à l'hôtel Victoria. Roger Beaulieu, habile conducteur, est l'un des premiers à faire ce trajet. La rencontre des deux trains « Le Petit local » a lieu à Trois-Pistoles, vers 2 heures. Après le chargement des marchandises, les passagers prennent place et c'est le départ pour Biencourt. La durée du voyage est dictée par la température. Le lendemain, après vérification de la mécanique, c'est le retour à Trois-Pistoles.

Les propriétaires sont : Roland Martin de Rimouski, de 1946 à 1948; Victor Charron, de 1948 à 1950, avec le service postal à Lac-des-Aigles; Henri Duval et Charlemagne Côté de 1951 à 1954, autobus et service postal à Trois-Pistoles; Lionel Castonguay de 1954 à 1970, autobus et service postal, jusqu'à Biencourt.

Le service d'autobus Trois-Pistoles/Biencourt inauguré en 1946. On utilisait la « snowmobile » en hiver. Sur la photographie: Roger Beaulieu, habile conducteur, l'un des premiers à faire ce trajet.

Source : Adrien Côté.



Un « ticket » de nettoyage remis aux clients du Service de nettoyage enr., Gérard Thibault propriétaire.

SERVICE DE NETTOYAGE

Service était bien le mot pour ce genre d'entreprise, alors que les vêtements à nettoyer étaient cueillis de porte en porte pour revenir quelques jours plus tard tous impeccables.

Avec ses 40 années passées dans ce domaine, Jean-Claude Belzile en est sûrement le doyen. Après avoir oeuvré dans d'autres entreprises et ensuite à son compte, il a construit sa boutique au 345 Vézina, en



1954, pour l'exploiter jusqu'en 1984. Cette année-là, Claude Valet Service a été vendu à Raymond et Lucie Ouellet et, depuis, ce commerce affiche Nettoyeur Claude enr., et est la propriété de Diane Gagnon.

D'autres entreprises avaient dispensé ce service auparavant. Il y eut : Paulo et Gustave Rioux, Levasseur et Levasseur, Gérard Thibault, Gérard D'Amours ...

Un service de buanderie a été instauré ici par madame Délima Lagacé en 1948, assuré aujourd'hui par Nettoyeur Claude enr.

■ *Un court voyage dans le passé*

À GAUCHE *L'INTERCOLONIAL*

Émile Côté,
agent de gare vers 1920.

Source : *Thérèse Lindsay.*

HAUT À DROITE

Le Pont « Borlot »,
Avant 1955

Source : *Suzanne Leclerc.*

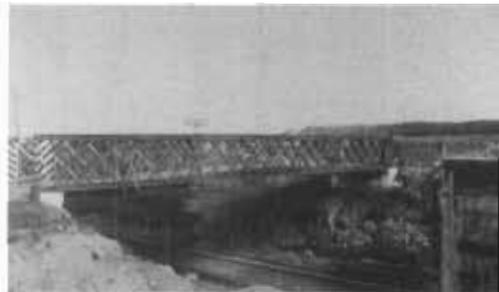
BAS À DROITE

Affluence à la gare de Trois-Pistoles pour le départ de l'une des filles de Jean-Baptiste Deschênes pour le couvent. On peut aussi y voir Caroline Pelletier, vers 1925.

Source : *S.H.C.T.P.*

L'année 1872 marque un regain de vie et d'activité. L'arrivée de l'Intercolonial à Trois-Pistoles inaugure une ère de progrès, qui profitera au plus modeste, comme au plus riche.

D'après le journal de l'époque, le *Courrier de Rimouski* : « Une locomotive, ayant à sa suite cinq chars, laisse, le 15 mai 1872, la Rivière-du-Loup et se rend aux Trois-Pistoles dans un temps relativement court. » Cet événement a causé beaucoup d'excitation chez les populations qui bordent le trajet. Dans le même journal, on y ajoute que c'est la firme Saint-Laurent, Dion et Cie de Rimouski qui obtint le contrat des gares et qu'elles ont toutes été construites en 1872.



LES PELLETEUX

Qui étaient les pelleteux? Autrefois, la saison hivernale était beaucoup plus rigoureuse qu'aujourd'hui, les chutes de neige plus abondantes. La charrue du C.N. passait et déblayait les rails mais ne pouvait suffire à la tâche. C'est alors que le chef des cheminots faisait appel aux gens de la place. Les hommes accouraient tôt le matin avec chacun sa pelle, prêts à commencer la journée. On dit qu'il y avait tellement de neige qu'elle touchait aux lignes télégraphiques qu'il fallait déblayer aussi. L'endroit le plus critique était à la coupe de la Rivière-Trois-Pistoles. Parfois, ils pelletaient aussi la nuit. On allait jusqu'à engager cent dix hommes par jour selon l'importance de la bordée. Ils étaient placés en groupes de 10 à 15 personnes. Le salaire était satisfaisant mais les patrons étaient assez exigeants. On ne gardait pas les gens qui parlaient trop ou encore qui ne donnaient pas assez de rendement. Plusieurs personnes ne comptaient que sur cet emploi d'hiver pour essayer de joindre les deux bouts.

Une corvée de « pelletage »
sur la voie ferrée dans les
années 1930.

Source : Louise Dumas.





L'HÔTELLERIE

Il est agréable de cheminer dans le temps comme on le fait dans un roman. Il est difficile de regrouper et de retenir tous les événements de notre histoire. Essayons donc de nous rappeler ensemble ce que fut l'hôtellerie.

Au début du siècle, avec l'arrivée du chemin de fer, les hôtels de Trois-Pistoles s'étaient multipliés et regroupés autour de la gare.

L'AUBERGE DE LA RIVIÈRE

Cette résidence de style « Cottage » semble avoir été construite vers 1825. Le recensement canadien révèle qu'en 1851, la famille Nazaire Têtu habite cette demeure. Puis entre 1885 et 1905, les gérants de Price et ceux de E. W. Tobin l'habitent, et ce jusqu'en 1917. Par la suite, monsieur Cassidy y demeure jusqu'en 1928, année de son décès.

Cette résidence connaît ses heures de gloire sous la gouverne de Evelyn Christenson Cassidy, au cours des années 1920.

Transformée en hôtellerie par Gérard Massé (1945-1955), l'Auberge de la Rivière accueille certains étudiants des cours de langue et de peinture dispensés par l'Université Western.

Roger Rioux et son épouse tiennent l'Auberge pendant 28 ans (1957-1985), Laval Rioux de 1985 à 1989 et, depuis le 24 juin 1989, c'est Pierre-Marc Benoît qui en est le propriétaire.

(Source : Jacques Morissette.)



L'Auberge de la Rivière,
à Rivière-Trois-Pistoles,
construite vers 1825, a servi
de résidence privée à la
famille Nazaire Têtu

Source : Yvette B. Rioux

HÔTEL BIENVENUE

Selon l'évaluation municipale de 1845, l'édifice de l'Hôtel Bienvenue de Rivière-Trois-Pistoles était déjà construit. Sise au numéro civique 35 rue Saint-Jean-Baptiste, la bâtisse sert d'abord d'entrepôt pour y emmagasiner les équipements de chantiers, les denrées périssables nécessaires à l'hivernement des gens.

Du temps des Tobin et des Brown (1905-1950), le grand entrepôt devient davantage un bureau et un club social, réservés aux travailleurs.

Au début des années 1950, après la liquidation des équipements ayant appartenu aux entreprises forestières installées à Rivière-Trois-Pistoles, Roméo Morency l'occupe et peu à peu le commerce devient une hôtellerie.

Léo Lebel et son épouse Noëlla Rioux prennent la relève de l'Hôtel Bienvenue et y travailleront pendant 17 ans (1959-1976). Suivront : Yvon Bélanger (1976-1978), Denis Rousseau (1978-1982). Depuis le 22 mars 1982, Claude Côté exploite un complexe d'hébergement avec salle de réception.

(Source : Jacques Morissette.)

HÔTEL CANADA

Au numéro 330 rue Notre-Dame ouest, l'Hôtel Canada fut construit vers 1945. Il était la propriété de Ludger et Marie-Rose P. Lebel.

Les propriétaires qui s'y sont succédé sont : Albert Bouchard et son épouse, Clémence Marois, Marius et Mariette F. Deschênes, Laval Lavoie, Aurèle Gagnon et son épouse Colette. En 1995, l'Hôtel Canada changea sa raison sociale pour devenir « L'Auberge Trois-Pistoles ». Propriété de Marcel Albert, Victor-Lévy Beaulieu, Daniel Gagnon et André Laveau qui exploitent une salle à manger « Le Bouscotte ».

HÔTEL DÉRY

L'Hôtel Déry,
com Notre-Dame et Langlais,
entre 1900 et 1910.

Source : Robert Côté,
Groupe de recherche
en histoire du Québec.

Photo : Louis-Isidore Rioux

— 356



En 1897, coin Notre-Dame et Langlais, David Déry construit l'hôtel qui a porté son nom. Cet établissement a par la suite diverses fonctions : logement, salon de barbier, restaurant. Charlemagne Côté en fait l'acquisition et le fait démolir. Le terrain deviendra le stationnement à côté de son magasin Handy Andy.

HÔTEL DES PEUPLIERS

Situé au 20 avenue du Parc, l'Hôtel des Peupliers a appartenu à Victorin et Camille Larrivée, de 1945 à 1959. Aujourd'hui, c'est la résidence de Gertrude et Adélarde Sirois.

HÔTEL L'ENCRE D'OR

Cet hôtel de la rue de la Congrégation, à proximité du rond de course, est la propriété de Jean-Marie Malenfant, Hervé d'Auteuil et Charles Dionne. Il sera rasé par le feu le 18 octobre 1953. Par la suite, C. Dionne et son épouse seront hôteliers de 1958 à 1965, au numéro 180 de la rue Jean-Rioux.

HÔTEL LAVIGNE (Hôtel Saint-Louis, Hôtel « Le Manoir »)

Selon les archives de la municipalité de Trois-Pistoles, Alphonse Lavigne, d'abord restaurateur en 1894, devient hôtelier en 1904.

Il a de nombreux successeurs dont MM. Roy, Carrier, Caron, Labrie, Desbiens, Bureau, Proulx, W. Drapeau, Simoneau, et Pelletier, Claude Gagnon et enfin madame Éliane Michaud. Cette dernière est au poste lors du sinistre, le 25 mai 1988, lequel a semé la consternation dans toute la région.

l'Hôtel J. Alphonse Lavigne
vers 1900-1910, qui
deviendra l'Hôtel Manoir,
ravagé par un incendie
le 25 mai 1988.

*Source : Robert Côté,
Groupe de recherches
en histoire du Québec*

Photo : Louis-Isidore Rioux.



HÔTEL-RESTAURANT LE MARMITON

En 1958, Hervé et Yvette Rioux se portent acquéreurs du restaurant « Le Marmiton ». En 1963, ils décident de le reconstruire pour en faire un hôtel-restaurant moderne. H. Rioux, homme d'affaires averti, donne un essor sans précédent à l'entreprise. Mme Rioux dirige la cuisine et joue un rôle de premier plan dans la destinée du Marmiton, lui faisant une réputation enviable dans l'Est du Québec.

Le 19 décembre 1978, M. Rioux décide de mettre fin à ses activités. Le commerce sera vendu successivement à Bertrand Roussel, Carol et Alain Lavoie, ensuite Carol et Yves Jean, Michaud et Massé, André Roussel. Depuis mars 1997 Jacques Rioux de Rivière-du-Loup est le nouveau propriétaire et son projet est d'en faire d'abord et avant tout un restaurant familial.



Le réputé restaurant
Le Marmiton, au début des
années 1960.
Il était propriété de Hervé et
Yvette Rioux.

Source : le journal *Le Courrier*.

HÔTEL VICTORIA



L'Hôtel Victoria, tel qu'il
apparaissait vers 1925.
Il fut construit en 1905 par
Napoléon Beaulieu.

Source : *Louise Dumas*.

Au nord du chemin de fer, juste derrière la gare, l'Hôtel Victoria a été tout aussi important que le Manoir. C'était le refuge des voyageurs de commerce et des vacanciers. Pour une soirée sociale, un repas de noces ou tout autre événement d'importance, l'Hôtel Victoria était l'endroit tout désigné.

Il fut construit en 1905; Napoléon Beaulieu et son épouse, Joséphine D'Amours, en furent les premiers propriétaires. Vinrent ensuite J. Gagnon, Joseph Labrie, Alcide Dumont, Charlemagne Côté, Paul Fillion, Léa Rioux-D'Anjou, Jean-Paul Langlais, Maurice et Gilberte Rioux, Bertrand D'Amours, Philippe D'Auteuil, Paul Jean, Mario Mignault et Daniel Lessard.

Le 1er novembre 1992, le Victoria est démoli pour faire place à une résidence pour retraités dont les propriétaires sont Daniel Lessard et Langis Dubé.

HÔTEL ZÉNITH

Situé à la grève centrale, l'Hôtel Zénith a été vers 1936 la propriété de Charles Belzile. Puis François Rouleau l'achète et l'exploite sous la raison sociale « L'Hôtel Belle-Plage » de 1956 à 1972. Cet hôtel est surtout fréquenté par des vacanciers.

MOTEL ARTHUR MORENCY

Situé à Rivière-Trois-Pistoles ce motel a été construit en 1965. Depuis le 22 mars 1974, il fonctionne sous le nom de « Entreprise J. Morency ». Il est la propriété de Gilles Simard depuis 1993.

MOTEL « LA PARISIENNE »

Au 734 rue Notre-Dame est, ce motel a été construit par Florent Roussel (Le Pit), en 1960. Il en est propriétaire jusqu'en 1989. Par la suite, Claudine Côté en fait l'acquisition et l'exploite sous la raison sociale « La Seigneurie ». Depuis mai 1994, Marc Ouellet et Denise Valiquette en sont les propriétaires.

MOTEL LEBEL

Ludger et Marie-Rose P.-Lebel, propriétaires du motel, l'ont exploité pendant plusieurs années. Par la suite, de 1976 à 1982, Armand Paradis, son épouse et leur fils Jacques, en sont les propriétaires.

MOTEL-RESTAURANT AUX RAZADES

En 1945, Euclide Morissette, le premier propriétaire, en fait une entreprise familiale. De 1959 à 1970, c'est sa fille Thérèse et son mari Léonard Vaillancourt qui deviennent les propriétaires. Depuis 1970, se succèdent Gérard Bonsaint, Adrien Lepage, Arthur Plante. Éliette Michaud gère l'entreprise depuis 1984.

MOTEL-RESTAURANT LE RIVIERA

Route 132 ouest, Rosanne Leclerc est la propriétaire du restaurant de 1947 à 1955. Par la suite, Antoine Leclerc et son épouse en font une entreprise familiale.



Motel-Restaurant le Riviera,
dans les années '50

MOTEL SUR MER « LES FLOTS BLEUS »

À la grève de la Pointe, à Rivière-Trois-Pistoles, il est d'abord la propriété monsieur Romuald Thériault. Ernest et Marie-Adèle Leblond en font l'acquisition en 1965. Le 15 avril 1987, ils le cèdent à leur fils Paulo, qui continue à l'exploiter.

MOTEL TROIS-PISTOLES

Route 132 ouest, le Motel Trois-Pistoles, construit par Adrien Côté en 1959, comprend 16 unités de motel avec salle à manger. C'est alors le lieu de rencontres pour les amateurs de hockey, M. Côté étant lui-même un organisateur et un fervent de ce sport. Agrandi en 1973 par Paul Roy, il devient ensuite la propriété de Fernand Saucier, Gustave Leclerc et Patrice Rioux, puis de Réal St-Laurent. Le 1er juin 1983,



Jean-Maurice Dupuis et Thérèse Albert deviennent les propriétaires et gèrent l'établissement depuis lors. Le Motel Trois-Pistoles qui compte maintenant trente-deux unités exploite la salle à manger « Le Délyce ».



Le Motel Trois-Pistoles, route 132 ouest, construit par Adrien Côté en 1959

Source : Yvette B.-Rioux



En 1907, l'instituteur J.-B. Robert Fortin faisait construire cette magnifique résidence, au 67 rue Père-Nouvel, qui servira d'auberge à l'occasion.

Source : S.H.G.T.P.

RÉSIDENCE HÔTEL J.-B.-ROBERT FORTIN

En 1905, Pierre-Paul Rioux, cultivateur, vend à J.-B.-Robert Fortin, instituteur, un terrain situé au 67 rue Père-Nouvel. M. Fortin fait construire en 1907 une magnifique résidence à multiples vocations dont la principale est l'hébergement. M. Fortin est le grand-père maternel de Bona Litalien. Ce dernier habite aujourd'hui cette même résidence, convertie en logements, propriété de Philippe Tardif.

MUSÉE DE L'AUTOMOBILE ST-LAURENT

L'année 1976 marque l'ouverture du Musée d'autos anciennes d'Adrien Côté, le seul musée du genre dans l'Est du Québec. On y voit en montre 25 luxueuses voitures, des équipements du temps passé, des antiquités de toute sorte : poêles, meubles, vaisselle, etc., que les nombreux touristes se plaisent à regarder. Il est situé à l'entrée ouest de la ville de Trois-Pistoles.

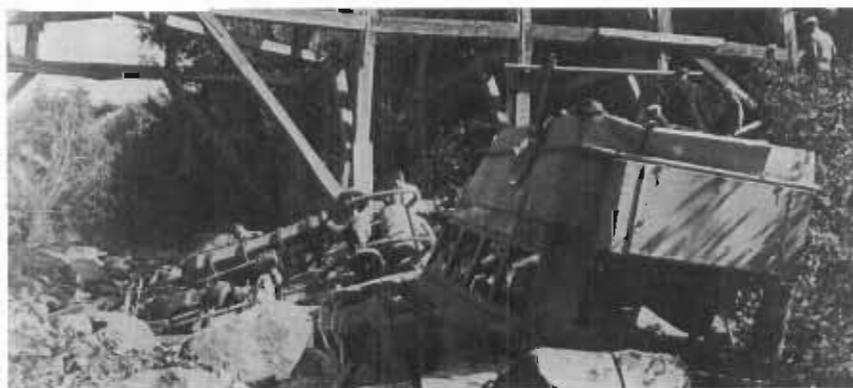
■ *Événements spéciaux, souvenirs d'Adrien Côté*

UN ACCIDENT D'AUTOBUS AU PONT HARTON EN 1928

En 1928 existe un service de transport par autobus entre Rivière-du-Loup et Rimouski. Sur le trajet, par un jour de pluie, le chauffeur d'autobus perd le contrôle de son véhicule sur le pavé humide du pont Harton, et c'est la chute dans la rivière.

La chance est au rendez-vous car cela n'occasionne que des blessures mineures parmi les passagers. Deux dames de Trois-Pistoles sont du nombre et elles en ressortent saines et sauvées. Ce sont Blanche Lauzier, fille de Joseph Lauzier, employée au magasin Isidore Labrie ainsi que Louise Morency, mère de Pauline qui est épouse de Charles-Eugène Renouf (Padou). Un autre passager de Rivière-Trois-Pistoles, Philippe Bérubé, est professeur à Trois-Pistoles et s'en tire indemne.

Peu de temps après la chute de l'autobus, arrivent deux individus à bord d'une puissante voiture. Ils viennent d'un endroit inconnu du Bas du Fleuve avec un produit des îles Saint-Pierre-et-Miquelon : l'alcool. Ils croient qu'ils ont affaire à un barrage policier et suivent eux aussi les traces de l'autobus... Ils réussissent ensuite à gagner Rivière-Trois-Pistoles par le deuxième rang et, de là, prennent un taxi pour se faire conduire à Edmundston où demeure leur employeur. L'alcool retrouvé dans le véhicule était vendu en contrebande aux États-Unis. Ce sera donc pour une autre fois...



Un accident d'autobus
survenu au pont Harton
en 1928.

Source : Adrien Côté.

L'ARMISTICE DE MAI 1945

Après une courte parade dans les rues de la ville, un camion de Deschênes & Frères, décoré pour la circonstance, arrive dans la cour du couvent Jésus-Marie. Il est escorté par la fanfare du notaire Rousseau qui joue ses meilleurs airs.

Tout le monde est heureux de la fin de la guerre. Deux orateurs de grand talent prennent la parole : Le notaire J.-Hervé Rousseau et le dentiste Louis Desjardins. Les deux hommes prononcent des discours remplis d'émotion. Ils ont eu eux-mêmes des temps tristes et difficiles.

Trois fils du notaire Rousseau sont dans les Forces armées et on est sans nouvelles de Roger, prisonnier des allemands. Roland, fils du dentiste Desjardins, a été porté disparu dans la mer des Antilles après le torpillage de son navire le Prescodoc.

Cette fête a été un succès. Les personnes présentes ont l'impression que la guerre est à jamais terminée. Et pourtant, plusieurs guerres continuent de plus belle.



L'arrivée du camion de Deschênes & Frères dans la cour du couvent Jésus-Marie, soulignant l'armistice de mai 1945.

Source : Adrien Côté.

LA CROIX DE LA RAZADE D'EN HAUT

Après le désastre survenu, suite à la chasse aux loups-marins, on installe des croix sur l'île Razade d'en haut. La première est érigée en 1842 et la deuxième dans les débuts des années 1900.



Juillet 1930 : bénédiction,
dans la cour de l'église,
de la nouvelle croix
qui sera érigée
sur la Razade d'en haut.

Source : Adrien Côté.

Ces croix sont en bois de cèdre et le site exige de l'amélioration. On décide d'ériger une croix de pierre avec une base en béton. La taille et la pose de cette croix sont confiées à Willie Rioux. Les équipements pour l'installation de cette croix sont fournis par Abraham Gagnon. Le transport est assuré par le capitaine Alfred Sirois.

La croix est bénie dans la cour de l'église, le dimanche précédant son installation qui a lieu le 31 juillet 1930.

L'AVIATION ET RAYMOND RENOUF

Raymond Renouf débute très jeune dans la fabrication de petits avions en bois. On le voit à l'âge de 15 ans réaliser un modèle transport pour petit chat.

Vers 1935, il construit un avion d'une vingtaine de pieds, équipé d'un moteur « Maxwell » et d'une hélice en bois de sa propre fabrication. Tous les matériaux viennent de l'entrepôt du Moulin Renouf. Regardez les roues de brouette. Après quelques semaines de travail, avec l'aide de son ami Benoît Rioux (« Bee »), fils d'Anatole, c'est le départ. Mais ce n'est pas concluant. Il réussit un envol de quelques pieds mais le bris d'une roue met fin au grand rêve.



Louis-Philippe, Raymond et
Léopoldine Renouf devant
l'une des avions de bois
construits par Raymond

Source : Adrien Côté.



Mais Raymond n'est pas un lâcheur. Il se lance dans un autre domaine, plus près du sol. Le « snowmobile » est encore propulsé par un moteur à hélice. Cette voiture transporte trois personnes avec facilité. Mais, comme rien n'est parfait, la neige projetée à l'arrière par l'hélice apeure les chevaux et on est réduit à se promener dans les champs.

L'ami de Raymond, Albert Lepage, fils de Lazare, fabrique pour Daigle et Paul Ltée un « snowmobile » pour cinq passagers, propulsé par un moteur d'avion très puissant. Il n'est pas plus chanceux que son ami, le résultat est le même; le tout a été démolí, le moteur étant utilisé à d'autres fins.

Raymond a fait partie de la Royal Air Force, pendant la seconde guerre mondiale. À son retour, il demeure aux États-Unis et à Halifax. Il possède un avion et un hélicoptère avec lequel il se rend quelques fois à Trois-Pistoles au cours des années 1950.

LE CHEMIN DES LARMES

À l'hiver 1933-34, au pire de la crise économique, Mme Ernest Saint-Pierre de Trois-Pistoles réussit à obtenir quelques centaines de dollars du gouvernement provincial pour terminer le Chemin du Havre avec une sortie par la route à Cauchon.

Le travail consistait à dynamiter le flanc de la montagne afin d'en faire une côte utilisable pour les automobilistes. Le salaire était de 0,25 \$ par jour pour les travailleurs, et de 0,50 \$ pour le dynamiteur, Alcide Bastille. Il fallait creuser des trous avec des ciseaux à froid et une masse, à les remplir de dynamite et M. Bastille s'occupait de faire sauter la pierre. Le seul équipement requis pour terminer le travail de la dynamite était une pince (crowbar).

La journée de travail était de huit heures. Une cabane rudimentaire servait d'abri pour le repas du midi, qui consistait en des sandwiches au beurre de « pinottes ». En 1933, le prix de celui-ci était 0,19 \$ pour deux livres. Imaginons un peu le trajet de la ville par la route à Cauchon pour se rendre à la montagne!

Ce n'était pas vraiment de l'obtention de quelques centaines de dollars que nous devrions parler mais plutôt de la permission de dépenser quelques centaines de dollars, comme on va le voir. En retour de son travail d'une journée, chaque homme obtenait un jeton (« piton ») d'une valeur de 0,25 \$. Deux magasins avaient le droit de faire du commerce avec les « pitons » qu'ils retournaient au gouvernement provincial pour en recevoir le paiement.

Mais il ne faut pas oublier que pendant ces années de misère, le président des Chemins de fer nationaux gagnait 75 000 \$ par année.

LES COURSES DE CHEVAUX

Au début des années 1940, durant la deuxième guerre mondiale, un nouveau sport voit le jour dans l'Est du Québec : celui des courses de chevaux. Les villes qui composent ce circuit sont : Montmagny, Saint-Pascal, Rivière-du-Loup, Rimouski, Mont-Joli et ...Trois-Pistoles.

La construction du rond de course, propriété d'André D'Amours, débute en 1943. Tout est prêt pour la première course qui a lieu le 24 septembre 1944. Très bonne assistance et le tout se déroule à la satisfaction du propriétaire, dont le fils Lionel est l'annonceur-maison.

L'écurie comprend des stalles pour tous les chevaux de M. D'Amours et ceux de l'extérieur.

L'estrade peut contenir 1 800 personnes. Le restaurant et la salle de réception en accueillent 150.

Au centre du rond, il y a le terrain de baseball, un gros carrousel « Merry-go-Round » et la patinoire. Tout cet ensemble exige un terrain immense situé dans l'est de la ville. Plus tard, la rue Richard le traversera en plein centre du nord au sud.

Mais Dame nature a parfois raison des activités qui ont lieu le dimanche. Il fait beau jusqu'à midi et à deux heures, tout est à l'eau, tout est perdu. Il faut quand même payer les travailleurs et les participants.

Et que dire des discussions entre les propriétaires pour choisir l'endroit et la date des courses? Ces difficultés contribuent à mettre un terme aux courses de chevaux dans la région à partir de 1950. Les courses d'automobiles prennent la relève jusqu'en 1954.

Dans certaines grandes villes de la province, avec l'aide du gouvernement, les courses continuent.

La première course de chevaux, au rond de courses de Trois-Pistoles, le 24 septembre 1944.

Source : Adrien Côté.



LA POSE DE L'ASPHALTE À TROIS-PISTOLES

En 1928 arrive une bonne nouvelle pour les résidants de la rue Notre-Dame à Trois-Pistoles. Le gouvernement décide de recouvrir cette rue d'asphalte (appelé tarvia), de la route à Cauchon au garage Bérubé.

Pour le temps, c'est un événement qui se compare à l'arrivée de la télévision, en 1954. La rue Jean-Rioux reçoit son revêtement en 1932 et le chemin de Trois-Pistoles à Saint-Jean-de-Dieu profite d'une élection en 1956.

Pose de l'asphalte rue
Notre-Dame en 1928.
Parmi les travailleurs,
on reconnaîtra :
Philippe Boucher fils de
Gonzague (2°),
Jos Gamache fils d'Eusèbe
(6°), Philippe Beaulieu
(Tarzan) fils de Nazaire (7°),
Albert Belzil fils de Jos (8°)
et Philippe Dumont
fils de Bapuste (9°)

Source : Adrien Côté.



TROIS-PISTOLES REÇOIT UNE EX-CITOYENNE

Le 2 août 1959, la Ville de Trois-Pistoles reçoit le maire de Muskegon Heights (Michigan), Mme Meawood Courtright. Cette dernière, née Yvonne Côté, est la cousine de Thérèse, Albert et Adrien Côté. Elle est native de Trois-Pistoles et y a vécu durant plusieurs années avant d'aller travailler à Ottawa, où elle devient polyglotte. Elle maîtrise l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien.

Les circonstances ont voulu qu'elle émigre aux États-Unis et qu'elle y rencontre son mari. Son instruction, sa compétence et son entregent ont été reconnus par ses concitoyens qui l'ont élue à la plus haute fonction civique.

Réception civique à l'Hôtel de Ville de Trois-Pistoles le 2 août 1959 à l'occasion du passage de madame Meawood Courtright, ex-citoyenne de Trois-Pistoles et maîtresse de la ville de Muskegon Heights, au Michigan.

Source : Adrien Côté.



Les membres du Conseil de ville ainsi que quelques parents et amis ont été invités à la réception et à la cérémonie de signature du Livre d'or. Le maire, Gérard Dérosiers, souhaite la bienvenue à madame Courtright et souligne que tous ses concitoyens sont heureux et fiers de voir une enfant de Trois-Pistoles devenue maire d'une ville américaine.

Mme Courtright, dans un excellent français, remercie les membres du Conseil de ville, salue chaleureusement sa parenté et se dit très touchée de l'accueil qu'elle reçoit.

LES OFFICIERS DE CIRCULATION

Des gens ont été considérés comme étant très sévères mais ils étaient aussi très compréhensifs : c'étaient les officiers de circulation.

Durant les années '30, ils portaient des costumes impressionnants et leurs motos l'étaient encore davantage. Plusieurs ont rêvé d'en conduire une... mais ils ont dû continuer à pédaler.

Avec les années '40, arrivent plusieurs changements au code de la route. Nous héritons d'une contravention (« ticket ») de temps en temps. Mais il faut dire qu'elles étaient toujours bien méritées. Malgré ces « tickets », ces officiers restaient tout de même de bons amis.



L'officier Roger Ouellet sur sa rutilante moto.

Source : Adrien Côté.



Léon D'Amours à l'époque où il était officier de circulation.

Source : Adrien Côté.

Rino Bélanger, Diane Caron, Adrien Côté, Jean-Marc D'Amours, Rita Labrie, Gemma Ouellet, Yvette B.-Ouellet, Jean-Claude Parent et Yvette B.-Rioux

6.5 *La liaison maritime*

Trois-Pistoles — Les Escoumins

Plus de quatre-vingt-quatre ans d'histoire

Bien que certaines archives indiquent qu'une liaison maritime inter-rives est établie depuis 1904, c'est à la suite de l'initiative de l'honorable Louis-Philippe Pelletier, fils de Trois-Pistoles et ministre des Postes à Ottawa, que le *Trois-Pistoles*, inaugure officiellement le 15 avril 1913, un service de traversée quotidienne du courrier entre la rive sud et la rive nord.



Le Trois-Pistoles
Source : S.H.C.T.P.

Suite à des procédures de soumissions controversées, le ministre intervient personnellement pour octroyer finalement le contrat à Ernest Rioux et Alfred Sirois, qui exploitent le premier «bateau de la malle». Commence alors une entreprise qui connaîtra des haut et des bas, et qui vivra différents épisodes parfois tragiques, parfois loufoques voire même sentimentaux, lesquelles marqueront de façon déterminante la vie des riverains que nous sommes.

Les plus anciens se rappelleront les différents traversiers exploités par la famille Sirois, dont *l'Isle Basque* et la version améliorée du *Trois-Pistoles*. La raison principale de la traverse est alors bien entendu l'acheminement du courrier, mais les besoins se font vite sentir pour le transport des marchandises et des passagers, pour finalement en arriver au transbordement des véhicules.

Vient ensuite l'ère du Capitaine Paul-Émile Lévesque, plus connu par nos contemporains, notamment avec *Le Razade* et le *Fleur de lys III* et des transformations importantes aux quais, avec surtout les premières rampes d'embarquement. Le courrier est maintenant transporté par la route sur la côte nord et le service est dès lors axé sur le transport des véhicules et des passagers et prend de plus en plus d'importance comme voie commerciale et même industrielle avec le développement fabuleux que connaît alors les régions du Saguenay et surtout la haute côte nord.



Le Razade.
Source : Aubert Michaud.



L'Héritage I.
Photo : Gilles Gaudreau.

Les plus jeunes eux, se rappelleront «*La compagnie de la traverse*» présidée par M. Roger Rioux, avec les deux navires nommés *Le Gobelet d'Argent*, et l'initiative des excursions aux baleines, alors méconnues, qui ajoutent le volet touristique à une entreprise toujours en plein développement.

Nous poursuivons aujourd'hui la tradition avec «*La compagnie de navigation des basques*», partenariat de 49 actionnaires des régions de Trois-Pistoles et Les Escoumins, qui se sont impliqués socialement et économiquement pour le maintien de ce lien maritime, avec un navire qui nous revient après plusieurs transformations, sous le nom de : *L'Héritage I*.

Il y a eu en tout neuf navires, sous neuf différents noms et qui, au fil des décennies, contre vents et marées, et parfois même contre courants contraires, ont vaillamment effectué la traversée sous la conduite de leur équipage. Ce sont d'abord quatre capitaines-propriétaires puis, différents hommes d'affaires, sous l'égide de deux principales compagnies, qui ont dirigé la destinée parfois incertaine de «*La Traverse*».

La saison de 1997, sera la quatre-vingtième saison d'activités-régulières en quatre-vingt-cinq ans d'existence, avec quatre interruptions pour cinq saisons d'inactivité : en 1962, lors de la construction du *Razade*; en 1967, pour la construction du *Fleur de Lys II*; en 1972, durant la construction du premier traversier qui sera appelé *Le Gobelet d'Argent*; et finalement de 1990 à 1991, avec l'arrêt du service par M. Rioux et en l'attente du permis d'exploitation par les propriétaires actuels.

Notre traverse, premier lien inter-rives d'importance, met le besoin d'un tel service en évidence et amènera la création d'autres services semblables tels les traverses de Rivière-du-Loup, Matane et même Rimouski. Le fait demeure que notre situation géographique constitue un atout majeur dans la rentabilité du service, par la proximité des deux rives, dans des eaux partiellement abritées et sans obstacle de parcours ceci, malgré le handicap créé par l'étiage du Saint-Laurent sur notre rive.

L'histoire de «*la traverse*» a fait couler beaucoup d'encre et animé plusieurs débats économiques, politiques, juridiques ou sociaux. Au cours des ans son cheminement ne laisse personne indifférent, que ce soit les gouvernements de tous paliers, les groupes socio-économiques ou les simples citoyens, et ce, sur les deux rives. Cette véritable saga représente une page importante de notre histoire.

Aubert Michaud

6.6 Soins de santé

La santé mise à l'épreuve

Certains «vieux» ont tendance à vanter la santé florissante des gens d'autrefois. Et comment ne pas les croire, eux qui connaissent à peine les hôpitaux et qui affichent une mine superbe pour leur âge? Seulement, on oublie que seuls «les plus forts» de la race ont survécu. Combien ont péri avant le temps, dans la fleur de l'âge, faute de conditions sanitaires appropriées et de soins médicaux adéquats.

Nos grands-parents ne bénéficiaient pas de toutes les commodités que nous offre la médecine d'aujourd'hui. On ne rencontrait le médecin que très rarement, seulement dans les cas d'urgence. De plus, ils ne disposaient pas d'une pharmacie bien garnie pour guérir leurs malaises. C'est pourquoi nos grands-parents se fabriquaient eux-mêmes des remèdes-maison à partir de plantes, d'arbustes et de divers aliments (miel, lard salé, moutarde, etc.); on procédait par infusion, décoction ou encore par percolation. Les remèdes étaient dans une certaine mesure efficaces, peu chers, et ne laissaient aucun secondaire.

Ainsi, pour soigner une forte grippe, on avait recours à la fameuse «mouche de moutarde» qui était concoctée comme suit : deux cuillerées à poudre de moutarde mélangées à une cuillerée à thé d'eau et une autre d'huile. Vous l'étendez sur un mouchoir propre que vous appliquez après l'avoir replié en deux sur la poitrine du malade pour une période de 5 à 10 minutes. Vous pouvez aussi en appliquer une autre au dos du malade. Attention aux brûlures!... Pour un gros mal de tête, trancher de bonnes patates en rondelles, appliquer du poivre sur celles-ci et déposer les tranches sur un mouchoir et placer le tout sur le front du malade. Les patates noirciront et le mal de tête disparaîtra. Enfin, un dernier remède d'époque; pour arrêter une plaie de saigner, appliquer une belle feuille de tabac sur la blessure. En bref, les remèdes étaient soit internes ou externes au corps.

Les femmes, plus que les hommes, ont eu à souffrir du peu de services médicaux disponibles parce que la nature exige plus d'elles. Lorsqu'elles accouchent, le corps révèle ses faiblesses et elles accouchent à répétition. Les familles étaient nombreuses; souvent on comptait de 10 à 12 enfants; on voyait même des familles de 24 enfants. Durant la grossesse, il n'est pas question de surveiller son alimentation

ou de s'accorder un traitement de faveur sur le plan du travail. Au contraire, des croyances populaires existent qui justifient les gros travaux sur «les derniers milles» pour faciliter la naissance. Ceux-ci contribuent présument à écarter les os du bassin et à ouvrir les voies au nouveau-né. En réalité, seules les femmes robustes peuvent croire à l'efficacité d'un tel procédé. Et malheureusement, plusieurs mouraient « en couches ».

La famille Lucien Caron
en mai 1963

1^{re} rangée :
Linda 4 ans, Louise 18 ans,
Lucien (père) 45 ans,
Guy 2 ans (jumeau),
Fernande 6 ans,
Marie-Rose (mère) 41 ans,
Guylaine 2 ans (jumelle),
Jeanne 21 ans,
Daniel 7 ans.
2^e rangée :
Diane 8 ans,
Roger 9 ans (jumeau),
Richard 12 ans,
Francine 15 ans (jumelle),
Ghislaine 14 ans,
Claudette 15 ans (jumelle),
Pierrette 11 ans,
Réjean 9 ans (jumeau).
3^e rangée :
Jean-Marc 19 ans,
Gaëtan 17 ans,
Raymond 16 ans,
Jean-Yves 20 ans.
Mme Caron était enceinte de
Andrée à ce moment.



Quand arrive le temps de l'accouchement, c'est exceptionnellement qu'on fait venir le médecin. On fait plutôt appel à la sage-femme. D'abord parce que c'est moins cher et aussi parce que, d'après les mentalités, l'accouchement est une affaire de femmes. Dans les cas normaux, elle est aussi bonne que le médecin, ce qui ne veut pas dire grand-chose, paraît-il, avant les années 1900, mais dans les cas difficiles, elle va jusqu'à avoir recours à la magie. Les meilleures sont celles qui interviennent le moins possible pour laisser faire la nature, mais d'ordinaire elles sont plutôt entreprenantes. Quand elle entre dans la maison, la sage-femme prend la direction des opérations et le mari a affaire à s'enculotter pour aller rentrer le bois et chauffer le poêle pendant qu'elle voit aux préparatifs d'usage. Les maris qui n'aiment pas se faire réveiller la nuit, et encore moins se faire talonner par une petite vieille du voisinage, sont probablement les auteurs du surnom dont on a affublé les sages-femmes, à savoir «les pelles-à-feu». Les enfants de la famille sont, quant à eux, expédiés à l'extérieur de la maison, chez une parente ou chez la voisine. Souvent, les femmes se remettaient trop rapidement à leurs travaux domestiques.

Source : Guy Camu.

Malgré leur bonne volonté, la grâce d'état et un certain bagage de connaissances que les femmes se transmettent de génération en génération, les sages-femmes sont incapables de faire face à la moindre complication obstétricale. Dans un monde où règne la loi de la sélection naturelle, elles ne sont équipées que pour aider les plus fortes. Les autres, celles qui sont incapables d'accoucher normalement, sont abandonnées à leurs douleurs. Certaines connaissent des accouchements interminables qui s'achèvent par de graves blessures. Il s'agit de cas exceptionnels, bien sûr, mais on ne peut pas les oublier. Quand on parle de la vie dure et austère des pionniers d'autrefois, on oublie trop souvent celle des pionnières combien plus exigeante sur le plan de la santé. Il faudrait leur élever des monuments, décorer ces femmes qui ont donné la vie au pays que nous habitons. Car, que parlons-nous d'un pays à bâtir, s'il n'y a pas d'abord des personnes pour le faire?

Outre les «maladies de femmes», on mourait de diverses maladies. On retrace dans les écrits de 1756, la mort de trois membres d'une même famille, à quelques jours d'intervalle; il s'agit de Nicolas Rioux 73 ans; Nicolas, 35 ans et François-Nicolas, fils et petit-fils des précédents. Quelle fatalité entraîna ces trois membres d'une famille dans la mort? Quelle épidémie vint s'abattre sur le village naissant des Trois-Pistoles? Les archives de Rimouski font mention, cette même année 1756, du décès du troisième seigneur de Rimouski, Germain Lepage, atteint d'une maladie qu'on appelait la peste. Peut-on penser que c'est cette même maladie qui frappa la famille Rioux?

De plus, les maux qui frappent les gens s'appellent la méningite, la tuberculose, le «chancre de pipe», les «coliques cordées» qui dégénèrent en péritonite et des épidémies de toutes sortes dont la plus tristement célèbre est la grippe espagnole de 1918, qui a fait dans le monde plus de morts que la guerre elle-même. En deux ans, on enregistre dans la province de Québec 12 292 décès dus à la grippe.

De quoi mouraient les enfants autrefois? D'après les symptômes, on peut prétendre que les enfants mouraient de pneumonie, de maladies contagieuses comme la fièvre scarlatine, la fièvre typhoïde, la coqueluche, la grippe, la rougeole et même de la diphtérie et de la variole, avant l'application de la loi sur la vaccination obligatoire, en 1909. Parmi les enfants qui restent, il en est de rachitiques qui ne feront pas vieux os. Il faut dire que la mère n'a pas grand-chose à mettre sur la table durant les années de la crise, pas même de lait en abondance quand le père n'est pas cultivateur. Ces catalyseurs biologiques que sont les vitamines ne sont connus comme tels que depuis 1911 en sciences médicales. Et pour ce qui est de la vitamine D, reconnue pour son pouvoir antirachitique, on en fait l'isolement et la synthèse entre

1931 et 1935 seulement. Il va sans dire qu'avant de s'en procurer, beaucoup d'enfants ont le temps de vieillir et de mourir avec leur mal. De même, la pénicilline, découverte en 1928 et préparée industriellement en Europe à partir de 1943 seulement, aurait sauvé bien de nos enfants victimes d'une quelconque infection bactérienne, mais il faut vivre avec son temps... et quelquefois même en mourir.

Rares sont les familles d'avant 1950 environ qui n'ont pas connu la perte d'un enfant, victime de maux ou de complications qui ne feraient plus mourir aujourd'hui. En l'absence d'intervention humaine compétente, c'est la loi de la sélection naturelle qui s'applique : seuls les plus forts peuvent résister. En on se soumet à cette loi avec autant d'esprit de foi que de fatalité. Les enfants, c'est Dieu qui les envoie et c'est Dieu qui les reprend : il ne faut pas trop intervenir pour tenter de changer le cours des choses. La mère dépose religieusement le corps de l'enfant mort dans une petite boîte de bois et, avec lui, un peu de sa propre vie. Accompagné d'un homme de la parenté, le père passe alors par l'église pour « l'hymne des anges » et la signature des registres. On enfouit ce chagrin dans le fond de son cœur, à l'abri des vaines consolations, et la vie continue.

La grippe asiatique de 1957 aurait aussi semé la terreur dans le pays, mais le traitement antibiotique nouvellement découvert a si vite fait d'enrayer le fléau que d'aucuns ne se souviennent même plus de l'incident. Tant il est vrai qu'on s'habitue à la civilisation et qu'on oublie d'en apprécier les bienfaits.

Un petit rappel

Le premier médecin de Trois-Pistoles fut le Docteur Charles-T. Dubé. Ses fils furent les premiers jeunes gens de la paroisse qui se consacrèrent à la médecine. Après eux, le Docteur Joseph Langlais, reçu avec distinction docteur en médecine de l'Université Laval en 1887, a consacré plus de 50 ans à la pratique de sa profession. Il a su se tenir au courant des développements de la science médicale, et c'est à cette fin qu'il fit deux voyages d'études en Europe dans les hôpitaux de Paris en 1907 et en 1928. Il fut décoré de la Croix de Saint-Germain (très haute distinction); il en fut le premier récipiendaire dans le diocèse de Rimouski en 1939.

Les docteurs Dubé, Mignault, Deschênes, Casgrain, Edge, Garon, Joseph et François Langlais père et fils, Pettigrew, Sirois, Dominique Langlais, O. Lacroix, O. Leclerc, Marcel Catellier, Jean-Louis Talbot,

Maison des docteurs Joseph et François Langlais, où ils reçurent leurs patients durant près d'un siècle.

Source : Adèle St-Pierre.



Dr François Langlais.
Source : Adèle St-Pierre.



Dr Otmer Leclerc.
Source : Raymonde Leclerc.

Jean-Paul Langlais, Jean-Léon Plourde, Chanel Dupuis et Réjean Lebel, Noël Gaudreau et Paul Coulombe (ces deux derniers venaient pratiquer des accouchements à la maternité pour leur clientèle). Les docteurs Camillien Ancil, Martin Gamache, Henri Chamberland, Jean-Claude Drapeau, Georges Ouellet, T. Thon That, Danielle Cadrin, Denis Beaulieu, Robert Lepage, Marie-France Belzile, Lucie Ouellet, Simon Delisle, Brigitte Sévigny, Louis Savoie se sont partagé et certains se partagent encore aujourd'hui la pratique des soins de santé à rendre à la population de Trois-Pistoles.



Dr Jean-Paul Langlais.
Source : Le Courrier.



Le médecin des pauvres, reproduction figurant sur le sac publicitaire du Dr J.-P Langlais.

Source : Françoise Langlais.

Le Dr Octave Lacroix
et son épouse
Source : Lucie Lacroix-St-Denis



La vie au quotidien

Il n'y avait pas que les naissances et la maladie à Trois-Pistoles, il y avait aussi la vie au quotidien. Les gens vivaient l'entraide et, malgré nos hivers si froids, gardaient un grand sourire. Ils ont travaillé durement et fièrement, nos ancêtres, qui ont défriché et bâti notre pays. Ils ont dû se débrouiller, créer, inventer, construire de toute pièce car, quand ils ont commencé, il n'existait à peu près rien sauf les richesses naturelles de notre pays, les forêts, les cours d'eau et la terre.

Si nous reculions de quelque cinquante ou trois cents ans pour y jeter un coup d'oeil, nous pourrions nous faire une idée plus juste de ce que pouvait être la vie des débuts de notre pays, nous rendre compte du travail immense accompli par ces anciens et nous permettre d'apprécier la vie d'aujourd'hui, héritage qu'ils nous ont légué et que nous devons continuer à développer à l'exemple de tous nos prédécesseurs. Voyons quelques exemples...

L'alcool

«À ta santé et à mon profit». À diverses occasions, on prenait une bonne gorgée de gin réputé sans effets secondaires sur le foie et qui était considéré comme un merveilleux tonique pour favoriser le sommeil, éviter un mauvais rhume ou écarter une malheureuse grippe. Il était apprécié particulièrement dans les grands moments de réjouissance, comme le temps des Fêtes, les mariages et les événements extraordinaires.

Groupe Lacoirdare à la
fin des années 50
Source : Alan D'Anjou





John Dumas fumant nre
bonne pipe de tabac
au grand air.

Source : Paul Dumas.

Le tabac

Chez plus d'un homme et rarement chez la femme, on avait l'habitude d'arrêter momentanément les activités journalières pour fumer une bonne pipée de tabac au grand air. Les journées étaient longues et il fallait trimer durement. Fumer une bonne pipée de tabac devenait un délicieux moment de détente et de repos. On en profitait souvent pour échanger des idées sur les événements courants, ses rêves et ses projets ou tout simplement pour raconter une histoire.

Les activités physiques

On avait peu souci de se faire un programme d'activités physiques. La majorité des gens était de classe rurale. Travaux manuels de tout genre, travaux dans les champs, semailles et récoltes, soins journaliers des animaux, jardinage, lavage du linge souvent à la main, séchage au grand air, repassage : autant d'actions remplissant la journée. Le soir venu, on avait fait plus d'exercices physiques qu'il n'en fallait pour demeurer en bonne santé. Les journées finissaient tard et le moment de se mettre au lit pour un sommeil réparateur était fort goûté. Point n'était besoin de chercher comment passer la veillée ou les moments un peu plus libres.



Groupe de raquetteurs au
printemps 1917.

Source : Marie-Anges Rioux.

La nourriture

On cultivait toujours un grand jardin. Pendant la saison estivale, on avait en abondance les légumes frais et déjà les fruits nouveaux commençaient à apparaître. Fraises, framboises, bleuets que l'on allait cueillir souvent dans les champs ou parfois que l'on cultivait dans le jardin, cerises, prunes, pommes cultivées dans le potager familial, fai-

saient le régal de toute la famille. Pendant la période d'abondance, on prenait bien soin d'en faire une provision sous une forme ou l'autre pour s'assurer d'une alimentation saine pendant la grande période hivernale. Selon les saisons, on pratiquait aussi la chasse et la pêche pour ajouter d'autres variétés de viande aux réserves de boeuf, de porc et de volaille que l'on avait préparées pour passer les jours froids de l'hiver, sans oublier l'accent que l'on mettait dans la préparation des grands repas du temps des Fêtes où toute la famille se réunissait chez l'un ou l'autre avec tous les oncles, tantes, cousins, cousines et amis. C'était la vie familiale à son meilleur.

Le travail

La majorité des gens sont des fermiers. Les journées sont longues et souvent le travail est ardu. Cependant, le travailleur est souvent son propre employeur, son propre employé et son propre syndicat. Il est son propre gestionnaire et son propre administrateur. Il travaille selon son rythme et reste à l'écoute de ses capacités, de ses besoins et de ses possibilités. Point de patron qui le pousse ou de production industrielle qui l'oblige. Ainsi, il peut éviter beaucoup de stress et les saisons l'invitent à varier ses occupations. Il ressent une grande fierté devant le travail accompli.



Le travail sur la ferme,
en habit du dimanche
Source : Mme Zéphirine Roux.

La famille

La famille demeure un lieu privilégié de vie, de socialisation et propice à de nombreux apprentissages. Les familles sont nombreuses. Les enfants les plus vieux de la famille partagent la besogne journalière et

participent aux soins et à l'éducation des plus jeunes. Les accouchements se font à la maison et ainsi les jeunes apprennent beaucoup de la vie, des soins des nouveau-nés, des problèmes de la croissance des jeunes. On y apprenait vite la nécessité du partage et de la coopération entre les membres de la famille. C'est là une des grandes forces de la famille qui ont façonné le caractère de notre société. En plus, vivaient souvent dans la maison les grands-pères et grands-mères, avec toute leur expérience de la vie et leurs problèmes de vieillissement. Que de choses l'on apprenait dans la maison familiale! Et tout cela permettait de savoir comment prendre sa place dans la société.

Sagesse de vie

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui, pour prendre soin de leur santé, suivent des diètes, des régimes d'amaigrissement ou des cures spéciales. Autrefois, après le temps des réjouissances qui se prolongeait de la fête de Noël jusqu'à tard dans le mois de janvier et où on avait abusé un peu de la nourriture, on passait un temps de jeûne pour se remettre en forme et purifier son âme et son corps. Ce temps de jeûne était sévère et durait quarante jours. On l'appelait le Carême.

La pharmacie de Catherine Leblond

Voici quelques médicaments recueillis, dont nous n'avons aucunement vérifié l'efficacité :

Pour la grippe : appliquer une mouche de moutarde sur la poitrine

Mal d'oreille : fumer dans les oreilles

Éviter la grippe : porter sur soi un morceau de camphre

Arrêter la grippe qui commence : faire chauffer une tasse de vin rouge et la boire

Grippe des petits enfants : appliquer sur la poitrine une compresse imbibée de suif de mouton tout en protégeant la peau avec une flanelle chaude

Poumons : gomme de sapin, rognon de castor dans du gin

Tisane : écorce d'épinette blanche ou rouge ébouillantée

Mal de tête : feuilles de thé ébouillantées sur le front ou tranches de patate crue

Hémorragie majeure : appliquer des feuilles de tabac

Abcès : cataplasme de gruau ou de graines de lin

Coliques de bébé : une tisane de graines d'anis

Pied déversé : appliquer un pansement d'herbes salées

Pied transpercé par un clou rouillé : appliquer une couenne de lard salé

Mal de gorge : se gargariser avec un peu d'huile de charbon.

La mort

La mort frappait aussi durement. La mortalité infantile était importante et la moyenne d'âge de la population (espérance de vie) était de 10 ans inférieure à celle d'aujourd'hui. Quel bond prodigieux avon-nous fait ! Tout se passait à la «salle mortuaire» située dans la maison des gens affligés. Une fois la veillée du mort passée, le «croque-mort» ou encore «l'entrepreneur de pompes funèbres» assurait le transport à l'église et au cimetière avec le corbillard de circonstance.

Pendant deux siècles, ce fut la loi de la sélection naturelle et la moindre complication pouvait tourner au drame car la visite du médecin se faisait seulement dans les cas d'urgence, rappelons-le. À Trois-Pistoles comme partout ailleurs, nous constatons maintenant qu'en matière de santé les gains de ce siècle ont été immenses, voire incroyables!



La mort vient de passer.

Source : Rita Labrie.

Les services de santé

Tout en montrant la porte de sortie aux maladies contagieuses, la tuberculose, le rachitisme, la typhoïde entre autres, nous voyons les services de santé passer des médecins de campagne et des «infirmières visiteuses» ou encore «éducatrices» à un réseau plus complet de services de santé.



Dr Jean-Louis Desjardins.
(1897-1951).

Source : Maurice Desjardins.



Dr Maurice Desjardins.

Source : Maurice Desjardins.

Apparaissent aux alentours de 1925, les «Unités sanitaires» ou «Health United», formule de santé publique prise aux États-Unis au début du siècle. Chez nous, c'est autour des années 1930. L'unité s'occupait des problèmes de santé des enfants, luttait contre les maladies infectieuses et tout ce qui avait trait à l'environnement (exemples : aliments, produits laitiers, aqueducs et égouts, abattage des animaux, etc.). Bref, c'était aussi préventif et correctif à certains égards. La santé publique, c'était aussi la lutte contre les maladies contagieuses et maternelles. Les unités sanitaires couvraient, à cette époque, l'équivalent de plusieurs MRC. Le médecin se déplaçait dans toutes les paroisses et les écoles de rangs. Il y avait aussi une infirmière, Garde Laura Couturier, pour n'en nommer qu'une, au service de 7 à 8000 personnes. Plus tard, vinrent s'ajouter les médecins vétérinaires, les dentistes, les inspecteurs sanitaires, etc.

Puis les unités de santé sont devenues des départements de santé publique. Certains se souviendront du camion de radiologie du Sanatorium de Mont-Joli qui venait tous les deux ans pour le dépistage de la tuberculose. Les résultats parvenaient par la poste.

Mais n'oublions pas les soins dentaires d'hier à aujourd'hui. Quand on pense aux soins dentaires d'autrefois par exemple, on n'a pas envie de revenir en arrière. Il n'est toujours pas agréable de s'abandonner aux mains d'un dentiste, même aujourd'hui, mais c'est un charme à côté des extractions à tour de bras que certains «habitants» pratiquent à domicile avant 1900! Il est probable qu'avant de se résigner à pareil sort, on endure son mal, et quel mal, jusqu'à la dernière extrémité. Avant l'arrivée d'un dentiste à Trois-Pistoles, c'est le médecin de famille qui procède à l'extraction des dents. Même avec l'arrivée d'un dentiste dans la paroisse, ce n'est pas tous les habitants qui ont les moyens de se déplacer pour se faire réparer les dents ou se faire ajuster des prothèses. On les arrache soi-même quand elles font trop mal et on se contente de celles qui restent. Le spectre de ces bouches édentées devrait suffire à décourager quiconque aurait le goût de bouder le dentiste.

En 1942, le Collège des dentistes forme aussi sa commission d'hygiène dentaire qui deviendra, en 1945, la ligue d'hygiène dentaire de la Province de Québec, sous la responsabilité du Collège. Le but de cette commission d'hygiène dentaire était de faire obstruction à l'extraction massive des dents. Tout en étant une ligue d'éducation, on préconisait la fluoration de l'eau dont l'expérience commençait dans certaines villes de l'Ontario. La ligue prit aussi en charge l'éducation populaire en 1954. Cette campagne d'éducation n'apporta pas les suc-



Dr Jos Bellavance.
Source : Madeleine B.-Dumas.



Dr J.-M. D'Amours.

cès escomptés, faute de personnel. Les années qui suivirent furent surtout consacrées à l'éducation, à la prévention et à la conservation des dents.

Les dentistes d'hier à aujourd'hui : Dr Jean-Louis Desjardins (1922), Dr Bellavance (1949), Dr Jean-Marc D'Amours (1951), Dr Maurice Desjardins (1952), Dr Jean-Yves Belzile, Dr Berthiaume, Dr Gozzi, Dr Long Lee, Dr Liem Truong.

En 1889, l'hôpital Saint-Joseph de Rivière-du-Loup et plus tard, en 1923, l'hôpital de Rimouski allaient assurer les services de santé pour les années à venir de toute la région du Bas-Saint-Laurent.

Le 31 août 1965, le Foyer Notre-Dame de Trois-Pistoles ouvrait officiellement ses portes, régi par une Corporation publique, sous la supervision des religieuses de la Congrégation Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, qui oeuvraient au sein de la Communauté de Trois-Pistoles depuis août 1952. Trente pensionnaires étaient alors transférés de l'ancien au nouveau Foyer alors que 16 religieuses et 10 autres employés y travaillaient. Au fil des ans, le Foyer et l'Hôpital ont subi beaucoup de changements tant au niveau de leurs aménagements que de leurs services. Développement des services d'électrophysiologie, d'animation, de physiothérapie, l'aménagement d'une deuxième unité de soins de longue durée, ergothérapie, un centre de jour, etc. En 1977, suite à la fermeture de la maternité et de la médecine, une nouvelle vocation vient s'ajouter, soit celle d'un centre local de services communautaires. Le Foyer et l'Hôpital deviennent donc un «centre de santé» et le deuxième étage est transformé en unité de soins prolongés.



Maison Notre-Dame-
des-Anges, sur la rue
Notre-Dame
Source : S.H.G.T.P.

Centre Hospitalier
de Trois-Pistoles.
Photo : Gilles Gaudreau.



Le premier bébé à naître à la
maternité de Trois-Pistoles :
Donald Cagnon entouré de
ses parents.
Source : Mme Nicole Gagnon.



Après quatre années de démarches, le CLSC (centre local de services communautaires) obtient son autonomie, soit le 26 mars 1982, et déménage quelques mois plus tard dans de nouveaux locaux. À cette époque, le CLSC dispensait des services de santé de première ligne sur l'île Verte, par le biais d'une infirmière, et aux points de service de Lac-des-Aigles et de Saint-Clément (avant le découpage territorial). Le CLSC dessert maintenant des services de santé et de services sociaux à dix des onze municipalités du territoire de la MRC des Basques (excluant Saint-Guy).

L'avènement de l'assurance-maladie dans les années 70 a sans nul doute apporté un changement radical dans la consommation des services de santé et l'accessibilité aux soins médicaux pour toute la population. Les services de santé ont évolué à une très grande vitesse, ce qui n'empêche pas certains de se tourner vers les médecines alternatives. L'arrivée d'un chiropraticien en 1973, puis d'un physiothérapeute quelques années plus tard, et enfin de deux autres chiropraticiens en 1990, ne fait qu'augmenter la gamme de services dont peut bénéficier la population, non seulement de Trois-Pistoles, mais des paroisses environnantes. C'était aussi le renforcement de la spécialisation des institutions privées et publiques. Ces services se sont multipliés et ont contribué à faire prendre l'habitude à nos gens d'aller consulter!



CLSC des Basques.
Photo : Gilles Gaudreau.

Les pharmacies

Autrefois, les médicaments se vendaient dans le magasin général. Ensuite, chaque médecin avait sa petite pharmacie.

La première pharmacie de Trois-Pistoles fut celle de Roland Rioux, ouverte vers 1956, angle nord-ouest de Jean-Rioux et Notre-Dame. Roland Rioux et Alain Michaud ont été successivement propriétaires. Roland Rioux s'est relocalisé sur la rue Jean-Rioux en 1968. Après son décès, Colette Paré, son épouse, a exploité le commerce pendant quelques années. Au départ de Colette Paré, Georges St-Germain a poursuivi et s'est associé un peu plus tard à Alain Michaud, le propriétaire actuel.

Jean Roy a installé une pharmacie dans le Centre commercial, les Galeries Trois-Pistoles, nouvellement construit et il y exploite toujours ce commerce.

Virage ou retour?

L'importance d'offrir des services spécialisés entraîne des coûts énormes et parallèlement, un courant «bio-écologique» donne naissance aux médecines douces ou alternatives. La naissance d'un Carrefour Santé en 1992, «recadrant» en offrant des soins complémentaires et plus naturels à la médecine traditionnelle de chez nous. On n'a qu'à penser à l'acupuncture, le shiatsu, la réflexologie, le massage suédois et enfin à l'homéopathie pour ne citer que ceux-là. N'est-ce pas un retour aux méthodes anciennes?

Par ailleurs, le vieillissement de la population et le chômage chronique de notre milieu amènent d'autres problèmes de santé de nature plus psychosociale; la souffrance par l'isolement, le suicide caché, le découragement et le décrochage subtil... bref, on parlera aussi de stress psychologique. On a de plus en plus recours aux services psychosociaux, soit par le biais du CLSC ou encore en services privés.

La crise économique et l'évolution de la médecine moderne, qui ne mutile plus la vie en se servant d'appareils hyperspécialisés (comme, par exemple, l'ablation de tumeurs dans les intestins par l'utilisation de périsopes optiques et d'outils microscopiques introduits par les voies naturelles, ou encore lors d'interventions pour des artères bouchées par des micro-outils passant par les voies sanguines), ont fait



Dr Raymond D'Anjou,
premier optométriste à
Trois-Pistoles de 1958 à 1983.

Source : Alain D'Anjou.

que l'État a opté pour un virage sans précédent. L'État retourne le patient traité chez lui plus rapidement, ferme des sections d'hôpitaux et s'engage à responsabiliser la population en matière de santé. La santé, c'est l'affaire de tout le monde, chacun en est responsable!

Grâce aux institutions de l'État et à ses intervenants, le retour du malade à la maison est chose du présent.

Nous tenons à remercier le Dr Viateur Ratté pour sa précieuse collaboration.

Danielle Babineau, Yvan Charette et Françoise Rioux-Dumont

6.7 Développement récréo-touristique

Des gens de grande vitalité, de belle ingéniosité

Le milieu de vie des Trois-Pistoles aura toujours été milieu actif, capable d'organisations bien structurées. Des années 1920 à aujourd'hui, Trois-Pistoles a su occuper sa place, sur la scène régionale bas-laurentienne, par sa grande vitalité et sa belle ingéniosité. Sports et culture vivent au quotidien, se nourrissant de ce désir de bien faire, de se réjouir et de se surpasser.

Lames bien aiguisées :

Des lames bien aiguisées, à Trois-Pistoles, dès le début des années '20, alors qu'une première «vraie» patinoire permettait aux jeunes talents de l'époque de se faire valoir, près de l'ex-hôtel Canada, chez Arthur Belzile. Pour la saison 1922-1923, la patinoire déménage, rue Vézina, en face de la maison de Paul Belzile. On y sent déjà qu'une organisation bien orchestrée est possible, surtout que des gens dévoués y met-

La fameuse équipe de la
partie du 25 février 1925.
Nous reconnaissons en haut :
Charlemagne Côté,
Laurent Martel,
Horace Lapointe,
Camille D'Amours;
au centre :
Wilfrid D'Amours (gérant),
Jos Nicole, Conrad Côté,
Maurice Rioux (secrétaire),
Émile Bérubé;
en bas :
Jusünien « sourd » Fortun,
Arthur Michaud,
Cérard Renouf.
Source : Adrien Côté.



tent leurs efforts, dont le libraire Maurice Rioux qui tient les livres et qui a tant contribué à l'organisation de loisirs sportifs dans le milieu. M. Rioux aura été le premier à s'occuper de l'organisation du hockey à Trois-Pistoles.

Dès 1924-1925, nous raconte un autre pilier de l'organisation locale des loisirs et notamment du hockey, Adrien Côté, la popularité du hockey va en grandissant, à Trois-Pistoles. Des parties d'exhibition sont présentées, dont celle, «particulièrement rude» se souvient M. Côté, disputée le 25 février 1925 entre Trois-Pistoles et le Saint-Germain de Rimouski, qui prendra fin sur un verdict nul de 2 à 2. Il s'agissait du premier match du Trois-Pistoles disputé à domicile contre une formation de l'extérieur. Le hockey continuera de se développer au fil des ans, comme la pratique du patinage libre. Au début des années '30, la patinoire est aménagée en un autre lieu, soit au nord du chemin de fer, face à la boulangerie Paré et Sylvain (aujourd'hui la salle des Chevaliers de Colomb).

Saison 1933-1934 : un miracle est tout près de se produire. C'est qu'un mordru de hockey, Mathias Larrivée, père de Arthur, offre à la Ville, «avec des plans au bleu», de construire une aréna en bois pour la somme de 3000 \$. Mais c'est la crise, les finances publiques ne peuvent supporter cette dépense. Un an plus tard, M. Larrivée perdait la vie dans un terrible accident en Gaspésie, emportant avec lui son grand rêve.

Après les années de guerre, alors que les loisirs étaient placés sous la gouverne des Loisirs coopératifs, la patinoire déménage une autre fois, soit au centre du terrain de courses de André D'Amours. Nous sommes en 1944-1945. Un fameux festival prenait l'affiche dès l'année suivante, le premier du genre dans le Bas-du-Fleuve. Aux activités sportives, on jumelait les joies carnavalesques. Les duchesses de ce premier festival des neiges : Lucette Bérubé, Pierrette Gauthier, Josette Côté, Fernande Belzile, Rolande Larrivée, Colette D'Amours, Thérèse Belzile, Thérèse Martin et Claire Gauthier. L'heureuse élue : Josette Côté.

1946-1947 : un nouvel emplacement pour la patinoire, où se trouve aujourd'hui l'aréna. Et c'est en 1948-1949 que Trois-Pistoles se dotait de son aréna, une aventure financière plutôt avant-gardiste pour l'époque mais qui traduit bien la détermination de citoyens sportifs parmi les plus impliqués. L'ouverture officielle de l'aréna se fera le 6 janvier 1949 et marquera le début d'une ère nouvelle au cours de laquelle la pratique du hockey connaît son plein essor, les festivals populaires deviendront tradition et Trois-Pistoles sera encore plus présent sur la scène régionale.



Couronnement de la reine lors du Festival d'hiver de la saison 1956-57.

Source : Adrien Côté.

De grands noms sont associés au hockey, dont deux en particulier : François «Frank» Côté qui évolue pour un club ferme de la Ligue Nationale de hockey et qui évoluera également dans la région, notamment pour Rimouski et Bertrand-Lepage, qui a donné son nom à l'aréna, porte-couleur des Citadelles de Québec et vedette incontestée du hockey régional. Gens de grande vitalité, qui ont tracé la voie à tant de hockeyeurs de talent, dont les Nelson Dubé, Guy Lepage, Gilles Lepage, Langis Dubé, Yvan Lepage et combien d'autres. Pendant plusieurs saisons, de jeunes hockeyeurs de Trois-Pistoles s'alignaient avec Rimouski pour défendre les couleurs du Bas Saint-Laurent au Tournoi de hockey Pee Wee du Carnaval de Québec.

Première photo officielle de Bertrand Lepage en 1947-48.

Nous reconnaissons;

en haut : François Beaulieu
(gérant et instructeur)

Viateur Gauthier,

Raymond-Marie Lavoie,

Alain Belzile, Benoît Belzile,

Bertrand Lepage,

Benoît Picard;

en bas: Benoît Lévesque.

Gustave Ouellet,

Rolland Pelletier

(gardien de but),

André-Albert Dumas

et Benoît Lepage.

Source : Adrien Côté.



Trois-Pistoles a participé à plusieurs ligues de hockey au Bas Saint-Laurent, sachant tirer son épingle du jeu par talent et par vaillance. En 1961-1962, nous assistions à la naissance du Circuit régional Adrien Côté, qui sera actif deux ans. Les festivals se continuent, les marathons de hockey se succèdent (la famille Devost sera invaincue au Québec), il y a une vie sportive intense. La Ville de Trois-Pistoles se portait acquéreur de l'aréna en 1964-1965. C'est l'arrivée de la glace artificielle. Du hockey junior s'organise, autour de Jean-Marc et de Onil Larrivée. La popularité du ballon sur glace prend aussi de l'ampleur. Et du hockey de fort calibre revient à l'horaire, dans les années '70, avec la renaissance des Lions, qui évoluent dans un circuit inter-provincial senior. L'aréna des Trois-Pistoles est lieu fréquenté : hockey, ballon sur glace, patinage artistique avec Les Étoiles, hockey mineur, curling.

Les Lions de Trois-Pistoles 1948-49

Le Royal, les années 30



HAUT : Charles Sirois, Armand Lévesque, Charlemagne Côté, Albert Côté, Élias Michaud (gérant).
BAS : Benoît Dumas, Albert Lepage, Robert Côté (gardien de but), Laurent Létourneau, David Sirois.



1^{re} rangée : Victorin Bilodeau, René Lepage, Jean Ouellet, Claude D'Amours, Gérard Beauchemin (gardien de but), Onil Larrivée, Lionel Belzil, Lucien Simard, Robert Côté.
2^e rangée : Lucien Lepage, Adrien Côté, Laurent Létourneau, Viateur Gauthier, Benoît Bilodeau, M. Dionne, M. Belzile, Alphonse Belzil, Charles-Eugène Pelletier, Rosaire Belzil, Roger Rioux (gérant).



Les Lions 1977-78

HAUT : Pierre Beaulieu, André Devost, René Godbout, Onil Fournier, Daniel Lessard, Claude Beaulieu, Gilles Lepage, Robert Bilodeau, Iangis Dubé.

CENTRE : Conrad Théberge, Jean-Pierre Rioux, Réjean Turcotte, Michel Lepage, Christian Coulombe, Laval Charron, Michel April, L. France Fortin, René Villemure (instructeur), Reno Bélanger (mascotte).

BAS : Gaston Caudreau, Jacques Dubé (secrétaire), Fernand Thibault, Laval Lavoie (gérant), Bertrand Lepage, Noël Charron, Nelson Dubé, Robert Côté (publiciste), Denis Bélanger (gardien de but).



Club Pepsi de Trois-Pistoles Junior B 1968-69

HAUT : J.P. Rioux, Carol Dionne, Michel Rioux, Francis Caudreau, Denis Rioux, Romain Rioux, Alain Larrivée, Pierre Nicole, Robert Côté, Gille Lepage, Mario Larrivée, Michel Dumont (mascotte).

BAS : Donald Rioux, Robert Lévesque, Alain D'Amours, Jean-Marc Larrivée (instructeur), Denis Dumont, Paul-Émile Dubé (gérant), Nelson Dubé, Guy Pelletier.

Source : Adrien Côté.



La famille Devost : Le Père Albert et les neuf frères + Bertrand Jr. Gagnant du marathon 1972

HAUT : Bertrand, Alain, André, Onil Larrivée (organisateur du marathon), Claude, Viateur, Alcide.

BAS : Bertrand Jr. (mascotte), Michel (gardien de but), Fernand, Richard, Albert (instructeur et gérant).

Années 30

HAUT : Alphonse Lavoie (gérant et entraîneur), Charles Paradis, Omer Aubut, Rosaire Auhut.
BAS : Camille Aubut, J.-Baptiste Beaulieu, Gérard Rioux, Maurice Rioux, Albert Côté, Marcel
Godbout *Source : Adrien Côté*



1951

1^{re} rangée : Georges Boucher,
Fernand Rioux, Romain Pelletier,
Benoit Picard, Jean-Eudes Dumont,
Marcel Dumas.

2^e rangée : Maurice Rioux,
Claude Catellier, Bertrand Lepage,
Fernand Bérubé,
Paul-Henri Bérubé,
Jean-Guy Dionne, Georges Dionne,
Hervé LeBlond.

Source : Marie-Claude Dunne.



Club de baseball de Trois-Pistoles 1965

HAUT : Claude Sainte-Marie (instructeur), R. Gaudreau, F. Devost,
M. D'Amours, B. Lepage, Adrien Côté (gérant).

BAS : N. Pineau, P. Dionne, P. Smard, R. Painchaud, R. Cloutier, F. Thibault.
Absents sur cette photo : Gaby et Gaston Dionne. *Source : Adrien Côté.*



1

1- Ouverture de l'aréna de Trois-Pistoles le 6 janvier 1949.

Source : Albert Côté.

2- Première patinoire à Trois-Pistoles.

Source : Adrien Côté.

3- Patinoire sur la rue Vézina.

Source : Thérèse Lindsay.

4- Patinoire sur la rue Père-Nouvel.

Source : Louise Dumas.

5- Patinoire sur le terrain de course d'André D'Amours.

Source : Adrien Côté.



2

1920 à 1921



3

1922



4

1940 à 1941



5

1941 à 1945

Gens en mouvement l'hiver, aussi bien que l'été. Le baseball a aussi sa grande histoire, à Trois-Pistoles. Encore là, Trois-Pistoles se distingue sur toutes les scènes régionales. De grands noms ont évolué pour le Trois-Pistoles, de grands noms ont permis à cette activité de prendre naissance et de se maintenir. Le stade pistolois porte le nom de l'un d'eux : Paul-Émile Dubé. Ajoutons les noms de Adrien Côté, Théo D'Amours, Charlemagne Côté. La liste pourrait s'allonger de beaucoup.

Ouverture sur le monde

Pittoresque par sa chaleur humaine, son histoire, sa nature, son patrimoine bâti, Trois-Pistoles est lieu d'ouverture sur le monde. Une grande réalisation allait confirmer cette vocation dès 1933 : l'ouverture de l'École d'été de l'Université de Western Ontario, aujourd'hui l'école de langue. Par cette réalisation, d'abord éducative mais aussi culturelle dans tous ses aspects, Trois-Pistoles s'ouvrait à d'autres gens, à d'autres cultures, dans un pur esprit d'échange, d'enrichissement humain. L'École d'été est une réalité majeure du Trois-Pistoles culturel.

Les talents des gens d'ici allaient s'exprimer avec toujours plus d'assurance. En 1967, le Centre culturel de Trois-Pistoles ouvrait ses portes, à proximité de l'aréna, se faisant lieu de rencontre et de diffusion. L'expression artistique, manifestée par le théâtre, le chant choral (Les Roitelets et maintenant Art-Fa-des-Neiges), l'ouverture de l'École polyvalente avec son auditorium en 1969, la reconnaissance de plus en plus grande d'artistes tels que le peintre Claude Dumont, se donnait un tremplin. En 1972 : un moment important de cette éclosion culturelle et artistique, avec l'acquisition de La Maison du Notaire par Les



Miville Beaulieu, auteur, compositeur et interprète originaire de Trois-Pistoles, au Festival des Isles.

Photo : Gilles Gaudreau.

Amis de l'Art. Inspirés du peintre Basque, Les Amis de l'Art allaient créer un premier lieu où la culture a trouvé véritable habitat. En 1977, naissait une fête populaire laissant elle aussi large place à l'expression artisanale et artistique : le Festival des Isles.

Tourisme culturel

Le début des années 1980 voit le milieu pistolois mettre l'épaule à la roue avec grande conviction pour faire de son secteur récréo-touristique un plateau privilégié harmonisant les activités déjà en place à des efforts tangibles de développement. La création du comité touristique de la Ville de Trois-Pistoles sera déterminante à cet effet, de même que d'importantes décisions administratives voulant ventiler autrement les responsabilités d'animation et de supervision du directeur des loisirs, en l'occurrence Michel Rioux. C'est là une ère nouvelle qui s'ouvre, dont les résultats seront surprenants.

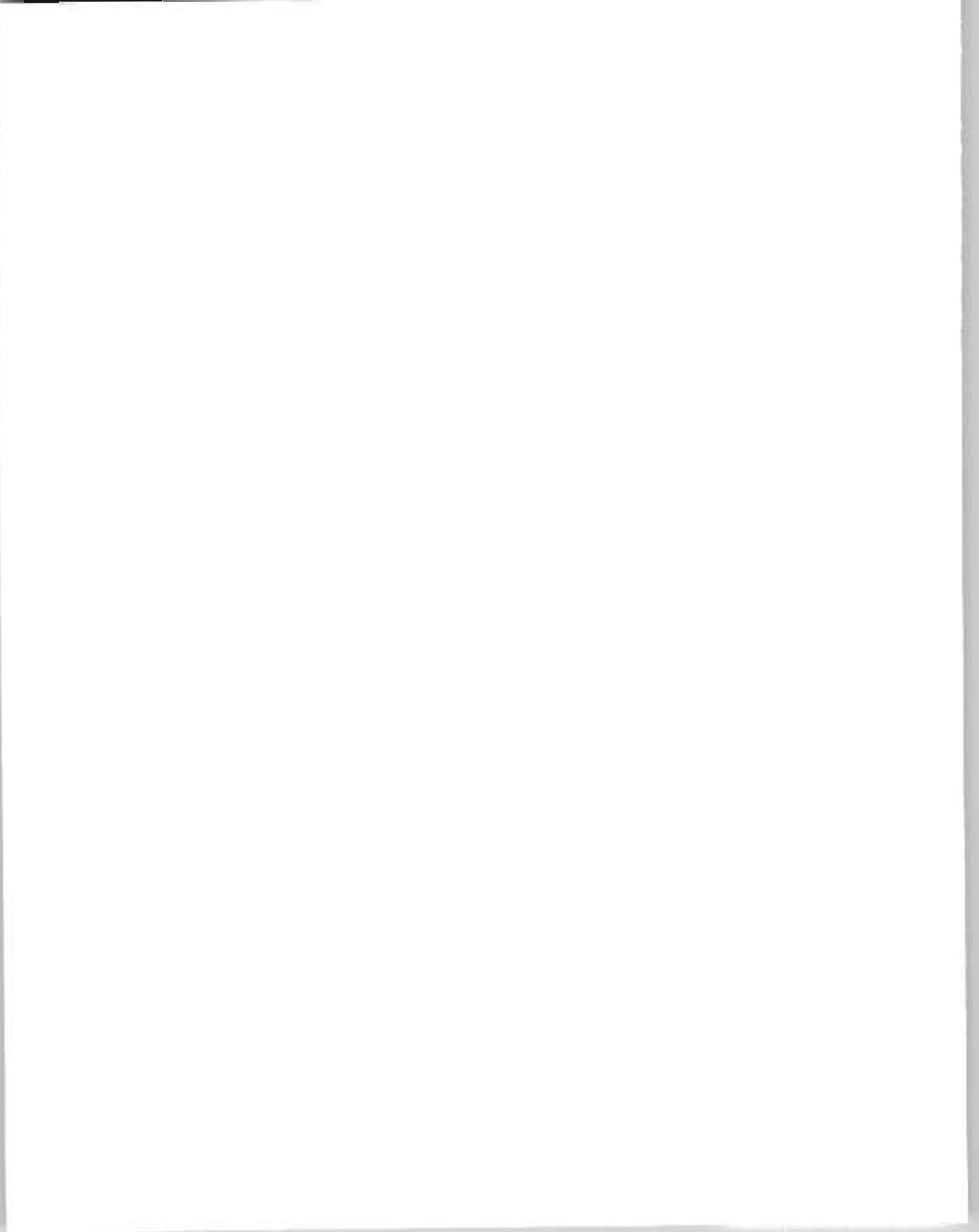
C'est que tourisme et culture seront désormais front commun, le comité touristique de la Ville s'intégrant même à la corporation de développement économique et touristique des Basques. Le retour au pays natal de l'auteur Victor-Lévy Beaulieu, l'écrivain le plus prolifique au Québec, jumelé à sa volonté de faire s'exprimer la culture ici, sera un autre tournant majeur. Le dénouement heureux du dossier d'un Parc de l'aventure basque en Amérique, unique en Amérique du Nord, vient ajouter à l'ensemble. Les Productions théâtrales, La Maison du Notaire, La Maison de VLB, le festival de théâtre de par chez nous, le Salon du Livre, l'effort touristique consenti par Notre-Dame-des-Neiges, la contribution du milieu, la volonté de ce même milieu, font de Trois-Pistoles une destination, un milieu de vie, une culture.

Gens de grande vitalité et de belle ingéniosité, les gens d'ici sont fiers descendants de ces vaillants défricheurs-navigateurs qui, il y a 300 ans, ont semé en cette terre le germe d'une culture riche parce que capable de se manifester.

André Morin

La Maison de VLB.
Photo : Gilles Gaudreau.



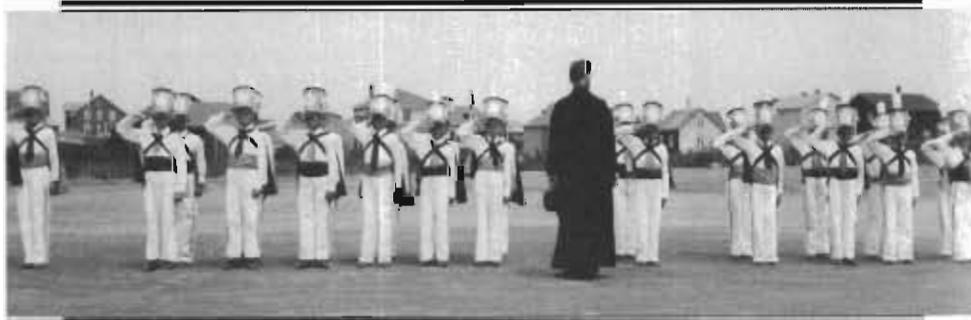


7 *Vie scolaire*

Finissantes 1938-39
Source : Denise Côté.



Institutrice de rang.
Source : Yvette B. Rioux.



Les cadets des Frères du Sacré-Coeur. Photo : Studio Lebel. Source : Louise Dumas.

Introduction

*En hommage à mon maître du Séminaire de Rimouski,
l'abbé Georges Beaulieu (1907-1984)*

On juge généralement du degré d'évolution d'une population à l'importance qu'elle accorde à l'éducation de ses jeunes. À ce chapitre, Trois-Pistoles fait bonne figure.

Nous savons déjà que, dès 1829, existait une école que fit construire le curé Édouard Faucher, au coeur du village de Trois-Pistoles, à proximité du quai actuel¹. En 1832, on fait état de trois écoles ouvertes à Trois-Pistoles². En 1845, on trouve quatre écoles sur notre territoire. Entre 1853 et 1858, de sept à dix écoles accueillent jusqu'à 504 élèves, soit une population scolaire plus nombreuse que celle de Rimouski et, surtout, que celle de Rivière-du-Loup.

À titre d'ancien professeur, de 1958 à 1994, je suis heureux de traiter de cette histoire passionnante portant sur les 154 ans de la vie scolaire à Trois-Pistoles. On se reportera aux articles déjà parus dans *L'Écho des Basques*³. De 1993 à 1996, j'ai mené une longue recherche aux Archives nationales à Québec et à la Commission scolaire des Basques, qui m'ont donné accès à une précieuse et abondante documentation de première main. Je tiens ici à les remercier de leur obligeance.

Dans une première partie, j'évoquerai les débuts laborieux d'une première commission scolaire, alors désignée sous le nom de « municipalité scolaire de Trois-Pistoles ». Puis, je me reporterai aux rapports des Inspecteurs de district des écoles d'ici, pour brosser le portrait de nos écoles depuis 1852 jusqu'à 1964, soit jusqu'à la création du ministère de l'Éducation du Québec (MEQ). Ainsi sera évoquée l'histoire de nos quatre commissions scolaires existant jusqu'à 1964. J'illustrerai le tout de tableau, de photos et de repères chronologiques. Je laisserai ensuite à Jérôme Bouffard le soin de tracer l'histoire contemporaine (1964-1997) de notre actuelle Commission scolaire des Basques.

Quelques rappels historiques : 1801-1859

L'accès généralisé de la population québécoise à l'instruction et, parallèlement, la formation d'instituteurs et d'institutrices sont des phénomènes relativement récents. En France, en particulier, notent Marlaine Cacouault et Françoise Oeuvarard, « c'est seulement au XIX^e siècle que le métier d'instituteur sera l'objet d'une réglementation pré-

cise : un brevet d'enseignement est exigé pour enseigner, une administration scolaire centralisée et autonome se met en place.⁴ »

Afin de situer l'histoire de l'éducation à Trois-Pistoles dans le contexte général de celle du Québec, mentionnons les dates charnières des *grandes lois scolaires* adoptées dans le Bas-Canada. Pour ce faire, je m'inspire surtout du livre intitulé *L'Organisation scolaire au Québec*⁵, où Benoît Gendreau et André Lemieux tracent les grandes lignes de l'histoire de l'éducation au Québec à partir du Régime anglais.

En 1801, on créait l'*Institution royale*, organisme chargé d'établir un réseau d'écoles élémentaires, modèles et universitaires, qui connut un échec : seulement 22 écoles sont fondées de 1801 à 1824.

En 1824, on adoptait la *Loi des écoles de fabrique*, autorisant les fabriques à fonder et entretenir, à même leurs revenus, des écoles paroissiales, sous la responsabilité des curés et des marguilliers. 44 écoles furent ainsi créées en 4 ans.

En 1829, fut adoptée la *Loi des écoles de syndics*, prévoyant des subventions de l'Assemblée législative pour la construction d'écoles et la rémunération des maîtres, ainsi que l'élection de syndics d'écoles par les contribuables. L'on assiste à la prodigieuse multiplication des écoles : environ 1600 en sept ans, dont 1200 fermeront en 1836, à la suite du refus par le conseil législatif de voter le budget de l'éducation.

En 1841, on vote la *Quatrième grande loi scolaire* : les 22 conseils municipaux de district deviennent des bureaux d'éducation assumant la responsabilité financière des écoles; les commissaires d'écoles sont élus, avec un rôle surtout pédagogique; on établit la Surintendance de l'éducation (le Dr Jean-Baptiste Meilleur est nommé surintendant en 1842 et le restera jusqu'en 1855); l'on reconnaît le principe de la dissidence pour les minorités religieuses; enfin, on établit la taxe scolaire foncière.

En 1845, on adopte la *Cinquième grande loi scolaire*, intitulée « Acte pour l'instruction élémentaire dans le Bas-Canada », instituant les commissions scolaires autonomes, tout en remplaçant la taxe obligatoire de 1841 par la contribution volontaire.

En 1846, est votée la *Sixième grande loi scolaire*, établissant les taxes foncières obligatoires plus la rétribution mensuelle pour ceux qui envoient des enfants aux écoles; de plus, elle décrète l'établissement de Bureaux d'examineurs à Québec et à Montréal pour le choix des instituteurs. En 1849, 350 commissions scolaires dirigent quelque 1900 écoles.

Entre 1846 et 1850, on assiste à la *Guerre des éteignoirs* : une certaine partie de la population refuse de payer les taxes scolaires imposées par

la loi de 1846, ce qui résulta en certains actes de violence; on parle alors d'un climat d'émeute dans le Bas-Saint-Laurent.

Le 30 août 1851, on sanctionnait la *Loi des inspecteurs d'écoles*, tout en promouvant l'établissement d'écoles normales pour la formation des instituteurs.

En 1852, a lieu la fondation de l'Université Laval, ainsi que la nomination de 23 *inspecteurs d'écoles*, chargés d'assister le Surintendant, de visiter les écoles et de faire accepter la taxe scolaire obligatoire.

Le 16 mai 1856 est sanctionnée la *loi* qui institue le *Journal de l'Instruction publique*, de même qu'un *fonds de retraite pour les instituteurs*.

En 1857, on assiste à l'établissement de trois *Écoles normales* (Jacques-Cartier et McGill à Montréal et Laval à Québec), alors qu'en France une première École normale est créée dès 1794^e.

En 1859, un arrêté en conseil du 17 décembre crée le *Conseil de l'Instruction publique*, en vigueur jusqu'à la création en 1964 du ministère de l'Éducation : il est formé de 14 membres, dont 10 catholiques et quatre protestants.

Repères chronologiques : vie scolaire à Trois-Pistoles

- 1829 : « Première école publique » à la pointe, près du quai actuel de Trois-Pistoles.
- 1843 : Première commission scolaire de Trois-Pistoles.
- 1858 : Deux commissions scolaires : du village et des rangs; Installation des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame au couvent, assurant l'éducation des petites filles.
- 1863 : Remplacement des Dames de la Congrégation par les Soeurs de Jésus-Marie.
- 1889 : Reconstruction en pierre du vieux couvent de bois.
- 1911 : Commission scolaire no 3 : Rivière-Trois-Pistoles (en 1918, elle devient la C.S. no 4).
- 1912 : Construction de l'académie des garçons.
- 1915 : Épiphanie Litalien, insituteur, devient inspecteur des écoles du district.
- 1918 : Commission scolaire no 3 (premier rang est et ouest).
- 1928 : Arrivée des Frères du Sacré-Coeur à l'académie des garçons.
- 1929 : École supérieure (notre secondaire actuel).
- 1931-39 : Station biologique du Saint-Laurent de l'Université Laval, établie à Trois-Pistoles.
- 1933 : Établissement de l'école de langue française de l'Université Western à Trois-Pistoles.
- 1948 : Agrandissement de l'école Notre-Dame-des-Neiges (partie est).

- 1951 : Construction et ouverture du couvent Jésus-Marie à Rivière-Trois-Pistoles.
- 1956 : Intégration de la C.S. no 2 à la C.S. no 1; Ouverture de l'école Litalien; 50^e anniversaire de l'inspecteur Litalien en éducation.
- 1957 : Classe de travaux manuels au collège.
- 1959 : Construction des écoles Gérard-Raymond et Chanoine-Côté.
- 1961 : Intégration de la C.S. no 3 à la C.S. no 1.
- 1962 : Création de la section classique, affiliée au Séminaire de Rimouski.
- 1964 : Rapport Parent et création du ministère de l'Éducation du Québec.
- 1965 : Opération 55 régionalisation des écoles.
- 1966 : Intégration de la C.S. no 4 à la C.S. unifiée de Trois-Pistoles.
- 1969 : Ouverture de la Polyvalente, accueillant 1690 élèves.
- 1972 : Regroupement des commissions scolaires du territoire : préscolaire et primaire : Commission scolaire des Basques.
- 1977 : Diffusion du Livre vert du M.E.Q.
- 1979 : Nouveaux programmes en vigueur dans toutes les écoles.
- 1984 : Service régional de l'éducation des adultes, dont les locaux sont situés à la Polyvalente.
- 1987 : Intégration des ordres d'enseignement préscolaire, primaire et secondaire : C.S. des Basques.

Première commission scolaire (1843-1858)

Si l'on se reporte à Mathias D'Amours, l'auteur qui en 1946 complétait la monographie de Charles-Arthur Gauvreau de 1890 sur Trois-Pistoles, la Commission scolaire de Trois-Pistoles n'existe que depuis 1858⁸. Or, dès la première page du cahier, appelé « Régistre » (sic), des procès-verbaux, soigneusement rédigés à partir du 5 juillet 1858 par le secrétaire-trésorier d'alors, le notaire Pierre Fournier, on indique clairement qu'il s'agit de la « Municipalité scolaire de Trois-Pistoles numéro 1 ». Ce qui suppose l'existence d'une autre commission scolaire au sens actuel. Par ailleurs, ce qui complique la tâche du chercheur qui veut

établir ses affirmations sur des documents authentiques, c'est que notre Commission scolaire ne possède aucun document antérieur à 1858. J'ai donc dû faire de nombreux séjours à Québec pour dépouiller aux Archives nationales du Québec quelque 80 boîtes de documents manuscrits, contenant chacune de 400 à 500 « Lettres reçues », adressées au Surintendant de l'Éducation du Bas-Canada. Ces lettres sont expédiées surtout par le secrétaire-trésorier ou le président des commissaires d'ici. J'ai donc découvert une série de lettres remontant jusqu'à février 1845, me permettant d'affirmer que la Commission scolaire de Trois-Pistoles existe depuis au moins l'été 1844. Une autre lettre du 29 avril 1845 nous fournit un argument établissant l'existence de notre Commission scolaire dès 1843.

Pénibles débuts de la Commission scolaire de Trois-Pistoles

Une lettre du 12 février 1845 est signée par le président Benjamin Rioux, cosignée par John G. Seton, J.-Bte Lavoie, marchand, Hippolyte Rioux et Bt. Lavoie. Le président adresse une demande au Surintendant Meilleur en ces termes :

Nous prenons la liberté de vous écrire quelques mots concernant les écoles sous notre contrôle comme commissaires élus par cette localité pour l'année 1845. Plusieurs chefs de famille des différents arrondissements s'adressent à nous désirant bâtir ou acheter des maisons d'école dans leurs arrondissements et acquérir des terrains pour cette fin. Mais avant d'entreprendre ces bâtisses et acheter des terrains convenables, ils voudraient que comme commissaires des écoles on leur promette qu'ils auront leurs parts de l'argent destiné comme aide pour bâtisses ou maisons d'école pour cette paroisse... (ANQ, IA18-1201B, no 1259.)¹⁰

On voit donc que la Commission scolaire de Trois-Pistoles existe au moins dès le début de 1845, qu'il y a cinq commissaires d'élus, et qu'il existe plusieurs écoles.

Or, d'après le *Journal de l'Assemblée législative de la Province du Canada* (JALPC)¹¹ de 1844-1845, il y avait quatre écoles à Trois-Pistoles, accueillant 92 enfants. En 1846-1847, on comptera 357 enfants répartis dans dix écoles; on atteindra le total de douze écoles et de 330 élèves l'année suivante. En 1849, après que Saint-Éloi, érigée en paroisse en 1848, à l'instigation du curé Stanislas Mâlo, eut enlevé à Trois-Pistoles les arrondissements 7 et 9 (118 élèves), il ne restera que huit écoles pistoloises. (27.07.1848, 1501B, no 949.) De 1850 à 1853, on maintiendra dix écoles, ouvertes à 279 et jusqu'à 333 élèves.

Dans son rapport publié en 1845, le Surintendant Jean-Baptiste Meilleur déplorera « l'incompétence de bon nombre de commissaires, leur grande ignorance, leur complète incapacité à remplir la haute mission dont ils étaient chargés... un grand nombre (étant) illettrés ». Trois-Pistoles n'est sans doute pas meilleure ni pire que les autres municipalités scolaires à ce chapitre.

Le 20 février 1845, le curé Stanislas Mâlo écrit au S.E. (Surintendant de l'Éducation) :

La paroisse de Trois-Pistoles est divisée en deux partis bien tranchés et à peu près égaux... Le parti qui compte en sa faveur une faible minorité m'a éliminé de la liste des commissaires pour les écoles parce que je ne puis pas les approuver dans leur bâtisse illégale et civilement et ecclésiastiquement... La paroisse de Trois-Pistoles est divisée en 11 arrondissements qui nécessitent la nomination de 11 commissaires... (LA18-1201B, no 1288.)

Une autre lettre du même curé, datée du 29 avril 1845 et adressée au S.E., précise encore l'existence de deux clans diamétralement opposés : les gens d'en bas, minoritaires quant au nombre, contre ceux d'en haut, représentés par les commissaires et le maire Philippe Renouf¹² :



Philippe Renouf (1799-1871).

Source : Adrien Côté.

Un personnage de premier plan : Philippe Renouf

Philippe Renouf, baptisé le 18 août 1799 à Sainte-Brelade, île de Jersey, se marie à Saint-Jean-Port-Joli, le 17 octobre 1825, avec Marie-Charlotte Fournier, soeur du notaire Pierre Fournier. Installé à Trois-Pistoles, il devient « un important manufacturier et un non moins habile mécanicien » (L.-Claude Rioux). Il est nommé commissaire d'écoles dès 1845. Le 14 juillet 1845, il devient le premier maire de la municipalité de Trois-Pistoles. C'est lui que le curé Malo identifie comme un chef des rebelles, dans sa lettre du 28 mars 1847. Il est élu comme premier président de la nouvelle « municipalité scolaire de Trois-Pistoles numéro 1 », le 12 juillet 1858. Il décède à Trois-Pistoles, où il est inhumé le 7 octobre 1871.

Lors de la dernière élection des officiers de la paroisse, en février dernier, je n'ai pas été élu commissaire pour les écoles. On en avait fait autant à mon prédécesseur; et la conséquence a été qu'il n'y avait plus d'école aux Trois-Pistoles. L'animadversion¹³ de la majorité des habitants de cette paroisse contre mon prédécesseur et moi, c'est la dé-

sapprobation de leur conduite pour avoir commencé et pour continuer une église contre toutes les lois canoniques et civiles et malgré les lettres pastorales et les défenses de bouche de leur évêque. Vous savez que le proverbe *Vox populi vox Dei* souffre de nombreuses exceptions, surtout quand la majorité suit un chef sans principe aucun de religion et secondé par deux ou trois acolytes aussi ignorants et aussi orgueilleux que leur chef, comme c'est précisément le cas pour cette paroisse. L'élection pour de nouveaux commissaires d'école n'a pas encore eu lieu depuis la passation du *bill des écoles* et je ne pense pas qu'elle ait lieu volontairement, la taxe est un mot qui effarouche trop les habitants. D'ailleurs, le seul magistrat que nous ayons dans cette paroisse ne veut pas procéder à cette élection, persuadé qu'il est que le parti qu'on nomme ici rebelles, nommera les mêmes commissaires, tous gens du même parti, ignares et incapables de dresser un retour¹⁴, excepté peut-être un seul, protestant, qui a été autrefois maître d'école¹⁵. Si les mêmes commissaires étaient élus, il me serait impossible d'agir avec eux, il me faudrait payer l'amende et probablement que les écoles de la paroisse cesseraient. Ce malheur plus que probable n'aura pas lieu, si vous faites nommer commissaires d'école pour cette paroisse les personnes dont suivent les noms et qui appartiennent aux deux partis qui divisent la paroisse : Jos. Ouellet, notaire, Paul Rioux, co-seigneur, Pierre Fournier, notaire, Jos. Lauzon, Alexis Leclerc, Eloi Rioux, co-seigneur, Jérémie Saint-Laurent, Hippolyte Rioux. Timothée Dubé, m.d. (1A18-1202B, no 1463.)

Notons que le S.E. n'a pas jugé bon de répondre à ces deux lettres du curé Mâlo. La seconde nous paraît extrêmement importante, qui établit les débuts de la C.S. de Trois-Pistoles. Le prédécesseur du curé Paschal Mâlo, (sic) Pouliot, fut curé de 1835 à 1843, et il fut exclu comme commissaire. Ce qui prouve que la C.S. existait déjà avant, ou, à tout le moins, dès 1843.

Le 30 juin 1845, le président Benjamin Rioux écrit au S.E. pour se plaindre du comportement étrange du curé : « Messire Mâlo, curé de cette paroisse, qui était président des commissaires d'école l'année dernière, a, pour des raisons minimes, qui seraient trop longues à détailler, refusé de remettre les minutes dudit rapport » (celui de 1844). Ce qui a empêché les élections des commissaires.

Le 7 juillet 1845, Philippe Renouf, agissant comme président d'élection des commissaires d'écoles pour 1845-1846, est heureux de transmettre au S.E. le nom des élus : Étienne Boucher, écuyer¹⁶ notaire, Henry Simon, Charles Lévesque, Hubert Dumas, Jean-Baptiste Lavoie et Rémy Gagnon. (1203B, no 1828.)

Le 13 juillet 1846, le notaire Pierre Fournier¹⁷, secrétaire-trésorier de la C.S.T.P. et ayant agi comme président d'élection des commissaires d'écoles lors de la réunion du 6 juillet, transmet le nom des élus pour 1846-1847 : Henry Simon, président, Louis Gagnon, Hubert Dumas, Jean-Baptiste Lavoie, Charles Lévesque.

Divisions concernant la localisation d'une maison d'école

Le 30 septembre 1846, Félix Têtu, Éloi Rioux, seigneur primitif, les notaires Jos. Ouellet et Pierre Fournier, et le Dr Chs-T. Dubé écrivent au S.E. une lettre faisant état de leur opposition à la volonté des commissaires de relocaliser une maison d'école :

Vous avez dû recevoir ces jours-ci une lettre de MM. les commissaires d'écoles de cette paroisse vous demandant la permission de changer de place une maison d'école... nous qui sommes de cet arrondissement, prenons la liberté de vous faire les observations suivantes, que nous vous prions de considérer avant que de prendre une dernière détermination sur cette affaire. Nous sommes bien d'opinion que cette maison doit être transférée car elle est tout à fait au bout de l'arrondissement; mais on veut la placer dans un petit canton de huit maisons dont la plus loin est à 18 arpents; tandis que l'autre partie de l'arrondissement comprend vingt-deux maisons dont la plus éloignée serait à 40 arpents. On veut la placer sur un petit rocher aride et inculte, tandis que nous avons ici, tout près de l'église, un arpent carré de terrain défriché et cultivable donné pour cette fin, il y a déjà 16 ans... (1302B, no 1225.)

Dans une lettre du 28 mars 1847, le curé Mâlo vient appuyer les signataires de la lettre précédente, manifestant une fois de plus son opposition aux commissaires d'école :

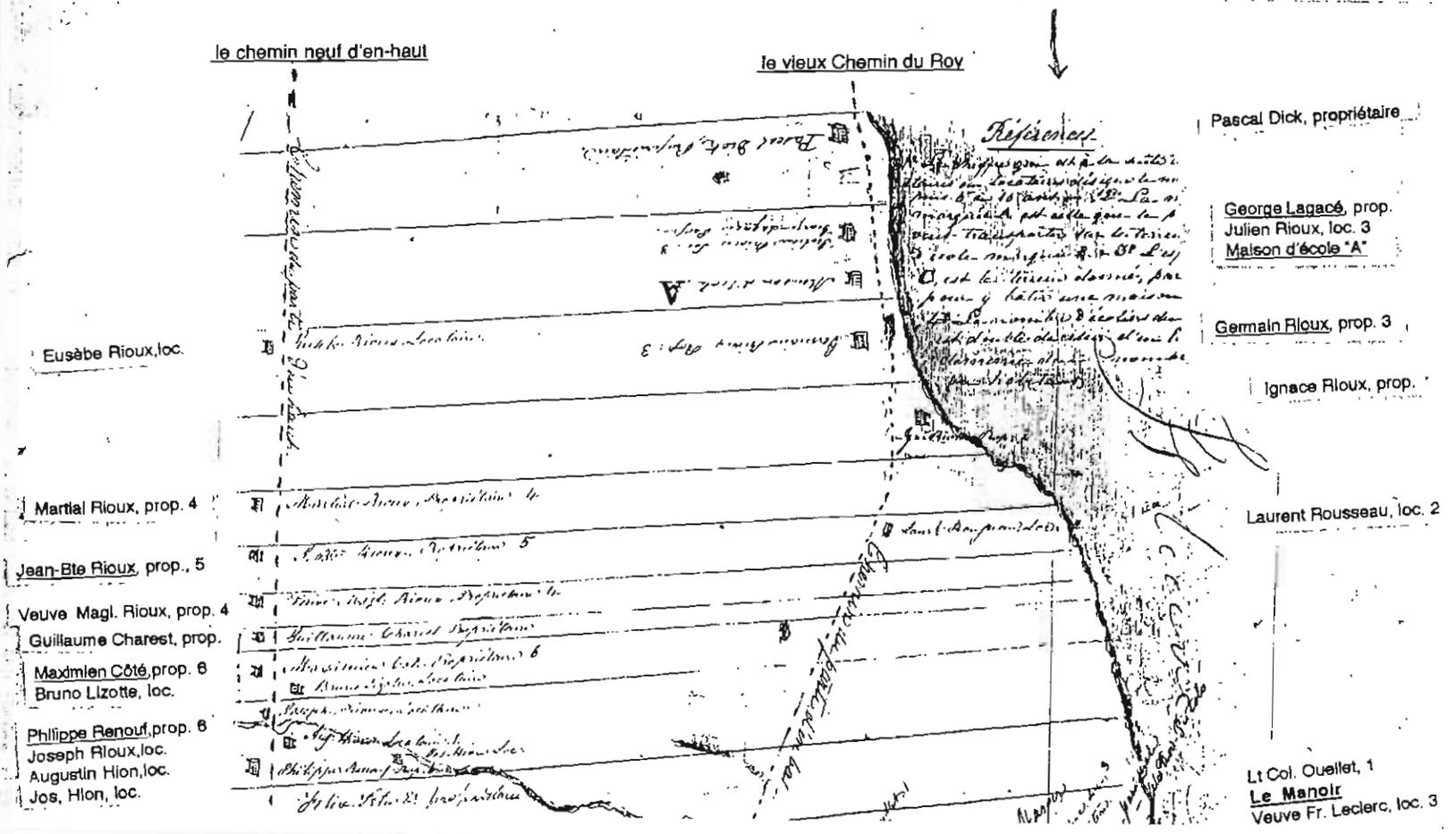
A la prière de plus des deux tiers des intéressés de l'arrondissement d'école où se trouve l'église des Trois-Pistoles, je suis obligé de vous écrire pour empêcher une injustice criante et palpable comme le prouve le plan ci-joint¹⁸ dudit arrondissement.

Plan de Trois-Pistoles (28 mars 1847)

tiré des archives scolaires du Département de l'Instruction publique (par Emmanuel Rioux).
Annexe à une lettre adressée à Jean-Baptiste Meilleur, Surintendant de l'Éducation pour le Bas-Canada par le curé Malo pour contrer une initiative du parti "d'en haut".

Références

- 1- Le chiffre qui est à la suite des noms des propriétaires ou locataires désigne le nombre d'enfants depuis 5 à 15 ans.
- 2- La maison d'école marquée "A" est celle que le parti d'en-haut veut transporter sur le terrain de la maison d'école marqué "B".
- 3- L'espace désigné "C" est le terrain donné par acte enregistré pour y bâtir une maison d'école.
- 4- Le nombre d'écoliers du parti d'en bas est double de celui d'en-haut. Il en est (de même) du nombre des maisons ou habitants.



Plan de la partie centrale de trois-Pistoles : 28 mars 1847

Félix Têtu & prop.
Thomas Rioux, loc.

DOMAINE SEIGNEURIAL

Henry Saint-Pierre, loc. 3

"B" maison d'école projetée
"Église des rebelles"

Jean Rousseau, prop. 3

Frs Laroque, loc.

Jean-Bte Martel, prop. 4

Henry Saint-Pierre, 3
Église des rebelles, bâtie en contrevention
à la loi civile et ecclésiastique

Jean Rousseau, prop. 3

Frs Laroque, loc.

Jean-Bte Martel, prop. 4

Domaines Seigneuriaux

732

C

Handwritten notes and signatures

4/5/1847

Presbytère
L'Église paroissiale
J. Turcot

Pierre Fournier, Éc., prop. 6

J.-H. Gagné, prop.
Dr Dubé, prop.

"C" terrain donné pour une école

Jean-Baptiste Rioux, Éc. Seigneur

Gabriel Rioux, loc. 3
veuve H. Chamberland, prop. 2

Ed. Lavole, prop. 2
Jean Fillon, loc. 2

Ls Turcot, loc.

Frs Routier?, loc. 1

Ignace Gagnon, prop. 1

Saturnin D'Amour, prop. 5

Ls Nicol, loc.

Félix Têtu & prop. 3

Julien Saint-Laurent, prop.
Germ. Turcot, loc. 2

Godfroid Rioux, prop., 2

Félix Têtu & prop.

Thomas Hion?, prop. 3

Frs Roy, prop. 2

Plan de Trois-Pistoles, 1847 : précisions de Jacques Morissette

Ce Plan de Trois-Pistoles, du 28 mars 1847, a été retrouvé récemment aux Archives scolaires du Département de l'Instruction publique de Québec, par Emmanuel Rioux.

Il ajoute une dimension nouvelle à la querelle des églises qui a rendu notre coin de pays tristement célèbre entre 1831 et 1853. Nous connaissons les chicanes relatives aux emplacements d'églises et aux tracés de chemins; les documents retracés par Emmanuel Rioux révèlent que la question des écoles a aussi fait la manchette.

Deux lettres adressées par le parti des « gens d'en bas » à M. Jean-Baptiste Meilleur, Surintendant de l'Éducation pour le Bas-Canada, cherchaient à contrer une initiative du parti des « gens d'en haut ». Félix Têtu et le seigneur Eloi Rioux, les deux notaires Ouellet et Fournier ainsi que le docteur Dubé, cinq leaders laïcs du groupe traditionaliste, adressèrent une première lettre au Surintendant Meilleur en septembre 1846. En mars 1847, ce Plan du nouvel arrondissement scolaire du village de Trois-Pistoles, joint à une lettre du curé Mâlo, venait appuyer l'argumentation des « gens d'en bas ». Le document de 1847 est très intéressant à plusieurs points de vue. Nous résumerons ce que le document révèle du litige en question; après quoi, nous vous invitons à regarder comment les ancêtres eux-mêmes décrivent adroitement leur habitat et y situent les habitants de 1847.

Le litige

Le parti d'en haut voulait transporter la maison d'école « A » sur le terrain « B », acquis à cette fin sur le plateau. L'espace désigné « C » était situé près de la Pointe, sur la terre du même coseigneur, Jean-Baptiste Rioux. Les gens d'en bas voulaient que l'école soit relocalisée de préférence sur le lot « C ». Seize ans plus tôt, le père de Jean-Baptiste avait donné cet emplacement, par acte enregistré, pour y bâtir une nouvelle école; ce qui n'avait pas été fait.

Les arguments

« Le nombre d'écoliers du parti d'en bas est double de celui d'en haut. Il en est (de même) du nombre des maisons ou habitans » 19. A preuve, « le chiffre qui est à la suite des noms des propriétaires ou

locataires (sur la carte) désigne le nombre d'enfants depuis 5 à 15 ans » 20 qu'on dénombre dans ces maisons. Les gens d'en bas s'opposent donc à la volonté des commissaires de relocaliser la maison d'école chez les gens d'en haut. Cela est simple...? Vous entendrez parler de ce litige, cet été.

La reconnaissance des lieux et des personnes

Vous est-il arrivé de rêver à ce vieux chemin du Roy le long duquel tout a commencé? Auriez-vous eu la curiosité d'y marcher, avant que ne s'estompent les traces des pionniers? Voici un document qui laisse entrevoir des images inespérées. Pourvu qu'on observe attentivement! Faisons la reconnaissance des lieux, en commençant par la partie ouest du chemin d'en bas

Le vieux chemin du Roy, il est là, esquissé au moyen de pointillés, par des témoins authentiques. Il n'y a pas d'erreur possible, on n'a plus besoin de chercher dans le sol ou dans les vieux documents. Le premier chemin traverse la pointe, tout près du parc; il enjambe le ruisseau Renouf près du pont actuel et il longe le bord de l'eau jusqu'à la rivière du moulin (la rivière Harton).

La partie ouest

Tout le monde connaît le vieux Manoir Rioux-Belzile, notre plus authentique vestige de cette période. Sur la carte, cherchez Ignace Rioux. La petite maison dessinée à la droite du chemin, sur la quatrième terre, c'était le vieux Manoir. Il est là depuis 1790. (Attention, ne pas confondre ce manoir avec le Manoir seigneurial)

Quand vous vous rendez à la grève Rioux ou à la grève Morency, une fois que vous avez dépassé le Manoir d'Ignace Rioux, les terres qu'il y a devant vous appartenaient alors à Germain Rioux, Georges Lagacé, au pilote Pascal Dick. Dans ce chapitre sur la vie scolaire, Emmanuel Rioux nous raconte les débuts de notre système scolaire. Nous apprenons qu'en 1845 la paroisse comptait quatre écoles. Ce secteur de la grève Rioux avait joui jusque-là d'une certaine notoriété puisque la maison d'école « A » y était déjà construite depuis un certain temps. Si nous revenons maintenant vers le Domaine Seigneurial, quand vous traversez la Pointe en direction du ruisseau Renouf, tout le long du « Chemin du parti d'en bas », remarquez qu'on n'y trouve aucun propriétaire; seulement un locataire. Par contre, il y a déjà, en 1847,

douze habitations sur le plateau, à l'ouest du Domaine Seigneurial. Et ce sont des gens importants. Le chemin neuf ne fut ouvert qu'en 1843 mais la plupart de ces familles résidaient déjà sur le plateau en 1835¹⁹.

Le centre

Sur le Domaine Seigneurial, on retrouve les leaders traditionnels du temps, le seigneur Eloi Rioux, le curé Mâlo, les notaires Ouellet et Fournier et le docteur Dubé. Il y manque aussi un acteur majeur, le puissant Félix Têtu; nous en parlerons plus loin. Les vignettes qui situent les habitations des notables sont assez volumineuses, ce qui est révélateur. Le Plan nous donne une idée juste du chemin de la Pointe et des édifices qu'on trouve alors sur le Domaine, puisqu'il est l'oeuvre de témoins qui n'ont aucun intérêt à nous leurrer là-dessus.

Le chemin transversal, depuis la grève jusqu'au village d'en haut, escalade la colline sur la bordure d'une terre appartenant à l'autre seigneur, Jean-Baptiste Rioux (à Vincent). Mais, ne nous méprenons pas, cette terre appartenant à Jean-Baptiste ne faisait pas partie de la deuxième seigneurie, concédée à Nicolas en 1712 et 1752, et appelée communément seigneurie Nicolas Rioux. Tout ce qui est représenté sur le Plan que nous étudions faisait partie de la première seigneurie concédée à Jean Rioux (1696), la seigneurie de la rivière Trois-Pistoles. L'autre seigneurie commence à l'est du territoire couvert par le Plan. Le Plan indique que Jean-Baptiste, fils de Paul et descendant de Vincent, est bien installé à l'est du Domaine, au coeur de la première seigneurie. Lors de la première entente de partage (1761), la part dévolue aux héritiers du deuxième fils, Vincent, était excentrique, à l'est et à l'ouest. Après 1761, les principaux héritiers de Vincent se sont rapprochés du centre à l'occasion d'autres échanges intervenus entre les héritiers de Vincent et ceux de Nicolas, le fils aîné. Les deux seigneurs se sont ainsi retrouvés voisins, au centre de la première seigneurie; et au centre des conflits.

Le coseigneur Paul Rioux fut un leader, mais un leader controversé. Le curé Fortier le décrit comme « l'une de nos mauvaises têtes »²⁰. Selon le notaire Ouellet, il dirige le parti des gens d'en haut et monte la tête de ces « pauvres ignorants »²¹. Par contre, lorsque la loi de 1832 permet à la population d'une paroisse de se choisir un commissaire des chemins, c'est lui que la grande majorité de ses concitoyens élisent commissaire. Le témoignage le plus fort vient de nul autre que le curé Mâlo; en 1845, il écrit à son évêque : « Le capitaine Paul Rioux, coseigneur, est le plus riche et le plus grand propriétaire de

cette paroisse » (...) « Dans les circonstances présentes, peut-être est-il la seule personne, civilement parlant, capable d'arrêter tout le mal que causent les divisions de cette paroisse. Comme il est le seigneur du fief sur lequel est bâtie l'église des rebelles... »²².

La querelle des écoles se joue aussi autour de Paul Rioux et, en 1847, de son fils, Jean-Baptiste. Au nord de sa terre du village, Paul a donné le terrain « C », seize ans plus tôt, pour y construire une école projetée par les gens d'en bas; au sud de la même terre, Paul Rioux vient de vendre au commissaire Maurice Martel, son beau-frère, le terrain « B » destiné à reloger l'école « A », qu'on doit déplacer à la suite du redécoupage des arrondissements scolaires.

En somme, Paul Rioux a joué un rôle déterminant dans les trois litiges, le tracé du chemin neuf, la relocalisation de l'église et celle de l'école. L'ouverture dont font preuve les coseigneurs Paul et Jean-Baptiste met en furie le curé Mâlo et son équipe; en des termes violents, ils décrivent au Surintendant « l'Église des rebelles, bâtie en contravention à la loi civile et ecclésiastique »²³.

La partie Est

La dernière partie du vieux chemin est encore toute habitée; la vague du changement ne l'a pas atteinte, mais ça ne va pas tarder. Le long du chemin neuf, il n'y a que deux propriétaires, les Martel et les Rousseau (le père du notaire). Sur le bord du rivage, Saturnin D'Amours et Félix Têtu tiennent des commerces florissants, reliés à la navigation. Saturnin ainsi que ses deux fils, David et Achille, sont des pilotes « branchés »; plusieurs gens de mer, tel Achille Dumas, gravitent autour de leurs entreprises.

Depuis 1830, Félix Têtu exploite un gros magasin à l'extrémité nord de la ferme qui appartient aujourd'hui à François Raymond. Têtu possède aussi une autre grande terre - trois lots plus à l'est-, et une troisième, à l'ouest du Domaine Seigneurial. Félix a fait construire sur les berges de Trois-Pistoles pas moins de dix-huit goélettes. En outre, Félix Têtu détenait le contrat de la Malle depuis 1832 et il a fait chantier sur la rivière Trois-Pistoles depuis 1833, en société avec Nazaire, son cousin. Enfin, il exploita des limites forestières aux Escoumins, entre 1850 et 1857, en compagnie avec Charles-Hilaire Têtu, de Rivière-Ouelle. On peut imaginer l'étenderie de ses gréments et l'activité économique au secteur Est du Plan, en 1847. Félix Têtu était réfractaire aux ambitions des gens d'en haut.

Au bas de la carte, apparaît l'embouchure de la petite rivière où se trouve alors le moulin banal. Ce moulin à farine des seigneurs Rioux a été illustré dans une brochure publiée par la Société historique et généalogique, en 1981.

Un secteur industriel : le ruisseau Renouf

En 1847, sur le ruisseau Renouf, à la hauteur du chemin neuf, on retrouve deux familles notables et des moulins. Philippe Renouf, premier maire de Trois-Pistoles (1845) et beau-frère du notaire Fournier, fut un chef de file au cours de cette période historique. Doué de talents en mécanique, il est à l'origine du moulin Renouf, bâti sur le ruisseau qui a porté son nom. Un membre de sa famille a aussi bâti le premier moulin au futur village du Sault, à la fin du siècle dernier.

Dans le même secteur industriel du ruisseau Renouf, on retrouve des Hion; cette famille est connue sous les noms Dion ou Guyon. Les descendants de Jean de Guyon, seigneur Du Buisson (Beauport), ont une place importante dans l'histoire de la famille Rioux. A Trois-Pistoles, à la suite de l'épidémie de 1756, Basile Dion est contremaître et gérant pour Catherine Gerbert, la veuve du troisième seigneur, Nicolas fils. Basile était aussi le meunier du moulin banal et l'un des premiers habitants à s'établir à Trois-Pistoles avant 1761.

L'acte de mariage de Françoise Dion, soeur de Basile, et de Louis Asselin, apparaît aux registres de Trois-Pistoles en 1763. Les Asselin ont exploité un commerce prospère à l'Isle-Verte; leur fille aînée, Pélagie, épousera le seigneur Joseph Rioux, en 1795. En 1847, Augustin et Joseph Hion demeurent dans le secteur industriel de la rivière Renouf; on retrouve aussi Thomas Dion à l'embouchure de la rivière du moulin seigneurial.

Le recensement canadien de 1851 révèle que la paroisse de Trois-Pistoles possède trois moulins à farine mus par l'eau, ayant chacun deux paires de moulanges et valant à peu près 75 à 80 L. chacun. Trois-Pistoles compte aussi six moulins à scie mus par l'eau. Cinq de ces moulins sont employés le printemps à scier du bois pour l'usage des habitants et le sixième scie des madriers pour l'exportation, au montant de 45,000 à 75,000 L. par année.

Le sixième moulin avait été construit sur la rivière Trois-Pistoles par deux riverains, Cyriac Morency et François Rioux²⁴. Les Têtu ont acquis en 1845 le moulin de la rivière Trois-Pistoles, probablement le premier qui y fut construit. Ils ont mis à profit l'énergie hydraulique de la rivière pendant une quinzaine d'années.

Ainsi s'achève la visite des lieux réalisée à l'aide du Plan du curé Mâlo. Témoin d'un rude conflit social entre deux générations, ce Plan du 28 mars 1847 nous aide aujourd'hui à comprendre comment se sont affrontés des ancêtres opiniâtres et une jeune population dynamique dont la croissance a été rapide. Il comble aussi un vide dans la connaissance de notre territoire et de ses occupants.

Jacques Morissette

Pour vous mettre au fait de la question il faut vous rappeler ce que vous savez déjà : que cette paroisse est divisée en deux partis à peu près égaux au sujet d'église. Le parti *d'en-haut*, ainsi appelé parce qu'il a bâti une église sur la côte, et illégalement sous tous les rapports, l'emporte un peu en nombre sur celui *d'en-bas*. Ce parti, qui nomme la municipalité et les commissaires d'école dont aucun n'appartient à l'arrondissement y mentionné, n'agit qu'en vue de vexer et de persécuter le parti *d'en-bas*, afin de l'amener à abandonner l'église paroissiale et à se servir de la sienne. Projet impossible, insensé et qui ne peut causer que de l'irritation. Les rebelles ou le parti *d'en-haut* dont les commissaires d'écoles ne sont que les créatures veulent transporter la maison d'école A sur le terrain B qui fait partie des 4 arpents en superficie sur lequel est bâtie l'église des rebelles. S'ils réussissaient le maître d'école n'aurait pas un pouce de terre pour y planter un chou. En outre, le seigneur sur la censive duquel est construite l'église des rebelles est sur le point d'intenter une action pour retraire lesdits 4 arpents; et s'il réussit, comme il y a toute apparence, alors église et maison d'école, tout retournera au seigneur, qui est bien résolu de faire main basse sur toutes les bâtisses élevées sur lesdits 4 arpents, et le public aurait été cotisé en pure perte pour ladite maison d'école. Comme le terrain C, d'un arpent en superficie, se trouve au centre de l'arrondissement et de la population, qu'il est donné gratuitement, et que les réclamants par la présente sont en nombre double quant aux maisons et aux enfants en état d'aller à l'école et beaucoup plus que double en propriétés territoriales, il y a évidemment malice et injustice de la part des rebelles à ne vouloir placer la maison d'école sur le terrain C. (...) Comme les rebelles sont sur le point d'agir(...), il faudrait qu'ils seraient (sic) notifiés immédiatement de votre part. Si vous ne jugez pas à propos de décider de la question sur-le-champ, permettez-moi de vous prier de leur intimer du moins de laisser les choses *in statu* jusqu'à nouvel ordre ou plus amples informations(...) Tous les visiteurs des écoles de cette paroisse, excepté le maire, qui est un chef des rebelles, se joignent à moi pour vous faire la même demande. Les visiteurs d'école valent bien sans doute les commissaires... » (1305B, no 425 1/2.)

Dès la réception de cette lettre, le S.E. s'empresse d'y répondre le 5 avril, pour reconnaître aux commissaires le droit de changer les maisons d'école de place (IA17-3105, no 261).

Le 23 mars 1848, le président Henry Simon fait le compte rendu d'une réunion tenue le 15 mars, au cours de laquelle on dresse un réquisitoire contre le secrétaire-trésorier, le notaire Pierre Fournier, en poste depuis le 13 juillet 1846 : on met en cause son administration. Au cours de cette assemblée spéciale, on apprend un certain nombre de faits intéressants pour nous. On nous révèle le nom de dix instituteurs et institutrices ainsi que leur salaire. On a payé 30 livres à Elizabethette (sic) Gagné, à P. Renouf fils²⁵, à Michel Coulombre (sic); 25 livres ont été versées à S. Mercier, à Olivier Thériaud (sic), à Th. Boucher, à Thos Dion; à Frs Langellier, on a payé 22,10 l., et 20 l. à Suz. Rioux et à Eliz. Dolé, pour un total de 252,10 livres. Notons qu'au moins la moitié des instituteurs est de sexe masculin, que n'apparaît pas de disparité salariale notable entre les sexes, contrairement à ce qui se produira à partir de 1865, alors que les institutrices sont beaucoup plus nombreuses et que le salaire d'un instituteur est d'au moins deux fois et demie supérieur à celui de ses consoeurs. On remarquera également que l'unité monétaire d'alors était la livre sterling.

Le S.E. réagit promptement, dès le 5 avril 1848, à cet acte d'accusation dressé par le président Simon contre le secrétaire-trésorier. Il a fait remplacer le conseil en faisant nommer d'autres commissaires par le Gouvernement. Il ajoute :

Les difficultés qui existent dans quelques endroits du pays, au sujet de la loi des écoles, non seulement font un mal local irréparable, mais encore elles contribuent à faire peser sur les habitants du pays tout le poids de ce dont leurs ennemis les accusent, d'être ignorants et opposés à tous les moyens d'instruction. Que chacun, donc, fasse volontiers le sacrifice de son opinion particulière et même un peu de son intérêt personnel pour faire disparaître chez nos ennemis jusqu'au prétexte de nous accuser de vouloir ainsi notre ignorance, et la servitude dont nous sommes menacés par la force des circonstances qui nous contreviennent de tous côtés, si nous ne nous hâtons de sortir au plus tôt de l'état humiliant où le défaut d'éducation générale nous a placés. La loi actuelle des écoles nous est donnée pour cette grande fin, et malgré tout ce qu'en pensent les détracteurs intéressés, elle est d'une opération très facile pour les gens de bonne volonté. Et certes! Pourquoi n'en auraient-ils pas à une bien unanime et bien prononcée pour un objet qui les regarde, qui les touche si essentiellement dans la personne de ce qu'ils ont de plus cher, leurs propres enfants. J'ai l'honneur... (IA17-3201A, no 205.)

J'ai cru pertinent de citer cet extrait de la lettre de J.-B. Meilleur, qui nous livre ici en partie son credo sur l'éducation.

J'ajoute que, dans le contexte de la guerre des éteignoirs (entre 1846 et 1850), qui touche Trois-Pistoles comme partout ailleurs, plusieurs refusent de payer leurs « cotisations » et vont jusqu'à retirer leurs enfants des écoles, comme le révèle le notaire Fournier, dans une lettre du 5 février 1848 (1403B, no 216).

Dans sa lettre du 4 mai 1848, adressée au S.E., Pierre Fournier nous apprend qu'il a été confirmé dans son poste de secrétaire-trésorier, et que le capitaine Éloi Rioux a été élu président; il mentionne aussi que trois des commissaires remplacés manigancent pour obtenir la destitution du S.E. lui-même.

Il faut attendre jusqu'au 23 juillet 1849 pour apprendre l'élection de deux nouveaux commissaires d'écoles, en remplacement de Félix Têtu et de Joseph Roi (sic) dit Lauzon : il s'agit de Joseph Richard, marchand, et Thomas Dauteuil (sic), cultivateur.

Par ailleurs, dans sa lettre du 28 juillet 1849, Pierre Fournier fait état des difficultés des contribuables de payer leurs cotisations, ajoutant qu'il est si disgracieux de poursuivre des gens bien disposés à payer, mais qui n'ont pas actuellement les moyens de le faire » (2101B, no 1078).

Pacification des esprits dans le meilleur intérêt de tous

Le curé Mâlo est forcé par l'archevêque de Québec de laisser la paroisse à la fin de l'été 1850 et il est remplacé par Léon Roy, qui pratiquera un autre type de relations humaines. En moins de trois ans, il réussira à réconcilier tout le monde en favorisant la parti de la majorité, ceux d'en haut, dont la quatrième église bâtie entre 1842 et 1845 sera ouverte au culte dès le mois d'août 1853. Dorénavant, on ne trouvera plus d'affrontement entre deux partis irréductibles. En effet, note le curé Roy : « On trouve désormais dans les actes de la Fabrique l'expression : « Il a été résolu à l'unanimité » »²⁶.

La vie scolaire suit son cours. Le 10 mars 1851, Pierre Fournier annonce au S.E. que le pilote Jean-Saturnin Damour (sic) remplace le commissaire Amboise Damour (sic) décédé.

Dans une lettre du 14 juillet 1851, Pierre Fournier écrit au S.E. que Nazaire Têtu, écuyer, marchand, et Charles-Timothée Dubé, écuyer, médecin, sont nommés commissaires, en remplacement de Philippe

Renouf et de Jean-Baptiste Lavoie. A noter que le mandat normal des commissaires est d'une durée de trois ans.

Le 14 mars 1852, le Dr Chs-T. Dubé, déjà élu depuis juillet précédent, pose sa candidature pour devenir « inspecteur des écoles pour le district de Kamouraska », laquelle ne sera pas retenue. On sait que c'est Georges Tanguay, de Saint-Gervais, qui sera nommé Inspecteur d'écoles (I.E.) en 1852 et qu'il le restera jusqu'à 1882.

Le 19 juillet 1852, le Dr Dubé transmet au S.E. les noms de Herménégilde Boucher et Abraham Gagnon pour remplacer les commissaires Joseph Richard et Thomas Dauteuil. (2403B, no 1100.)

7.2 La vie scolaire révélée par les rapports des Inspecteurs (1853-1964)

En 1852, une importante institution était créée au Québec, celle de l'Inspectorat des écoles. Elle avait pour mission de renseigner le Surintendant de l'éducation du Québec de la façon dont étaient appliquées sur tout le territoire québécois les grandes lois scolaires. Cette institution sera maintenue plus d'un siècle durant, soit jusqu'à la création du ministère de l'Éducation en 1964.

Rapports de l'inspecteur Tanguay (1853-58)

A la fin de chaque année scolaire, l'inspecteur régional du district de Kamouraska, qui couvre notre territoire, Georges Tanguay, adressait son rapport annuel. Résumons ces divers rapports nous concernant entre 1853 et 1858, date à laquelle on scindait la CSTP en deux entités distinctes²⁷.

Pour l'année 1853-1854, sur les sept écoles existantes, cinq sont jugées bonnes et deux médiocres. L'inspecteur note le souci de la qualification des institutrices chez les commissaires. L'année suivante, on trouve neuf écoles ouvertes, mais dont la qualité semble se détériorer : seulement deux sont dites bonnes, trois médiocres et quatre insuf-

fisantes. On a remplacé « deux instituteurs compétents par deux ignorants », croyant « suppléer à la qualité par la quantité », tout en diminuant les salaires « déjà trop minces des instituteurs ». En 1856, neuf écoles sont encore ouvertes, dont deux sont estimées bonnes, quatre passables et deux insuffisantes, alors que deux de ces écoles sont confiées à des institutrices « d'à peine 15 ans! » Dix écoles sont ouvertes en 1857, dont « une seule est bien tenue et bien fournie de tout ce qui est nécessaire », trois autres trouvant grâce aux yeux de l'inspecteur, tandis que « les six autres sont très médiocres ». Il eût été préférable, selon lui, d'avoir « six écoles tenues sur un bon pied », que dix fonctionnant de façon quelconque. Il note la fréquentation de ces écoles par 504 élèves, leur assistance journalière n'étant que de 380. Pour l'année scolaire 1857-1858, l'inspecteur note que les dix écoles ne sont plus fréquentées que par 437 enfants (une diminution de 67 élèves) : trois sont jugées « très bonnes... quatre assez bonnes... les trois autres sont insuffisantes et ne donnent que de bien faibles résultats ». Et, d'ajouter Georges Tanguay, « il n'y aurait qu'en augmentant la cotisation que cette paroisse pourrait avoir des instituteurs convenables; car on n'y veut point diminuer le nombre des écoles et, ici comme en bien d'autres paroisses, chacun voudrait les avoir à sa porte. »

Quelques lettres dignes d'intérêt

Entre 1855 et 1857, quelques lettres méritent d'être mentionnées, celle du secrétaire-trésorier, en date du 28 juin 1855 :

MM. les commissaires d'écoles me chargent de vous exprimer leur profond regret de ce que vous n'avez plus d'argent à votre disposition pour bâtisse de maisons d'école, d'autant plus que les changements d'église et de chemins qui ont eu lieu ici nécessitent absolument le changement de place d'une maison d'école qui ne sert à rien actuellement. D'autres arrondissements d'école auraient aussi besoin d'être pourvus de maisons, mais les mauvaises récoltes des années précédentes, jointes à la grande disette de cette année, font que les habitants se trouvent plus que jamais incapables, soit de transporter ou de faire ces nouvelles maisons à leurs propres frais, ce qui met les commissaires dans une position bien difficile pour placer les écoles. Ils se trouvent obligés de venir en aide aux habitants pour payer le loyer des chambres d'école qu'ils sont obligés de louer, car sans cela il est certain que, plutôt de payer ces loyers seuls, la plupart des habitants n'enverraient point leurs enfants aux écoles. (3201B, no 1189.)

Celle du 25 février 1857, dans laquelle l'institutrice Adèle Bouchard écrit au S.E. pour lui demander de lui adresser le journal *L'Instruction publique*, elle lui en demande deux exemplaires « en français ». Donnant son adresse, elle note : « M.-Adèle Bouchard, inst., Église de Trois-Pistoles, car il y a deux bureaux de poste dans cette paroisse ». (3403B, no 640.)

Celle du 23 mars suivant, où cette dernière demande la permission de suspendre son enseignement, à cause des « fatigues d'enseignement que je pratique depuis dix ans sans interruption » (3404B, no 896). Elle enseigne donc depuis 1847.

Celle du 10 mai 1857, où Pierre Fournier note dans une lettre au S.E. la contestation qui s'élève au sujet du chauffage d'une école :

« Une contestation s'élève dans un des arrondissements de cette paroisse, au sujet du chauffage de l'école pendant l'hiver dernier. Il y a des intéressés qui prétendent qu'il ne doit y avoir que ceux qui ont des enfants en âge de fréquenter les écoles qui doivent en supporter seuls le fardeau. Enfin, il y en a qui voudraient que cette somme fût payée également entre tous ceux qui ont des enfants, à proportion du nombre qu'ils en ont... » (3405B, no 1198.)

Celle du 30 juin suivant, dans laquelle le secrétaire-trésorier écrit au S.E. :

Je regrette, Monsieur, d'avoir à vous informer que l'établissement du taux mensuel que les commissaires sont strictement obligés d'imposer pour la prochaine année scolaire sur tous les enfants en âge de fréquenter les écoles (de 7 à 14 ans), ou d'augmenter la cotisation pour en tenir lieu, rencontrent la plus vive opposition, de la part du plus grand nombre des intéressés; et j'ai appris depuis quelque temps qu'il se forme un complot de ces gens pour empêcher la prochaine élection des commissaires d'avoir lieu comme à l'ordinaire; malheureusement, nous n'avons point ici de forces légales à opposer à cette force brutale. Déjà des émeutes ont eu lieu à Sainte-Anne, Kamouraska et à la Rivière-du-Loup, et ces émeutiers n'ont nullement été inquiétés pour leurs brutalités, ce qui a l'effet d'encourager les autres à les imiter! Cet état de choses est bien propre à décourager les plus fervents amis de l'éducation en cette paroisse, et ils le sont réellement. C'est afin de soustraire aux tracasseries que cette espèce de gens ne cesseront pas de leur susciter, que les habitants, tous assez bien disposés, des arrondissements d'école nos 1, 2 et 3 de cette paroisse veulent pétitionner Son Excellence l'administrateur pour former une nouvelle municipalité de ces trois arrondissements et j'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien appuyer notre demande de toute votre influence auprès de Son Excellence. (3501B, no 1477.)

Deux municipalités scolaires à Trois-Pistoles en 1858

Une première lettre de Pierre Fournier, en date du 24 juillet 1857, adressée à L'Honorable Secrétaire Provincial, Toronto, contient une requête signée par 71 noms, demandant la scission de la Commission scolaire pistoloise en deux entités distinctes :

La C.S. no 1, desservant tout le premier rang, devenu depuis la fin des années 1830 le Chemin du Roi, et comprenant trois arrondissements.

La C.S. no 2, desservant les rangs 2, 3, 4 et 5.

Voici donc un extrait de cette lettre adressée au Lieutenant général, cosignée par Chs-T. Dubé et Pierre Fournier. On notera le style ronflant et emphatique de nos administrateurs scolaires d'alors :

A Son Excellence le Lieutenant général Sir William Eyre, C.C.B., Administrateur du Gouvernement de la Province du Canada, et commandant des Forces de Sa Majesté en icelle...

Qu'il plaise à Votre Excellence;

Les soussignés, habitants francs-tenanciers des premier, second et troisième arrondissements d'école de la Municipalité de Trois-Pistoles, dans le comté de Témiscouata :

Exposent humblement :

Que dans l'intérêt de l'instruction de leurs enfants et pour la promouvoir d'une manière plus efficace et se soustraire au mauvais vouloir d'un grand nombre de contribuables de la susdite municipalité qui font tous leurs efforts pour neutraliser les lois d'éducation); il serait nécessaire qu'il y eût une nouvelle municipalité formée des arrondissements et numéros un, deux et trois actuels de la dite municipalité scolaire, ce qui comprendrait toute cette étendue de terrain qui se rencontre depuis et à prendre au nord-est à la ligne Seigneuriale de Saint-Simon en courant au sud-ouest jusqu'à la ligne mitoyenne qui sépare les terres de François Rioux et d'Augustin Beaucher (sic) dit Morency fils, dans le premier rang de la dite municipalité et paroisse de Trois-Pistoles, formant une longueur d'environ deux lieues et demie.

Que d'après le dernier recensement des enfants, il s'en rencontre quatre cent vingt-deux, dans les susdits trois arrondissements.

Que pour distinguer ladite nouvelle municipalité, on pourrait la désigner sous le nom de « Municipalité No un, de Trois-Pistoles », ou sous tout nom qu'il plaira à Votre Excellence lui donner.

C'est pourquoi, vos pétitionnaires concluent humblement à ce qu'il plaise à Votre Excellence en Conseil, se prévaloir de la 1^{ère} Sect. de la

12^e Vict., chap. 50, et dans Sa Sagesse former une municipalité séparée des limites susprécitées pour les fins des Écoles seulement.

Et vos pétitionnaires ne cesseront de prier. T.-P. ce 23 juillet 1857...

Suivent les noms des 71 pétitionnaires qui ont signé, à l'exception de 21 qui ont fait leur croix.

Nous soussignés, certifions que les croix aux noms ci-dessus ont été faites en notre présence et que les personnes auxquelles elles correspondent se sont vraiment portées signataires de la présente requête. Trois-Pistoles, ce 23 juillet 1857.

Pierre Fournier, Chs-T.-Dubé, témoins.

Le Surintendant de l'Éducation d'alors, Chs-O. Gauvreau, adresse à l'inspecteur Tanguay, le 10 août 1857, ladite pétition, « pour examen et rapport », « de certains habitants des arrondissements nos 1, 2 et 3 des Trois-Pistoles, demandant à être séparés du reste de la paroisse et à former une municipalité séparée. »

Il faudra donc attendre le 1 mai 1858 pour que la même demande du 23 juillet 1857 soit reformulée par le secrétaire-trésorier au S.E. :

Conformément au désir que vous exprimiez dans la lettre que vous avez adressée le 19 août dernier à M. le notaire Jos. Ouellet de cette paroisse, de vous rappeler à la mémoire, vers le commencement du mois actuel, le sujet d'une Requête que nous avons adressée à son Excellence pour la prier de vouloir bien diviser notre municipalité scolaire suivant les limites mentionnées dans ladite Requête. Je prends la liberté, Monsieur, d'attirer votre attention bienveillante sur cette requête et de vous prier de vouloir bien la recommander favorablement à Son Excellence, assez à temps pour que nous puissions faire l'élection de nos commissaires d'écoles, vers le commencement de juillet prochain. Je serais très aise, Monsieur, si vous aviez la bonté de me dire, où les documents de la municipalité actuelle devront aller, si la division projetée a lieu... (3503B, 1857-1858.)

La demande est agréée par le S.E. dans une lettre datée du 21 mai 1858. C'est l'acte de naissance de deux commissions scolaires distinctes.

Par ailleurs, la dernière lettre de Pierre Fournier soulève la question de l'existence et de la conservation, de la perte ou de la destruction des documents de la municipalité scolaire actuelle. Or, les procès-verbaux de la nouvelle Commission scolaire no 1 ne commencent que le 5 juillet 1858. Les procès-verbaux des années 1843 à 1858 sont introuvables. Même la nouvelle « Municipalité scolaire no 2 », existant officiellement à partir de juillet 1858, ne possède aucun procès-verbal antérieur à juillet 1878. Un tel silence de 20 ans, il va sans dire, reste problématique, sinon inquiétant, pour tout chercheur en histoire.

Premier procès-verbal de la nouvelle C.S. no 1

Enfin, je crois important de reproduire dans ces pages le premier procès-verbal de la nouvelle « Municipalité scolaire de Trois-Pistoles No 1 », annonçant l'élection des commissaires Éloi Rioux, fils, Joseph Boucher, le capitaine Jean-Baptiste Rioux et Jean-Baptiste Leblond²⁸.

5 ^e Juillet 1858.	<p>À une assemblée générale de tous les propriétaires de biens-fonds & habitants, tenant lieu et lieu de la municipalité scolaire de Trois-Pistoles n^o 1, tenue ce jour, à la porte de l'église de cette paroisse, conformément à l'avis qui en a été donné, leur publié à la porte de la dite église, dimanche le vingt-sept de Juin dernier, à l'issue du service divin du matin, et convoquée spécialement pour élire cinq personnes propres à gouverner la dite municipalité. À laquelle assemblée, qui a été présidée par moi, sousigné, comme plus ancien juge de Paix présent à icelle, les personnes suivantes ont été nommées & éluement élues comme commissaires d'école dans & pour la dite municipalité, savoir: Éloi Rioux fils, Joseph Boucher, fils de notaire, Le capitaine Jean-Baptiste Rioux, Jean-Baptiste Leblond & tout le monde, ne s.</p> <p>Trois-Pistoles, 5^e Juillet, 1858. Philippe Renouf, Président</p>
<p>Élection de Éloi Rioux, Joseph Boucher, Jean-Baptiste Rioux, Philippe Renouf, Jean-Baptiste Leblond Commissaires d'école.</p>	

Premier procès-verbal de la C.S. no 1, 5 juillet 1858

Ce procès-verbal du 5 juillet 1858 débute ainsi :

A une assemblée générale de tous les propriétaires de biens fonds et habitants, tenant feu et lieu de la municipalité de (sic) Trois-Pistoles no 1, tenue ce jour, à la porte de l'église de cette paroisse, conformément à l'avis qui en a été donné, lu et publié à la porte de ladite église, dimanche le vingt-sept de juin dernier, à l'issue du service divin du matin, et convoquée spécialement pour élire cinq personnes propres et convenables pour être commissaires d'école dans et pour ladite municipalité. A laquelle assemblée, qui a été présidée par moi, sous-signé, comme plus ancien Juge de paix présent à icelle, les personnes suivantes ont été nommées et dûment élues comme commissaires d'école dans et pour ladite municipalité, savoir : Éloi Rioux, fils, Joseph Boucher, fils d'Eustache, le capitaine Jean-Bte Rioux, Jean-Bte Leblond et ledit soussigné. (On notera l'oubli de Philippe Renouf.)

Le 12 juillet 1858, la réunion est convoquée pour élire Philippe Renouf comme président, et confirmer Pierre Fournier dans son rôle de secrétaire-trésorier, avec la rémunération attachée à cette fonction. De plus, on répartit le territoire en cinq arrondissements, à partir de Saint-Simon jusqu'à Rivière-Trois-Pistoles :

L'arrondissement no 1 prendra depuis Saint-Simon en courant sud-ouest jusqu'à la terre d'Augustin Fournier, exclusivement.

L'arrondissement no 2, depuis et y compris la terre dudit Augustin Fournier en courant sud-ouest jusque (sic) y compris la terre de Hilaire D'Amours, l'emplacement de François Lauzon.

L'arrondissement no 3, depuis et y compris la terre d'Étienne D'Amours, en courant sud-ouest jusque chez Joseph Rioux, fils d'Ignace, inclusivement.

L'arrondissement no 4, depuis et y compris la terre de Prudent Bélanger, en courant sud-ouest jusque et y compris la terre de Cyprien Couturier.

Enfin, l'arrondissement no 5 prendra depuis et y compris la terre d'Isaac Morency, fils de François, en courant aussi sud-ouest jusqu'à la terre d'Augustin Morency, fils, exclusivement.

Au cours de la même réunion, on procède à l'engagement de l'institutrice Séraphine Jean pour l'arrondissement no 1; voici les termes du contrat :

Nous, soussignés, commissaires d'école de la municipalité No 1 de Trois-Pistoles, d'une part, et Séraphine Jean, institutrice, d'autre part, reconnaissons par les présentes avoir consenti mutuellement à l'engagement qui suit, savoir :

De la part de ladite Séraphine Jean, de tenir une école dans l'ar-

rondissement No 1 de ladite municipalité, en conformité aux lois d'éducation actuelles et des règlements établis par les Commissaires de cette municipalité, pendant la présente année scolaire, à compter du dix neuf courant, à l'exception de deux vacances qui auront lieues (sic), la 1^{re} du 1^{er} an 15 de septembre prochain et la 2^e de Noël aux Rois aussi prochain, ainsi que de toutes les fêtes d'obligation et des samedis qui se rencontreront pendant ladite année.

Et de la part desdits commissaires de lui payer la somme de dix sept louis courant⁹¹, comme suit, savoir : moitié de ladite somme en effets convenables des habitants contribuables de ladite municipalité, aux prix que ces effets vaudront argent comptant chez les marchands d'icelle municipalité, dans le temps qu'ils seront livrés à ladite institutrice; laquelle est autorisée par lesdites présentes, de les demander et percevoir desdits habitants, et l'autre moitié aussitôt après que le secrétaire-trésorier aura reçu l'octroi du Gouvernement après l'expiration du présent engagement. En foi de quoi, nous avons signé respectivement en nos susdites qualités, en présence de notre secrétaire-trésorier. Fait et passé en la susdite municipalité, ce 12 Juillet 1858. Philippe Renouf, Président, Séraphine Jean, Jos x Boucher, P. Fournier, Sec.-Trés. (ACSB, 5 et 12 juillet 1858.)

Les constructions scolaires et le matériel d'antan

L'activité des inspecteurs est encore grandement à s'exercer dans le domaine des édifices scolaires. Les écoles construites avant 1852 avaient été érigées sans plans, et en ignorance complète des lois de l'hygiène et des commodités les plus élémentaires. Elles étaient basses, mal éclairées, toutes petites... L'inspecteur Tanguay remarque que : « L'exiguïté des maisons et des salles d'école est une source de graves inconvénients pour l'avancement des élèves et plus encore pour leur santé. Il est presque impossible de maintenir le bon ordre pour 40 ou 50 enfants entassés dans une salle de 15 à 18 pieds... » L'inspecteur Hubert écrit : « Presque toutes ces maisons existent depuis de nombreuses années; les enfants y souffrent, les instituteurs y compromettent leur santé. »

Même pauvreté dans le domaine du mobilier et du matériel d'enseignement...

(Lionel Allard et Gérard Filteau. Un siècle au service de l'éducation 1851-1951. L'inspection des écoles dans la Province de Québec, tome 1 : 1851-1911, Québec, Ministère des Communications, 1981, p. 61.)

L'institutrice en milieu rural

De par ses fonctions, la maîtresse d'école polarisait une partie importante de la vie sociale du rang. Jamais, on ne manifestait d'indifférence à son égard : la maîtresse d'école était toujours quelqu'un dont on s'occupait bien avant sa venue dans le rang : on savait d'où elle venait, ce qu'elle était, etc. A peine installée dans son nouveau milieu de vie, elle alimentait les conversations, les commérages qui suscitaient ou la méfiance hostile ou l'admiration.

Généralement d'origine rurale, elle connaissait les problèmes réels qui affectaient ce mode de vie et acceptait de pallier le plus possible les impondérables : son école hébergeait volontiers les enfants éloignés et l'heure du midi la transformait quelquefois en mère nourricière... A son arrivée dans le rang, elle se devait de se faire accepter par les gens de l'arrondissement; si elle fuyait les rencontres avec ces derniers pour se consacrer exclusivement à son travail, si elle refusait des charges assumées par son prédécesseur, entretenait des relations intimes avec une ou deux familles du rang, se livrait à des activités parascolaires trop accaparantes ou essayait d'ébahir la population par ses toilettes extravagantes ou, pire encore, si elle osait se mêler de politique, la maîtresse d'école s'attirait alors une foule d'ennuis qui la conduisaient tôt ou tard à un renvoi...

Le rang avait conscience du rôle joué par la maîtresse d'école et de son importance. En ne travaillant pas de ses mains, on la considérait davantage comme une intellectuelle, ce qui lui valait à la fois considération et méfiance. Ayant une tenue soignée, un langage raffiné, une culture générale, la maîtresse d'école se rapprochait davantage des notables de la place que des cultivateurs de son rang. Dépositaire officielle du savoir, elle tirait de là une partie de son prestige; d'ailleurs, on la consultait à propos de tout et de rien : on lui demandait de lire les recommandations se rapportant à l'utilisation d'un nouveau produit, d'écrire des lettres à de la parenté, de composer des adresses, de conseiller une jeune fille qui veut se marier trop tôt, etc. C'est à elle qu'était dévolue l'organisation de manifestations sociales, religieuses ou autres.

(Jacques Dorion, *Les écoles de rang au Québec*, Montréal, Ed. de l'homme, 1979, p. 231-233.)

Rapports de l'inspecteur Tanguay

Inutile de reproduire dans le détail les jugements de l'inspecteur Tanguay sur l'état de nos écoles villageoises (C.S. no 1) et rurales (C.S. no 2). Contentons-nous de résumer l'essentiel de ses propos sur chacune d'elles.

Règlement de la C.S. no 1 (16 juillet 1861)

Règlement de MM. les Commissaires d'école de la Municipalité Scolaire No 1 de Trois-Pistoles, pour la meilleure régie et administration des écoles de ladite municipalité, à être affiché dans l'endroit le plus visible des salles d'école.

1. Les Institutrices devront être très régulières aux heures d'école et exiger la même régularité de leurs élèves. Les heures d'école seront comme suit : Depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, depuis 8 1/2 jusqu'à 11 1/2 heures le matin, et depuis 1 heure jusqu'à 4 le soir. Depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, depuis 9 jusqu'à 11 1/2 le matin et depuis midi et demi jusqu'à 3 heures le soir. L'école aura lieu tous les jours de la semaine excepté le samedi. S'il se rencontre une fête d'obligation avant le vendredi, en ce cas l'école aura lieu le samedi suivant.

2. Les institutrices devront toujours être proprement et décentement vêtues en présence de leurs élèves et exiger de ces derniers qu'ils ayant au moins le visage et les mains lavées et la tête peignée. Cette belle vertu de propreté devra surtout paraître sur les livres et les cahiers des élèves. Un bon écolier aime ses livres et ne les chiffonne point.

3. Les institutrices ne devront user de sévérité envers leurs élèves qu'après avoir épuisé tous les moyens qui peuvent impressionner une âme sensible et honnête; et s'il se rencontre un élève incorrigible, l'institutrice en avertira M. le Président des commissaires d'école qui devra y remédier.

4. Les institutrices devront tenir leur salle d'école proprement, les chauffer convenablement pendant la saison du froid et les aérer tous les jours pendant les chaleurs.

5. Afin d'inculquer à leurs élèves les premières notions de politesse et de savoir-vivre, les institutrices lorsqu'elles leur adresseront la parole, ne devront se servir que d'expressions polies et décentes; il serait très désirable que les enfants qui fréquentent les écoles se fissent remarquer par quelques choses en mieux que ceux qui ne les fréquentent point.

6. Les Institutrices devront enseigner et expliquer le catéchisme à ceux de leurs élèves qui n'ont point encore fait leur première communion au moins deux fois par semaine, les mardi et vendredi.

7. Elles devront aussi surveiller leurs élèves pendant leurs récréations et voir à ce que rien ne s'y fasse de répréhensible.

8. Celles des institutrices qui savent chanter feraient bien de faire chanter à leurs élèves en choeur, une ou deux strophes d'un cantique pieux avant et après les séances d'école.

9. Les élèves ne doivent jamais sortir pendant l'école sans la permission de leur maîtresse.

10. Les noms de baptême et de famille de chaque élève doivent être écrits tout au long dans le journal de l'école, et l'âge indiqué en chiffre intelligible. Les garçons doivent être séparés des filles sur ce journal d'école, lequel doit en outre indiquer en chiffres, combien d'enfants ont assisté à l'école pendant chaque mois et le nombre de jours d'école aussi par chaque mois.

11. Les mots « Institutrices et maîtresses » qui se rencontrent dans le présent règlement, s'appliqueront aux personnes du sexe masculin qui tiendront une école sous le contrôle des commissaires d'école. Par ordre.

Trois-Pistoles, 16 Juillet 1861. P. Fournier, Sec.-Trés. (ACSB)

En 1862, on trouve 5 écoles « en opération » (ouvertes), dans la C.S. no 1 : « trois sont bien tenues, deux autres sont médiocres »; ces écoles, « outre le Couvent²⁹ qui, sous la direction des Dames de la Cougrégation et sous l'œil vigilant du curé, ne laisse rien à désirer », comptent 349 élèves, pour une assistance moyenne de 276. Dans la C.S. no 2, on compte huit écoles élémentaires, « dont trois sont passablement bien, cinq autres sont médiocres, pour un total de 298 élèves et une assistance moyenne de 186. Le salaire moyen de 62 \$ est trop bas pour attirer les institutrices. Résultat peu satisfaisant, malgré la bonne volonté. »

En 1864, on compte le même nombre d'écoles dans la C.S. no 1, outre le couvent donnant la même satisfaction, alors qu'une seule école, celle de Mlle Ansbrow, est très bonne, trois autres étant passables, et la cinquième insuffisante. L'Inspecteur suggère que la création d'une « école modèle pour garçons, qui sont si nombreux dans l'arrondissement de l'église (no 3), serait une amélioration que comprennent et désirent depuis bien longtemps tous ceux d'entre les intéressés que l'ignorance ou la passion n'aveuglent pas tout à fait. Et néanmoins la corporation scolaire en est encore à discuter sur ce point. » À la C.S. no 2, on dénombre neuf écoles, pour 350 élèves, dont 217 seulement assurent une assistance quotidienne. Seulement deux institutrices, Philomène Lebel et Mlle Dumont, donnent des résultats satisfaisants. « On n'enseigne guère que la lecture, l'écriture, l'orthographe et l'instruction religieuse », quoique l'on rencontre, parmi les enfants de cette paroisse, « des talents vraiment remarquables ».

Cinq ans plus tard, à la C.S. no 1, tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes : tant au couvent des Soeurs de Jésus-Marie, qu'à l'école modèle des garçons; trois écoles élémentaires sur 4 ont produit de bons résultats. A la C.S. no 2, dix écoles fonctionnent, dont quatre sont bien tenues, 4 autres étant médiocres et « deux presque nulles ». « La grande étendue de certains arrondissements et les difficultés de communication provenant des nombreuses côtes dont cette paroisse est parsemée sont la cause principale du peu d'assiduité des élèves dans certaines saisons. » 356 élèves sont inscrits sur les registres pour une assistance moyenne de « 223 seulement ».

En 1871, 440 élèves fréquentent le même nombre d'institutions qu'en '69 à la C.S. no 1, pour une assistance moyenne de 276! Dans les neuf écoles rurales, 247 élèves assurent une assistance moyenne de 167; on note des progrès satisfaisants dans 6 écoles, et médiocres dans les trois autres; les « traitements bien faibles (de 50 \$ à 60 \$) sont payés régulièrement »!



Premier couvent de
Trois-Pistoles, bâti en 1858.

Source :
Couvent de Jésus-Marie.

Deux ans plus tard, note l'inspecteur Tanguay, le « superbe couvent, tenu par les Soeurs de Jésus-Marie, est fréquenté par 115 élèves », alors que l'école modèle est suivie par 84 élèves; deux écoles élémentaires sont classées « très bonnes », les deux autres étant passables. On y a distribué 14 prix.

Dans les dix écoles rurales ouvertes à 355 élèves, six sont jugées satisfaisantes, les quatre autres sont passables. 36 prix y ont été accordés.

En 1877, à la C.S. no 1, « 394 élèves ont fréquenté les écoles avec une assistance moyenne de 295 seulement, c'est-à-dire que l'assiduité des élèves a été peu satisfaisante, sauf pourtant les élèves du couvent et ceux des écoles-modèles », où l'on a réalisé « d'excellents progrès ». Dans les autres écoles, « les progrès n'ont été que passables, malgré le bon vouloir des institutrices, et cela par manque d'assiduité ».

Pendant ce temps, à la C.S. no 2, huit écoles sont ouvertes à 203 élèves, pour une assistance moyenne de 150. Dans deux arrondissements, les progrès sont jugés assez bons; « dans tous les autres, ils n'ont été que médiocres et insuffisants ». Les salaires « ne sont que de 56 \$ à 60 \$ ».

En 1880, une note de l'inspecteur Célestin Bouchard remplaçant Tanguay, malade, mérite d'être relevée, concernant les deux Commissions scolaires : « Dans bien des cas, l'indifférence et l'apathie des parents à envoyer régulièrement leurs enfants à l'école est un obstacle considérable pour les progrès d'une école. »

Durée du cours primaire entre 1888 et 1937

Entre 1888 et 1923, le cours élémentaire s'étalait sur quatre ans, suivi du cours modèle qui durait deux ans, et du cours académique, d'une durée de deux ans. Un nouveau programme est adopté en 1923. Dorénavant, le cours primaire comporte six années et le cours complémentaire est de deux ans. En 1929, on ajoute un cours primaire supérieur de trois ans. Enfin, en 1937, on établit à sept ans la durée du cours primaire de base.

(Voir L.-P. Audet et A. Gauthier, *Le système scolaire du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 53.)

*Institutrices et instituteurs de la C.S. no 1
(1858-1880)*

Écoles	No 1	No 2	No 3	No 4	No 5
1858	Jean Séraphine 17 l. (louis)	Damour Adèle 17 l.	Bouchard Adèle 29 l. 15 sols	Rioux Sophie 17 l.	Ansbrow Henriette ³⁰ 20 l.
1859	Jean Séraphine	Lavoie Cléopnée	Johnson Hélène	Rioux Sophie	
1860	Lavoie Adèle 17 l.	Lavoie Cléopnée 17 l.	Bélanger Peuplesse 23 l.	Dion Hermine 17 l.	Ansbrow Emilie ³⁰ 23 l.
1861	" 16 l.	Rioux Sophie 16 l.	Delisle Adeline 19 l.	"	"
1862	St-Laurent Démérisé 16 l.	" 16 l.	Caron Caroline 20 l.	" 16 l.	" 25 l.
1863	"	Paradis Apolline	Damour Adélaïde	Rousseau Lucile	"
1864	Deschênes Flore 17 l.	" 17 l.	" 25 l.	" 17 l.	" 26 l.
1865	" 15 l.	" 15 l.	Robichaud Guillaume 55 l.	" 15 l.	" 24 l.
1866	" 15 l.	Lavoie Clémentine 15 l.	" 50 l.	Dufour Delvine 15 l.	Plourde Marcide 15 l.
1867	" 60\$	" 60\$	" 220\$	" 60\$	Gagnon Clémentine 60\$
1868	Rioux Alexandrine	Moyen Démérisé	Trépanier Caroline	"	Laplante Arthémise
1869	Lebel Marie	"	"	Lebel Ludivine	"
1870	"	"	"	Caron Victoria	"
1871	"	"	Beaupré Emma	Laplante Démérisé	"
1872	"	"	?	Beaulieu Léa	"
1873	Marceau Marie	St-Laurent Exorée	Roy Joseph	Lagacé Marie	Rioux Géraldine
1874	?	?	Boivin Elzéar	?	?
1875	Morency Aurélie 70\$	Martin Basilice 62\$	Lavigne Alphonse 280\$	Caron Léa 62\$	" 60\$
1876	Roy/Desjard. Eulalie	"	"	Lagacé Elise	Charest Clémentine
1877	Rioux Sarasine	Bérubé Clairina	"	"	Gagnon Victoria
1878	Pelletier Sara	Aubut Aimée	"	Bouillon Georgina	"
1879	"	"	"	"	Hudon Arthémise
1880	Rioux Elmire	Bouillon Georgina	"	Hudon Arthémise	Pelletier Sara

Délimitation des arrondissements d'écoles de la C.S. no 2 en 1878

Quant à la Commission scolaire numéro 2, qui n'a laissé de procès-verbaux qu'à partir de juillet 1878, Georges Aubut, secrétaire-trésorier, définit ainsi, le 2 juillet, les sept arrondissements suivants :

No 1, depuis la ligne qui sépare Trois-Pistoles et Saint-Simon, 2^e rang, courant sud-est jusque et y compris Nicolas Lavoie.

No 2, depuis y compris Joseph Lavoie allant sud-est chez Georges Aubut inclusivement.

No 3, depuis y compris Pierre Roy dit Lauzon, courant sud-est jusque chez Simon Côté fils.

No 4 comprend depuis la ligne entre Trois-Pistoles et Saint-Mathieu courant sud-est jusque chez y compris Théodore Dumont.

No 5, depuis y compris Étienne D'Amours jusque chez Alexis Rioux inclusivement.

No 6, depuis y compris Achille Lagacé courant sud-est jusqu'à la rivière avec cette pointe du 2^e rang depuis Martial Bélisle jusqu'à ladite rivière.

No 7, depuis y compris Sévérin Morency jusque chez Achille Dumas, inclusivement³¹.

En juillet 1879, les trois premiers arrondissements demeurent les mêmes, alors que le 6^e devient le 4^e. Le 5^e va « depuis la rivière Trois-Pistoles jusque chez Achille Lagacé courant nord-est. Le no 6, depuis chez François Rioux courant nord-est jusque chez Étienne D'Amours. Le no 7, depuis chez Étienne D'Amours courant nord-est jusqu'à la ligne seigneuriale entre Trois-Pistoles et Saint-Mathieu. Le no 8, depuis y compris Sévérin Morency courant sud-ouest jusque inclusivement Achille Dumas ».

Notons que l'arrondissement 7 de 1878 et l'arrondissement 8 de 1879 est le même, étant situé à la Pointe à la Loupe.

Rapports de l'inspecteur Beaulieu (1882-1904)

Jusqu'ici, j'ai recouru à la bibliothèque des Archives nationales du Québec, sises au Pavillon Casault de l'Université Laval, pour découvrir les rapports des inspecteurs, patiemment repérés au cours de mes nombreuses consultations, entre 1993 et 1996. Dorénavant, mon travail est facilité grâce à la transcription de ces rapports dans les cahiers des procès-verbaux des deux Commissions scolaires, et grâce au don que fit à la SHGTP M. Jean-Claude Caron (de Québec, ex-président de la

Société Provancher), des deux tiers d'une série d'ouvrages intitulés *Rapport du Surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec*, soit à partir de 1885, jusqu'à 1964. Entre 1888 et 1902, je n'ai trouvé que huit transcriptions de ces rapports pour la C.S. no 1, de l'inspecteur Théophile Beaulieu, et seulement quatre pour la deuxième commission scolaire.

La C.S. no 1 trouve satisfaction en général aux yeux de l'inspecteur, notamment en ce qui a trait à l'école modèle des garçons; il apprécie particulièrement le professeur, un M. Pelletier, en 1890; et en 1894, c'est au tour de M. Fortin d'être félicité. Il note cependant certaines lacunes au point de vue hygiénique dans plusieurs salles de classe, jugées trop petites et trop basses, trop peu aérées : « l'air qu'on y respire est insupportable » (26 avril 1895). Sept ans plus tard, il dénonce le même état lamentable des écoles 1, 2 et 4 : « l'air que les enfants respirent est un véritable poison ». Et il se permet de rappeler le devoir des commissaires de visiter au moins deux fois par an leurs écoles, de mieux les pourvoir de fournitures appropriées : livres, mappemonde, cartes géographiques, tableaux noirs assez grands, etc. Il insiste sur la nécessité de tenir propres les « cabinets d'aisances » (21.04.1894). Il trouve que les « Dames Religieuses » de l'externat sont sous-payées (21.04.1898).



Le deuxième couvent
érigé en 1889.

Photo datant de 1890 environ.

Ce qui frappe, dans les remarques de l'inspecteur sur la C.S. no 2, c'est l'état négligé de plusieurs de ses dix maisons d'école : en 1888, les écoles 1, 2, 4 et 6 laissent entrer pluie et neige; trois ans plus tard, il supplie les commissaires de faire les réparations qui s'imposent aux écoles 2, 3, 5 et 6; à cette dernière, écrit-il, « le plancher n'est plus tolérable et il faut une cloison ». L'intérêt des institutrices n'est pas mis en cause : elles lui « paraissent bien disposées », le progrès relatif des élèves étant dû à leur peu d'assiduité. Il note les réparations à faire aux « cabinets d'aisances » de l'école no 7 en 1888, et à ceux de l'école no 6 en 1897. Par ailleurs, il n'a que des félicitations pour la façon dont les comptes sont tenus; les institutrices, ajoute-t-il, sont « payées régulièrement » (04.03.1888).

Élèves de l'école no 3 de la C.S. no 2 (1899-1900)

Mathias D'Amours³², 13 ans, Isidore Labrie, 12 ans, Narcisse Rioux, 12 ans, Thomas Rioux, 11 ans, Jean-Baptiste Labrie, 11 ans, Pierre Rioux, 10 ans, Wilfrid Rioux, 10 ans, Wilfrid Rioux, 9 ans, Homère Belzil, 8 ans, Joseph Rioux, 7 ans, Paul Rioux, 7 ans, Wilfrid Rioux, 6 ans, Alphonse Belzil, 5 ans, Ernest Belzil, 4 ans, Philippe Rioux, 4 ans, Philippe Rioux, 3 ans, Auguste Belzil, 3 ans.

Anna Belzil, 14 ans, Eugénie Belzil, 14 ans, Anne-Marie Bélanger, 11 ans, Marie-Louise Leblond, 11 ans, Anna Belzil, 10 ans, Joséphine Labrie, 10 ans, Edith Pelletier, 10 ans, Hélène Belzil, 9 ans, Alma Belzil, 7 ans, Yvonne Pelletier, 7 ans, Marie Rioux, 5 ans, Marie-Blanche Pelletier, 4 ans.

Anny Lavoie, institutrice

Rapports de l'inspecteur Nansot (1904-1915)

L'inspecteur Henri Nansot est plus structuré et plus détaillé que ses prédécesseurs. Il divise son rapport de fin d'année scolaire en quatre parties :

1. la mise en opération (sic) du cours d'études;
2. l'emploi des livres de classe autorisés;
3. l'usage des tableaux de l'emploi du temps;
4. les défauts de la municipalité scolaire.

A la C.S. no 1, les trois premiers items sont notés très bien et même excellents. A partir de 1906, il ajoute un item : l'état des maisons d'école. En général, il les trouve trop petites pour le nombre d'élèves (en 1912, 113 filles sont inscrites à l'externat du couvent pour une seule

Première classe
d'Épiphane Litalien en 1906.

Sur la photo, nous pouvons
reconnaître Épiphane
Litalien en haut au centre
Albert et Silvio Dumas,
Joseph Lepage,
Frédéric Michaud,
Georges Préfontaine.

Source : Louise Dumas.



Une classe au couvent
vers 1910.

Source : S.H.G.T.P.



institutrice!), ou mal meublées ou non décentement outillées en matériel pédagogique. S'il félicite la C.S. d'avoir construit une belle « académie des garçons », il insiste pour qu'on la dote d'escaliers de sauvetage, qui prendront près de vingt ans (ce sera fait « enfin » en 1929), avant d'être installés! Le grand défaut reproché à la municipalité scolaire est l'insuffisance des salaires. Ce n'est qu'en 1910 qu'il se dit satisfait des augmentations de salaire, tout en déplorant, en 1913, « le paiement insuffisant aux religieuses (200 \$ pour deux) ».

Académie commerciale
« Le Collège ».

Source : *Pauline Dumas*.



La C.S. no 2 donne généralement satisfaction à l'inspecteur aux trois premiers points de son appréciation. L'état négligé, le manque d'aération, etc., dans lesquels on laisse les écoles, sont sans cesse relevés par l'inspecteur Nansot. Après tant d'insistance, il note, encore en 1915, que « seule l'école no 7 est meublée convenablement ». Il déplore le nombre élevé d'institutrices non diplômées : 5 sur 10 en 1905, 3 sur 10 en 1906. « En payant un salaire un peu plus fort, on aurait facilement des institutrices diplômées » : la moyenne des salaires passera, en 1907, de 80,50 \$ à 87 \$: « c'est un progrès, mais on n'est pas encore arrivé aux 100 \$ ». En 1908, on a augmenté une institutrice de 10 \$, « mais une autre a été diminuée d'autant, de sorte que l'on se trouve encore au même point! » Il faudra attendre 1912 pour obtenir ce salaire minimum, qui augmentera de 25 \$ l'année suivante.

Le 23 juin 1911, on crée une 3^e Commission scolaire, à Rivière-Trois-Pistoles, desservant la clientèle du village, et comprenant trois écoles : la no 1 est celle de l'église, la no 2 est celle « du pont », et la no 3, celle du Sault, l'école de la Pointe à la Loupe étant rattachée à la C.S. no 2. L'inspecteur Nansot les trouve dès le départ bien administrées; il recommande de regrouper les deux premières, devenues trop petites, en une seule comprenant trois ou quatre classes. Cette recommandation réitérée chaque année ne sera hélas pas suivie. Il déplore que le salaire de l'institutrice de l'école du Sault soit toujours inférieur à celui versé aux deux autres du village. Il relève la piètre qualité de l'air et de l'éclairage de cette 3^e école.

*Rapports de l'inspecteur Épiphane Litalien (1915-1930)*³³

Résidant à Trois-Pistoles, Épiphane Litalien, enseignant depuis 1906, devient inspecteur du district Témiscouata-Rimouski en 1915. C'est sous son règne que la C.S. no 1 sera scindée en deux à partir de 1918, soit deux ans après la création de la Ville de Trois-Pistoles (la scission est décidément à la mode!). Les écoles 1, 2, 4 et 5 appartiendront dorénavant à la nouvelle Commission scolaire qui prend le numéro 3, celle de Rivière-Trois-Pistoles devenant la C.S. no 4.

Épiphan Litalien (1889-1964)

Né à Sainte-Anne-des-Monts, le 28 juin 1889, Épiphan Litalien était le septième d'une famille de 14 enfants. Son père Elias, menuisier, avait épousé à Cap-Chat, le 3 novembre 1875, Lida Tremblay.

Après ses études primaires chez les Soeurs du Saint-Rosaire, il est admis, en 1905, à l'École Normale Laval, de Québec, où il décroche son brevet modèle. Il commence alors sa carrière d'enseignant à Trois-Pistoles dès septembre 1906, tout en poursuivant ses études. En 1909, il obtient son diplôme académique et, en 1911, le brevet d'inspecteur d'écoles. En 1914, débute sa longue carrière comme inspecteur en Gaspésie et, l'année suivante, on le retrouve comme inspecteur du district de Rivière-du-Loup. En 1930, il est nommé inspecteur régional, couvrant le territoire de la Beauce jusqu'à Rimouski.

En 1931, il est décoré de la Médaille d'or du Mérite scolaire. En 1943, l'Université Western, de London, en Ontario, lui accorde un doctorat honorifique en droit, en reconnaissance des services rendus dans l'organisation des cours d'été à Trois-Pistoles depuis 1933. En 1950, il reçoit la décoration papale Bene Merenti et, en 1952, on le nomme Fellow of Royal Society of Arts. Élu maire de Trois-Pistoles en 1932, il est président de la Chambre de commerce locale en 1941. En 1955, tout Trois-Pistoles célèbre ses 50 ans au service de l'éducation.

Le 22 juin 1909, il épousait Marie Fortin, fille de Maria Gagné et de J.-Baptiste-Robert Fortin qui, après avoir enseigné à Trois-Pistoles, fut nommé à l'École Normale de Rimouski. Ils eurent quatre enfants : Gabrielle, Lucette, Romain et Caroline. Devenu veuf, il se remarie le 30 octobre 1919 avec Yvonne Fortin, soeur de sa première épouse, qui lui donnera neuf autres enfants : Pierrette, Yvon, Colette (épouse du Dr Laurent Potvin), Thérèse, Germain, Patrice, Madeleine, Bona et Louise.

Il est décédé à Trois-Pistoles, entouré des siens, le 2 décembre 1964, à l'âge de 75 ans.



Dr Épiphan Litalien.
Source : S.H.C.T.P.

À la C.S. no 1, l'inspecteur n'a en général que de bons mots pour les institutrices, les instituteurs et les religieuses. Ce qui fait l'objet de ses recommandations, réitérées, c'est le fameux escalier de sauvetage à l'académie des garçons³⁴, qui ne sera enfin installé qu'en 1929! Il insiste souvent sur la malpropreté des écoles, surtout celle des garçons (1925, 1926 et 1927), le matériel pédagogique déficient. Les salaires lui paraissent souvent trop bas. En 1925, il relève le « besoin d'une discipline plus énergique à l'école des garçons ».

Élèves du cours préparatoire
en 1928-29 du Collège de
Trois-Pistoles.

Noms par rangée en com-
mençant par le haut :
Lionel Thériault, Jean-Marie
Dumas, Noël Théberge,
A. Deschesnes, Adalbert
Bernier, Raynald Dionne,
Cérard Sirois, Lionel
Bélangier, Bernard Riou,
Paul-Émile Renouf, Joseph
Bérubé, Clément Bilodeau,
Alphonse Bélangier, Paul
Larrivée, Lionel Paradis,
Lucien Bilodeau, Guy
Ouellet, Léo Lepage,
Gonzague Duunais,
... Pettigrew,
Roger Rousseau, Hervé
Belzile, Léo-Paul Dumont,
Léo-Paul Jean, Viateur
Belzile, Bertrand Dumont,
René Lepage, Lionel Caron,
Adélar Labrie, Lionel
Bastille, Élisé Bérubé, Hervé
Bastille, Léon D'Amours,
Lucien Harton, Philippe
Beaulieu, Alcide Bastille,
Gérard Gagnon, Réal
Pelletier, Eugène Larrivée,
Gérard Charest.

Source : Paul Dumas.



— 464 —

À la C.S. no 2, note l'inspecteur Litalien, les institutrices donnent satisfaction dans les neuf écoles, sauf à de rares exceptions. On ne déplore plus la présence d'institutrices non-diplômées. Les salaires, cependant, nettement trop bas, font l'objet de ses observations répétées. Comme un leitmotiv, il revient sur les conditions d'hygiène des écoles, qui laissent beaucoup à désirer : « la senteur des latrines se répand dans la classe » (1918); on aurait besoin d'un bon système de ventilation aux écoles 2 et 4 (1923, 1924). « Vous devez faire vider et désinfecter les fosses d'aisances au moins deux fois par année : on a négligé de le faire aux écoles 3, 5 et 7 » (1925), « aux écoles 1, 3, 5 et 9 » (1926). En 1927, revenant sur ses recommandations antérieures au point de vue aération, hygiène, propreté et matériel pédagogique en usage, il énonce la menace suivante : « Si je ne reçois pas d'ici le 8 décembre copie de la résolution décidant de faire les susdites améliorations, je demanderai au Surintendant qu'on suspende les octrois à la municipalité ». Il manifeste également un souci esthétique, en même temps que pratique, en ces termes : « Voir à ce que vos écoles soient peinturées ou chaulées cet été : elles se conserveront mieux et y gagneront en apparence » (mars 1930).

A la C.S. no 3, l'inspecteur, dès 1918, se dit « satisfait de l'organisation aux trois classes ». Il manifeste le même souci de la propreté, de l'hygiène, de l'usage des mêmes livres approuvés, que pour les autres Commissions scolaires. Il ne cesse de faire pression pour que les salaires soient relevés à un niveau décent. « Il faut les porter à au moins 250 \$ » (mars 1930).

A la C.S. no 4 (à Rivière-Trois-Pistoles), l'inspecteur trouve « une bonne organisation aux trois écoles », alors qu'il condamne « le mobilier misérable et insuffisant à l'école no 3 » (1915). Il trouve l'école no 2 surpeuplée (1917). Il demeure intraitable sur les conditions hygiéniques des écoles 2 et 3, dont les lieux d'aisances sont « condamnés » : « si rien n'est fait, je recommanderai la perte des octrois du gouvernement » (novembre 1925).



Élèves d'Anne-Marie
Gumont à l'école
du Sault.

Source :
Anne-Marie Gumont.

Profession largement féminine au primaire en 1928-1929

L'enseignement reste une profession largement féminine. En 1928, dans les écoles primaires et les « high schools » du Québec, les femmes représentent plus de 80 % des effectifs. C'est aussi une profession où les religieux et les religieuses catholiques sont nombreux. Dans l'ensemble du système d'éducation, en 1929, l'Église catholique dispose d'effectifs importants : 1 272 prêtres, 2 577 frères et 6 630 soeurs, ce qui représente quelque 43 % du nombre total d'enseignants de tous les niveaux... Une troisième caractéristique persistante est le bas niveau des salaires et l'inégalité entre les sexes et les groupes ethniques pour un même travail. Ainsi, en 1929, dans les écoles catholiques, un instituteur gagne 1553 \$ et une institutrice 387 \$, chez les protestants, un homme gagne 2351 \$, une femme 1 068 \$.

(Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain*, tome 1, *De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 625-626.)

TABLEAU 1 : Salaires annuels moyens du personnel enseignant : 1930-1939

	1930-31	1932-33	1934-35	1936-37	1938-39
Religieux	585\$	584\$	565\$	565\$	589\$
Religieuses	386\$	379\$	359\$	360\$	389\$
Instituteurs catholiques	1647\$	1603\$	1459\$	1666\$	1752\$
Instituteurs protestants	2596\$	2543\$	2034\$	2008\$	2169\$
Institutrices catholiques	402\$	361\$	315\$	337\$	409\$
Institutrices protestantes	1127\$	1125\$	980\$	980\$	1060\$

(Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain*, tome 2, *Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, p. 96.)

Rapports des inspecteurs Labrecque (1930-1947) et Aubé (1947-1949)

A partir de 1930, l'inspecteur Litalien quitte notre secteur pour devenir grand inspecteur de toute la région Gaspésie-Bas-Saint-Laurent. Pour le remplacer dans notre secteur, on nomme Paul-Eugène Labrecque jusqu'à 1947, et Clovis Aubé jusqu'à 1949.

A la C.S. no 1, l'inspecteur Labrecque, qui en général accorde des notes plus hautes au personnel enseignant que son prédécesseur, en prenant soin de personnaliser son évaluation, se dit régulièrement très

Les Inspecteurs régionaux
de la province de Québec.

M. Lionel Bergeron,
secrétaire, Département
instruction publique,
Honorable Cyrille-F. Delâge,
surintendant, J. C.-J. Miller,
inspecteur général,
J.-G. Marien, J.-E. Lamarre,
Paul Hubert, L.-O. Pagé,
J.-Ed. Boily, J.-A. Paquin,
J.-E. Litalien, R. Maltais.

Source : S.H.C.T.P.



satisfait du travail accompli par les instituteurs et institutrices, laïcs ou religieux. A noter que les Frères du Sacré-Coeur dispensent l'enseignement à l'école des garçons depuis 1928, alors que les religieuses le font au Couvent depuis 1858. Ses recommandations habituelles concernent l'insuffisance ou l'irrégularité de paiement des salaires (« vos titulaires méritent sûrement un meilleur traitement » (1945), l'exiguïté des salles de classe, notamment au Couvent (1936, 1939), la malpropreté de l'école des garçons (1942) : elle est « dans un mauvais état; il faudra laver, peindre, vernir... voir à ce que tout cela reste propre ». En 1946, il ajoute qu'« il faudrait y faire installer un bon système de chauffage ». Il insiste pour que, comme livres de récompenses, on offre « des livres de chez nous pour faire connaître le pays » (1942, 1945). Il rappelle que le plancher doit être balayé tous les jours (1946, 1947); il devrait être lavé « au moins une fois par mois » (1945). Il déplore que « certains ayant échoué aux examens de 7^e ont été promus en 8^e » (1943). En 1947, il observe que 452 élèves sont inscrits dans 15 classes et que « 17,5 % sont des doubleurs ». Il trouve étrange d'ailleurs que le directeur de l'école no 1 soit « en même temps titulaire d'une classe. S'occuper de huit classes éparpillées dans trois maisons, cela prend bien tout le temps d'une personne! »

Le Couvent de Jésus-Marie
dans les années 40,
après la construction de
l'Institut familial.

Source : Louise Dumas.





Rencontre d'anciennes
du Couvent Jésus-Marie
à la fin des années 40.
Source : Louise Dumas.

Quant à l'inspecteur Clovis Aubé, il rappelle le rôle dévolu au « contrôleur d'absences : d'exiger le rapport hebdomadaire de chaque titulaire ». Il aime bien les statistiques : « Au collège (8 classes) : 233 élèves inscrits, 219 présents, promotion : 76,1 %. Au couvent (8 classes) : 247 élèves inscrites, 234 présentes, promotion : 82,6 % » (1947). Il note en 1948 le changement de directeur au collège, dont « la compétence est indiscutable ».

La classe de 1937-38

1^{re} rangée
 Roland Labrie (prêtre),
 Adélarid Rioux,
 Frère Marcial (prof.),
 Henri-Paul Ouellet C.A.,
 Gabriel Rioux (ing.).

2^e rangée
 Yves-Marie Dionne (prêtre),
 Emmanuel Larrivée,
 Jean-Marc D'Amours
 (dentiste),
 Jean-Marc Lindsay
 (Père Blanc) missionnaire,
 actif en Afrique.

3^e rangée
 Armand Rioux, Léo Riou
 (Hector),
 Laurent Lavoie,
 Roland Gagnon,
 Laurent Pelletier,
 Lionel D'Amours
 (agronome),
 Yvan Gagnon.

Source : Laurent Pelletier.



La C.S. no 2 est hélas, aux yeux de l'inspecteur, assez peu favorisée, à cause du peu de souci des commissaires de veiller à l'uniformité des livres de classe autorisés (1932, 1933, 1934), à la propreté des lieux, au mobilier approprié; il déplore l'exiguïté de certaines écoles (nos 1 et 3 : 1941, 1942; les écoles 1, 5, 6 et 7 « sont trop petites et froides » : 1947). En 1932, il note une « baisse trop forte des salaires ». Il recommande d'offrir des livres d'auteurs canadiens comme récompenses à la fin de l'année : « Vous vous montrerez ainsi patriotes, sans qu'il vous en coûte plus cher ». Matériel pédagogique et fournitures laissent beaucoup à désirer (1943, 1944, 1945, 1946). Il note un « manque de propreté aux écoles 1, 3, 4, 5, 6, 8 et 9 » (1944). Les « lieux d'aisances ne sont pas convenables » (1931 à 1933). Par ailleurs, il alloue de hautes notes à la plupart des institutrices, sauf pour la dernière année où l'évaluation est nettement plus basse que d'habitude.

L'inspecteur Aubé rappelle encore le rôle du contrôleur d'absences, tout en observant que l'assiduité des élèves est fonction de la « collaboration des parents ». Il alloue des notes élevées à l'ensemble des institutrices. Il sollicite d'elles leur attention pour l'application du « nouveau programme des études jusqu'à la 6^e » (1948).

A la C.S. no 3, l'inspecteur Labrecque revient souvent sur l'insuffisance des salaires qu'on y paie, notamment entre 1931 et 1935 : « les salaires doivent être augmentés, au lieu de baisser le taux de la cotisation foncière! » (1935) Il rappelle aux commissaires leur devoir de visiter leurs écoles « au moins tous les six mois », de tenir des séances plus nombreuses et régulières (1944). Il suggère encore ici d'offrir des auteurs canadiens comme récompenses annuelles : « vous agirez en bons patriotes, tout en contribuant au développement du goût de la lecture » (1943, 1945).

L'inspecteur Aubé insiste sur ce dernier point de son prédécesseur. Il note la bonne collaboration des institutrices dans l'implantation du nouveau programme. 62 élèves sont inscrits en 1947, dont 87,5 % sont promus, alors que, l'année suivante, 54 élèves sont inscrits dans les trois écoles, pour une promotion de 80 %.

La C.S. no 4 semble, aux yeux de l'inspecteur Labrecque, plus mal administrée que les autres, notamment dans la perception des arrérages, dans la vérification des livres par un comptable, dans les visites régulières que les commissaires devraient faire à leurs trois écoles, et dans leur entretien. Par ailleurs, il note avec satisfaction qu'ils sont les premiers à « avoir porté les salaires à 400 \$ », en 1942. En 1946, on trouve 60 élèves inscrits, dont 51 seulement sont présents, avec 35 % de doubleurs ». En 1943, il ne reste que deux classes. En novembre 1947, l'inspecteur régional Litalien relève que « la reconstruction de votre école est demandée depuis longtemps : il faut relire les rapports de l'inspecteur Labrecque! »

L'inspecteur Aubé note une « bonne mise en opération (=en application) du nouveau programme ». Reste à « améliorer l'hygiène et la santé des enfants » (1948). 69 élèves sont inscrits, 66 sont présents, dont 89,6 % sont promus.

L'Honorable Adélar
Godbout (1892-1956).



***Adélar Godbout (1892-1956) :
un premier ministre qui croit à l'éducation***

Né à Sainte-Éloi, à proximité de Trois-Pistoles, qui fut premier ministre du Québec en 1936 et de 1939 à 1944, fut d'emblée un premier ministre progressiste. Rappelons que, malgré l'opposition de la hiérarchie catholique et des milieux conservateurs du Québec, il a fait voter en 1940 le droit de vote aux femmes; une autre loi fut votée par lui en 1942, rendant la fréquentation scolaire obligatoire jusqu'à 14 ans. C'est également lui qui étatisa partiellement l'électricité et qui créa Hydro-Québec. (Voir Paul-André

Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain*, tome 2 : *Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, p. 143.)

Son successeur, Maurice Duplessis, qui fut premier ministre de 1944 à 1959 et à qui on doit le mot historique concernant « le meilleur système d'éducation au monde », a contribué plutôt à établir un « système fragmenté, sous-financé, sous-développé, dépourvu de coordination, peu démocratique, élitiste et sexiste. »

(Linteau et al., *op. cit.*, p. 320.)

Rapports de l'inspecteur Thériault (1949-1964)

Vu l'imposante masse représentée par les rapports extrêmement détaillés et précis de notre dernier inspecteur, M. Jean Thériault³⁵, demeurant actuellement à Beauport, l'un des fidèles lecteurs et collaborateurs de *L'Écho des Basques*, force nous est de condenser au maximum ces précieux documents, afin de ne pas déborder indûment les cadres limités du présent chapitre. On le devinera facilement, nos Commissions scolaires pistoloises ont pris toute leur expansion à la faveur de l'augmentation phénoménale de notre population écolière.

Remarquable, dès le départ, est le souci pédagogique affirmé par l'inspecteur Thériault dans l'ensemble de ses rapports. En ce qui concerne la C.S. no 1, il n'a de cesse de rappeler que le directeur du « Collège » devrait se consacrer entièrement à sa tâche, sans enseigner, ceci afin d'assurer une meilleure discipline dans toutes les classes, ce qu'il obtiendra enfin en 1951, alors que, pendant ce temps, existe une bonne discipline au couvent. On vient d'instaurer les réunions mensuelles du Cercle pédagogique, auxquelles, rappelle-t-il, doivent assister tous les enseignants. En 1950, on trouve huit classes au couvent, dix au collège; l'année suivante, il y en aura douze au collège. En 1950, on dénombre 604 élèves inscrits dans les deux institutions, qui passeront à 644 en 1952, à 681 en 1954, et à 854 en 1955 (14 classes au collège et 17 au couvent); trois ans plus tard, on comptera 1071 élèves, répartis en 39 classes, dont 16 au collège et 23 au couvent; on a ouvert une 10^e année pour les garçons et une 11^e pour les filles. Il félicite les commissaires qu'il y ait « beaucoup d'application et de dévouement chez tous vos titulaires » (1952). Il insiste pour que l'on fasse du travail à la maison (1953), pour établir une demi-heure d'étude du matin pour les plus grands (1955). En 1954, il déplore un « manque d'intérêt des plus grands à l'école; leur manque d'effort personnel : trop de distractions qui ne sont pas de leur âge et qui les détournent de leurs devoirs scolaires ». L'année suivante, il observe cette même « diminution de l'ef-

La classe de septième
année en 1954-55.
Nous reconnaissons :
Yvan Lévesque,
Jacques-Yves Rioux,
Albert Lavoie et le Frère
Pierre-Ernest.

Source : Carmen Rioux.



fort et du travail personnel »; il soulève la question de l' « opportunité d'une étude à l'école à partir de la 4^e année », ce qu'il obtient six mois plus tard.

Le gros problème identifié par l'inspecteur concerne l'insuffisance des locaux réguliers, dans une C.S. qui prend de plus en plus d'ampleur : on pense régler le problème avec des « locaux temporaires », et ce dès 1955, ce qui donne lieu aux remarques ironiques de 1963 : « Les deux écoles du centre comptent présentement 35 classes, dont deux locaux temporaires au Couvent et un à l'Hôtel de ville; aux écoles temporaires vous payez 12 locaux, ce qui fait 15 salles de classe sur 69, soit 22 % de vos locaux qui sont loués. Je me demande s'il y a une autre ville dans la Province aussi bien arriérée dans la construction. » (14 décembre 1963.)

En 1955, les 34 titulaires des deux institutions se répartissent comme suit : quatre frères, un professeur laïc, sept religieuses, 21 institutrices laïques et un « professeur spécial de diction ». Les salaires ont fait un bond : à 1125\$ pour les institutrices. L'engagement des titulaires devront dorénavant, soit à partir de 1956, se faire sur « recommandation du directeur et de la directrice », afin d'assurer « plus de soumission à l'autorité ». Le 19 décembre 1958, l'inspecteur se demande « si certaines institutrices ne manquent pas de soumission ». Le 3 avril 1959, il rappelle le devoir des commissaires « d'engager un personnel compétent ». Au collège, note-t-il alors, « l'éducation des grands garçons a certainement avantage à être confié à des hommes plutôt qu'à des femmes ». En décembre 1962, il remarque avec satisfaction : « sans vouloir établir des comparaisons avec les autres municipalités scolaires du district, je dois vous dire que vos classes donnent un rendement bien supérieur. J'en attribue la cause aux classes à division unique, au choix minutieux de votre personnel et surtout à la direction éclairée de chacune de vos écoles. » Il dresse alors les statistiques d'inscription dans chacune des écoles alors existantes :

École Notre-Dame-des-Neiges : 22 classes (348 élèves au primaire, 205 au secondaire, total : 553);

École Litalien : 19 classes (261 au primaire, 277 au secondaire, total : 538 élèves);

École Gérard-Raymond : 9 classes, accueillant 245 élèves;

École Chanoine-Côté : 9 classes, accueillant 253 élèves;

Écoles rurales : 9 classes, comptant 201 élèves.

TOTAL : 68 classes, 1308 au primaire, 482 au secondaire, pour un grand total de 1790 élèves.

Le 9 avril 1963, l'inspecteur souligne, qu'à l'école Notre-Dame-des-Neiges, « l'esprit du personnel et des élèves est complètement changé. Les professeurs débordent d'activité et les enfants semblent aimer leur école. Les nouveaux locaux que vous avez aménagés sont tout à fait attrayants et donnent un tout autre aspect à votre collège. » Il ajoute : « vous avez certainement eu la main heureuse en choisissant Mlle Roussel (Denise, future épouse du Dr Jean-Marc D'Amours), comme directrice de l'école Chanoine-Côté. Son adaptation rapide à la nouvelle situation, son influence sur le personnel et son autorité sur les enfants ont fait que cette école n'a pas subi le choc du changement et (ainsi) s'est maintenue la bonne réputation qu'on lui connaît. »

Dans son rapport du 14 décembre 1963, l'inspecteur Thériault dit ceci : « vous devez être fiers de votre système scolaire : les classes fonctionnent normalement et la direction est très active. Il y a bon esprit chez les membres du personnel enseignant et chacun semble heureux de son sort. Le personnel dirigeant semble faire équipe et je crois que le comité pédagogique y est pour quelque chose ». Il félicite alors la Commission scolaire de sa collaboration apportée en faveur du « projet de régionalisation dans le secteur de Trois-Pistoles ». Il a visité avec plaisir une classe de culture physique au collège. Il remercie la C.S. d'avoir voulu « prêter des locaux pour les cours du soir aux adultes » : une quarantaine d'élèves s'y sont inscrits, dont une vingtaine se présenteront au certificat de 9^e année. Il constate cependant que « Mlle Pelletier (Germaine) avait beaucoup trop à faire avec la direction de 18 classes. Il y aura peut-être lieu d'étudier une nouvelle répartition des tâches pour l'an prochain ». Dans son rapport du 7 janvier 1964, on apprend que Romain Rousseau (futur brillant professeur de l'UQAR), de Trois-Pistoles, obtiendra au printemps son diplôme comme conseiller en orientation : il recommande donc son engagement « au service de la Commission scolaire, à partir de l'année 1964-65, au salaire de 5 500 \$ par année, et pour les années subséquentes avec une augmentation de 500 \$ par année. » Le 10 mars 1964, l'inspecteur Thériault rédige son dernier rapport. On y apprend l'inscription de

700 garçons et de 649 filles, au cours élémentaire, l'appréciation de la clientèle du secondaire étant confiée à la nouvelle Régionale basée à Rivière-du-Loup. L'inspecteur déplore que « c'est en 4^e et 5^e années que l'on trouve le plus d'élèves doubleurs.. Ces deux degrés renferment deux fois plus de doubleurs que toutes les autres années du cours réunies ». Il ajoute à la fin la nécessité de « redistribuer les charges de direction entre les trois directrices laïques ».

A la C.S. no 2, entre 1949 et 1956, la clientèle scolaire demeure à peu près la même : 191 en février 1949, 208 en décembre de la même année et 193 en avril 1954. Dans ses rapports, l'inspecteur Thériault insiste sur l'esprit du nouveau programme, dont la caractéristique est « la participation active de l'enfant à sa formation » (février 1949). « Il vise plus à faire des têtes bien faites que des têtes bien remplies...; il s'adresse plus à l'intelligence qu'à la mémoire. Les différents exercices scolaires, habilement suggérés et contrôlés par l'institutrice, seront à la culture de l'intelligence des élèves ce que l'exercice physique est au développement de leurs muscles » (mars 1950). Son credo pédagogique, inspiré de Montaigne, s'énonce ainsi le 17 février 1951 : « L'enfant contribue à sa propre formation par son travail personnel. La bonne institutrice n'est pas tant celle qui travaille que celle qui a l'habileté de faire travailler ses élèves. L'instruction que l'enfant prend à l'école n'est pas le but précis de l'éducation, elle n'est qu'un moyen de travailler à l'éducation intellectuelle... L'éducation morale sur laquelle repose la valeur de la génération de demain doit occuper la première place à l'école. » Le 23 février 1952, il ajoute : « le but de l'école n'est pas tant de préparer des examens que de donner aux élèves des principes et une culture qui en feront des hommes, des personnalités sur qui nous pourrions compter plus tard. »

Les institutrices sont toutes diplômées, rappelle l'inspecteur en décembre 1949, mais ne reçoivent pas un salaire décent : « c'est une question d'ordre et de justice ». En février 1951, note-t-il encore, le personnel, excellent, reçoit le plus bas salaire du district. Un an plus tard, il observe une grande amélioration dans le travail des institutrices, qu'il attribue « à la généreuse augmentation de salaire accordée au début de l'année ».

École du 3^e rang ouest
en 1953.

Source : Carmen Rioux.



Classe de Carmen Rioux
en 1952-1953. Nous pouvons
reconnaître les enfants de
Lorenzo D'Amours,
d'Arthur D'Amours et de
Louis-Philippe Pelletier et
Carmen Rioux, institutrice.

Source : Carmen Rioux.



Par ailleurs, il est très satisfait des secrétaires-trésoriers : Félix Michaud, premier à lui faire parvenir ses rapports, « qui sont impeccables » (novembre 1950), et Élisée Rioux qu'il félicite, le 14 février 1953, pour l'organisation de bibliothèques scolaires dans les écoles de la municipalité.

A la C.S. no 3, qui compte en moyenne 55 élèves dans trois écoles (1949-1961), l'inspecteur relève dès décembre 1949 des différences marquées dans la promotion des élèves : 100 % à l'école no 3, 82,3 % à l'école no 1, et seulement de 55,5 % à l'école no 2. Le 17 mars 1951, il note un « grand nombre d'enfants plutôt arriérés » à cette dernière école, dont la clientèle est plus difficile (décembre 1957). Le 8 décembre 1954, il déplore que la C.S. no 3 paie les « salaires les plus bas de tout le district ». En avril 1959, il recommande d'ajuster le salaire à l'échelle diocésaine. Il note, le 5 décembre 1960, que « les classes rurales donnent à peu près la moitié du rendement des classes à division unique ». Le 22 mars 1961, il signale que 52 % des élèves ont dû doubler un degré ou l'autre, et dans certains cas deux. Aussi applaudit-il la Commission scolaire d'avoir demandé son annexion à la celle de la ville, ce qui permettra, dit-il, de satisfaire « les exigences nouvelles de l'instruction obligatoire ». Dans ce dernier rapport, il félicite Élisée Rioux « pour le bel essor qu'il a su donner aux écoles de votre municipalité depuis onze ans : il a fait beaucoup plus que son devoir et, par sa compétence, a agi souventes fois comme conseiller pédagogique de vos institutrices. »

La C.S. no 4, de Rivière-Trois-Pistoles, sera la dernière à s'annexer en 1966 à Trois-Pistoles. Elle est en constante expansion : en décembre 1950, on compte 64 élèves; ils sont 78 en 1951, 86 en 1953, et 103 en décembre 1956. Dès février 1949, l'inspecteur Thériault reconnaît le dévouement des deux institutrices. Il recommande la reconstruction de l'école, « qui s'impose » pour donner aux élèves « le confort et l'hy-

Couvent de
Rivière-Trois-Pistoles.
Source : Raynald Pettigrew.

— 474



giène indispensables ». Le manque de discipline chez les petits est dû au fait que la nouvelle institutrice (Isabelle Rioux) a un trop grand nombre d'élèves (1950 et 1951). Chez les grands, huit sont inscrits en 7^e année, deux en 8^e et un en 9^e. Le 2 décembre 1951, l'inspecteur se dit heureux qu'avec la construction d'un nouveau couvent, accueillant trois classes, la discipline s'est « grandement améliorée... depuis l'arrivée des religieuses » (de Jésus-Marie).

Le 8 avril 1952, l'inspecteur exprime sa satisfaction devant « la belle discipline, l'ordre et la propreté qui règnent cette année dans votre nouvelle école ». Il félicite l'abbé Léo Bérubé, pasteur de la paroisse, qui s'est donné tout entier à l'oeuvre de l'éducation, qui « mérite hautement d'être inscrit comme fondateur dans vos archives ». L'électrification des classes, observe-t-il, favorise grandement le travail des élèves et celui des institutrices, particulièrement dans les jours courts de l'automne » (6 décembre 1952).

Cependant, il déplore le sous-paiement des religieuses, ne touchant que 600 \$, alors qu'« une institutrice laïque débutante touche 700 \$ ». Voilà un cas flagrant d'abus du dévouement des religieuses, encore pratiqué à l'endroit de la Supérieure, qui compte pourtant 28 ans d'expérience (9 décembre 1953). Un an plus tard, il écrit que le salaire payé est « le plus bas de tout le district ».

Il se réjouit, par ailleurs, qu'une élève de 9^e année, Raymonde Leblond, se soit classée première du district au concours de français organisé par le Surintendant. Il applaudit également aux fructueuses rencontres parents-maîtres. Il suggère l'établissement d'une caisse d'épargne scolaire, pour développer chez les jeunes le sens de l'épargne. Il recommande l'intégration de l'école de Pointe à la Loupe au couvent, afin de fonder « l'organisation scolaire sur une base paroissiale » (19 mars 1955). Ce qui prendra sept ans à se réaliser! En décembre 1955, il annonce que la Supérieure (Mère St-Augustin) s'est classée première des titulaires du district en 10^e année, dans un concours organisé par le Surintendant, lors des examens officiels de juin précédent.

Le 10 décembre 1959, on trouve cinq classes au Couvent; 30 élèves sont inscrits en 8^e et 9^e années. L'inspecteur remarque la grande utilité des bibliothèques scolaires pour développer le goût de la lecture (avril 1956). Il relève cependant, en 1959 et 1962, la grande pauvreté de celles du couvent. En mars 1963, il fait état de deux écoles, comprenant sept classes (celle de Pointe à la Loupe étant devenue l'année précédente la 2^e). On a établi un système de transport pour le secondaire, qui relève dorénavant de la Commission scolaire régionale de Rivière-

du-Loup. Dans son dernier rapport du 27 février 1964, il prône les avantages de l'annexion à Trois-Pistoles.

Ainsi se termine le mandat du dernier inspecteur de notre district, qui a toujours manifesté dans l'accomplissement de sa tâche le plus grand souci de la qualité de l'enseignement, en représentant la conscience vive de la pédagogie dans notre milieu. Une nouvelle page s'ouvre désormais dans l'évolution de la vie scolaire québécoise, avec l'avènement du ministère de l'Éducation et la création des polyvalentes et des commissions scolaires régionales.

Les élèves d'Éléments latins en 1962-63, première année du cours classique à Trois-Pistoles.

Nous reconnaissons :
première rangée :
Jérôme Bouffard,
enseignant.

Jean-Pierre Deschênes,
Yvan Belzile, Robert Lagacé,
Jacques-André Rioux,
Régis Lafrance,
Albert D'Amours.

Deuxième rangée :
Richard Catellier,
Réjean Bérubé,
Rémi Martin,
Jacques Larocque,
Julien Bouchard.

Troisième rangée :
Marcel Desjardins,
Albert Ouellet,
Denis Leblond,
Clément Roy.

Quatrième rangée :
C-Henri Bonsaint,
Pierre Charon,
Jean-Paul Rioux, Laval Côté,
Gleason Leblond.

Source : Jérôme Bouffard.



Conclusion

Après une lecture attentive de quelques milliers de feuilles manuscrites et de pages reproduisant les rapports des inspecteurs, couvrant plus d'un siècle, force nous est de dégager un certain nombre de constats concernant la vie scolaire à Trois-Pistoles :

Au lieu de consolider une ou deux commissions scolaires existantes, on a préféré en créer de nouvelles; on s'est même payé le luxe de créer en 60 ans, soit entre 1858 et 1918, quatre commissions scolaires sur tout le territoire!

Les commissaires n'étaient pas toujours conscients du rôle qui leur incombait, s'acquittant plutôt mal de leur mandat, faute d'intérêt, ou de vraie compétence, certains d'entre eux étant même illettrés.

Les conditions hygiéniques et sanitaires dans les écoles laissaient souvent à désirer, étant même inacceptables, particulièrement dans nos écoles rurales. Le mobilier et les fournitures scolaires étaient maintes fois déficients. L'escalier de sauvetage a été réclamé pendant plus de quinze ans à l'académie des garçons : exemple éloquent de l'incurie des administrateurs scolaires d'alors.

Les salaires étaient la plupart du temps nettement en-dessous de la moyenne provinciale, alors que, si on avait payé le salaire minimal, on

eût droit à des subventions du gouvernement qui aurait assumé les trois quarts des augmentations à pourvoir; ce qui eut pour conséquence de maintenir en poste des institutrices non-diplômées, les meilleures et les plus compétentes étant attirées par des commissions scolaires plus généreuses au point de vue traitement.

N'eût été de l'indéfectible courage et du dévouement inlassable de bon nombre de nos institutrices et de nos rares instituteurs, tant laïcs que religieux, n'eût été, il va sans dire, de la lucidité et du franc-parler de nos inspecteurs dans la réclamation de conditions normales dans la vie des écoles, nous aurions pris des lunes avant d'en arriver à créer des écoles ouvertes à tous les élèves, et favorisant leur meilleur développement.

Sous le règne du dernier inspecteur, en particulier, on peut observer une nette amélioration de la qualité pédagogique de nos écoles, due à leur « direction éclairée » et à leurs administrateurs compétents, tel l'incontournable Élisée Rioux³⁶. Nous lui sommes redevables, entre autres, de l'implantation des bibliothèques scolaires dans les deux commissions scolaires dont il fut un des secrétaires-trésoriers les plus compétents et dévoués.

En terminant cette première partie de cet important chapitre sur l'éducation à Trois-Pistoles, je ne puis m'empêcher d'ajouter quelques considérations que je crois pertinentes. L'histoire de l'éducation dans notre milieu fut jalonnée d'embûches de toute sorte, particulièrement patentées dans les débuts de la création de notre première commission scolaire. J'ai cru nécessaire de m'y attarder, en me référant à des documents restés à ce jour inaccessibles : ils nous montrent l'esprit de clocher qui a empêché une évolution normale de notre vie scolaire. Ajoutons que les structures administratives ont connu quelques difficultés avant de devenir complètement laïques. En effet, durant 40 ans (entre 1866 et 1907), ce sont les curés Roy, Gagnon, Vézina et Morisset qui ont assumé la présidence de la C.S. no 1. À la C.S. no 3 de Rivière-Trois-Pistoles, pendant 10 ans, les curés Lafrance et Guimont ont exercé cette même fonction. Par ailleurs, il a fallu attendre 1963 pour établir, à la faveur des revendications syndicales de la CEQ, la parité salariale entre les enseignants féminins et masculins. C'est également en 1963 qu'on élut notre première femme commissaire d'écoles dans la personne d'Anita Rioux. Elle allait devenir la première présidente de la Commission scolaire des Basques de 1970 à 1981. Elle sera remplacée par une autre femme, Denise Roussel-D'Amours, qui assumera la présidence durant neuf autres années. Actuellement, c'est Cécile Lamarre qui est à la barre de la CSB depuis 1994.

Emmanuel Rioux

7.3 *La vie scolaire contemporaine*

(1964-1997)

La création du ministère de l'Éducation remonte à 1964. C'est monsieur Paul Gérin-Lajoie qui en fut le premier titulaire. L'éducation avait été jusque-là l'apanage du Département de l'Instruction publique dont l'administration était assurée par un surintendant nommé à vie, secondé en cela par les inspecteurs régionaux et locaux. Le Département de l'Instruction publique était représenté au Parlement de Québec par le ministère de la Jeunesse.

L'arrivée du ministère de l'Éducation du Québec, déjà recommandée par la Commission Parent, s'inscrivait dans le coeur de la Révolution tranquille mise de l'avant par le nouveau gouvernement libéral et son chef le Premier Ministre Jean Lesage.

Suite aux recommandations du Rapport Parent, le nouveau ministre s'attacha à la tâche de doter le Québec de commissions scolaires régionales. La formation de ces commissions scolaires avaient comme premier but de rendre l'éducation accessible à tous les Québécois, principalement pour l'ordre d'enseignement secondaire.

Pour y arriver, il fallait s'assurer que les écoles puissent recevoir les élèves âgés de douze ans à dix-sept ans. Graduellement, la septième année du primaire disparaissait ce qui avait pour effet de réduire le cours primaire à six ans et de porter le cours secondaire à cinq ans.

Les nouveaux régimes pédagogiques et la mise sur pied des programmes adaptés, aussi bien au niveau général que professionnel, exigeaient l'embauche de bon nombre d'enseignants et d'enseignantes afin de dispenser des services adéquats en vue de l'enseignement polyvalent prévu d'ores et déjà dans le Rapport Parent.

Les prévisions du nouveau ministère consistaient à ériger 55 écoles polyvalentes dans la Province, d'où l'expression « 1965 et l'opération 55 ». La Commission scolaire régionale du Grand-Portage était de celles-là. Elle s'étendait de Saint-Pascal, à l'Ouest, à Saint-Mathieu, à l'Est, bordée par le Fleuve Saint-Laurent au Nord, et au Sud, par tout le territoire du Témiscouata comprenant Squatec, Lac-des-Aigles, Ville Dégelis, et Cabano.

Plusieurs noms furent suggérés pour baptiser la nouvelle venue. Sait-on que la Commission scolaire régionale aurait pu porter le nom de Alléghans ou Carrefour témiscouatain, ou encore Moyen-Saint-Laurent puis Thomas-Chapais? Finalement elle fut dénommée Commission scolaire régionale du Grand-Portage.

C'est dans cette foulée qu'on en conclut qu'il fallait diviser le territoire juridictionnel du Grand-Portage en quatre secteurs, dont celui de Trois-Pistoles, composé des municipalités de la Commission scolaire des Basques actuelle. Chaque secteur était dirigé par une personne dite « directeur pédagogique adjoint ». Inutile de rappeler, qu'avec la nouveauté des programmes, la mise sur pied du Régime pédagogique, la construction des écoles polyvalentes, l'Éducation des adultes qui commençait à prendre forme au même moment, l'engagement des enseignants, les priorités s'établissaient au jour le jour.

L'École polyvalente n'était pas encore construite et il fallait vendre les nouveaux régimes pédagogiques et les orientations de la nouvelle Commission scolaire. Ce fut la tâche des commissaires et de la direction générale. Municipalité par municipalité, école par école, il fallait rencontrer les contribuables, les enseignants et la population en général, pour s'assurer de leur compréhension et de leur appui. Ce fut une activité rude, mais réussie en grande partie.

Pendant les années 1965-1966 et 1966-1967, les commissaires et la direction se mirent à la tâche pour assurer les assises de la Commission scolaire.

Les directrices des écoles du
primaire de Trois-Pistoles
en 1967.

En haut :
Suzanne Bélanger,
Denise Roussel.

En bas :
Georgette Beauheu,
Germaine Pelletier.

Source :
Denise Roussel-D'Amours.



La loi du ministère fédéral de la Main-d'oeuvre, portant sur la scolarisation des candidats au marché du travail, fut promulguée en 1965. Si le Gouvernement fédéral était responsable du choix des candidats dans les salles de cours, c'est le Gouvernement du Québec qui devait voir à la mise sur pied de ces mêmes cours.

Cette décision arrivait au moment même où déjà la Commission scolaire était en plein dans la foulée d'études en vue de la construction d'écoles polyvalentes qui libéreraient les écoles primaires. Ce dossier tout chaud devenait la responsabilité du directeur pédagogique, assisté de ses quatre adjoints, qui oeuvraient dans chacun des secteurs de la Commission.

Certains se souviendront des démarches effectuées dans toutes les municipalités du territoire, dans le but de dénicher un local dans une école de rang désaffectée, ou dans une maison privée. À l'époque, on connaissait mieux l'éducation des adultes avec ses 5^e et 7^e années que les programmes de l'enseignement régulier. Cette année-là, il n'y eut pas que les tempêtes de l'hiver qui furent difficiles à traverser.

Heureusement, la Commission scolaire décida de nommer un directeur de l'Éducation des adultes en la personne de M. Roch Nadeau, en août 1967. M. Jacques Roy fut nommé directeur de l'Éducation des adultes pour le secteur des Basques en 1984. Les cours sont dispensés présentement à l'École secondaire l'Arc-en-Ciel, ou dans d'autres municipalités, selon les besoins et le nombre de candidats. Une vingtaine d'enseignants y travaillent pour environ sept cents étudiants annuellement. La formation générale est dispensée à 175 étudiants, la formation professionnelle à 125, en plus des quelques centaines d'étudiants qui suivent des cours en alphabétisation.

Les cours s'organisent selon les nécessités et des candidats s'ajoutent au fur et à mesure que les besoins se manifestent.

Tout au début de 1965, le directeur pédagogique adjoint pour le secteur était votre serviteur dont le mandat aurait pu se lire comme suit : s'assurer de la régionalisation sur son territoire. Mandat tellement vague et large qu'on pouvait lui demander à peu près n'importe quoi ou presque, sans risquer d'essuyer un refus, pas davantage pour l'Éducation des adultes. Et le mandat devait durer cinq longues années, du premier juillet 1965 au 30 juin 1970.

La première tâche du directeur pédagogique adjoint était d'assurer l'organisation de l'enseignement chez les élèves des cours régulier et professionnel, ainsi que le recrutement du personnel enseignant. Les nouveaux programmes s'annonçaient surtout au secondaire. Ils ne devaient entrer en vigueur qu'en 1968. Programmes à base d'objectifs à atteindre et qui avaient été à juste titre baptisés « programmes-cadres ».

La Commission scolaire du Grand-Portage avait ses bureaux au Centre paroissial pendant quatre ans. Le directeur pédagogique adjoint, le conseiller d'orientation, la responsable de la supervision du primaire, les professeurs d'éducation physique et les trois secrétaires y avaient leur bureau.

Ceux et celles qui ont bonne mémoire se souviendront des locaux préfabriqués sur le stationnement actuel, entre l'église et la rue Martel. Ces locaux étaient voués à l'enseignement des sciences (laboratoires) et à l'enseignement du cours commercial. Ils seront déménagés à Rivière-du-Loup en juin 1969, moment de l'ouverture de l'École polyvalente de Trois-Pistoles.

Pendant les trois années qui suivirent, le Frère Gérard Levasseur (Frère Émery) et Soeur Angéline Cormier (Soeur Saint-Jérôme) assuraient la direction du cours secondaire aux écoles Notre-Dame-des-Neiges et Litalien.

Le cours primaire de Trois-Pistoles était dispensé aux écoles Gérard-Raymond et Chanoine-Côté, et, pour compléter le tout, la Commission scolaire de Trois-Pistoles procédait au déménagement d'une école du deuxième rang, qu'elle installa près de la rue Roy, où les résidences étaient tellement rares à l'époque qu'on la baptisa « École Notre-Dame-des-Champs ». Cette ancienne école existe encore et sert de refuge aux Scouts et Guides.

La Commission scolaire avait également loué quelques bâtiments à proximité de l'école déménagée. C'est Mme Germaine Pelletier qui dirigeait ces écoles quelque peu insolites, parsemées sur le terrain face à l'École secondaire actuelle.

Pendant les trois années qui suivirent, on s'affairait aux devis pédagogiques et aux plans techniques en vue de la construction de l'École polyvalente de Trois-Pistoles. Elle ouvrit ses portes en 1969 avec alors près de mille sept cents (1700) élèves.

La Polyvalente
en construction.

Source : journal *Le Courrier*.



L'École secondaire l'Arc-en-Ciel.

Photo : Galles Gaudreau.



Pendant la période couvrant les années 1965 à 1987, l'ordre d'enseignement secondaire passe donc sous la direction de la Commission scolaire régionale du Grand-Portage. Cette dernière se composait de commissaires délégués par les commissions scolaires locales des divers secteurs.

À Trois-Pistoles, plusieurs commissaires ont siégé pendant une période assez importante. Il faut souligner la ténacité de M. Claude Guérette qui a été commissaire de la Commission scolaire de Trois-Pistoles, de la Commission scolaire des Basques, président de la Commission scolaire du Grand-Portage, président de la Section Portage-Taché et membre du Conseil exécutif de la Fédération des Commissions scolaires, qui l'a décoré de la médaille du Mérite scolaire. Il a pris sa retraite en 1990 après avoir rempli ces diverses fonctions presque simultanément.

En juillet 1972, les commissions scolaires locales sont fusionnées en une seule commission scolaire, baptisée Commission scolaire des Basques. Cependant, les écoles primaires demeurent dans chacune des municipalités à l'exception du Couvent de Rivière-Trois-Pistoles, fermé en 1966 faute de combattants.

Les premiers commissaires de la Commission scolaire des Basques retiennent les services de M. Raynald Lagacé comme premier directeur général. Il est secondé à la direction générale par un conseiller en organisation scolaire, qui deviendra directeur des services éducatifs et directeur général adjoint, ainsi que par M. Victor Beaulieu directeur des services administratifs.

Ces deux derniers sont retraités depuis 1990. M. Victor Beaulieu est remplacé par M. Marc Tourigny, encore en fonction.

Les quartiers scolaires sont au nombre de sept en juin 1974, soit Trois-Pistoles (4 commissaires), Saint-Éloi, Saint-Cyprien, Sainte-Françoise et Saint-Médard, Saint-Jean-de-Dieu (2 commissaires), Sainte-Rita, Saint-Simon, pour un total de onze commissaires.

L'instauration d'un nouveau centre administratif représente en elle-même un défi. En plus des programmes qu'il faut réviser et implanter, et l'engagement des enseignants et enseignantes, des conseillers et conseillères, des directeurs et directrices d'écoles, il fallait déjà penser aux services que le centre lui-même devait mettre à leur disposition pour assurer le meilleur fonctionnement possible.

À partir de 1972, la commission scolaire est rattachée à la région de Québec (région 03). En 1986, on remanie les liens d'appartenance. La Commission scolaire des Basques et plusieurs autres de l'Ouest passent à la région 01 du Bas-Saint-Laurent, Gaspésie et Îles-de-la-Madeleine.

Au regroupement de 1972, pour la première fois, dix municipalités se voyaient représentées autour d'une même table du Conseil provisoire représentant le plus équitablement possible les divers secteurs de la nouvelle Commission scolaire des Basques.

Le comité provisoire pour le regroupement des commissions scolaires de l'élémentaire.

Assis : Anita Riou,
Raynald Lagacé,
Raymond D'Anjou
Élisée Rioux

Debout : Claude Guérette,
Daniel Dubé (Saint-Cyprien),
Charles Arsène Rioux
(Saint-Jean-de-Dieu),
Louis-Philippe Rioux,
Gilles Roy (Saint-Clément).

Source : S.H.G.T.P.



Ce Conseil provisoire siégea pendant l'année 1971-1972 pour mettre sur pied cette nouvelle structure. Siégeaient alors sur ce comité MM. Raymond D'Anjou, président, Daniel Dubé de Saint-Cyprien, Claude Guérette de Trois-Pistoles, Charles Rioux de Saint-Jean-de-Dieu, Élisée Rioux de Trois-Pistoles, Louis-Philippe Rioux de Trois-Pistoles paroisse et Gilles Roy de Saint-Clément. À moins d'avis contraire, les assemblées étaient publiques. M. Raynald Lagacé, déjà secrétaire-trésorier à la Commission scolaire de Trois-Pistoles, assumait la même fonction par intérim auprès du Conseil.

Après la répartition des différents quartiers et leur représentation, la Commission scolaire se composerait donc de onze commissaires avec droit de représentation à la Commission scolaire régionale du Grand-Portage. La population scolaire du préscolaire et du primaire totalisait plus de deux mille élèves en septembre 1972.

La première réunion du nouveau Conseil des commissaires se tenait dès les premiers jours de juillet 1972. Mme J. Armand Rioux est élue présidente et le demeure jusqu'en 1981, année où elle démissionne pour être remplacée par Mme Denise Roussel-D'Amours qui occupe ce poste jusqu'en 1990.

En janvier 1981, M. Raynald Lagacé, ayant opté pour une nouvelle orientation professionnelle, est remplacé par M. Denis Leclerc à titre de directeur général. Ce dernier exerce encore cette fonction.

Au début de la nouvelle Commission scolaire des Basques, les écoles primaires étaient dirigées par les personnes suivantes : M. Daniel Fournier à Saint-Simon et Saint-Mathieu; M. Jean-Marc Bélanger à Saint-Clément et Saint-Éloi; M. Jean-Guy Lavoie à Sainte-Rita et Saint-Médard; Mme Georgette Beaulieu à l'École Gérard-Raymond; Mme Germaine Pelletier aux écoles Litalien et Sainte-Françoise; Mme Suzanne Bélanger aux écoles Chanoine-Côté et Notre-Dame-des-Neiges; soeur Marie Petit à Saint-Cyprien ainsi que M. Marcel Rioux à Saint-Jean-de-Dieu.

Avant même l'ouverture des classes, M. Jean-Guy Lavoie remplaçait M. Marcel Rioux, démissionnaire à Saint-Jean-de-Dieu et Soeur Thérèse Parent était nommée directrice à Sainte-Rita et Saint-Médard. La supervision du primaire fut assurée par la Régionale jusqu'en 1969. Mme Claire Tardif assume cette tâche pour le secteur de Trois-Pistoles.

Pendant que les écoles de l'ordre d'enseignement primaire se structurent, le cours secondaire demeure toujours sous la responsabilité de la Commission scolaire régionale du Grand-Portage. L'École secondaire polyvalente de Trois-Pistoles, qui prendra le nom de « École secondaire l'Arc-en-Ciel » en 1988, sera placée sous la Direction de M. Henri D'Amours en 1969, suivi de M. Gérald Beaulieu en 1973, puis de M. Raynald Belzile en 1992. Elle est dirigée actuellement par Mme Suzette Lévesque assistée de Carol Sirois comme adjoint et d'Élisée Dupuis à titre d'agent d'administration.

Monsieur Henri D'Amours était assisté par les adjoints Gaston Caron, Fernand Thibault et Rita Tremblay. Pour sa part, son successeur Gérald Beaulieu sera secondé par MM. Fernand Thibault, Réal La France, Gaston Caron, Denis Leclerc, et Lucien Ouellet, régisseur. Mme Rita Tremblay quitte son poste en juin 1970.

M. Réal Lafrance terminera sa carrière comme directeur des Services éducatifs à la Commission scolaire et lors de sa démission il sera remplacé à ce poste par M. Raynald Belzile. Pour sa part, M. Fernand Thibault demeure adjoint à l'École l'Arc-en-Ciel jusqu'à la fin de sa carrière dans l'enseignement en 1995. Il fut, entre autres, pionnier de la confection des horaires et bulletins sur ordinateur. M. Gaston Caron deviendra pour sa part directeur de la Polyvalente de Cabano de 1978 à 1986, puis directeur des services éducatifs à la Commission scolaire du Témiscouata où il agit maintenant comme directeur général.

L'École secondaire l'Arc-en-Ciel dispensera l'enseignement général de la première secondaire à la cinquième secondaire et, pour quelques années, les options professionnelles suivantes : cuisine de restaurant, service de table, menuiserie, soudure et forge, dessin indus-

triel, construction, électro-technique et électricité, équipement motorisé, mécanique automobile, sciences commerciales, textiles et couture, et finalement coiffure pour hommes et dames. Aujourd'hui ces dernières options font l'objet d'une régionalisation qui ne laissera rien à l'École l'Arc-en-Ciel. Il faut admettre que le nombre très bas de candidats et candidates y est pour quelque chose.

À l'École secondaire de Saint-Jean-de-Dieu, on dispense le cours secondaire du premier cycle pour le secteur du Haut-pays de la Commission scolaire. Le premier juillet 1987, l'intégration se réalise et l'ordre d'enseignement secondaire du territoire juridictionnel des Basques devient une nouvelle responsabilité de la Commission scolaire du même nom. Par le fait même la Commission scolaire régionale du Grand-Portage met fin à ses activités.

La formation professionnelle (couture, coiffure), l'Éducation des adultes, le transport scolaire et les autres services dévolus à la Commission scolaire régionale du Grand-Portage s'ajoutaient aux responsabilités générales de la Commission scolaire des Basques. Cependant l'Éducation des adultes demeure régionalisée sous la responsabilité de la Commission scolaire de Rivière-du-Loup.

En 1973, près de soixante-quinze enseignants et enseignantes dispensent leurs services à l'École polyvalente de Trois-Pistoles. S'ajoutent aux enseignants des tuteurs, un conseiller d'orientation, un animateur de pastorale, des conseillers pédagogiques, une orthopédagogue, une technicienne en bibliothèque, un appariteur et un chef cuisinier.

Il ne faudrait pas oublier que l'École secondaire l'Arc-en-Ciel héberge depuis 1974, les étudiants et étudiantes de l'École française des cours d'été de Western.

Depuis que l'École l'Arc-en-Ciel possède ses locaux propres, les élèves du primaire ont récupéré les leurs, à l'exception de l'École Notre-Dame-des-Neiges qui est fermée depuis quelques années et sert maintenant à divers organismes sociaux et éducatifs.

Depuis 1990, la population scolaire a fluctué comme par les années passées. En 1996-1997, le nombre d'élèves s'établit ainsi : la maternelle quatre ans et cinq ans (y compris les jeunes de Passe-Partout) se chiffre à 116, le primaire à 910 et le secondaire à 804 pour un total de 1943 pour toute la Commission scolaire des Basques. C'est une diminution de près de la moitié par rapport à l'année scolaire 1972.

Les directeurs d'école peuvent compter également sur la représentation des parents. Les écoles de tous ordres sont appuyées par les comités d'écoles, qui sont des comités consultatifs. Quant au Comité de parents, il est formé de parents siégeant déjà sur divers comités d'écoles. Le Comité de parents est représenté par élection sur le Conseil

des commissaires et le Comité exécutif de la Commission scolaire, sans droit de vote, mais avec droit de parole.

Depuis quelques années, les écoles ont vu s'instaurer les Conseils d'orientation, formés de représentants de tous les intervenants au niveau de la gestion des écoles concernées. Ils sont formés de parents en majorité, d'enseignants, de membres de la direction, d'élèves et de professionnels. Le ou la président(e) du conseil est nécessairement un parent. Les membres ont comme mandat d'aider et seconder la direction de l'école dans ses diverses décisions.

L'École secondaire l'Arc-en-Ciel n'est pas à l'abri du décrochage scolaire. La direction et les enseignants l'ont vite compris.

L'école traditionnelle telle qu'on la connaît n'est pas nécessairement à la hauteur de toute sa clientèle. Deux systèmes ou parallèles ou traditionnels ont été instaurés, afin de permettre à tous ses clients de bénéficier au maximum de l'apprentissage scolaire dont ils pourraient avoir besoin lors de leur entrée sur le marché du travail.

Autour des années 1988-1989, un premier programme fut mis sur pied pour permettre à tous de suivre un cours directement relié au marché du travail. Il s'agit du cours d'insertion sociale et professionnelle. Le cours théorique est dispensé à l'École l'Arc-en-Ciel tandis qu'une bonne partie est réalisée au moyen de stages dans différents marchés et industries de la région, comme le travail sur la ferme, pompiers, commerçants, etc. La période de stages pour cette année 1996-1997 se situe en février.

Certains y trouvent leur profit puisque leurs services sont retenus dans beaucoup de cas pour des périodes de temps intéressantes. Les expériences en milieu de travail sont reconnues et méritent un Certificat de reconnaissance officielle qui les conduit vers des métiers non-spécialisés.

Comme il fallait prévenir le décrochage, il fallut penser à une autre forme de cours reliée à la précédente. On l'a dénommée « Unité de rattrapage », qui permet à des élèves de troisième, quatrième et cinquième secondaire en difficulté d'accéder à un enseignement individualisé plus conforme à leurs besoins futurs. Trois enseignants en assurent l'efficacité. On y enseigne les notions de formation personnelle et sociale, de français, de mathématiques et d'anglais adaptées aux capacités et intérêts des élèves.

Ce cours a comme avantage de permettre à l'élève de se diriger vers l'enseignement professionnel. On y intégrera l'informatique l'an prochain.

L'année 1996-1997 compte deux groupes de dix-huit élèves. Ces derniers ont un avantage sur beaucoup d'autres de pouvoir compter sur le service ministériel des prêts et bourses au même titre que le étudiants se dirigeant vers le cégep, à l'exception du coût des frais de scolarité d'ailleurs inexistant en ce domaine puisque l'option professionnelle fait partie maintenant de ce qu'il est convenu d'appeler la Carte régionale de la Formation professionnelle déterminée par la Direction régionale du ministère de l'Éducation à Rimouski.

Grâce à la conjugaison des efforts de la Commission scolaire et de l'École l'Arc-en-Ciel, toutes les mesures ont été mises de l'avant afin d'assurer aux jeunes de toutes les catégories les moyens d'épanouissement dans leur milieu de vie, que ce soit dans le domaine culturel (pièces de théâtre, harmonie, chorale), ou autres, comme l'initiation à la gestion d'entreprises (Jeunes entreprises), les Ateliers d'orientation au travail, le journalisme (Poly-Hebdo), la bibliothèque, le recyclage du papier, sans oublier le volet sportif sous diverses formes, le comité de prévention suicide ON-OFF, les Conseils étudiants (premier et deuxième cycles), les Génies en herbe, les pro-génies, Charivari ainsi que le Méritas encourageant la meilleure performance des élèves, etc.

Des nouvelles réglementations sont déjà annoncées par le Ministère pour redorer le blason de l'école publique. Il reste que tout virage dans ces services se fait toujours avec moins de personnel, moins de finances, plus d'objectifs à atteindre. Il faut donc que le personnel fasse preuve de beaucoup d'imagination et de créativité. C'est ce qu'on doit souhaiter à ceux et celles qui continuent d'oeuvrer en éducation.

Le début du deuxième millénaire de notre ère annonce peut-être cette période où il faudra bien reconnaître certaines valeurs humaines qui ont semblé désuètes ou surannées dans certains hauts esprits, trop éloignés de l'élève et des sages dispensateurs de services.

Et pourtant il en reste qui défendent avec l'énergie du désespoir « que l'école devra devenir un lieu de fascination et de civilisation ». Beaucoup de nos éducateurs croient plus que jamais qu'ils doivent « se réapproprier l'école » (Gaston Pelletier, éducateur).

Anecdote

En 1974, le directeur général de la Commission scolaire du Grand-Portage écrivait : « Les traitements des données ne représentent qu'une partie du rôle que l'informatique est appelée à jouer dans les années à venir »

Aujourd'hui chaque propriétaire se demande s'il parviendra à outiller chacun de ses bureaux d'un ordinateur qui soit le plus efficace possible. En 1968, les ordinateurs étaient tellement volumineux qu'il fallait trouver le local qui pourrait en recevoir un seul.

En cette même année, s'instaurait le système polyvalent pour lequel il n'était pas logique de songer à élaborer les horaires et les bulletins « à la main ». Or, le seul ordinateur disponible se trouvait à Québec sur le boulevard Sainte-Foy. Nous avons été invités à visiter cette grosse merveille qui confectionnait un horaire en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Nous nous y sommes rendus par acquit de conscience pour nous assurer que c'était là la vérité, toute la vérité.

En fait, nous avons tous été éblouis par le fonctionnement aussi rapide que l'Océan Limitée de cet appareil que nous n'avons pu voir qu'à travers une vitre épaisse qui n'avait pour utilité que d'étouffer la chaleur et le bruit. Le guide nous fit des démonstrations époustouflantes.

Devant tant d'efficacité, nous n'avons pas hésité un instant. Les horaires et bulletins, il ne fallait pas s'en faire, seraient confectionnés d'un revers « de main » de la grosse Bertha (l'ordinateur).

Après avoir rempli toutes les formules indiquant le numéro des groupes, des élèves, des professeurs et en plus toutes les contraintes qu'exigeait notre structure compliquée, sans oublier toutes les vérifications d'usage, nous avons fait parvenir en un seul envoi à la machine anonyme le fruit de notre labeur. Et nous avons attendu un jour à la fois que les horaires nous reviennent.

Le jour fatidique arriva. À l'entrée de l'École Notre-Dame-des-Neiges le vendredi matin avant l'ouverture des classes qui avait lieu cette année-là le mardi suivant, nos boîtes trônaient. Personne n'avait encore osé les ouvrir tellement une crainte indescriptible flottait dans l'air. Était-il possible qu'une besogne aussi ardue soit exécutée aussi rapidement par une machine?

Rita Tremblay, adjointe à la direction, après avoir arpenté le long corridor du rez-de-chaussée, regarda les boîtes et entra dans le bureau de son patron. Le directeur Henri D'Amours lui tendit un canif et lui dit :

- Ouvre donc un paquet pour qu'on puisse voir s'ils ont fait du travail meilleur que le nôtre.

Elle s'exécuta, sortit une partie des feuilles reliées entre elles et d'une voix basse laissa tomber :

- Ah non! Ce n'est pas possible. J'espère qu'elles ne sont pas toutes comme celles-ci.

Nous avons d'abord cru à une blague, mais tout le monde s'était levé d'un seul bond pour réaliser ce qui n'allait pas.

Lorsqu'on détachait une feuille-horaire, nous n'avions droit qu'à un demi-horaire. L'autre moitié se trouvait sur la feuille suivante, suivie de l'autre moitié du deuxième horaire, et ainsi de suite, jusqu'à la fin. Et ceci sans compter les erreurs de numéros de groupes.

Pour résumer l'histoire, les discussions nous amènent à prendre la décision qui s'impose. Tout entreprendre à la main. Nous avons à notre disposition une nuit, une journée, une autre nuit, quitte à continuer le lundi. Fernand Thibault prit les affaires en main.

Avec l'aide de quelques enseignants et enseignantes et des membres de la direction, tout le monde se met à la tâche. D'abord, distribution des tâches : Fernand Thibault au tableau et préfet de discipline en surplus, une personne pour l'horaire original de l'élève, une autre pour la copie de la direction, une autre pour confectionner l'horaire du professeur. Tout allait bien si on ne pensait pas à la longueur de la besogne, et, tout à coup, la voix de Fernand :

- Stop! le groupe est complet.

Et on continue. Nuit et jour pendant deux jours entiers.

Le tout devait se terminer le lundi midi. Il faut ensuite démêler tout cela pour être prêt le lendemain.

Même si tout le monde le sait, nous n'osons pas nous avouer que le système polyvalent fait changer l'horaire chaque jour, ce qui signifie qu'il faut attendre une semaine complète avant d'être assurés que les horaires sont à la satisfaction de tous les professeurs et des élèves.

Semaine de transpiration, même si tout a bien fonctionné le premier jour. Deuxième journée, troisième, quatrième, tout va bien.

Nous avons déjà dit que nous avons des locaux au Couvent de Jésus-Marie. C'est de là que vient le premier cri :

- Au secours! Ça ne fonctionne pas ici !

Nous nous sommes rendus sur les lieux. Pourquoi une erreur au dernier jour et en quoi peut-elle consister?

Première image : plus de soixante élèves dans le même local avec un professeur. Fernand nous suggère d'abord qu'il manque un enseignant pour se ressaisir immédiatement.

- Non, non! Il y a un autre local ici.

Nous trouvons immédiatement une enseignante qui attend ses élèves dans un autre local. Comme il s'agissait de la même matière, les numéros de locaux sont rectifiés immédiatement pour diviser le groupe.

Nous en sommes quittes pour une bonne peur! Mais je pense qu'à ce moment précis, tout le monde respira en même temps.

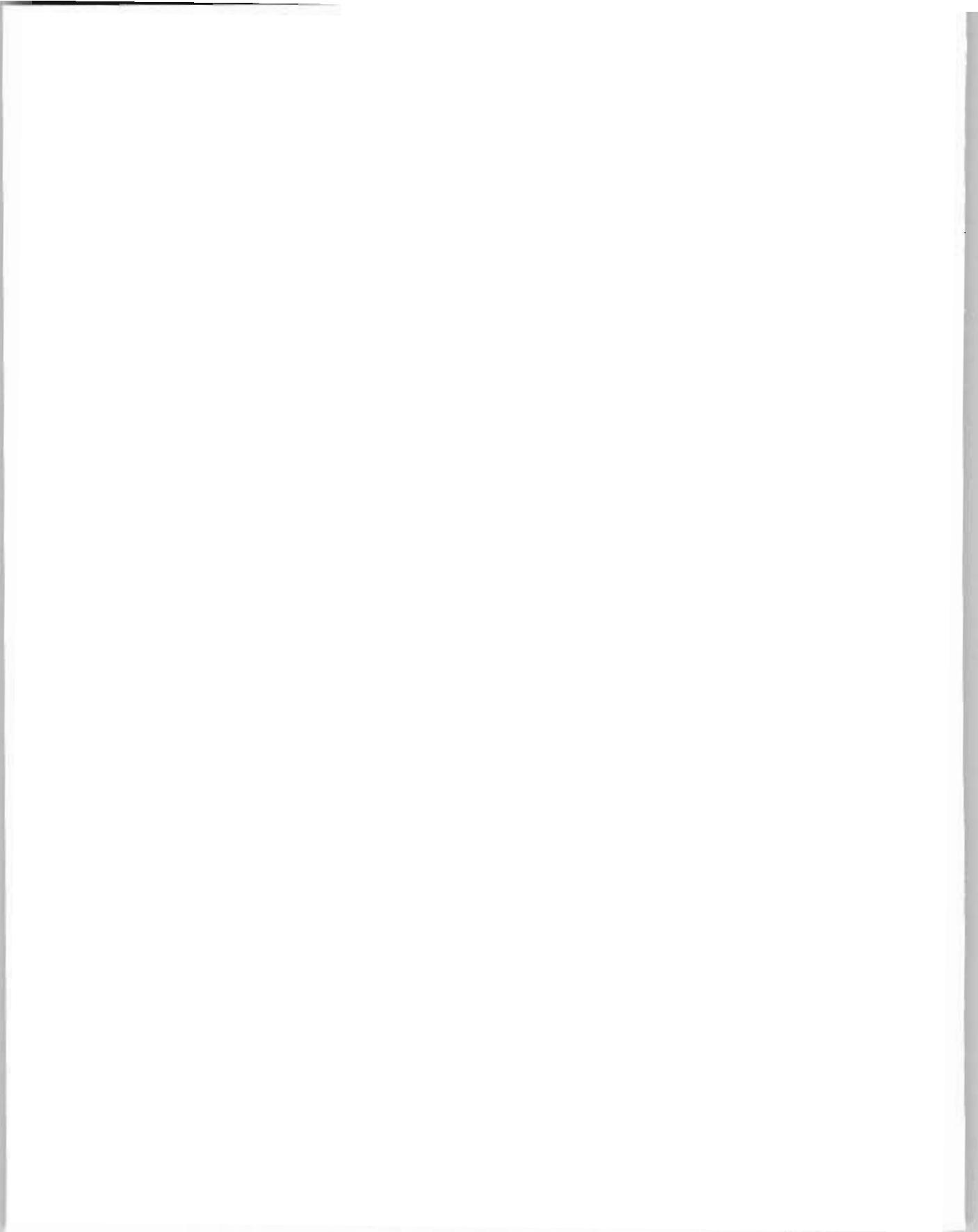
Aujourd'hui, les horaires sont élaborés un peu plus tôt et le travail s'effectue à la commission scolaire. On peut même les élaborer dès que les élèves sont inscrits.

Quand je travaille sur mon petit ordinateur personnel qui prend moins de place sur mon bureau qu'une machine à écrire, je me demande comment il se peut qu'il ait déjà été si gros dans sa tendre enfance.

Jérôme Bouffard

Sources :

- *Historique de la Régionale. Dix ans après : 1964-1974*, publié par la Direction générale de l'époque.
- *L'Écho des Basques*, vol. 10, 1989.
- Documents administratifs de la Commission scolaire régionale.
- Documents administratifs de la Commission scolaire des Basques.



8 *Vie culturelle*



Vie culturelle de Trois-Pistoles

Eu égard à sa population, Trois-Pistoles n'a rien à envier à d'autres villes de sa taille quant à toutes les manifestations d'une intense vie culturelle. En effet, il y aurait tant à raconter à ce chapitre qu'il nous faudrait beaucoup plus qu'une centaine de pages pour en traiter décentement. Nous nous en tiendrons cependant à cette limite que nous nous sommes imposée, en nous astreignant à un résumé des diverses facettes de l'expression culturelle pistoloise.

8.1 *Tradition musicale*

La musique souvent me prend comme une mer!
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je mets à la voile...
(Baudelaire)¹

La renommée culturelle de Trois-Pistoles est due, en particulier, à sa riche tradition musicale. Qui ne se souvient de la fameuse **fanfare du Notaire Rousseau**, créée au tournant du siècle? Et le **couvent des Soeurs de Jésus-Marie**, depuis plus d'un siècle, s'avère une vraie pépinière de musiciens, formés à cette école d'excellence. Et que dire de la chorale **Les Roitelets**, qui s'est fait entendre quinze ans durant, avant de se transformer en **Choeur Art-Fa-des-Neiges**, sous la direction de l'infatigable Jean-Pierre Gagnon?

Ouvrons cette section par la fanfare que le notaire Hervé Rousseau fondait dès 1906. Fils de Johnny Rousseau, marchand, charron, cultivateur de Trois-Pistoles, et de Céline Parent, de Rimouski, petit-fils de Jean Rousseau et de Lucile Bélanger, qui se mariaient à Trois-Pistoles en 1837, Hervé Rousseau naissait, en 1877, dans la maison familiale construite en 1842. Après ses études collégiales à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il est reçu notaire à l'Université Laval en 1903, il s'installe



Fanfare de Trois-Pistoles en 1910
devant la grotte de Mont-Joli.

Nous reconnaissons à droite :

Charles Caron,
Roland Lechasseur,
Curé Verreault,
Alexis Dumas.

J.-Hervé Rousseau, notaire,
Richard Deschênes,
Philippe Bilodeau,
Alphonse Thêberge,
David Fortin,

—
Louis Morency, restaurateur,
Bluin, bijouier,
Silvio Dumas,

Charles-Henri Dionne,
Jos Fortin,

Émile Côté, agent de la gare,
Lorenzo Boucher,
Jean Lavoie, libraire,

—
Source : Paul Dumas

dans sa maison, comme notaire et agriculteur, se marie l'année suivante avec Corinne Bélanger, qui lui donnera dix enfants. De 1911 à 1918, il sera nommé président de la Commission scolaire no 1. Devenu veuf, il se remarie, le 6 septembre 1934, avec Marie-Yvonne Langis, dont il aura deux autres enfants. De 1950 à 1953, il sera député indépendant de Rimouski à Ottawa. Sa grande originalité est l'un des traits de caractère qui l'ont rendu célèbre. En 1961, alors qu'il avait 82 ans, l'O.N.F. a jugé bon de tourner un film documentaire sur ce savoureux personnage; la SHGTP possède dans ses archives une copie de ce film coloré. Il décédait à Trois-Pistoles en 1964, à l'âge de 87 ans.

La fanfare du Notaire Rousseau recrutait des musiciens qui appréciaient grandement le notaire; elle était de toutes les fêtes d'ici et même à l'extérieur. Citons parmi les musiciens de cette fanfare les noms de Jacques Audet, Edmond, Gilbert et Julien Bélanger, Lionel et Rosaire Belzile, Benoît Bérubé, Charles Pelletier, qui remplaça un temps le notaire Rousseau après son départ, et Romain Rousseau, etc. C'est la fanfare qui accueillait à la gare les étudiants de l'Université Western à leur arrivée à Trois-Pistoles. Que de concerts en plein air ont été donnés à Trois-Pistoles, et même en plusieurs municipalités du Québec, pendant plus d'un demi-siècle!



Élèves de piano au couvent vers 1954. Nous reconnaissons de gauche à droite : Micheline Caron, Lisette Blais, Lisette D'Amours, Monique Bérubé, Constance Craft, Francine Michaud, Huguette D'Amours et Sr. Marie-Madeleine



Source : *Pauline Dumas*.

Le couvent des Soeurs de Jésus-Marie de Trois-Pistoles restera dans l'esprit des Pistolois comme l'un des lieux de formation musicale de qualité. Dans l'entrevue du 3 janvier 1997, qu'elle eut l'obligeance de m'accorder, Sr Dina Bélanger, s.j.m., née à Trois-Pistoles en 1941, me fit l'historique de la formation musicale dispensée au couvent des soeurs de Jésus-Marie, et ce depuis les origines, savoir depuis leur implantation à Trois-Pistoles en 1863. Leur clientèle scolaire étant alors formée exclusivement de petites filles, tandis que les petits garçons allaient à l'académie qui leur était réservée. Cette congrégation religieuse se donna comme objectif, dès le départ, de former de futures femmes, prêtes à assumer bientôt leur rôle d'épouses et de mères de famille, sans oublier, il va sans dire, celui d'éventuelles soeurs pour leur couvent ou d'autres communautés religieuses et missionnaires. La musique apparaissait alors comme une discipline aussi importante que les autres matières de base: français, calcul, catéchisme, histoire sainte et travaux manuels féminins. Tel était le « ratio studiorum » de toute jeune fille bien élevée. Quant à la musique donc, objet de leur attention constante, sa présence au couvent s'est avérée de première importance. Le piano était l'instrument privilégié de cette formation musicale. Et depuis, tout le monde n'a pas oublié la pléiade de musiciens qui sortirent de cette école : bientôt on allait également dispenser des cours privés à la clientèle masculine.

C'est là que le père **Fernand Lindsay**, c.s.v., né à de Trois-Pistoles, le 11 mai 1928, a reçu sa première formation, lui qui allait fonder à Joliette, en 1977, son célèbre Festival international de Lanaudière. Il nous accordait en 1992 une entrevue, qui fut publiée dans le numéro 13 de *L'Écho des Basques*, nous racontant les étapes qui l'amènèrent à occuper ce poste prestigieux de père d'une institution à la réputation internationale.

Bon nombre d'autres musiciens furent également formés au couvent. Au début des années '50, Sr Marie-Madeleine (Thérèse Chapleau), native de Saint-Pascal de Kamouraska, allait inaugurer une carrière de professeur de piano qui durera une trentaine d'années, soit jusqu'à sa mort en 1982. Et depuis, c'est Sr Dina Bélanger qui allait prendre le relais, avec tout le succès qu'on lui reconnaît maintenant. De 1973 à 1979, elle avait enseigné le piano et la guitare à la polyvalente de Trois-Pistoles, tout en y dirigeant la chorale « Moussaillon ».



Le père Fernand Lindsay, c.s.v.

Cette école musicale du couvent est affiliée à l'Université Laval, où pendant des générations les anciens élèves poursuivirent des études musicales avancées. Mentionnons parmi les musiciens formés au couvent de Trois-Pistoles, le célèbre **Alain Gagnon**, frère de Jean-Pierre, prix d'Europe en 1965, qui enseigne la composition musicale depuis des années à la même université. Auteur d'œuvres pianistiques, il eut l'honneur de voir une de ses œuvres jouée lors du 125^e anniversaire de l'arrivée des Soeurs de Jésus-Marie à Trois-Pistoles, en 1988; plusieurs de ses œuvres ont été interprétées par l'Orchestre symphonique de Québec. De cette école du couvent allait aussi sortir **Rino Bélanger**, maintenant professeur au conservatoire de Rimouski, qui fonda en 1991 l'ensemble musical Pastourelle, regroupant autour de lui Simone Bélanger, Louise Dumas, Claire et Serge Gagnon. Ce musicien, après dix ans de formation à Trois-Pistoles, s'est perfectionné au Conservatoire de Rimouski pendant quatre ans, avant de décrocher un baccalauréat à l'Université McGill de Montréal, la plus reconnue au Canada pour les clarinettistes, allant même faire un stage à Chicago; il est première clarinette à l'Orchestre symphonique de l'Estuaire à Rimouski. **Nathalie Roy**, fille de Jocelyne, étudia le piano au couvent durant neuf ans, elle poursuivit ensuite sa formation musicale au Cégep de Cap-Rouge et enfin à l'Université de Montréal. **Monique Rioux**, fille de Lucienne Lévesque-Rioux, étudia le piano au couvent; elle est maintenant professeur de musique dans une commission scolaire de la région de Québec.

Un autre musicien, natif de Trois-Pistoles, est **Georges-Henri Lindsay** qui recevait le prix d'Europe en 1935, et qui fut plusieurs années durant organiste à la cathédrale de Montréal et directeur du conservatoire de Chicoutimi.



L'ensemble musical
Pastourelle.
Nous reconnaissons
de gauche à droite :
Rino Bélanger, Louise Dumas,
Simone Bélanger,
Serge Gagnon et
Claire Gagnon.

Source : Simone Bélanger.

Les Roitelets
durant la saison 1964-65.
Source : Louise Dumas.



Jean-Pierre Gagnon est l'un des musiciens qui ont contribué pendant plus de trente ans à asseoir la solide réputation de Trois-Pistoles comme lieu de musique privilégié. Sa chorale **Les Roitelets**, fondée dès 1962, allait recruter les plus belles voix (une quarantaine) du milieu. Dès 1963, elle donne un premier concert public. Elle publie un premier disque en 1969, un second en 1973. En 1967, elle décroche le premier prix provincial, et le second prix de tout le Canada. En 1978, après 15 ans, elle cesse d'exister, pendant que Jean-Pierre Gagnon est sollicité pour diriger à Rimouski le Choeur Apollo, fondé par Paul-Émile Paré. En 1983, d'anciens Roitelets et de nouvelles recrues, venant de Trois-Pistoles et des environs, décident de fonder le **Choeur Art-Fa-des-Neiges**, qui compte quelque 80 choristes, sous la direction de l'irremplaçable Jean-Pierre Gagnon, qui depuis quelques années est assisté de son fils **Yannick**. Et depuis, c'est le succès, tant ici qu'à l'extérieur. Ce chœur a fait même des tournées européennes à trois reprises: en France en 1989, en Belgique, en Hollande, en Bretagne et en Normandie en 1992. Et récemment, en 1996, sous la direction de Yannick Gagnon, il s'est produit en Allemagne, en Autriche, en Suisse et en France.



Le Choeur Art-Fa-des-Neiges
en 1994.
Photo : Studio Gil.

La musique rock a trouvé en **Donald Charles, né Gagnon**, un de ses dignes représentants. Fils de Ronald Gagnon et de Nicole Morel, il est né à Trois-Pistoles le 13 mars 1967, premier bébé à naître au nouvel hôpital d'ici. Instrumentiste autodidacte, spécialiste de la guitare, il est un compositeur prônant une musique instrumentale ouverte à diverses influences. Grattant de la guitare dès huit ans, il fonde son premier



Le guitariste Donald Charles.
Source : Donald Charles.

groupe à treize ans, et plusieurs autres jusqu'à ce que, en 1990, il participe à un important concours national de guitaristes; il se classe troisième sur 2500 candidats. Et depuis, le succès ne cesse de le stimuler. Un premier album est lancé en mars 1994. Il est dans la liste des nominations dans la catégorie « Album instrumental de l'année » par l'ADISQ. Il se produit triomphalement au Festival international d'été de Québec. De 1993 à 1995, il participe à la production de divers albums, accompagnant les 6AM, Christopher Thompson, Martin Talbot et Kevin Parent; il réalise un premier vidéo-clip avec Pierre Côté, sur la pièce « Bételgeuse ». compose de la musique de jeu pour ordinateur pour le compte de Megatoon. Résidant à Montréal, il travaille présentement sur un deuxième album acoustique instrumental à paraître bientôt.

Trois-Pistoles possède ses musiciens populaires, notamment ses violoneux. On connaît très bien **David Pelletier**, cultivateur du 2^e est, qui depuis une cinquantaine d'années est de toutes les fêtes populaires. Dans l'entrevue qu'il m'accordait chez lui en février dernier, il m'a fait revivre ce chapitre très important de la vie de nos ancêtres. Pour eux toute soirée un tant soit peu importante et toute fête étaient à l'enseigne de la musique, du conte, de la chanson et de la danse populaires. Évoquer ce passé en compagnie d'un grand amant du folklore traditionnel fut pour moi une fête. Son expérience de la musique remonte à sa plus tendre enfance, alors que sa grand-mère Victoire Bélanger, mariée à Joseph Lagacé (elle décédait à 86 ans), avait l'habitude des « reels de bouche », pratiquant avant la Bolduc la turlutte, qui éberluait le jeune David. Son oncle violoneux venait dans les soirées, ce qui donna l'idée à son grand frère Roméo de fabriquer un violon en érable, la table du dessus était en sapin, les tours ou éclisses étaient en hêtre; l'archet était fait de crin de cheval, et les cordes avec le nerf de tripes de cochon.

Parmi les violoneux d'autrefois, mentionnons Émile Rioux à Tobie, sa soeur Blanche Rioux-Vaillancourt, Émile D'Amours, Arthur D'Amours, père de Viateur et de Marc-André tous du 2^e rang est, René Leblond du 1^{er}, Élsa Lagacé (frère d'Oliva, habitant maintenant au Lac Saint-Jean), Charles Lagacé, les trois frères Gagnon. A la ville, il y avait la célèbre Mme Théberge-Paradis, Lionel D'Amours, etc.

Lors des veillées, on suivait un rituel : la première danse était celle des « ancêtres », c'est-à-dire les grands-parents; la seconde était celle de la fille aînée de la maison. On laissait place aux conteurs d'histoires, aux chanteurs. La musique la plus populaire était le violon, instrument qu'on pouvait se fabriquer soi-même. L'accordéon, la « musique à bouche » (l'harmonica) et la guitare viendront plus tard.

Les fêtes les plus populaires étaient rythmées par les saisons et les fêtes liturgiques, à commencer par le temps des Fêtes qui se prolongeait jusqu'aux Rois et même au-delà. Venaient les Jours gras, culminant dans la veillée du Mardi gras, auquel se greffe la fameuse légende de Rose Latulippe. Le temps des sucres en était également un de réjouissances. Puis venait la Fête au village, avec la parade de la Saint-Jean-Baptiste, suivie de la danse du même nom. Les noces étaient aussi une occasion privilégiée de réjouissances. Les corvées étaient pratiquées à l'occasion de la construction des bâtiments de ferme. À l'automne on n'oubliait pas le « berlan » (berlan) de pommes, les patates, comme on le vivait chez les Tobie.

En somme, David Pelletier restera un témoin de nos traditions folkloriques les plus vives, qui continuent de revivre grâce à nos musiciens traditionnels, aux groupes tels le Rêve du Diable, la Bottine souriante, et combien d'autres.

Emmanuel Rioux

Sources : Sr Dina Bélanger, Louise Dumas, Jean-Pierre Gagnon, David Pelletier, Romain Rousseau, Communications Faucon et *Le Courrier*.

8.2 Vie artistique

Les Amis de l'Art en 1973

Première rangée :

Armande Leblond,

Hervé Leblond,

Lucienne Pelleuer,

Lucille B.-Pelleuer,

Jeannine Veilleux

Deuxième rangée :

Raymonde B.-Larrivé,

Louise Dumas,

Cécile C.-Leblond,

Céline D.-Larrivé,

Louise Morency,

Mado Gauvin,

Michelle Chéné-Belzile.

Photo : M.-L. Pelleuer.



Notre milieu a favorisé l'éclosion de nombreux peintres, sculpteurs et photographes de grand talent. On connaît bien le peintre Basque. Il a formé la plupart des artistes actuels faisant partie, depuis un quart de siècle, des **Amis de l'Art**, qui ont pignon sur rue à la Maison du Notaire Rousseau, devenue depuis 1972 leur propriété.

La SHGTP devenait, grâce à l'obligeance de la Caisse Populaire de Trois-Pistoles, dès 1985, propriétaire de tout le fonds de **Jos.-C. Morency**. Né en 1896, à Trois-Pistoles, il s'est affirmé comme artiste assez tôt. Son frère Charles, dans ses *Mémoires*, nous a raconté de façon savoureuse, les débuts de la carrière artistique de Jos.-C., que son cousin Charles Pelletier a reconstitués dans *L'Écho des Basques* (vol. 15, 1994, p. 8-10). Doué d'un talent de dessinateur hors du commun, il fut remarqué par un architecte de Québec, de passage à Trois-Pistoles, ce qui l'a conduit à l'École des Beaux-Arts de Québec, de 1922 à 1925. Il s'installe alors à Boston, s'adonnant à la restauration et à la décoration des églises. En 1930, il part étudier à Bruxelles, où il décroche son diplôme et la médaille d'or. De retour à Boston en 1932, pour reprendre son métier, il tombe, en 1942, d'un échafaudage et se fracture cinq vertèbres. Il rentre chez lui, dirigeant le bureau d'information touristique, pour le ministère du Tourisme. On connaît la suite. Une production abondante et variée peut être admirée dans les locaux de la SHGTP. Le Musée du Bas-Saint-Laurent de Rivière-du-Loup possède un célèbre tableau, reconstituant la légendaire « Chasse aux loups-marins » du 23 décembre 1841 (et non 1839)² Son talent se manifestant en peinture qu'en sculpture et en photographie. Les touristes s'arrêtant au kiosque touristique à l'entrée ouest de Trois-Pistoles peuvent, encore aujourd'hui, apprécier son moulin à vent et sa tour de garde. Il est décédé à Trois-Pistoles le 10 mai 1993, à l'âge respectable de 93 ans et 9 mois.



Jos-Cyrice Morency en 1934.

Source : S.H.G.T.P.



Le peintre Basque.

Photo : Blondin.

Parler de la peinture contemporaine à Trois-Pistoles, c'est évoquer le nom de **Basque**, né **Léonard Parent**. Natif de Trois-Pistoles, le 19 avril 1927, il est propriétaire depuis 1974 de sa propre Galerie, sise à l'entrée ouest de Rimouski. Sa peinture témoigne de ses fortes racines du pays de son enfance : paysages de forêts, de neige, de mer. Ses premières oeuvres qui « l'ont fait connaître aux amateurs d'art du Québec et d'ailleurs, se situaient aux frontières de l'abstraction lyrique par la générosité de la couleur et l'impétuosité du geste », lit-on dans le célèbre ouvrage qui lui est consacré par l'historien d'art Guy Boulizon, dans la collection « Signatures » des éditions Broquet. « Par la suite, poursuit l'auteur, il donne une vision plus intimiste de la nature qui l'entoure, par une écriture plus sensible et une recherche plus approfondie de la couleur. Ses lavis, libres et spontanés, expriment avec une rare subtilité les émotions humaines et les élans de l'âme. » Jadis dans l'abstraction comme aujourd'hui dans la figuration, Basque traduit dans d'immenses huiles à la spatule le visage et l'âme de son pays avec la véhémence du geste et l'étude savante de la touche qui font surgir de la toile cette intensité qui retient, qui émeut. Les grandes marées spectaculaires, la majesté des montagnes enneigées, les rivières en cascade débordantes et généreuses, les côtes escarpées, enfin une nature luxuriante et vigoureuse traduisent le coeur du poète, devenu l'image de son pays. Basque est aussi connu pour ses lavis à l'encre de Chine aux lumières chaudes, à l'écriture libre et spontanée, qui expriment avec virtuosité les émotions humaines et les espaces intimes et secrets de l'artiste. Depuis 1957, les expositions se succèdent sans interruption dans les principales villes du Québec et des provinces canadiennes où un public de connaisseurs lui a toujours réservé une profonde admiration. « J'accepte de me définir comme imagier, affirme l'artiste. Après 40 ans de recherches et 40 ans d'expositions dans les galeries, je continue de dessiner « des images muettes qui parlent sur les murs », pour paraphraser une citation célèbre de saint Grégoire. Mon souhait est que ces images visibles nous amènent au pays invisible et sacré des émotions et de l'esprit. Reculer mes frontières, engager le dialogue

La Maison du Notaire,
siège des Amis de l'Art.

Photo : Gilles Gaudreau.



avec l'invisible par-delà le mur des apparences, tel est mon propos. Je veux que le geste, devant la conscience, découpe les traits de l'âme aux millions de visages. L'âme des êtres et des choses, c'est le souci premier d'un créateur et fasse le ciel que mes images abordent parfois ces rivages mystérieux et séducteurs, troublants et apaisants à la fois. »

Louis Belzile, fils de Gleason Belzile, député libéral à Ottawa (1945-1950), est né à Rimouski en 1929. Il fit ses études artistiques en Ontario (1948-1952), en France (1952-1953) et au Musée des Beaux-Arts de Montréal (1960-1961). Il a enseigné la peinture à l'École de langue française de Trois-Pistoles pendant une dizaine d'années au milieu du siècle. Il habitera Trois-Pistoles de 1990 à 1994. Avec Jauran, Jean-Paul Jérôme et Olivier Toupin, il signe le 10 février 1955 le *Manifeste des plasticiens*, dont « il délaisse les architectures géométriques, au dire du critique d'art Guy Robert, pour déployer sa palette en frémissements impressionnistes, qui se transforment vers 1966 en textures chromatiques d'une discrète sensualité. Puis sa production ralentit, passe par une figuration très stylisée en 1968, et poursuit depuis des recherches qui ne trouveront vraisemblablement jamais de port définitif. »⁴ Il a travaillé comme chef de division des programmes des beaux-arts pour le ministère de l'Éducation du Québec; c'est à lui que l'on doit l'élaboration des principaux programmes en enseignement télévisuel jusqu'en 1985. On compte de lui une trentaine d'expositions individuelles; le Musée du Bas-Saint-Laurent à Rivière-du-Loup lui consacrait une exposition rétrospective de juin à novembre 1996. Ses oeuvres font partie d'importantes collections, dont celles du Musée des Beaux-Arts de Montréal et de celui de Toronto, du Musée d'art contemporain de Montréal, du Musée du Québec, de la Maison du Québec à Bruxelles, etc. Selon l'artiste, « les anciens disaient que le réel est en deçà des apparences parce que nos sens nous trompent. Fénelon affirmait que derrière le système solaire il y a la pensée d'un grand horloger. De la même manière, nos ancêtres proclamaient que Dieu était partout, même dans une pierre. Le réel est donc réflexion, pensée, projection, plan, mais également « caché sous les apparences ». Les apparences, disons, nous sont trompeuses. C'est ainsi que les formes géométriques que j'utilise sont agencées dans mes tableaux objets de manière à interpeller l'intelligence pour qu'elle aille plus loin vers le réel. Ce réel est un tracé régulateur, invisible à première vue, mais qui justifie le choix et l'agencement des lignes, des formes, des tons et des couleurs. Il est basé sur le nombre d'or⁵. »



Le peintre Louis Belzile.

Claude Dumont, né à Trois-Pistoles le 4 décembre 1932, est l'un des plus représentatifs de la peinture contemporaine. Après avoir étudié auprès de Louis Belzile, il poursuit sa formation à l'Université



Le peintre Claude Dumont.

du Québec à Trois-Rivières. Boursier en 1972 de la Défense nationale, il se rend en Allemagne peindre les aspects de la vie militaire en temps de paix. Ses tableaux d'alors font partie de la collection du Musée de la guerre du Canada à Ottawa. Pendant 18 ans, il enseigne les arts plastiques à la Polyvalente de Trois-Pistoles. En 1984, il se consacre entièrement à sa peinture; il ouvre alors sa propre Galerie en sa maison située à proximité du quai de Trois-Pistoles. Il a tenu une cinquantaine d'expositions individuelles et collectives depuis 1966 à travers le Québec, l'Ontario, les États-Unis et la France (Montréal, London, New York et Paris). Son oeuvre est citée dans des publications telles que *Art actuel au Québec* de Guy Robert, *Cent peintres du Québec* de Jean Trépanier, le *Répertoire 1995 du Conseil de la peinture du Québec* et les différentes éditions du célèbre *Guide Vallée*. Il est membre du Conseil de la culture de l'Est du Québec et du Conseil des artistes peintres du Québec. Sa carrière de 35 ans en art, selon Dumont, connaît diverses périodes : une première qui en fut une expressionniste, suivie d'une autre,

où l'empâtement et les textures s'ajoutèrent à la facture du tableau. Vint ensuite une période néocubiste où les formes géométriques et les plans colorés associés donnèrent des toiles d'une facture plus fine, souvent traitée en aplats. Parmi les figures géométriques utilisées, l'octogone s'identifia au soleil, cette forme permettait de créer des plans en forme de triangle, recréant pour ainsi dire les effets du prisme... Après avoir exploité la lumière de l'hexagone et du pentagone, les pieds de vent firent leur apparition, qui à leur tour nous rappellent la lumière du soleil sous sa forme rayonnante, perçant les nuages et les brouillards si fréquents dans la région.

« Ce peintre, au dire de François De Vallombreuse, reste toujours très proche de la nature et ses thèmes de prédilection - neige, glace, soleil, reflets, nus, scènes marines et bateaux - en sont l'expression dominante⁶. »

Louise Dumas, qui signe ses toiles **Du Mât**, née à Trois-Pistoles en 1934, formée par le peintre Basque, se consacre à son art depuis plus de 25 ans, s'exprimant à travers la peinture, l'aquarelle, le collage, et de nombreuses cartes artistiques. Elle a réalisé plusieurs expositions à Trois-Pistoles, en région, en province et à London, Ont. A l'occasion de la mort de Félix Leclerc, en 1988, elle présente une célèbre exposition intitulée *Hommage à Félix*. Membre fondateur de la SHGTP, en 1977, et dans laquelle elle s'implique lors de la réalisation d'un diaporama et d'une brochure sur le moulin des seigneurs Rioux, elle est également membre toujours actif des Amis de l'Art. Elle a illustré la pochette du disque *Les Roitelets : dix ans après*, la page couverture du livre *Nos jeunes*



La peintre Louise Dumas.



Suzanne Villeneuve-Rioux, *Une journée d'hiver.*

d'hier partagent, et quinze de ses dessins à l'encre figurent dans le livre *La mousse de mer* de Robert Michaud (Leméac). « Tout est prétexte, selon Du Mât, à un moment de créativité, à un rêve, à cette liberté qu'on se donne, à une image intérieure qu'on désire partager⁷. »



La peintre Suzanne V. Rioux.

Suzanne Villeneuve-Rioux, née à Montréal en 1932, installée à Trois-Pistoles depuis 1973, a reçu sa formation de peintre dans la métropole, puis à la faveur de cours dispensés par le peintre Basque. Depuis bientôt 20 ans, elle se consacre à sa peinture presque à plein temps, ayant peint à ce jour plus de 400 toiles, tout en donnant plusieurs séries de cours à la Commission scolaire et à la Maison Catherine-Leblond de Trois-Pistoles. Membre actif des Amis de l'Art, elle est responsable depuis quelques années des expositions de la Galerie d'Art de la Maison du Notaire. Elle a de plus confectionné plus d'une trentaine de costumes d'époque pour des pièces de théâtre du répertoire classique, qui ont servi pour les fêtes du tricentenaire de la Seigneurie de Trois-Pistoles, en 1987, etc. Elle a réalisé de nombreuses expositions tant à Trois-Pistoles qu'à Montréal, Ville de Laval, Sorel, Québec, Carleton, Rimouski, Rivière-du-Loup, et même à Chypre et en France. Le style figuratif qu'elle pratique chante le paysage d'ici, dont elle s'applique à rendre toute la beauté, ainsi que le calme et les couleurs.



Le peintre
Jean-François Bégin

Jean-François Bégin, tout Montréalais qu'il demeure, habite Trois-Pistoles tous les étés depuis nombre d'années. Détenteur d'un baccalauréat en arts plastiques de l'UQAM, puis d'un certificat en peinture de l'UQAM-Concordia, il obtient une bourse du Conseil des Arts du Canada en 1991, puis une autre, l'année suivante, du ministère de la Culture et des Communications. Il est membre du Regroupement d'artistes en arts visuels du Québec, du Conseil de la peinture du Québec. Il enseigne la peinture dans la métropole. Il a participé à nombre d'expositions. On le connaît surtout comme l'organisateur d'Art d'Oeuvre, symposium de peinture tenu à Trois-Pistoles de 1989 à 1993, qu'il a fondé. En 1991, il réalisait le projet collectif « La Maison ancrée », oeuvre d'art contemporain maintenant intégrée au site du Parc de l'aventure basque en Amérique inauguré le 22 juin 1996 à Trois-Pistoles. Ses oeuvres et celles du collectif « La Maison ancrée » sont exposées en permanence dans cette maison, témoin vivant de l'art contemporain à Trois-Pistoles.

Par ailleurs, l'espace qui nous est imparti dans ce chapitre étant limité, force nous est de parler très brièvement des autres peintres pistolois, tenant compte du fait qu'ils ont peu rayonné à l'extérieur.

Une mention spéciale devrait aller à **Céline Larrivée**, membre fondateur des Amis de l'Art, qui décédait il y a quelques années. **Hervé**

Leblond peint depuis 1965, ayant débuté avec les Amis de L'Art, dont il est l'un des fondateurs, ayant exposé à l'Hôtel de ville de Rimouski, au Centre civique de Rivière-du-Loup et, il va sans dire, à plusieurs reprises, à la Maison du Notaire. **Françoise C.- Desjardins**, formée par le peintre Basque dès 1964, membre fondateur des Amis de l'Art, exploite la technique des émaux sur cuivre. Elle a exposé ses oeuvres au Musée régional de Rivière-du-Loup en 1970 et à celui de Rimouski en 1980. **Louise Morency-McNicoll** a exposé dans plusieurs villes du Québec depuis 1974 : Sainte-Foy, Cap-Rouge, Baie-Comeau, Sept-Iles, Québec et Trois-Pistoles. Elle s'exprime par l'aquarelle et les impressions sur tissu. Mentionnons les peintres, Amis de l'Art, **Anne-Marie Guérin, Germaine Pelletier, Madeleine Rioux, Marthe Belzile-Bélanger, Jacqueline Parent-Dubé, Régis Dubé**, etc.

Il ne faudrait pas oublier non plus nos artisans-artistes, reconnus dans le milieu et à l'étranger.

Normand Théberge, sculpteur, formé aux ateliers Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli, a longtemps étudié à Mississauga, Ont., et il travaille depuis plusieurs années à Saint-Jean-d'Iberville. On connaît son implication dans le Festival des Isles, fondé à Trois-Pistoles en juillet 1977; il y avait son kiosque, où ses oeuvres furent exposées plusieurs années durant. Nombre d'artisans et d'artisanes ont également profité de cette visibilité au Festival des Isles pour y faire connaître leurs oeuvres.

Maurice Desjardins, dentiste de profession, est bien connu pour s'être adonné à la marqueterie, plus de quinze ans durant, ayant été soutenu par le célèbre Jean-Marie Gauvreau de l'École du meuble de Montréal. Il a réalisé une cinquantaine d'oeuvres de qualité.



Édith Martin

Photo : Annette Dumas

Édith Martin, artisane réputée, petite-fille d'Hormisdas Marin (premier maire de la Ville), décédait le 25 novembre 1993 à l'âge de 74 ans. Ses grandes murales tissées décorent l'entrée du Centre culturel de Trois-Pistoles, de l'hôpital Sainte-Anne-des-Monts; c'est elle qui a tissé les rideaux de scène du Centre culturel de Rivière-du-Loup, de l'auditorium des Polyvalentes de Squatec et de Trois-Pistoles. Elle fut des premières exposantes au Salon des Métiers d'art de Montréal. Elle a exposé ses oeuvres, non seulement au Québec, mais même en Europe. Grâce à elle, l'artisanat était élevé au rang de l'art. « Ses pièces murales, ses voilures, ses écharpes, ses foulards et même ses simples cravates produisaient un chatoyement de couleurs et de lumières qui évoquaient les lupins de son jardin et le coloris de nos forêts automnales » (Jean Drapeau, homélie prononcée lors de ses funérailles à Trois-Pistoles)⁸.

Aux noms de nos artisans célèbres, ajoutons ceux de deux filles du Notaire Hervé Rousseau : **Mariette Rousseau-Vermette**, née à Trois-

Pistoles en 1926, bien connue comme peintre-lissier : elle a étudié aux Beaux-Arts de Québec. Ses tapisseries lui ont valu une réputation internationale, de même que ses fameux rideaux de scène du John F. Kennedy Center for the Performing Arts à Washington, ceux du théâtre du Centre national des Arts à Ottawa, sans oublier ceux de l'Eisenhower Theatre à Washington ni ceux du Théâtre Maisonneuve à Montréal. Elle travaille toujours à son atelier de Sainte-Adèle.

Quant à **Yolande Rousseau-Rioux**, née à Trois-Pistoles en 1910, elle est connue tant comme peintre que comme céramiste. Elle a exposé au Centre culturel canadien de Paris, au pavillon de l'humour de Terre des hommes en 1967, au Centre Notre-Dame avec le Frère Jérôme, au Salon du Printemps du Musée des Beaux-Arts de Montréal (1959 et 1963). Elle fut membre de la Guilde canadienne de 1961 à 1980. Elle habite maintenant Montréal.

Michelle Chéné et **Françoise Sasseville**, de l'entreprise Chéné-Sasseville, se sont illustrées dans les beaux produits Tisserin.

Un autre artisan mérite d'être ici mentionné : **Louis Desjardins**, qui affiche sous la raison sociale de Louis Cuir. Natif de Trois-Pistoles, fils de Maurice et de Françoise Desjardins, il est l'exemple typique de l'artisan-cordonnier. Depuis trois ans, il se spécialise surtout dans la sculpture de bijoux, utilisant comme matériau l'os d'original, dont il tire un tas d'objets marqués au coin de l'imagination et du bon goût : boucles d'oreilles, pendentifs, épinglettes, etc.

Les ébénistes de **La Gagnonnière** (Georges-Henri, Micheline et Serge Gagnon) se spécialisent dans la fabrication artisanale de meubles de style provincial, Louis XIV, Louis XVI et Napoléon.

La photographie pratiquée par certains est relevée au rang de l'art. C'est le cas notamment de **Pierre D'Amours**, natif de Trois-Pistoles. Ayant beaucoup voyagé, particulièrement en Afrique, en Haïti, au Nicaragua, il a découvert le corps noir, qu'il exploite abondamment pour ses nombreuses expositions : il en compte une trentaine jusqu'à ce jour. Il travaille en collaboration avec les auteurs haïtiens, Émile Ollivier et Dany Laferrière, dont il illustre certaines oeuvres.

Gilles Gaudreau, né à Trois-Pistoles, possède une formation en arts visuels, en photographie et en production audiovisuelle. Nous le trouvons dans plusieurs champs d'activité, tels le tourisme, l'industrie et le commerce. Ses photos artistiques sont régulièrement exposées dans les expositions publiques régionales. Il vient de publier en 1997, en collaboration avec Victor-Lévy Beaulieu, aux éditions Trois-Pistoles, le livre intitulé *Trois-Pistoles et les Basques, le pays de mon père*⁹.

Emmanuel Rioux



8.3 Vie théâtrale

Un lever de rideau sur les premières manifestations théâtrales depuis le début de la seigneurie Jean Riou à Trois-Pistoles est quasi impensable. Aussi, dans les pages suivantes, nous nous attarderons plutôt sur des souvenirs de théâtre un peu plus contemporains. Que l'Histoire nous le pardonne! Mais cet exercice nous démontre combien vivante fut la vie culturelle en nos murs. Et comme il demeure encore des témoins vivants de ces soirées mémorables, nous voulons donc leur rendre hommage pour leur apport à la vie artistique et culturelle de Trois-Pistoles afin qu'elle soit transmise jusqu'à nous et à nos descendants au fil des décennies... pour la suite des choses.

Première institution d'enseignement supérieur, et parce qu'une salle de spectacle y était aménagée, le Couvent de Jésus-Marie, à la fin du siècle dernier, a probablement été le premier lieu à offrir des représentations théâtrales à l'époque. On y a joué, sous les bons offices des religieuses, des pièces du répertoire classique, notamment.

Même qu'en 1928-29 des garçons se sont retrouvés sur les planches du théâtre du Couvent. En effet, rapporte *l'Écho des Basques* (vol. 4, 1983), un groupe d'étudiants, sous la direction du frère Théogène, y avait interprété les pièces *Saint Tarcisius* et *Futur prêtre et Petit Roi*.

Déjà au cours des années 1920, le deuxième étage de l'édifice qu'est l'Hôtel de ville aujourd'hui était un lieu de théâtre. On y accueillait notamment les tournées de théâtre burlesque de la troupe de Jean Grimaldi. La troupe de théâtre dramatique de Fred Ratté y a joué également dans les années 1930. L'édifice présentait de même, à cette époque, des pièces interprétées par des fils et des filles de Trois-Pistoles.

Les Femmes savantes en 1951.

De gauche à droite : Lisette Larrivée,
Marie-Dina Chiasson, Francine Tremblay,
Ghislaine Guérette, Odette D'Amours,
Louise Dumas, Marthe Bélanger,
Denise Larrivée, Jacqueline Bérubé,
Lise Beaulieu, Golette Paré.

Source : Louise Dumas.



« Le Barbier de Séville »
joué en 1927, au couvent
de Jésus-Marie.

Première rangée :
Pierre Sirois,
Charles Morency,
Hervé Larrivée,
Lionel Deschênes,
Henri Riou,
Charles-Eugène Roy,
Oscar Beaulieu.

Deuxième rangée :
Philippe Riou,
Maurice Rioux,
Gonzague Bérubé,
Omer Michaud,
Omer Dionne,
Louis-Philippe Bérubé,
Georges-Henri Lindsay,
Roland Rioux.



Source : Denis Bérubé.

Avec la construction du Centre paroissial en 1944, la Ville était désormais dotée d'une salle plus grandiose favorisant davantage l'émergence de représentations théâtrales et de spectacles de variétés.

Entre 1950 et 1960, de nombreuses soirées Lacordaire prenaient l'affiche au Centre paroissial où théâtre, chants, mimes étaient au menu. D'autres groupes, comme l'Institut familial du Couvent, y présentaient également du théâtre à cette époque.

« L'oiseau Bleu » vers 1941.

On reconnaît :
Colette D'Amours,
Jeanne-d'Arc D'Amours,
Huguette Belzile,
Josette Côté,
Janine Larrivée.

Source :
Janine Larrivée-Dumas.



« Ave Maris Stella »
lors d'une soirée Lacordaire
dans les années 50.

Source : Louise Dumas.



Le 28 mars 1960, un événement artistique important a marqué le Centre paroissial : la présentation de l'opéra dramatique *Christine* du compositeur et pianiste originaire de Trois-Pistoles, Alain Gagnon. La distribution était la suivante : Jacqueline Tremblay (Christine), Andrée Bélanger (la mère), Jean-Pierre Gagnon (Réal), Astride Côté (Sophie), Jean Blais (un invité). Les chœurs étaient formés de membres de la Société chorale et de l'Institut familial de Trois-Pistoles. L'équipe technique se composait de Robert Létourneau (décors), Wenceslas Lebel (éclairage), Mme Marcel Belzile (maquillage), Mme Jean Blais (costumes). La mise en scène était signée Stalan Bouchard et Jean-Pierre Gagnon, qui assumait également la direction musicale. Il est à souligner que le spectacle a été présenté un mois plus tard au Foyer-Patro de Rivière-du-Loup devant plus de 1 000 personnes. Avec le succès remporté, il n'est pas étonnant d'apprendre que l'opérette a été enregistrée sur disque.



Opérette au Centre.
Paroissial en 1960.

Source : Louise Dumas.

À la fin des années cinquante, au début des années soixante, issu de la Jeune chambre locale, un groupe de joyeux loustics organisaient des soirées de variétés au Centre paroissial. Pendant quelque cinq ans, les Jean-Paul Bélanger, Guy Lebel, Lionel Lavoie, Yvon Bérubé, Herman Thibault, Lionel Veilleux et d'autres montaient alors de courtes pièces et des sketches souvent inspirés de ce qu'on retrouvait sur disque à l'époque et auquel on ajoutait des couleurs locales. On dit même que le groupe, lors d'une exposition commerciale, avait impressionné nul autre que Jean Grimaldi, en interprétant une chanson mimée.

La Polyvalente de Trois-Pistoles qui, dans ses meilleures années, a accueilli plus de 1700 élèves, a également été un lieu de diffusion du théâtre dans les années 1970, et poursuit toujours dans cette veine mais de façon plus sporadique.

Dès 1974-1975 jusqu'en 1981, le théâtre a été une option académique dispensée à la Polyvalente. Bon an mal an, une quinzaine d'élèves montaient sur les planches, d'abord sous la direction de Jean-Guy Harvey, mais pour la plupart du temps sous celle de Paul-André Ouellet. Par son sens de la répartie, par son implication de tous les instants, par sa générosité et par sa complicité avec tous, Paul-André Ouellet réussissait à communiquer le goût du théâtre. Au cours de ces années, ce ne sont pas moins de trente pièces qui ont été montées. Au répertoire, figuraient des *Fables* de La Fontaine, puis des comédies françaises, des pièces québécoises et trois créations des élèves. Aussi, il faut souligner que les décors, les accessoires, les costumes et la production étaient sous la responsabilité des groupes de théâtre. Finalement, quitte à nous répéter, disons que ces belles heures théâtrales n'auraient pas été possibles sans l'apport exceptionnel du responsable Paul-André Ouellet.



Le Médecin malgré lui
de Molière, mai 1994.

Photo : Emmanuel Rioux

Un autre milieu d'enseignement a marqué le théâtre à l'auditorium de la Polyvalente : le Centre d'éducation des adultes des Basques. Emmanuel Rioux, éducateur au Centre de 1986 à 1994, a pendant cinq ans animé les sorties cour et jardin de cette époque. Ainsi les groupes d'alors nous ont rappelé de grands classiques de la comédie française : *L'Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard, *Le Médecin volant*, de Molière, *La Farce de Maître Pathelin*, de la fin du Moyen Âge, *Le Bourgeois gentilhomme* et *Le Médecin Malgré lui*, de Molière. Chaque année, les groupes obtenaient le concours de l'artiste Suzanne Villeneuve-Rioux pour ses talents à la confection de costumes et de décors inédits. A plus d'une reprise, le groupe est allé présenter sa pièce à Rivière-du-Loup, Saint-Simon, et même à Pohénégamook.

D'autre part, il ne faudrait pas omettre de faire ressortir le travail artistique qui s'est réalisé chaque année dans les classes des différentes écoles primaires du milieu. Car, initier les jeunes et leur donner le coût

de la culture aura été une noble tâche de plusieurs époques. En 1992, sous la direction artistique de l'enseignante Murielle Dubé, l'école Litalien poussait l'audace jusqu'à présenter une comédie musicale. Intitulée *Une ballade dans le temps*, la comédie musicale réunissait sur scène plus de 40 jeunes, comédiens, choristes et musiciens.

Parallèlement à la vie scolaire, d'autres groupes du milieu ont choisi le théâtre comme moyen d'expression ou comme véhicule pour souligner des événements particuliers. Au risque d'en oublier, mentionnons la Maison des jeunes, l'Âge d'or, l'Éveil des Basques, les Filles d'Isabelle. Une de ces occasions spéciales concerne le 300^e anniversaire de Trois-Pistoles. Sur un texte d'Emmanuel Rioux, on représenta sur scène, le 16 mars 1996, l'échange de la « Seigneurie de la Rivière-des-Trois-Pistoles » intervenu entre le seigneur Charles Denys de Vitry et Jean Riou, trois cents ans auparavant.

Mentionnons encore que Trois-Pistoles a été l'hôte du Carrefour théâtre de l'Est du Québec en 1988 et en 1995.

Envolée verbale improvisée
par Marcel Desjardins
et Michel Leblond
à l'Hôtel Manoir.

Photo · Gilles Gaudreau.



Au début des années 1980, l'improvisation faisait son apparition à Trois-Pistoles. Cette nouvelle forme théâtrale a donné lieu à des soirées bien arrosées, où se mêlaient quiproquos, calembours impromptus et calembredaines, au grand plaisir d'un public nombreux. Dans les plus belles années, pas moins de quatre équipes s'affrontaient dans une ligue structurée chaque semaine à l'Hôtel Manoir, sans compter les échanges avec des villes telles que Rivière-du-Loup et Lévis, entre autres. Même qu'en 1983, Trois-Pistoles remportait la coupe Entonnoir dans le Bas-Saint-Laurent. Si d'excellents joueurs ont brûlé les planches de l'Hôtel Manoir, le plus ardent de tous a certes été Michel Leblond qui n'a jamais cessé de performer et de promouvoir cet art. Qui plus est, un participant de cette époque est devenu un jeune humoriste montant de la colonie artistique québécoise : Mario Bélanger qu'on peut voir assez souvent à la télévision.

Puisqu'il est maintenant temps d'aborder le théâtre professionnel qui se fait à Trois-Pistoles, il faut souligner que la troupe Les Gens d'en bas a pris racine ici dans le cadre d'un programme Perspective Jeunesse à l'été 1970 ou 1971. Deux des fondateurs sont issus de la région : Eudore Belzile de Saint-Cyprien et Denis Leblond de Trois-Pistoles. Comme on le sait, la troupe exploite depuis plusieurs années son propre théâtre d'été à Bic, qui jouit d'une excellente réputation dans tout le Québec.

À Trois-Pistoles, le théâtre professionnel a fait son apparition en 1990. Grâce au Service touristique de la Ville et l'implication de bénévoles, une première saison de Théâtre d'été avait lieu au Bar l'Estran. Le spectacle, intitulé *Rue de la Folie*, se composait de cinq courtes comédies de l'auteur français Courteline.

L'année suivante, une corporation sans but lucratif était formée, les Productions théâtrales de Trois-Pistoles, afin de poursuivre sur cette lancée. *La Maison cassée* prenait alors l'affiche. Cette création de Victor-Lévy Beaulieu jouée en première à la salle communautaire du Camping municipal de Trois-Pistoles devait laisser sa marque en province, puisque la pièce a décroché le prix de l'Association des critiques de théâtre pour le meilleur texte de l'année, ainsi que le prix Innovation aux Grands prix du tourisme du Bas-Saint-Laurent. La pièce a été reprise en tournée par le TPQ.

En 1992, première saison du Caveau-Théâtre de la rue Pelletier, on présentait une production d'envergure (comédiens de renom, choristes-musiciens, bande sonore originale), en collaboration avec le Théâtre d'aujourd'hui : *Sophie et Léon*, toujours sous la plume de VLB, inspiré de Léon Tolstoï. Ce fut un véritable succès pour les Productions théâtrales, avec une moyenne de 207 spectateurs par représentation.

Vinrent ensuite *La Nuit de la grande citrouille*, en 1993; *La Grande*



« Rue de la Folie »
au bar l'Estran en 1990.

Source :
Productions théâtrales.



Gilles Pelletier et
Françoise Graton jouant
« L'Héritage »
de Victor-Lévy Beaulieu
en 1996.

Photo : Gilles Caudrean.

déprime en 1994; *Le Bonheur total*, en 1995, pièce dans laquelle Maryse Ouellet, une comédienne de Trois-Pistoles, a incarné la femme-cheval, et enfin *L'Héritage*, en 1996. La première et les deux dernières de ces pièces étaient des créations de VLB.

Avec toutes ces productions, le théâtre d'été à Trois-Pistoles nous a donc permis de voir évoluer sur scène des comédiennes et des comédiens de grande renommée, tels que Aubert Palascio, Jacques Godin, Michèle Rossignol, Nathalie Gascon, Manon Gauthier, Gilles Pelletier, Françoise Graton, et bien d'autres.. Et depuis 1994, le « Festival du théâtre de par chez nous », initiative de VLB et en collaboration avec les Productions théâtrales, vient en quelque sorte couronner les saisons estivales de théâtre, en faisant découvrir des productions originales tant professionnelles que de troupes de notre grande région.

Si aujourd'hui le théâtre à Trois-Pistoles est bien intégré au développement culturel et touristique du milieu, il est à souhaiter que cet effort débouche sur la représentation de spectacles montés par des artistes et artisans du milieu, un de ces jours. C'est la grâce que je nous souhaite.

Merci Louise

C'est toujours un honneur de rendre hommage à quelqu'un... Davantage lorsqu'il s'agit d'une femme comme Louise Dumas dont le talent artistique est aussi grand que son coeur.

Au nom des auteurs et des responsables de l'édition du livre sur Trois-Pistoles, merci à Louise pour son apport incommensurable pour la parution de ces chapitres sur nos 300 ans d'histoire.

Moi comme bien d'autres, par manque de connaissances et d'inspiration, lui avons joué le rôle de la cigale. Mais la fourmi ne nous a pas tenu le discours de La Fontaine. C'est avec générosité, empressement et surtout beaucoup d'encouragement qu'elle nous ouvrait grandes les fenêtres de ses archives personnelles, de ses souvenirs si précis.

Si précis qu'elle et sa soeur Pauline possèdent une collection impressionnante de photographies, riches et documentées qui non seulement ont inspiré mais ont constitué la trame de plusieurs des chapitres de ce livre.

Il m'empresse donc, Louise, de t'exprimer au nom de tous beaucoup de reconnaissance... Afin que ta ferveur en la mémoire collective devienne ce qu'il y a de plus beau, de plus vrai, de plus artistique, de plus mémorable.

Jacques Bilodeau

8.4 *Communications*

Les divers médias d'information à Trois-Pistoles

L'émergence des médias d'information bien pistolois a tardé à se manifester dans le milieu. Mais leur apparition a été aussi importante pour le développement commercial, social et culturel de la région, que l'a été le train au siècle dernier par exemple. Ils ont assurément contribué à des rapprochements, à communiquer de nouvelles idées, de nouvelles façons de faire, bref à se mettre au diapason des tendances de l'heure.

Le journal hebdomadaire Le Courrier de Trois-Pistoles : plus de 35 ans de présence régionale

Le 12 mai 1961 : le tout premier numéro du journal *Le Courrier de Trois-Pistoles* sortait des presses de l'Imprimerie régionale de Trois-Pistoles, qui était alors propriété de Jean-Pierre Gagnon. La calligraphie servant d'identification au nouveau journal avait été dessinée par l'abbé Robert Lebel, qui allait devenir évêque quelques années plus tard. À l'origine de ce grand projet de doter Trois-Pistoles et sa région de son propre journal : un homme portant le poids de son rêve, Marie-Louis Pelletier, fils de Saint-Octave de Métis, qui avait fait ses classes dans les publications rimouskoises et au quotidien *Le Soleil*. Trois-Pistoles ouvrait ses portes et son cœur à son projet, lui permettant de partager le poids de ce grand rêve. La Chambre de commerce de Trois-Pistoles, alors présidée par Patrice Côté, de regrettée mémoire, fondateur de l'entreprise Côté et Godbout, aura été le plus ardent défenseur de ce projet d'envergure.

Des débuts modestes, pour la nouvelle publication : le journal *Le Courrier* était alors de format demi-tabloïd et n'était publié qu'une fois par mois. Il en sera ainsi jusqu'en 1963 alors que *Le Courrier* adoptait le



La une du premier Courrier de Trois-Pistoles.

Source : Louise Dumas.

format tabloïd et devenait bi-hebdomadaire. C'est en 1966 que *Le Courrier* se donnait toute latitude pour compléter son implantation, devenant l'hebdomadaire local et régional de Trois-Pistoles et d'un vaste territoire s'étendant de l'Isle-Verte à Saint-Fabien, englobant même, pendant plusieurs années, toute la région du Témiscouata.

Plusieurs artisans ont collaboré, dans ces années de mise en place du journal d'information. Entreprise d'abord familiale, *Le Courrier* a été l'oeuvre de Marie-Louis Pelletier et de son épouse, Marie-Claire Fournier. Les quatre enfants du couple ont aussi joint les rangs à un moment ou un autre : Denise, Francine, Marcel et Yves. Des artisans de la première heure, nous retenons les noms de Lisette Voyer, aujourd'hui de Saint-Mathieu, qui a été la première employée; Michel Labrie; le journaliste Jean-Pierre Deschênes; les conseillers publicitaires Monique Thibeault et Colbert Lebel; des collaborateurs tels que Yvon Bérubé, Jean-Guy Riou, Gleason Leblond, Serge Ouellet, Patrick Bérubé et plusieurs autres, dont les Langis Fournier, Alain Desjardins, Jacques Bilodeau et Michel Leblond. Le journaliste André Morin faisait son entrée en 1974.

En 1992, *Le Courrier* récemment vendu adoptait une nouvelle identification : *Hebdo-Réveil*, propriété du journaliste André Morin. On reviendra à l'appellation d'origine le 22 octobre 1995. Enfin, en 1994, le journal hebdomadaire des Trois-Pistoles se joignait à la famille des publications Bellavance de Rimouski.

Un témoin privilégié

Depuis plus de 35 ans au service de la région, *Le Courrier* aura été et continue d'être un témoin privilégié et un acteur de premier plan. Par son action, par sa mission, il conserve l'histoire, il la fait partager, il fait en sorte qu'on l'utilise pour faire plus. Depuis plus de 35 ans, le journal *Le Courrier* est présent dans tous les secteurs de l'activité locale et régionale. 36 publications de 1961 à 1963, 72 publications de 1963 à 1966, plus de 1600 publications de 1966 à aujourd'hui. Une évaluation sommaire mais réaliste nous indique que le journal a déjà publié plus de 40 000 pages de vie locale et régionale, un ouvrage impressionnant que nous vous offrons avec fierté en cette année des 300 ans des Trois-Pistoles. Une presse agissante est une presse libre... libre d'oeuvrer pour sa région.



Marie-Louis Pelletier, fondateur du journal *Le Courrier* de Trois-Pistoles.

Photo : *Le Courrier*.

André Morin

Une voix de Trois-Pistoles

Infirmière de formation et reconnue dans le milieu pour son grand esprit humanitaire, notamment pour avoir mis sur pied et dirigé l'Ouvroir à Trois-Pistoles pendant vingt-deux ans, Janine Martin-Hardy fut la première à oeuvrer ici au sein des médias électroniques.



Janine Martin-Hardy
à l'époque de l'ouvroir.

Source : Janine Martin-Hardy.

Le tout a débuté en février 1971, alors qu'elle animait une émission quotidienne sur les ondes de CJFP à partir de Trois-Pistoles. Au début, ses émissions étaient diffusées du Centre culturel et, par la suite, elles le furent de son domicile, où un studio de transmission avait été aménagé. Au menu de son émissions figuraient des services à la population, des nouvelles de Trois-Pistoles et de la région, et même des entrevues. Selon les dates, son émission débutait, par exemple, ainsi : « Aujourd'hui, 27 mai, c'est la fête de s. Augustin de Cantorbéry... »

Par cette expérience radiophonique, Mme Martin n'en était toutefois pas à ses premières armes dans le monde des communications. Auparavant, elle avait déjà signé plusieurs articles dans des revues telles que *Relations*, des revues religieuses, la *Revue des gardes-malades de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal*. A une certaine époque, elle avait même la responsabilité d'un courrier du coeur dans *l'Écho du Bas-Saint-Laurent* à Rimouski. Mme Martin signait alors sa chronique hebdomadaire sous le pseudonyme de « Marie-Brigitte ».

Celle qui a siégé au Conseil national de la santé et du bien-être social du Canada de 1974 à 1976, Janine Martin-Hardy a donc agi comme journaliste-correspondante de Trois-Pistoles pour la station CJFP et la télévision CKRT/CIMT de Rivière-du-Loup pendant seize ans. Au cours de cette période, jamais elle n'a manqué une séance du

conseil à l'Hôtel de ville. Aussi, plusieurs se souviennent de ses nombreuses questions, parfois acérées et souvent pertinentes. De cette époque, retenons en plus que Mme Martin a été la première à Trois-Pistoles à oser utiliser le style éditorial dans ses reportages, avec ses prises de position qui ne laissaient pas de place à l'équivoque.

Le Tout Par Tout

Le journal *Tout Par Tout* origine de la fin des années 1970, alors qu'un projet intitulé la « relève économique des Basques », parrainé par la SER des Basques, oeuvrait en faveur de la relève agricole et d'initiatives économiques de jeunes de la région. *Le Tout Par Tout* est donc apparu sous la forme d'un bulletin de liaison pour promouvoir les activités de ce projet.

Peu de temps après, l'idée de transformer ce bulletin en un journal communautaire a fait son chemin. Suite à un sondage auprès de la population, et consultation d'organismes du milieu à l'appui, la publication d'un nouvel outil de communication pour pallier les carences en information de l'hebdomadaire *Le Courrier* était devenue nécessaire. Avec l'appui logistique du CLSC des Basques et l'octroi de quelques subventions glanées ici et là, le journal communautaire était lancé. Une brochure de format 8 1/2 po sur 11 po était polycopié et distribué gratuitement.

Environ un an plus tard, le *Tout Par Tout* était imprimé sur du papier journal et présenté dans un format semi-tabloïd. Dès lors, des efforts constants étaient consentis pour la recherche de collaborateurs dans toutes les municipalités desservies par le journal. Même que des ateliers de formation en communication, journalisme et photographie, étaient organisés dans le souci d'offrir une information la plus complète possible dans une présentation soignée.

Il faut mentionner qu'une des principales orientations du *Tout Par Tout* consistait à rendre accessible l'information, notamment en distribuant le journal gratuitement à toute la population et en lui fournissant l'aide technique, si nécessaire, pour véhiculer ses opinions et ses communiqués.

En 1983, le format tabloïd était adopté et le journal figurait déjà comme l'un des chefs de file à l'Association des médias écrits communautaires du Québec. Le ministre des Communications de l'époque, Jean-François Bertrand, était même venu à Trois-Pistoles visiter les locaux du journal et discuter de son développement avec ses principaux artisans.



Le tout Partout et Radio Basques
présenté par Amélie Desjardins.

Photo · Gilles Gaudreau.

Par la suite, le *Tout Par Tout* vint à paraître toutes les deux semaines. Sur le plan publicitaire, cette nouvelle fréquence permettait des entrées de revenus plus importantes, compte tenu que l'apport financier en subventions périlait. A l'interne, la publicité a donné lieu à plus d'un débat. D'un côté, on trouvait le clan des puristes pour qui la publicité commerciale était symbole de désinformation et de décadence intellectuelle et, de l'autre, ceux qui croyaient que l'apport financier en publicité était l'unique choix afin de poursuivre la mission du journal : rendre accessible l'information, susciter l'émergence d'opinions, favoriser les prises de position et les débats d'intérêt public.

Même si tous les efforts possibles de rationalisation avaient été consentis, à la fin de 1984, le glas allait bientôt sonner. Le 4 décembre parut le premier numéro hebdomadaire du journal. Son seul et unique d'ailleurs!

Il faut comprendre que la structure communautaire du journal, qui avait été jusque-là un exemple de fierté sur le plan de la propriété collective et de la prise en charge d'un milieu, fut également son talon d'Achille. La structure communautaire facilitait-elle la venue d'actifs et de capitaux de sources diverses pour relancer le journal?

Quoi qu'il en soit, le *Tout Par Tout* a tout de même joué un rôle important dans la vie sociale et culturelle du milieu. Il faut également souligner l'implication de ses artisans et les sacrifices qu'ils ont consentis, parfois rétribués, le plus souvent bénévoles : les Jean Desjardins, Robert Bilodeau, André Bilodeau, Marcel Desjardins, Jacques Bilodeau, Gilbert D'Amours, Renée Bérubé, Marie-Josée Hudon, Gilles Gaudreau, Daniel Bilodeau, Pierre Belzile, Pierre-Paul Malenfant, Robert Belzile, et tous les autres grâce auxquels le *Tout Par Tout* a fait partie de notre histoire.

Un studio de radio

Parallèlement aux activités du journal, Info-Basques a oeuvré à partir de 1981 à la réalisation d'émissions radiophoniques. Ces émissions d'information étaient enregistrées localement et diffusées sur les ondes de la radio communautaire de Rimouski, CKLE-FM.

Avec la mise en ondes de CION-FM de Rivière-du-Loup, la radio communautaire du Grand-Portage, un studio d'enregistrement était aménagé dans les locaux du journal le *Tout Par Tout*. En plus de collaborer aux bulletins de nouvelles de la station, la région produisait des émissions d'information et des émissions musicales.

Par ailleurs, la radio CJFP de Rivière-du-Loup a également exploité son propre studio à l'Hôtel de ville dans la seconde moitié des années 1980. Une émission d'une heure était alors produite à Trois-Pistoles.

Et la télévision...

Avec l'arrivée de la câblodistribution à Trois-Pistoles au milieu des années 1980, Trois-Pistoles résolvait plusieurs de ses accidents géographiques quant à la réception des ondes. Ailleurs le câble a toujours donné lieu à l'implantation de télévisions communautaires. Mais, à Trois-Pistoles, l'idée fut reprise un peu plus tard, soit au début des années 1990. Le tout a tellement fermenté qu'un deuxième groupe devançait le premier et, sous l'approbation du propriétaire du câble, des émissions télévisées apparaissaient sur le Canal 2, au début de 1994. Le tout aura duré deux ans ou presque.

Somme toute, au terme de ces 300 ans d'histoire, il n'y a plus aujourd'hui de véritables médias d'appartenance pistoloise à Trois-Pistoles. Toutes les télévisions, toutes les radios, tous les journaux peuvent être vus, entendus et lus à Trois-Pistoles. Il reste que Trois-Pistoles est un fief à qui il faut redonner son fief..

Jacques Bilodeau

8.5 *Institutions et personnalités universitaires*

Trois-Pistoles connaît depuis 1931 une authentique vie universitaire. C'est alors que l'Université Laval décide d'implanter ici sa Station biologique du Saint-Laurent. Rien comme un témoin d'alors, le Dr Stanislas Déry, pour nous en parler de façon compétente. Nous reproduisons donc dans nos pages son texte, d'abord publié dans *L'Écho des Basques* (vol. 7, 1986, p. 19-30). Par ailleurs, c'est l'inspecteur Épiphanie Litalien, alors maire de Trois-Pistoles, qui en 1933 implantait la célèbre École de langue française de Trois-Pistoles, sous la direction de l'Université Western de London, Ontario. Paul Dumas nous en dresse un important tableau historique. Pour compléter cette section, il m'a paru tout aussi indiqué d'évoquer brièvement certains personnages universitaires natifs d'ici ou qui y ont exercé leur profession.

■ *Station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles (1931-1939)*¹

Qui se rappelle la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles, une institution scientifique que l'on croyait promise à un avenir prestigieux et qui, malheureusement, n'a eu qu'une existence très éphémère ?

J'ai accepté avec grand plaisir de livrer ici des souvenirs personnels sur le sujet et, plus spécialement, sur les circonstances qui amenèrent la fondation de la station biologique et le début de ses activités.

Signalons d'abord que, au début des années trente, on comptait trois stations biologiques dans les provinces maritimes du Canada, dont celle de St. Andrews, N.B., qui était dirigée par le Dr Huntsman, biologiste de réputation internationale, avec qui mon père s'était lié d'amitié. Par contre, on ne trouvait aucune de ces stations biologiques dans



Une des nombreuses prises
à la Station Biologique.
Le Poisson Lune que nous
présentent fièrement
Robert Lindsay,
Raymond Deschesnes et
Jean-Louis Tremblay

Source : S.H.G.T.P.

la Province de Québec, ni dans l'estuaire du Saint-Laurent. On devine facilement que, dans ces circonstances, les hommes de science ne tardèrent pas à réclamer l'établissement d'une station biologique dans le Saint-Laurent. Pour ne mentionner que ceux-là, parlons de Mgr Philius Filion, supérieur du Séminaire de Québec, recteur de l'Université Laval et président fondateur de la Société Provancher d'histoire naturelle du Canada, l'abbé Alexandre Vachon, professeur à la Faculté des sciences de l'Université Laval, mon père, le docteur David-Alexis Déry, originaire de Trois-Pistoles. Au surplus, la Société Provancher avait même, vers 1925, créé parmi ses membres un comité qui devait procéder à un inventaire sur les besoins biologiques du Saint-Laurent et recommander aux autorités gouvernementales et universitaires la création d'une telle station biologique. Je crois même me rappeler que, vers le même temps, mon père qui était très impliqué dans la Société Provancher d'histoire naturelle avait prononcé des causeries sur le sujet devant divers organismes, entre autres, devant le Club Rotary de Québec.

Parmi ceux qui avaient à coeur l'établissement d'une station biologique dans le Bas-Saint-Laurent, il y aurait lieu de mentionner aussi le Dr Georges Préfontaine de Montréal, décédé tout récemment, alors attaché à l'Institut de biologie de l'Université de Montréal et qui, au cours de ses vacances, chaque été, venait à Trois-Pistoles. Comme bien d'autres, il déplorait l'absence d'une station biologique dans le Bas-Saint-Laurent, et l'ignorance totale dans laquelle se trouvaient nos gens sur les trésors biologiques de notre beau fleuve, plus particulièrement dans la région du Saguenay. Le Dr Préfontaine, un érudit et un homme de science de réputation internationale, était apparenté par sa mère à la famille Lindsay et avait même vécu, pendant un certain temps, à Trois-Pistoles. Précisons qu'il était le cousin de notre concitoyen le capitaine Robert Lindsay.

Toujours est-il que, à l'automne de 1930, les autorités de l'Université Laval, sous la gouverne de son recteur, Mgr Philius Filion, décidaient en principe la fondation d'une station biologique du Saint-Laurent, institution qui devait être rattachée à la Faculté des sciences de l'Université Laval, et dont on ignorait encore où elle serait située.

A cette fin, au cours de l'hiver de 1931, à la demande des autorités de l'Université Laval, le Dr Déry se rendait aux États-Unis, plus spécialement à Wood's Hole, dans l'État du Massachusetts, siège de l'Institut océanographique du même nom, dont on a bien parlé récemment, puisque c'est de cet endroit qu'ont originé les recherches qui devaient permettre, d'abord de localiser l'épave du Titanic, et ensuite

d'en recueillir des photographies très révélatrices prises à plus de 10 000 pieds de la surface de l'océan Atlantique.

Vers le même temps, le Dr Déry avait eu plusieurs rencontres avec son ami le Dr Huntsman, alors directeur en chef des laboratoires biologiques fédéraux, avec qui il avait discuté de l'endroit le plus propice à l'établissement d'une telle station.

Je suis de ceux qui croient que c'est à la suggestion du Dr Huntsman, au temps où il était directeur de la station biologique fédérale de St. Andrews, N.B., qu'il fut décidé que c'est à Trois-Pistoles que serait établie la station biologique du Saint-Laurent, le Dr Huntsman basant apparemment sa recommandation sur les conditions spéciales qui prévalent à Trois-Pistoles et dans toute la région de l'embouchure du Saguenay.

Au printemps de 1931, l'Université Laval décidait que la station biologique du Saint-Laurent serait établie à Trois-Pistoles. Au surplus, l'Université se portait acquéreur d'une maison située à l'entrée du quai de Trois-Pistoles, jusqu'à ce moment-là propriété de la succession de feu J.-Alfred Bérubé, marchand de Trois-Pistoles et père de Gonzague et Émile Bérubé. Il nous paraît intéressant de signaler que cette maison, si elle n'est pas déjà centenaire, aurait été bâtie dès le début du siècle, probablement par un nommé François Lévesque, navigateur professionnel, un personnage légendaire de la région à cette époque.

Dans la même ligne de pensée, l'Université faisait également l'acquisition, toujours au quai de Trois-Pistoles, de la résidence d'été d'un M. J.-Henri Paquet de Québec qui avait passé plusieurs étés à cet endroit. Henri Paquet était alors copropriétaire, avec son frère Arthur, du théâtre Auditorium de Québec, devenu subséquemment le Capitole. Cette résidence devait être utilisée pour héberger les professeurs, les étudiants et tout le personnel de la station biologique.

Pour compléter l'installation, les autorités de l'Université Laval faisaient même construire, à proximité de la résidence des professeurs, une petite chapelle pouvant recevoir une cinquantaine de personnes.

Dès la fonte des neiges cette année-là, on commençait les transformations nécessaires aux deux immeubles que l'Université Laval venait d'acquérir au quai de Trois-Pistoles, soit les résidences Bérubé et Paquet.

Pour ce qui est de la résidence Bérubé, les travaux furent confiés à un menuisier-charpentier expert de Trois-Pistoles, Simon Lavoie, qui fut assisté dans son travail d'un autre expert menuisier-charpentier, Jean-Baptiste (John) Dumas. On commença d'abord par soulever l'é-difice pour y ajouter un étage au sous-sol et on refit tout l'intérieur.

Le sous-sol devait servir à des viviers pour garder les prises qu'on ferait en mer et le deuxième et le troisième étages devaient servir pour des laboratoires. Les transformations que l'on avait effectuées à l'édifice, suivant les plans de l'architecte J.-S. Bergeron de Québec, qui devait abriter la station biologique, étaient à ce point importantes qu'on avait même recouvert les planchers des laboratoires d'une feuille de plomb.

Cela nous amène à la fin du printemps de 1931 qui marqua le début des activités proprement dites de la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles. On devine facilement l'enthousiasme qui devait accompagner sa création dès le printemps de 1931.

Mgr Filion et l'abbé Vachon étant très anxieux de voir débiter les travaux de la station, on découvrit que, par coïncidence, nn des villégiateurs de Trois-Pistoles, le Dr Stanislas Gaudreau, père de Mme Fernande Gaudreau-Dufresne, s'absentait pour un voyage prolongé en Europe. A la demande des autorités universitaires, le Dr Gaudreau consentait à mettre à la disposition de la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles son yacht, le S.V.M.Y. Rhéa, un croiseur de 38 pieds, qui pouvait accommoder huit passagers.

Un détail à signaler, c'est que, comme il n'y avait personne de disponible, on me confia la charge de capitaine du Rhéa pour la saison de 1931.

Sauf erreur de ma part, le personnel pour le fonctionnement de la station biologique à l'été de 1931 était le suivant : l'abbé Alexandre Vachon, qui devait plus tard devenir recteur de l'Université Laval et archevêque d'Ottawa, agissait comme directeur de la station, alors que mon père, le Dr David-Alexis Déry, dentiste, était assistant-directeur. Le personnel de la station était complété par le Dr Georges Préfontaine, le Dr Joseph Risi, professeur de chimie à la Faculté des sciences de l'Université Laval à Québec, le Dr Rosario Potvin (professeur à l'Université Laval, père du Dr Laurent Potvin dont l'épouse, Colette, est la fille de feu Épiphanie Litalien, ancien inspecteur d'écoles et ex-maire de Trois-Pistoles), Jean-Louis Tremblay, professeur de chimie à la Faculté des sciences de l'Université Laval, Louis-Paul Dugas, étudiant à la même Faculté, qui, subséquemment, devenait vice-recteur de l'Université de Sherbrooke. Tous ces hommes de science et leur famille devenaient des résidants de la grève de Trois-Pistoles dès cette année-là, et quelques-uns le sont demeurés plusieurs années durant. Ajoutons les noms de Paul-Émile Fiset, étudiant en médecine et qui se proposait de se spécialiser en biologie, l'abbé Adrien Gagné, l'abbé Arthur Robitaille, botaniste et professeur au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, et le P. Asselin, professeur de sciences naturelles au Séminaire de Joliette, etc. Sans compter le personnel administratif, soit

les abbés Oscar Bergeron et Camille Morissette du Séminaire de Québec, qui agissaient comme procureur et économiste respectivement, et le signataire de ce texte, comme capitaine du vaisseau Rhéa.



Source : S.H.G.T.P.

Le coordonnateur des travaux de la station cette année-là était Jean-Louis Tremblay, dont nous avons parlé plus haut. Enfin, Jean-Baptiste (John) Dumas était celui à qui on avait recours chaque fois que se présentaient des petits problèmes locaux à solutionner.

Nous parvenions tant bien que mal à être assez actifs au cours de l'été 1931, nous permettant même plusieurs excursions entre Tadoussac et Rimouski, à bord du Rhéa, lequel on avait réussi à équiper d'un treuil de fortune que nous utilisions pour traîner un chalut au fond du fleuve en face des Escoumins et en d'autres endroits. J'ai même des souvenirs très agréables de ces petites excursions que nous faisons une couple de fois par semaine. Quant au treuil de fortune que l'on avait réussi à équiper sur le bateau, il n'était pas motorisé, il fonctionnait à force de bras. Nous avions aussi à notre disposition certaines pièces d'équipement que le Dr Huntsman nous avait prêtées, à la demande du Dr Déry.

Un détail intéressant à signaler, c'est que, dès l'été de 1931 qui marquait la première année de fonctionnement de la station biologique, celle-ci avait eu la visite de plusieurs personnages prestigieux dans le domaine des sciences. Mentionnons le Dr Kyle, de l'Université d'Édimbourg, que l'abbé Vachon avait réussi à amener à Trois-Pistoles, de même que le Dr Arthur Rousseau, alors doyen de la Faculté de médecine à l'Université Laval. Je crois me rappeler que le Dr Huntsman avait même visité la station cet été-là. On s'accordait généralement pour qualifier la station biologique du Saint-Laurent comme « l'une des plus célèbres fondations de l'Université Laval »

Est-il nécessaire de dire que, durant tout l'été de 1931, la station biologique elle-même et la résidence des prêtres bourdonnaient d'activités. L'on y constatait un va-et-vient continu de professeurs et d'étudiants de diverses Facultés des sciences de l'Université Laval ou de l'Université de Montréal, et même d'autres institutions, qui étaient intéressés à venir passer quelques jours pour constater l'esprit magnifique qui animait tout le personnel et voir de quelle façon nous avions commencé nos activités avec les moyens de fortune dont nous disposions.

Nombreux sont les étudiants et les hommes de science qui sont passés par la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles au cours des saisons 1931 à 1937. Parmi ceux-là, il faut mentionner Roger Gaudry, alors étudiant en chimie à l'Université Laval, qui devint plus tard recteur de l'Université de Montréal et qui joue encore, sur le plan international, un rôle où il nous fait honneur. Sans oublier Arthur Labrie, Aristide Nadeau, Dominique Gauvin, Lucien Rinfret, le Dr Jean Pigeon, Lucien Gravel, Malcolm Vachon, Richard Bernard, les abbés Dolbec et Gagnon, etc.

Signalons ici la construction d'un bateau destiné à faire la cueillette du matériel dans les alentours de Tadoussac et du Bas-Saint-Laurent. Ce bateau fut construit aux Chantiers maritimes de Newport,



Rhode Island, du nom de John Hand. Il s'agissait d'un magnifique vaisseau de quarante-six pieds de long, à la construction duquel l'Université n'avait rien épargné et qui était équipé de tout ce qu'il y avait de plus moderne pour recueillir du matériel en mer.

Nous en sommes rendus à la saison de 1932. Signalons d'abord que l'Université Laval ne manqua pas l'occasion de célébrer dignement le lancement du navire *Laval S.M.E.* au début du printemps de 1932. Le premier commandant fut le capitaine Omer Bélanger de Rivière-Trois-Pistoles, et l'ingénieur Philippe Filion de Saint-Laurent de l'île d'Orléans.

Parmi les capitaines à commander le *Laval S.M.E.*, il faut mentionner, en plus du capitaine Omer Bélanger, deux apprentis pilotes maintenant à leur retraite, soit Paul-Émile Cloutier et André Lachance.

Le Laval S.M.E. faisant son entrée dans le port de Trois-Pistoles lors de son voyage inaugural, fin juin 1932. On aperçoit le brise-lames démolí, quelques années plus tard.

Source : S.H.G.T.P.



On devine facilement la réception sympathique que les gens de Trois-Pistoles réservèrent au *Laval S.M.E.*, quand il arriva à son port d'attache, les derniers jours de juin 1932. Je ne crois pas exagérer en disant que, durant toute la saison de 1932, chaque fois que le bateau *Laval S.M.E.* était accosté au quai de Trois-Pistoles, c'était une procession continue de gens qui étaient de passage et qui voulaient visiter et admirer ce bijou de construction navale.

Les activités de la station biologique du Saint-Laurent ne tardèrent pas à révéler aux autorités universitaires qu'une station biologique dans la région de Trois-Pistoles serait, par la force des choses, limitée dans son utilité, vu l'absence de pêcheries commerciales dans la région.

Au surplus, il faut se rappeler qu'en 1936 le Québec s'était doté d'un nouveau gouvernement et que l'un de ses ministres les plus influents n'était nul autre que Camille Pouliot, ministre des Pêcheries et député d'un comté de la Gaspésie. Ceci explique probablement la déci-

sion des autorités de l'Université Laval de diminuer les activités de la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles et de s'associer graduellement à celles d'une autre station biologique de beaucoup plus d'envergure que le gouvernement décidait de construire à Grande-Rivière, apparemment sur les recommandations de M. Pouliot.

C'est ce qui amena l'Université Laval, dès 1937, à songer à fermer la station biologique de Trois-Pistoles et à déménager une partie de l'équipement et du personnel à Grande-Rivière, où l'on était à compléter l'installation d'une autre station biologique.

A cette fin, probablement au cours des étés 1937-1938, le *Laval S.M.E.* diminue de beaucoup ses activités dans la région de Trois-Pistoles pour aller travailler davantage dans la Baie des Chaleurs et sur les côtes de la Gaspésie.

Point n'est besoin d'insister sur la déception qui s'empara de tous les gens de Trois-Pistoles de voir diminuer les activités à leur station biologique et de constater le départ d'une partie du personnel pour Grande-Rivière.

Durant sa courte existence, la station biologique du Saint-Laurent avait publié un rapport annuel de ses activités, qui comportait les résultats d'études effectuées à la Station.

La station biologique du Saint-Laurent est donc disparue définitivement de Trois-Pistoles depuis le printemps de 1940.

Que reste-t-il de tout cela aujourd'hui ?

La maison qui abritait la station biologique est encore à Trois-Pistoles, propriété de Rodrigue Pelletier qui y passe l'été. La résidence des professeurs et du personnel est maintenant la propriété de Mme Juliette Pelletier-Émond qui l'habite l'été.

Quant à la petite chapelle, elle a été démantelée vers 1943, transportée à Québec par camion et reconstruite à Maizerets, en banlieue

Petite chapelle sur son site d'origine.
Source : S.H.G.T.P.





de Québec, où l'on s'en sert pour une colonie de vacances, propriété du Séminaire de Québec.

Pour ce qui est du *Laval S.M.E.*, l'Université Laval le vendait en 1944 à la marine canadienne qui s'en servit à divers usages dans les ports d'Halifax et de Saint-Jean de Terre-Neuve pendant la guerre.

Quelle ne fut pas ma surprise quand, vers 1945, alors que j'étais officier dans la marine canadienne, j'aperçois tout à coup une magnifique vedette, toute peinte de gris, et qui vient nous apporter le courrier, à l'endroit où nous étions à l'ancre. Quelques minutes me suffirent pour reconnaître l'ancien *Laval S.M.E.*

Le *Laval S.M.E.* était vendu par la marine canadienne en 1947 à un nommé Francis Joseph Bagg, un pêcheur de Baie-des-Isles à Terre-Neuve. Enfin, pour clore ce chapitre sur une note tragique, précisons que le *Laval S.M.E.* brûlait à son port d'attache le 18 avril 1950.

Je conserve précieusement plusieurs photographies, témoins de cette époque de la station biologique. Je conserve aussi jalousement des photos qui nous permettent de constater que plusieurs jeunes étudiants pistolois d'alors ont agi comme « matelots » sur le *Laval S.M.E.* Pour ne nommer que ceux-ci : Raymond Deschênes, Aubin Morin, Laurent Létourneau, Rodolphe Boucher, Armand Lévesque, Gaston Rousseau qui devait faire carrière comme pilote du Saint-Laurent (Québec-Les Escoumins).

Un autre document que je suis fier de posséder, c'est l'original d'une mosaïque des dirigeants et du personnel de la station biologique du Saint-Laurent, lors du début des activités en 1931.

Je ne serais aucunement surpris que, encore aujourd'hui, on trouve dans quelques coins cachés de la Faculté des sciences de l'Université Laval ou de la station biologique de Grande-Rivière des spécimens ou des captures effectuées par le personnel de la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles.

Qui nous dit aussi que dans ces mêmes endroits ne sont pas conservés les résultats de recherches et d'expériences effectuées à la station biologique du Saint-Laurent à Trois-Pistoles, au temps où cette organisation promettait d'être un fleuron à la gloire de l'Université Laval et de Trois-Pistoles?

En terminant, je m'en voudrais de ne pas exprimer ma reconnaissance à trois collaboratrices : Yvette J.-D'Amours, Ginette Michaud et Louise Dumas, qui m'ont assisté d'abord dans mes recherches et ensuite dans la rédaction de cet écrit. Leur aide précieuse a simplifié beaucoup mon travail.

Stanislas Déry, c.r., coroner à la retraite

■ *École de langue française de Trois-Pistoles*

« La grande valeur des cours d'été de Trois-Pistoles, c'est la façon dont ils lient plus étroitement les peuples du Canada »

(Le T. H. Louis Saint-Laurent, 7 mars 1951)

En 1997, une institution bien ancrée au cœur de Trois-Pistoles fête son 65^e anniversaire de fondation. Il s'agit de l'École de langue française de Trois-Pistoles ou, comme on les appelait, les Cours d'été.

The University of Western Ontario

La fondation, en 1863, du Huron College, école de théologie anglicane, est à l'origine de cette université située à London, Ontario. En effet, c'est en 1878, sous le nom de Western University of London, que The University of Western Ontario voit le jour.



University College :
Un des bâtiments
originaux du campus et
le symbole de The
University of Western
Ontario.

Source : Paul Dumas.

En 1881, les premiers cours de lettres sont dispensés aux étudiants. Une école de médecine est fondée, en 1882, par un groupe de médecins de London; elle deviendra une faculté en 1913.

À partir de 1908, l'expansion de Western est constante. En effet, c'est à cette époque qu'elle devient non confessionnelle.

De nombreux collèges se sont affiliés à l'université au fil des ans. Il y a le Brescia College, collège catholique fondé par les Ursulines en 1919; l'Assumption College de Windsor devenu, depuis, l'Université de Windsor; le Waterloo College of Arts qui est aujourd'hui l'Université Wilfrid Laurier (la faculté des sciences du Waterloo College of Arts est devenue l'université de Waterloo); et finalement, le séminaire du St. Peter's College de London s'affilie à Western en 1939 et devient, par la suite, King's College. Les collèges Huron, Brescia et King's font maintenant partie intégrante de l'université.

L'architecture des édifices originaux du campus, dont le plus ancien est University College, est de style gothique moderne. Quant aux nouveaux bâtiments, ils furent construits de manière à s'harmoniser avec ce style architectural.

The University of Western Ontario fut l'un des premiers établissements scolaires à offrir, à une clientèle anglophone, des cours de français intensifs dès l'été 1933, soit ceux de Trois-Pistoles.

L'École, ses débuts, son histoire



Dr William Sherwood Fox
(1878-1967).

Source : Corporation de l'École de
langue française de Trois-Pistoles.

Un soir de mai 1933, Épiphané Litalien (1889-1964), alors maire de Trois-Pistoles et inspecteur régional pour le département de l'Instruction publique, reçoit une visite qui allait marquer l'histoire pistoloise. Ce soir-là, Melvin E. Basset (c. 1890-1942) et Herbert E. Jenkin (c. 1892-1965), qui détestait que l'on ajoute un « s » à la fin de son nom, se présentent à M. Litalien, munis d'une lettre d'introduction de l'abbé Alexandre Vachon, directeur de la Station biologique de Trois-Pistoles. Ils lui exposèrent alors l'idée d'implanter à Trois-Pistoles des cours d'été de français pour étudiants anglophones. D'où leur venait cette idée? Un petit retour en arrière s'impose afin d'en connaître l'origine.

L'idée d'établir une école d'immersion française revient au Dr William Sherwood Fox (1878-1967). M. Fox, qui compte parmi ses ancêtres des Canadiens français, caressait depuis ses jeunes années le rêve d'établir, dans un milieu uniquement francophone, des cours d'été où de jeunes anglophones pourraient apprendre le français et connaître la culture canadienne-française.

Durant l'été de 1900, après sa graduation de l'Université McMaster, il visite le Québec avec un confrère d'université, monsieur Jacob Nicole. Durant ce voyage, il a l'occasion d'acquérir une plus grande

facilité dans l'utilisation de la langue française. C'est à ce moment qu'il prend la résolution de faire bénéficier d'autres personnes de ce qui l'a séduit durant ce voyage.

Son premier contact avec notre région, il le doit encore à son grand ami Nicole. En 1927, il viennent tous les deux à Saint-Simon pêcher au Club Feuille d'Érable où, paraît-il, il « eut succès extraordinaire »¹. Et en passant par Trois-Pistoles, il y voit le lieu idéal pour concrétiser son rêve de jeunesse. Mais les circonstances ne lui permettent pas de le réaliser dans l'immédiat.

À l'été de 1930, il passe encore une partie de ses vacances dans le bas du fleuve. C'est grâce à ce voyage qu'il acquiert « la conviction que l'école d'été de Western pour le français devrait être sur la rive sud à une grande distance en aval de la capitale provinciale »² [traduction].

De retour à London, M. Fox fait face à certaines résistances de la part de quelques membres de l'université; n'oublions pas que nous sommes en pleine crise économique. Pour régler ce problème, il fait appel à un groupe de médecins canadiens-français du comté d'Essex, tous anciens gradués de Western. Il explique que son objectif est de permettre à Western de contribuer à la compréhension nationale. Il suggère à ces médecins qu'une contribution de leur part permettrait de défrayer les dépenses d'exploration afin de découvrir le lieu répondant le plus à ses attentes. Un chèque de 500 \$ lui parvient peu de temps après.



Dr Herbert E. Jenkin et
le Dr Melvin Basset
(C. 1890-1942).

Source : *École de langue française
de Trois-Pistoles.*

Les craintes se dissipent alors, et M. Fox choisit pour sa mission d'exploration deux hommes de confiance. Il s'agit du directeur du département de langues romanes, le professeur Melvin E. Basset, et de son assistant, le professeur Herbert E. Jenkin.

Munis des recommandations de M. Fox, nos deux éclaireurs se mettent en route. Dans ses directives, M. Fox exprime certains éléments essentiels, absents des programmes d'autres écoles. Ainsi que le plus important, soit le fait que les étudiants devraient habiter dans des familles francophones.

Ils visitent les localités de Montmagny, Saint-Jean-Port-Joli, Trois-Pistoles, Saint-Simon de Rimouski et finalement Rimouski.

Revenons à cette soirée de mai 1933 où furent tracés les premiers jalons de ce qui allait devenir une institution à Trois-Pistoles. Après l'exposé de nos deux prospecteurs, M. Litalien et son épouse acceptent de participer à ce projet avec un enthousiasme qui ne se démentit jamais.

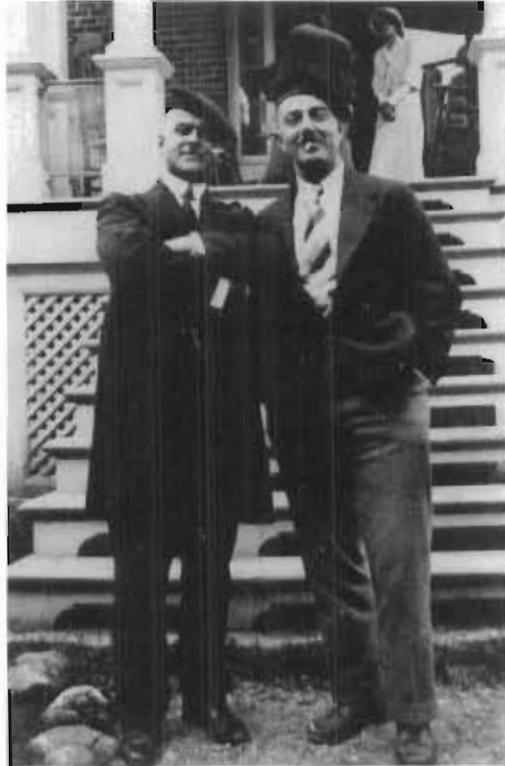
Monsieur Litalien avait déjà connu une telle expérience. En effet, en 1928, M. Taft, frère de l'ancien président des États-Unis, le principal d'une école américaine de Watertown, N.Y., plaça à Trois-Pistoles quelques-uns de ses élèves désireux de se perfectionner dans notre langue. M. Litalien leur donnait quotidiennement deux heures d'enseignement, en plus de leur offrir chambre et pension. Cette expérience se répéta en 1929 et en 1930. Notons que nous ne pouvons voir de relation entre ces cours et ceux que le Dr Fox voulait mettre sur pied à Trois-Pistoles.

Dès leur retour, ils remettent leur rapport : tout compte fait, Trois-Pistoles est l'endroit idéal. Cette ville leur offre tout ce que M. Fox souhaite et même plus. Entre autres, un milieu exclusivement francophone, la présence du chemin de fer et un climat fortifiant et bon pour la santé.

Suite à l'approbation de Western, madame Litalien voit au logement du premier groupe d'étudiants. Un petit problème se pose dès le début. Les hôtes, de qui elle espérait une grande collaboration, se montrent réticentes, du moins au début, du fait que leurs enfants entreraient en contact avec des personnes non-catholiques et parlant une langue étrangère. Leurs craintes se dissipèrent suite à l'intervention du chanoine Louis Côté, curé de l'époque. Ce dernier était favorable à ce projet.

Le 31 mai 1933, The University of Western Ontario décide d'établir son école d'été de français à Trois-Pistoles du 3 juillet au 25 août, pour un total de huit semaines. L'école sera sous la supervision des professeurs Jenkin et Basset. M. Jenkin, « Jenk » comme il se faisait appeler

familièrement, sera aussi responsable de l'enseignement et son salaire sera approximativement de 140 \$. De plus, le Dr Fox le nommera directeur de la French Immersion School, poste qu'il occupera jusqu'en 1959. En cette première session, M. Jenkin sera assisté, dans son poste de directeur, d'un comité administratif composé du professeur Bassett, du Dr Fox, du Dr Kingston et du Dr Neville.



Dr Epiphane Litalien
(1889-1964)
et le Dr Herbert E. Jenkin
(1892-1965).

Source : *Colette Litalien-Pokorn*.

Vingt-six étudiants s'inscrivent à cette première session, alors que l'université en espérait une douzaine. Toutes les provinces canadiennes étaient alors représentées. Ces étudiants auront à déboursier eux-mêmes tous les frais rattachés à ces cours. Les frais de scolarité sont fixés à 10,00 \$. Quant aux frais de pension et d'hébergement, ils sont de 6,00 \$ par semaine. En plus des cours offerts à Trois-Pistoles, l'université offrira aussi, durant l'été de 1933, des cours de français à University College, sur son campus de London. Alfred Petrie, qui reviendra en 1934, faisait partie de ce premier contingent d'étudiants. Pour lui, l'expérience pistoloise « fut un point crucial » [traduction] dans sa vie.

À la date prévue pour leur arrivée, vers les 14 h, une demi-douzaine d'étudiants arrivèrent sur le « local », les autres étant arrivés en voiture. Dès leur arrivée, M. Litalien les reçoit et les dirige vers leur famille d'accueil.

Étudiants de la 1ère session
(1933) en compagnie
d'Épiphané Litalien.
Nous reconnaissons :
Marian McColl,
Margaret Escott-Beal,
Alfred Petrie,
Margaret McKellar;
Mary Barnes, Kathleen Milligan,
Madeleine Roddick,
Gordon Crozier;
Irene Bebensee, Ruby Hamlyn,
Leah Jones, Iva McMullen,
Angela Kerr, Ruby Stauffer,
Albert Bartley, John Holmes,
Dons Padden, Larry McCabe,
Elizabeth McCabe,
John Peckham,
Marian McGrath.

*Source : École de langue
française de Trois-Pistoles.*



Les cours se donnent au couvent des Soeurs de Jésus-Marie, et cela jusqu'en 1953. Les étudiants ont deux heures de classe le matin, chaque jour, à l'exception du dimanche. Pour leur permettre de profiter de la marée haute, les cours sont parfois reportés en après-midi. Habituellement, durant cette période, les étudiants ont l'occasion d'améliorer leur français par des contacts avec la population et par des activités moins scolaires. Le soir, les familles d'accueil organisent différentes activités.

L'université préconise, pour son enseignement à Trois-Pistoles, la conversation en français. La théorie fait place à la pratique. On donne des cours de phonétique, de diction, de composition orale. Il se donne aussi des dictées afin d'exercer et de former l'oreille.

Dans une lettre du 28 février 1934, M. Litalien résume fort bien les progrès réalisés et l'atmosphère de cette première session :

J'imagine que les résultats obtenus ici par les étudiants de l'été dernier ont pesé dans la balance en faveur de la continuation des cours, ce dont je ne suis nullement surpris car j'ai été à même de suivre, depuis le jour de l'arrivée à celui du départ, les progrès réalisés par le groupe, progrès qui ont dépassé nos espérances. Au cours des premières

conversations en français, il fallait parler bien lentement, très lentement même en martelant chaque syllabe et ensuite... attendre la réponse qui le plus souvent n'était faite qu'après bien des hésitations. À la fin des cours il n'en était plus ainsi, les hésitations étaient moins fréquentes et il y avait des progrès sensibles dans la prononciation et surtout on nous comprenait bien lorsque nous parlions.

Les récréations et les veillées en famille, toujours agrémentées de chants canadiens du bon vieux temps, n'ont pas été non plus étrangères aux résultats obtenus. (...) Puis, à mesure que passaient les jours, les relations entre Londoniens et Pistoliens (sic) devenaient plus intimes, les liens d'une véritable amitié s'établissaient et voilà pourquoi des larmes furent versées de part et d'autre lorsque sonna l'heure du départ³.

Le succès de la première session fut tel que quarante et un étudiants s'inscrivaient pour la deuxième session en 1934.

En 1935, le fondateur, le Dr Sherwood Fox, visite sa création et prend part aux cérémonies de clôture qui eurent lieu le 28 août.

À partir de 1938, lors de la cérémonie de clôture, des coupes sont remises aux plus méritants. Cette pratique se perpétue toujours.

En 1941, les cours d'anglais sont fondés.

Je me permets d'apporter, ici, une petite précision. Il serait très intéressant de raconter l'histoire de l'École année après année mais l'espace étant limité, je me limiterai aux faits les plus significatifs.

Le dixième anniversaire de fondation des cours d'été fut marqué par un événement inattendu. Charles Dollard, de la Fondation Carnegie de New-York, fut tellement impressionné par l'École qu'il recommanda à la fondation d'octroyer des bourses afin de permettre à des étudiants d'universités des différentes provinces du Canada de pouvoir suivre les cours de français ou d'anglais à Trois-Pistoles. Ces bourses, au nombre de 26, totalisaient un montant de 2 500 \$ annuellement. Elles furent remises de 1943 à 1947.

En 1944 et 1945, le gouvernement ontarien envoie des groupes de professeurs de français, à Trois-Pistoles, dans le but de perfectionner leurs connaissances de la langue française.

Un changement important se produit en 1946 ou 1947. Le nombre de semaines allouées pour une session passe à sept au lieu de huit semaines.

En 1949, un nouveau cours se donne à Trois-Pistoles. Il s'agit des cours bilingues de peinture.

À partir de 1953, les religieuses de Jésus-Marie ne peuvent plus accueillir les étudiants dans leurs locaux du couvent et les cours déménagent à l'école Notre-Dame-des-Neiges. Jusqu'en 1956, les céré-

monies d'ouverture et de fermeture se tiennent dans la grande salle de cette école au lieu de celle du couvent.

Au début des années cinquante, vu le nombre croissant d'étudiants, l'École embauche plus de professeurs. Ceux-ci logent à la Grève Fatima dans ce qu'on nomme « le rond des professeurs ». Ce lieu sera durant de longues années leur résidence estivale.

Le 21 août 1957, on fête le 25^e anniversaire de fondation de l'École au Centre paroissial. Cette salle devient, jusqu'en 1970, le lieu où se tiennent les cérémonies d'ouverture et de clôture des cours d'été.

Après vingt-sept années de loyaux services, le Dr Jenkin prend sa retraite comme directeur après la session de 1959. De 1950 à cette date, son bureau était à l'Hôtel Manoir. Il était, pour reprendre les mots de son successeur, « admiré par la communauté, vénéré par le personnel et aimé de ses étudiants. » Son successeur est Théophile Casaubon, professeur à l'École.

Le règne de M. Casaubon sera marqué par quelques changements d'importance. En effet, en 1962, face à la demande des étudiants et pour rester compétitif vis-à-vis les autres écoles de langues, la durée des sessions passe de sept à six semaines. Les étudiants désiraient avoir au moins deux semaines de vacances avant de recommencer l'université. Cette décision s'avéra bien fondée car dès 1967 le gouvernement accorde de l'argent à l'École pour une durée de six semaines. De plus, son bureau se déplace à l'École Notre-Dame-des-Neiges où il demeurera jusqu'en 1967.

Durant le mandat de son mari, Mme Casaubon se fait un devoir de recevoir, chaque été, toutes les familles d'accueil pour un thé l'après-midi.

Les années soixante sont des plus éprouvantes, au niveau émotionnel, pour l'école de langue. Entre 1964 et 1967, elle voit disparaître trois de ses fondateurs. Le Dr Litalien décède en 1964, suivi du Dr Jenkin en 1965 et finalement en 1967 c'est au tour du Dr Fox de nous quitter.

Après dix-sept années de service, M. Casaubon abandonne l'École pour devenir assistant du doyen au Althouse College de The University of Western Ontario. Il revient, à l'occasion, donner des conférences aux étudiants durant la saison estivale et aussi avec d'autres groupes durant l'hiver.

De 1967 à 1970, Frederic Harper devient directeur. Depuis 1969, les cours ont lieu du lundi au vendredi inclusivement. Les étudiants peuvent alors profiter d'une fin de semaine complète. C'est durant ces années que l'École commence à développer son excellent programme

culturel.

De 1968 à 1970, la direction et les cours déménagent leurs pénates à l'École Litalien.

À partir de 1971, Gilles Gagnon occupe le poste de directeur et il le sera jusqu'en 1973. Durant son mandat, plusieurs changements se produisent au hénéfice de l'École. À partir de 1971, toutes les activités se déroulent à la Polyvalente de Trois-Pistoles. De plus, des animateurs sont engagés à partir de 1972. Ceux-ci sont chargés d'organiser des mini-excursions et de diriger des groupes de conversation. Leur rôle s'intensifiera au fil du temps.

Par contre l'événement crucial se produit en 1971. C'est à ce moment qu'est créé, par le Département national du Secrétariat d'État (actuellement Patrimoine Canada), le programme national de bourses pour les cours de langue seconde. La gestion de ce programme est confiée au Conseil des ministres de l'Éducation (Canada). L'École de Trois-Pistoles en bénéficie dès le début. Le tableau suivant permet de voir le nombre de bourses versées pour les étudiants désirant venir à Trois-Pistoles.

Année	1971	1981	1986	1991	1994	1996
Bourses	148	286	330	337	365	340

Source : Carmen Gauthier, secrétariat du Conseil des ministres de l'Éducation (Canada)

En 1972, c'est la fin de l'école de peinture, après vingt-quatre sessions.

M. Gagnon prend une année pour aller étudier en Europe, en 1973, et c'est Wilfrid Parisien, un professeur pour les cours d'anglais, qui le remplace à la direction de l'École.

Par la suite, de 1974 à 1976 et en 1978, la direction est confiée à Félix Atance. En 1976, l'université décide d'ajouter une deuxième session : l'intersession ou session de printemps. Celle-ci se déroule du 10 mai au 18 juin et 96 étudiants universitaires s'inscrivent. Cette nouvelle session accroît la popularité de l'École.

En 1977, l'université crée la nouvelle faculté de l'éducation permanente (Part-Time & Continuing Education), à laquelle appartient l'École depuis le printemps 1978.

M. Atance prend une année sabbatique en 1977 et l'intérim est confié à deux professeurs d'expérience. Au printemps, il s'agit de Marielle Belzile et, à l'été, la direction est confiée à Gabriel Gagnon.

John Metford devient directeur de l'École en 1979 et le demeure jusqu'en 1984. C'est sous son mandat que se déroule un événement de la plus haute importance dans l'histoire de l'École de langue française de Trois-Pistoles. Cette institution pistoloise célèbre, en 1982, son cinquantième anniversaire de fondation.

Ces fêtes se déroulent du 11 au 15 août inclusivement. De nombreuses activités sont organisées. Une soirée retrouvailles permet à d'anciens étudiants et membres du personnel de reprendre contact. Claude Léveillé et Pauline Julien offrent deux spectacles d'une qualité remarquable. Une exposition regroupant des oeuvres de Louise Dumas, Claude Dumont, Anne-Marie Leduc-Guérin, Pauline Veilleux, Hendrikus Bervoets, Alan Dayton et Wanda Sawicki-Kutac, se tient du 23 juin au 25 juillet à la McIntosh Gallery sur le campus universitaire de London. Cette exposition d'artistes de grand talent sera aussi présentée à la Polyvalente de Trois-Pistoles du 6 au 18 août.

De plus, une cérémonie des plus importantes se tient à l'église Notre-Dame-des-Neiges de Trois-Pistoles. Le dimanche 15 août 1982, c'est la Collation des grades. The University of Western Ontario remet des doctorats honorifiques en droit (*honoris causa*) à trois personnalités canadiennes qui se sont illustrées à la mise en oeuvre ou au développement du bilinguisme et du biculturalisme. Il s'agit de Gabrielle Léger, de Gérard-E. Pelletier et de Théophile Casaubon. Pour la première fois de son histoire, cette cérémonie a lieu à l'extérieur du campus londonien.

L'Université en profite pour remettre un certificat de mérite à un certain nombre d'organismes pistolois et d'individus, entre autres à des dames-hôtes, dont l'apport a été particulièrement significatif tant par sa qualité que par sa durée.

David Reed remplace M. Metford au poste de directeur de 1985 à 1988.

De 1988 à 1992, Jean-Paul Brunet est directeur en poste à London. En 1989, Maurice Vaney est nommé pour occuper la même fonction mais à Trois-Pistoles. C'est la première fois qu'un résidant de Trois-Pistoles est nommé à ce poste.

En 1989, l'École instaure une troisième session de cours. Elle se déroule du 13 février au 24 mars et sept étudiants s'inscrivent. Elle s'adresse à de jeunes étudiants venant de terminer leur secondaire dans une école fonctionnant selon un calendrier trimestriel et désirant acquérir des crédits universitaires. Aucune bourse n'est offerte pour cette session. L'Université répète cette expérience en 1990 et 1991, mais elle doit l'abandonner faute d'inscription. En 1990, l'École adopte son nom actuel.

Les Directeurs de l'École de langue française de Trois-Pistoles :

- Dr Herbert E. Jenkin (1933 à 1959);
- Théophile Casaubon (1960 à 1967);
- Frederic Harper (1967 à 1970),
- Gilles Gagnon (1970 à 1972);
- Wilfrid Parisien (1973),
- Félix Atance (1973 à 1976 et 1978);
- Marielle Belzile (printemps 1977);
- Gabriel Gagnon (été 1977);
- John Metford (1979 à 1984);
- David Reed (1985 à 1988);
- Jean-Paul Brunet (1988 à 1992) et
- Maunce Vaney (1989 à nos jours).

Source : Corporation de l'École de langue française de Trois-Pistoles.



À partir de 1992, M. Vaney occupe seul le poste de directeur et il est assisté de Maryanne Giangregorio.

En 1995, le nombre de semaines pour une session est réduit à cinq, suite à une décision de la part du Conseil des Ministres de l'Éducation (Canada) qui réduit les bourses pour les cours de langue à cinq semaines.

La clientèle de l'École se diversifie énormément depuis quelques années. En effet, de plus en plus d'étudiants sont d'origine asiatique, sud-américaine et caribéenne, ou originaires du Moyen-Orient, de l'Europe Centrale et de l'Europe de l'Est. Cela vient s'ajouter au multiculturalisme canadien auquel elle était habituée.

Depuis quelques années, l'École commence à diversifier son marché. Elle offre des cours de français sur mesure à des compagnies, des semaines intensives à des personnes désirant rafraîchir leur connaissance du français et des semaines préparatoires avant le début des sessions pour des étudiants débutants en langue française. Elle recrute aussi une clientèle aux États-Unis, au Mexique et même en Angleterre.

La Corporation de l'École de langue française de Trois-Pistoles

La distance entre London et Trois-Pistoles étant considérable, The University of Western Ontario devait pouvoir compter sur une équipe

locale à laquelle elle pourrait facilement se référer pour l'accueil des étudiants, l'hébergement, la location des locaux et pour toute autre question courante.

C'est pour répondre à ce besoin que, dès 1935, un comité consultatif était formé. Ce premier comité se composait de huit personnes, tous des notables de la ville. Il s'agissait de l'inspecteur régional Épiphane Litalien, en tant que président; du notaire Eugène Boucher, comme secrétaire-trésorier; de Louis-Philippe Breton, de Jean-Baptiste Deschênes, du Dr Octave Lacroix, de Willy Lindsay, de René Rioux et du notaire J.-Hervé Rousseau, ce dernier se faisant toujours un devoir et un plaisir de diriger sa fanfare à l'arrivée des étudiants.



Photo de groupe incluant les étudiants de la 64^e session des cours de français, ceux de la 56^e session de cours d'anglais ainsi que le personnel de l'École de langue française de Trois-Pistoles.

Source : Paul Dumas.
Photo : Studio Gil.

Peu d'informations précises nous sont parvenues concernant ce comité consultatif qui fut actif jusqu'au moment de son remplacement par la Corporation des cours d'été en 1968. Les informations que nous possédons nous proviennent des brochures remises aux étudiants chaque année depuis 1934. D'ailleurs, il ne s'agit que des noms des membres. Pour décrire ce comité, je me suis fié à cette source un peu imprécise.

M. Litalien en restera le président jusqu'au moment de son décès en décembre 1964. Au fil des années, ce comité regroupe de plus en plus de personnes intéressées aux cours d'été. Vers 1948-49, la responsable des familles d'accueil, madame Louis-Ernest Dionne, se joint à ce comité.

Dans l'ensemble, ce comité voyait au bon fonctionnement de certaines activités organisées durant les sessions de cours. Entre autres, il s'occupait de l'accueil des étudiants et du personnel, du placement des étudiants chez les familles d'accueil, d'aider le personnel à se loger. De plus, il organisait des réceptions protocolaires lors de la visite de dignitaires à Trois-Pistoles. Ajoutons que la présence des membres du comité était requise lors des cérémonies d'ouverture et de fermeture des cours.

À partir de 1954, un comité consultatif adjoint est formé. Ce comité se composait d'une vingtaine de personnes et jouait à peu près le même rôle que le comité consultatif. J.-Ernest Allard en assure la présidence jusqu'en 1966, date à laquelle François Côté prend la relève.

1968 marque une étape importante dans l'histoire de la corporation. En effet, c'est le 14 février 1968 que la corporation reçoit ses lettres patentes sous le nom « Les Cours d'Été de Trois-Pistoles Inc. ». L'enregistrement s'effectue le 1^{er} avril 1968.

La corporation remplace officiellement le comité consultatif le 30 juillet 1968. L'exécutif se compose de François Côté, président; de Léon D'Amours, vice-président; de Émilio Fortin, trésorier; de Élisée Rioux, secrétaire; de Mme Louis-Ernest Dionne et du Dr Raymond D'Anjou, directeurs.

La Corporation conserve le même rôle mais de nouveaux mandats s'ajoutent. Entre autres, augmenter la visibilité de l'École en produisant un dépliant publicitaire en 1970. En avril 1972, elle présente au gouvernement fédéral un mémoire d'une douzaine de pages intitulé : « *Mémoire présenté au gouvernement fédéral afin d'obtenir le statut d'école nationale* ».

À partir du début des années '70, certains groupes d'étudiants viennent à Trois-Pistoles durant la saison hivernale, pour perfectionner leur connaissance du français. Théophile Casaubon accompagne, de 1972 à 1982, des étudiants de la faculté d'éducation de The University of Western Ontario. Durant leur séjour à Trois-Pistoles d'une durée de deux semaines, ils enseignent dans les classes des écoles primaires avec des « professeurs-modèles », pour reprendre les mots de M. Casaubon. Un autre professeur de l'École de langue, Carl Theodore, professeur à l'école de pédagogie de l'Université de Toronto, vient lui aussi avec des groupes d'étudiants, pour une durée d'une semaine, qui habitent dans des familles. Ces étudiants étaient ici pour apprendre à enseigner et voir ce qu'est une école totalement française, mais sans faire d'enseignement.

D'autres groupes viennent aussi à Trois-Pistoles, comme le Collège Brown de Toronto qui envoie ici, durant plusieurs années, des hôtessees de l'air intéressées à perfectionner leur français. Certains autres se composent de fonctionnaires gouvernementaux. En 1973, 173 étudiants, répartis en six groupes, viennent à Trois-Pistoles. Ce nombre correspond aux étudiants d'une session régulière. La Corporation doit donc voir à les loger et à trouver les professeurs prêts à les accueillir dans leur classe.

Après dix années de service au sein du comité consultatif et de la Corporation, François Côté cède, en 1978, la présidence à Claude Dumont qui l'occupera jusqu'en 1981.

En 1982, sous la présidence de Charles Pelletier, l'École fête son jubilé d'or. La Corporation doit donc s'impliquer activement dans l'organisation de ces fêtes qui s'avèrent majestueuses.

M. Pelletier est remplacé par Ghislain Bélanger, de 1988 à 1990, cédant sa place à Michel Miousse. Depuis 1991, Pierre Beaulieu occupe ce poste.

La ville de Trois-Pistoles accorde, à compter de 1987, un support direct à la Corporation en rendant disponible, à temps partiel, Michel Rioux du services des loisirs. M. Rioux agit à titre de coordonnateur au sein de la Corporation. Celui-ci, avec la collaboration du directeur de l'École, s'affaire activement au développement des services pour l'École et des marchés possibles.

Cette disponibilité d'une personne permet de voir au suivi régulier des dossiers, de dynamiser le milieu pistolois, d'augmenter la visibilité de l'École, d'être à l'affût des subventions accordées et de promouvoir les avantages de notre École.

De plus, la Corporation se dote d'un plan stratégique de développement dont l'objectif est de : « Permettre un développement durable de l'enseignement des langues à Trois-Pistoles, ce qui implique de :

1. Mieux répondre aux besoins de la clientèle et l'augmenter de façon significative;
2. Développer une vision d'affaires entre The University of Western Ontario et la Corporation de l'École de langues;
3. Développer de nouvelles alliances stratégiques afin de percer de nouveaux marchés à prioriser¹. »

Déjà des résultats concrets de cette stratégie d'alliance se font sentir. En effet, l'École de langue française de Trois-Pistoles crée un nouveau partenariat avec d'autres universités entre autres aux États-Unis (University College de Buffalo), au Mexique (Université Nationale

Autonome du Mexique et avec d'autres universités mexicaines) et en Angleterre (University of Manchester Institute of Science and Technology).

La Corporation offre aussi, depuis quelque temps, des cours d'anglais adaptés aux besoins de sa clientèle. En effet, les entreprises de services de la région peuvent bénéficier de cours faits sur mesure pour eux. De plus, les jeunes enfants peuvent suivre, durant la saison estivale, des cours d'anglais faits spécialement pour leur donner une base dans cette langue.

Tout compte fait, on peut dire que la corporation respecte le but fixé il y a plus de soixante ans par le comité consultatif : favoriser l'expansion de l'École de langue française.

Les présidents de La Corporation de l'École de langue française de Trois-Pistoles :

J.-E. Allard (1957 à 1966),
François Côté (1967 à 1978),
Claude Dumont (1978 à 1981),
Charles-Eugène Pelleuier (1981 à 1988),
Ghislain Bélanger (1988-1989),
Michel Mousse (1990-1991),
Pierre Beaulieu (1991 à nos jours).

Source : Corporation de l'École de langue française de Trois-Pistoles.



Familles d'accueil et logement

Un des atouts majeurs de notre École est que les étudiants résident dans des familles durant leur séjour à Trois-Pistoles. Il s'agit d'un avantage qui leur permet de mieux se familiariser avec notre langue et notre culture.

C'est Mme Épiphanie Litalien qui, la première, eut la charge de recruter des familles d'accueil capables d'héberger des étudiants anglophones. En 1933, chaque famille ne recevait qu'un étudiant. Parmi les premières, nous retrouvons, entre autres, Mmes Joseph Renouf, Frédéric Michaud, Anatole Rioux, René Rioux, Mathias Michaud et Louis-Ernest Dionne.



Mme Louis-Ernest Dionne
recevant son diplôme
en 1978.

Source :
Chislaine Dionne-Bézule.

À partir des années quarante, Mme Louis-Ernest Dionne prend en charge le recrutement des familles d'accueil. Elle devait communiquer avec celles qu'elle avait ciblées, les rencontrer et visiter leur demeure.

Mme Dionne, en plus d'en être responsable, agit à titre de dame-hôtesse de 1933 à 1962. Je me permets ici de parler un peu plus de cette dame exceptionnelle.

En 1933, lorsqu'elle accepta de prendre une étudiante, Margaret Escott-Beal, Mme Dionne avait déjà sept enfants et un autre en route. Durant les trente années où elle fut dame-hôtesse, sa maison fut un lieu de rassemblement où l'on mangeait, conversait et chantait dans la langue de Molière. Sa demeure était toujours pleine. En plus de sa famille et des étudiants anglophones, elle se permettait de prendre d'autres pensionnaires pour la saison estivale.

En 1948, Mme Dionne devait préparer et servir cinquante-six repas trois fois par jour. Toute sa famille participait à la tâche. Jean-Yves Gosselin, lanceur pour le club de base-ball de Trois-Pistoles, se plaisait à dire : « Je n'ai jamais vu autant d'ouvrage fait par si peu de monde en si peu de temps⁵ ».

Pour elle, les cours d'été de The University of Western Ontario furent « sa raison d'être, sa raison de servir son pays, sa race et son Dieu, sa joie de participer à la grande cause du biculturalisme. »⁶ C'est pour tout cela qu'elle devint docteur en droit « honoris causa » de The University of Western Ontario en 1978.

À partir de 1954, une pénurie de familles d'accueil oblige la direction de l'École à loger les étudiants ailleurs que dans des familles. Elle décide donc de loger certains étudiants à l'hôtel Manoir. Quelques-uns y prennent leur repas tandis que d'autres ne font qu'y dormir. Les étudiants peuvent aussi y avoir chambre et pension. Cette pratique se poursuivra jusqu'en 1967. Par la suite, de 1968 à 1971, c'est avec permission, s'il manque de familles, que des étudiants pourront y loger.

L'arrivée de la session du printemps oblige la responsable, en l'occurrence Mme Dionne, à recruter des familles d'accueil pouvant accueillir des étudiants durant les mois de mai et juin.

En 1982, pour cause de maladie et après cinquante ans de services pour l'École, Mme Dionne prend une retraite bien méritée. Madeleine Bouchard-Lévesque accepte de la remplacer comme responsable des familles d'accueil. Elle sera assistée dans cette tâche par Andrée Lagacé durant trois années. Madame Lévesque cède sa place en 1994 à Janine Martel qui s'occupe, tout comme ses prédécesseures, de voir un logement d'environ 400 étudiants annuellement dans près de 80 familles d'accueil.

Certificats honorifiques remis
aux dames hôtes lors du 50^e
de l'École de langue.

Source : S.H.C.T.P.



Pour de nombreuses familles de Trois-Pistoles, le fait de garder durant quelques semaines des étudiants anglophones, originaires de toutes les provinces du Canada, leur permet de connaître des personnes des plus intéressantes et aussi, selon certaines, d'améliorer leurs conditions de vie.

Les cours d'anglais

Suite à des demandes répétées, à l'insistance du Dr Épiphane Litalien i.e. et à l'inspiration du professeur Herb Stewart, The University of Western Ontario met sur pied, en 1941, des cours d'anglais pour Canadiens français.

Cette première session se déroule du 3 juillet au 27 août, soit une durée de huit semaines. Les étudiants peuvent profiter d'un enseignement magistral de deux heures en avant-midi, six jours par semaine. L'après-midi est consacré à la mise en pratique des notions apprises le matin. Les étudiants sont répartis en petits groupes et conversent avec des groupes d'étudiants anglophones. On parlait les deux langues dans ces ateliers de conversation.

L'enseignement était pratique et se composait de dictées, d'exercices de grammaire, d'élocution et de conversations, de phonétique, de traductions orales et de compositions. Trois professeurs avaient la tâche d'enseigner l'anglais aux étudiants : le directeur H. E. Jenkin, Lillian Porter et Louis Drago. Selon leurs connaissances, les étudiants, une quarantaine, étaient répartis en deux classes : une élémentaire et une avancée. Au fil des années qui suivirent, le nombre de sections passa à trois (élémentaire, moyenne et avancée), puis à quatre, pour revenir aujourd'hui à deux.

En cette première année, les cours furent dispensés à des professeurs du Québec et à des jeunes de Trois-Pistoles. Ces étudiants francophones habitaient dans des familles d'accueil pour la majorité, avec



Photo de la classe avancée
de la 1^{ère} session des cours
d'anglais (1941).

Source : Rolande P-Dumas.

des étudiants anglophones. Cela permettait un meilleur échange entre les deux cultures canadiennes.

À partir de 1942, le gouvernement du Québec envoya, à Trois-Pistoles, une cinquantaine de professeurs désireux de se perfectionner en langue anglaise. Ces professeurs-étudiants bénéficiaient d'une bourse, gracieuseté du gouvernement, couvrant les frais d'inscription et ceux pour la pension. Cette politique gouvernementale se poursuivit jusqu'au milieu des années soixante.

Dès la première session, l'université délivre un certificat d'anglais aux étudiants qui suivent régulièrement les cours et qui réussissent les épreuves orales.

Vers 1955, des bourses couvrant les droits d'inscription et les frais pour le programme de loisirs sont accordées aux étudiants originaires de Trois-Pistoles. Ces bourses proviennent de différents donateurs de la ville (organismes ou particuliers). Notons que le montant couvrait en entier ou partiellement les frais de scolarité et que leur nombre variait selon les années.

Dès 1941, la population de Trois-Pistoles porte un intérêt marqué pour ces cours. Nombreux sont les jeunes Pistolois qui, au moins une fois dans leur vie, suivirent ces cours dispensés par des professeurs d'origine anglophone, et apprirent à aimer la langue anglaise.

Comme complément et suite logique aux cours, l'université offrit, de 1969 à 1972, des cours de méthodologie de l'enseignement de l'anglais langue seconde. Il s'agissait de cours de perfectionnement s'adressant particulièrement aux professeurs du Québec qui enseignaient l'anglais aux niveaux primaire et secondaire. Quelques professeurs de Trois-Pistoles et des environs suivirent ces cours donnés, entre autres, par Wilfrid Parisien.

Ces cours comprenaient un enseignement théorique et pratique. La partie théorique traitait de la phonétique de l'anglais et de ses applications dans la langue parlée. Quant à la partie pratique, elle se donnait sous forme de séminaires touchant à différents aspects de l'enseignement (méthodes d'enseignement, préparation d'exercices, etc.). De plus, au cours de la session, chaque étudiant devait donner une dizaine de leçons, chacune suivie d'une discussion.

Afin de remercier les familles d'accueil, l'École offrit gratuitement, en 1972, à leurs enfants âgés de 12 à 15 ans, la possibilité de suivre les cours d'anglais.

De nos jours, bon an, mal an, environ une trentaine d'étudiants, venant d'un peu partout au Québec, viennent suivre ces cours d'une durée de quatre semaines.

Les cours de peinture

C'est en 1949, grâce à l'initiative de Ernest A. Dalton, peintre torontois renommé, qui trouvait que la lumière de Trois-Pistoles ressemblait à celle de la Provence, que l'école de peinture, organisée par The University of Western Ontario, voit le jour.

La première session se déroule du 7 au 27 juillet 1949, soit une durée totale de trois semaines. Les étudiants au nombre de quatre logeaient à l'Auberge de la Rivière, à Rivière-Trois-Pistoles. Les cours se donnaient, soit au second étage des bureaux de la *Brown Corporation* aujourd'hui l'Hôtel Bienvenue, soit en plein air. La population de Trois-Pistoles et des environs avait l'occasion de les voir à l'oeuvre, que ce soit dans le parc de l'église, à Rivière Trois-Pistoles, au moulin du Petit Sault de l'Isle-Verte et à d'autres endroits pittoresques de notre région.

M. Dalton, instigateur des cours, y enseignait et Ethel C. Byers l'assistait. Lors de la première journée de cours, il réalisa une peinture, durant la période de temps alloué, afin de démontrer à ses étudiants qu'ils pouvaient faire de même.

On offrait ces cours tant à une clientèle anglophone que francophone. D'ailleurs, Anne-Marie Leduc-Guérin, artiste-peintre fort connue de la région, fut étudiante lors de la première session de cours. À partir de 1950 et jusqu'en 1955, Mme Leduc-Guérin fut l'assistante du professeur et s'occupa en même temps du secrétariat de l'école d'été de peinture.

M. Dalton enseigna la peinture pour les deux premières sessions, soit en 1949 et 1950. En 1951, Eric Byrd, A.T.D., de London, le remplaçait à titre de professeur.



Reproduction de la peinture
du professeur Dalton.
Collection Jacques
Morrisette

Photo : Gilles Gaudreau.



Louis Belzile et
Anne-Marie Leduc-Guérin en
compagnie d'étudiants.

Source : Pauline Dumas.

L'année 1952 voit l'arrivée d'un très grand peintre d'origine rimouskoise, à titre d'enseignant. Louis Belzile, diplômé de l'Ontario College of Arts, entre en scène. Ce dernier laissa sa marque et un souvenir heureux au sein de l'école de peinture. En effet, il a transmis son art et l'amour de la peinture aux étudiants durant quatorze années, soit de 1952 à 1965.

Clifford Papké prend la relève de Louis Belzile, en 1966. Il demeure en poste jusqu'en 1971. En 1972, A. M. Urquhart enseigne en cette dernière session des cours de peinture.

À partir des années cinquante et jusqu'à 1970, les étudiants qui sont inscrits au cours de langue (français et anglais) peuvent s'inscrire au cours de peinture, en après-midi, et cela à moindre coût.

D'une durée fixe de trois semaines la première session, elle variera par la suite au gré des années. En 1951, les étudiants peuvent s'inscrire au cours pour une durée de une à sept semaines. De 1952 à 1962, les cours durent jusqu'à quatre semaines. Ils passent à six semaines de 1963 à 1968. Toutefois, il est obligatoire de s'inscrire pour un minimum d'une semaine de 1951 à 1968. En 1969 et 1970, c'est le nombre minimum de semaines de cours obligatoire qui change; il passe à trois semaines. La durée des cours est fixée à six semaines.

Certaines raisons amenèrent The University of Western à interrompre ces cours. Premièrement, les cours de peinture ne correspondaient pas au mandat du programme de bourses qui venait d'être instauré et deuxièmement les se faisaient plus rares. À preuve, ce tableau comprenant les inscriptions de 1959 à 1972.

Années	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72
Nombre d'étudiants inscrits	12	19	14	16	8	14	11	10	6	8*	5**	4***	9	5

* 2 anglophones et 6 francophones

** 1 anglophone et 4 francophones

*** 1 anglophone et 3 francophones

Il est à noter qu'à chaque fin de session un vernissage venait couronner les efforts des étudiants. Ces vernissages permettaient aux autres étudiants et à la population d'admirer les chefs-d'oeuvre de nos artistes.

L'École et la vie culturelle

Dès 1933, les étudiants sont rapidement mis en contact avec la tradition musicale et artistique québécoise. En effet, des veillées familiales sont organisées par les familles d'accueil. Ils peuvent donc entendre et apprendre certaines de nos plus belles chansons folkloriques. Combien de demeures ont longtemps conservé la résonance de chants tels « Alouette », « Malbrough s'en va-t-en guerre », « À la claire fontaine » et bien d'autres ? De plus, les étudiants ont la chance, le 19 juillet 1933, d'avoir parmi eux la poétesse d'origine pistoloise Marie-Eulalie Dumais-Boissonnault. Pour l'occasion, elle adressa à ses auditeurs un poème de son cru qui se lit comme suit:

BIENVENUE-IMPROMPTU

Il est des jours si doux au milieu de la vie,
Si joyeux, si sereins, que la muse ravie,
Veut en commémorer, dans les strophes d'un chant,
Le souvenir heureux, sympathique et touchant.
Voilà pourquoi je viens, rimailleuse inconnue,
Au nom de mes « pays » vous dire « Bienvenue ».
Bacheliers studieux, professeurs érudits,
Filles d'Ontario que j'admire aujourd'hui,
Vous aimez notre verbe! oh! Comme je suis aise,
De vous voir étudier notre langue française⁷.

D'ailleurs jusqu'à la fin des années quatre-vingt, les étudiants apprenaient et chantaient des chansons durant les pauses.

Au fil des ans, l'École offrit des excursions sur la Côte-Nord, à Rimouski, à Rivière-du-Loup ou au Bic, ainsi qu'à l'île aux Basques et au phare de l'île Verte et ce afin que les étudiants puissent mieux connaître notre région et notre histoire.

Durant les années cinquante, la station de radio française CJBR offrait à l'École sa propre émission radiophonique. Celle-ci était animée, en français, par les étudiants.

C'est réellement à partir du début des années 1970 que commence un important programme socio-culturel à l'École. Ce programme donne un reflet de la culture du Québec et de la culture française en général.

Ce programme touche à la fois la chanson, la musique, le cinéma, le théâtre, les expositions d'art. Des débats politiques sont même organisés en présence de députés de différents partis qui viennent expliquer leur option. De plus, des voyages culturels sont organisés. Que ce soit dans Charlevoix, en Gaspésie ou à Québec, chacun de ces endroits permet aux étudiants de mieux connaître et comprendre à la



fois notre culture et notre histoire. Malheureusement, en raison de nombreuses contraintes, seul le voyage à Québec demeure possible. Par contre, de nombreuses petites excursions sont maintenant organisées.

Quant aux spectacles (musique et chansons), de nombreux artistes viennent régulièrement à Trois-Pistoles présenter leur répertoire aux étudiants et à la population pistoloise. Presque tous les grands noms de la chanson sont passés, au moins une fois, par l'École de langue française de Trois-Pistoles pour donner un récital. Entre autres, Gilles Vigneault, Félix Leclerc (1972), Claude Léveillée (1982), Pauline Julien (1972 et 1982), Edith Butler, Renée Claude, Richard et Marie-Claire Séguin, Michel Rivard, Richard Desjardins et Sylvie Tremblay pour ne nommer que ceux-là.

Quelques anecdotes sont rattachées aux spectacles que Gilles Vigneault venait donner à Trois-Pistoles. L'une d'elles mérite d'être racontée. Je laisse Richard Tremblay, responsable du volet spectacle, le faire :

Je voulais avoir Vigneault pour venir chanter, et l'imprésario de l'époque (...) était Frank Furtado. Je lui téléphonais régulièrement pour lui demander d'avoir Vigneault. Puis, il me répondait tout le temps : « Tu sais, depuis quelques années, Vigneault passe ses étés à Natashquan, c'est sacré, on ne peut pas le déloger de là, il veut aller passer son mois de juillet surtout. » Mais, je revenais souvent, souvent à la charge. J'essayais de trouver des dates, soit vers la fin des ses vacances à Natashquan, ou s'il pouvait les écourter de quelques jours pour évidemment aller avec nos dates (...) de session. Puis, un bon jour Frank me dit : « Si tu peux (...) organiser une partie de cartes avec le père de Raoul Roy (...), je suis certain que Vigneault ne pourra résister à la tentation et qu'il va aller chez-vous. » (...) Je vais essayer, je ne peux rien promettre. Je vais sûrement faire l'impossible compte tenu que je veux absolument avoir Vigneault à Trois-Pistoles. Alors, j'ai donc communiqué avec le père de Raoul Roy, je lui ai expliqué la situation et il m'a dit « Ben oui ça me ferait plaisir de jouer aux cartes avec Vigneault ». On a fixé la date, le lendemain j'ai rappelé Frank Furtado pour lui dire c'est arrangé, il y a une partie de cartes d'organisée (...) pour la fin juillet (...). C'est comme ça qu'il est venu. (...) ce que ça dénote ce n'est pas nécessairement l'attachement de Vigneault à une partie de cartes, c'est plutôt un prétexte (...) Pour s'asseoir autour d'une table avec des vieux et les écouter raconter (...)»⁸.

Certains critères particuliers s'appliquent lors du choix d'un artiste. Premièrement, il doit chanter des chansons d'expression française (québécoises ou européennes). Parmi les artistes européens

qui sont venus donner un spectacle à Trois-Pistoles, citons Ricet Barrier, Lucid Beausonge, Anne Sylvestre, Julos Beaucarne. Des artistes d'origine anglophone mais s'exprimant en français, entre autres Jim Corcoran et Karen Young, donnent, à l'occasion, quelques spectacles à Trois-Pistoles. Deuxièmement, les gens sont choisis en fonction de leurs textes. Ceux-ci doivent être de qualité, poétiques et écrits dans un excellent français. Troisièmement, on essaie de choisir des interprètes qui font la vague, qui sont connus et aimés du public. L'École a toujours vu par les spectacles une très bonne façon de remercier la population de Trois-Pistoles pour toute l'aide et les services rendus.

Conjointement avec les spectacles, une autre activité culturelle est mise de l'avant par l'École. En effet, des films sont présentés régulièrement aux étudiants. Ces films, québécois ou français, constituent une autre méthode leur permettant de mieux connaître d'autres aspects de la culture québécoise et française.

Hommages rendus

Dans cette section, je vous parlerai de récompenses reçues par de précieux collaborateurs de l'École de langue française. Premièrement de ceux qui reçurent un hommage particulier de The University of Western Ontario. Deuxièmement des reconnaissances remises par une autre université et pour terminer des distinctions offertes par la ville de Trois-Pistoles.

Trois personnes ayant un lien direct avec notre École reçurent la plus haute distinction qu'une université puisse remettre, soit un Doctorat en droit « *honoris causa* ».

À tout seigneur tout honneur Le premier a qui fut octroyé le titre de Docteur en droit « *honoris causa* », après la fondation de l'École, est Épiphane Litalien. On lui décerna ce diplôme en reconnaissance des efforts qu'il déploya lors de la fondation de l'École et après. C'est à London, le 22 octobre 1943, que lui fut remis cet honneur.

La seconde personne à recevoir cet hommage fut une pionnière des cours d'été. Il s'agit de Mme Louis-Ernest Dionne. La remise du diplôme eut lieu à London, le 7 juin 1978, en présence de toute sa famille à l'exception de sa fille Louiselle retenue par la maladie. Les autorités de l'Université lui remirent ce diplôme pour reconnaître tous les services qu'elle avait rendus à l'École. En effet, Mme Dionne fut dame-hôtesse de 1933 à 1962 et elle s'occupa des familles d'accueil, à titre de responsable, jusqu'en 1982.

Quant au troisième, il fut remis à Théophile J. Casaubon lors de la première Collation des grades tenue à l'extérieur du campus universitaire de London. Effectivement, il reçut cet honneur le 15 août 1982 en l'église Notre-Dame-des-Neiges de Trois-Pistoles en reconnaissance des seize années au service de l'École, à titre de professeur ou de directeur.

Durant la même cérémonie, un bon nombre de dames-hôtesse reçurent des diplômes reconnaissant les services rendus envers les étudiants.

L'Université Laval de Québec sut reconnaître l'importance de notre école de langue et l'implication active pour le bilinguisme canadien de nos deux fondateurs. En 1947, elle remit un doctorat honorifique au Dr Fox. Le Dr Jenkin reçut la même distinction en 1948 à Trois-Pistoles. Il s'agissait de la première Collation des grades que l'Université Laval tenait à l'extérieur de son campus.

Quant à la ville de Trois-Pistoles, elle a rendu hommage à nos fondateurs, à d'anciens étudiants et à certains membres du personnel en les nommant citoyens honoraires. Il y eut, entre autres, le Dr W. Sherwood Fox et G. Edward Hall, un ancien étudiant devenu par la suite président de The University of Western Ontario. Ils reçurent ce titre le 3 février 1964.

De plus, la majorité des directeurs et certains professeurs de l'École le reçurent eux aussi.

Raconter les 65 ans d'histoire de l'École de langue française de Trois-Pistoles est une tâche des plus complexes. En effet, tellement d'événements importants l'ont marquée au cours des années.

Cette École, dont les retombées économiques sont d'environ 1 million et demi de dollars annuellement, a su acquérir une réputation des plus enviabiles au fil des années.

L'École a toujours su s'entourer de professeurs qualifiés. C'est le directeur qui les choisit et la faculté des arts et le département de français de l'U.W.O. approuve son choix. Je me permettrai ici d'en nommer quelques-uns qui nous ont malheureusement quittés : Herbert Jenkin, Achille Ferland (il sera associé à l'École de 1946 à 1968), Clément Paradis, Lucien Desautels, Rolland Legault, Carl Theodore, Jacques Paquet et Gabriel Gagnon.

Elle doit aussi sa réputation au fait que, depuis 65 ans, au-delà de 20 000 étudiants du Canada peuvent considérer Trois-Pistoles comme leur « Alma Mater ». Parmi ces nombreux étudiants, nommons-en quelques-uns qui ont laissé, au cours des années, une marque importante à la grandeur du pays : David Peterson (1961 et 1977) avec son épouse (1977), ancien Premier ministre de l'Ontario; Georges Edward



Herbert E. Jenkin se rendant au Centre paroissial lors de la remise de son doctorat honoris causa, à Trois-Pistoles, par l'Université Laval en 1948

Source : Louise Dumas

Hall, président de The University of Western Ontario; John Ford, ambassadeur du Canada à Belgrade; Hugh John Flemming (1959) Premier ministre du Nouveau-Brunswick, Kelly, juge à la Cour suprême de l'Ontario; John Fisher (1943), attaché au gouvernement du Canada; Georges E. Connell et son épouse (1980), recteur à l'Université de Toronto; Evelyn Adam (1959), sommité mondiale en sciences infirmières et personnalité de *La Presse* dans la semaine du 19 novembre 1995, John Monroe, ministre senior au sein du cabinet Trudeau, Tom Courchesne, président du conseil économique de l'Ontario et professeur à l'Université Queen's de Kingston et de nombreux autres qui, par leur action, ont su au fil du temps être de bons ambassadeurs de notre École.

De plus, ajoutons que depuis sa fondation l'École fut l'objet de nombreux articles de journaux, de reportages radiophoniques et télévisés et même l'Office Nationale du Film du Canada réalisa, en 1945, un reportage décrivant la vie des étudiants à Trois-Pistoles.

Combien d'amitiés sincères, de liens des plus étroits ont pu créer en 65 années d'entente cordiale? Nombreuses sont les familles d'accueil et les amis qui reçoivent après 5, 10, 15 et même 20 ans une lettre et un cadeau chaque année.

Paul Dumas

Sources orales de l'École de langue :

David Peterson, Théophile Casaubon, François Côté;

Richard Tremblay; Dr Thomas N. Guinsburg; Ghislaine Dionne-Belzile

Autres sources de l'École de langue :

Les brochures informatives remises aux étudiants à partir de 1934;

Les rapports des directeurs de l'École de langue française de Trois-Pistoles de 1959 à 1971;

Différents articles de journaux depuis les années '50.

■ Personnages universitaires

Cette brève section se voudrait un simple complément, mais nécessaire, du chapitre 7 portant sur l'éducation. Pour ne pas faire double emploi avec les autres sections où certaines personnes sont déjà mentionnées ou évoquées, tant en musique, en arts, ou en littérature, j'ai délibérément omis de les traiter ici.

Rappelons les notaires qui ont exercé à Trois-Pistoles. D'abord, le notaire Jos Ouellet, apparaissant au début de la première commission scolaire, dans les années 1840. Pierre Fournier (1834-1890), qui fut secrétaire-trésorier de la commission scolaire de 1846 à 1889 et qui le fut 34 ans durant de la municipalité; Jules Dumais (1862-1871); Alexandre Gagnon (1865-1919); Jean-Mathias Michaud (1869-1919); J.-Hervé Rousseau (1903-1964), qui fut président de la Commission scolaire no 1 (1911 à 1918), et qui fut député fédéral de 1951 à 1954; Eugène Boucher (1917-1963); Yves-A. Rioux (1952-1957); Jean-Louis Boucher (1954-58 et 1963-1972); Gaston Michaud (1972—), Jean-Jacques Vien (1975—), Lise Jean et Caroline Tremblay.

Parmi les avocats de Trois-Pistoles, citons les noms de Annette April, Jean Desjardins, Paul Dumas, Daniel Leblond, Dany Lecours, Benoît Michaud et Jean-Roch Michaud, Francine Moyen, Louis-Philippe Pelletier et Ancina tardif.

De nombreux universitaires ont illustré Trois-Pistoles. En voici quelques-uns que j'ai cru pertinent de rappeler à notre mémoire collective.

François-Joseph Langlois, né à Trois-Pistoles le 27 décembre 1864, est le fils de François Langlois, médecin, et de Marie-Sophie Roy; il fit ses études classiques à Rimouski et au Petit Séminaire Québec (1877-1883). Admis à la Faculté de médecine de l'Université Laval en 1883, il fut reçu docteur avec distinction le 5 avril 1887. Établi à Trois-Pistoles, il y fit toute sa carrière médicale pendant 52 ans. Il fit deux voyages d'études à Paris en 1907 et 1928. Il fut, le premier du diocèse, décoré de la Croix de Saint-Germain en 1939. Il décédait à Trois-Pistoles le 25 novembre 1939.

J.-Ernest Lavoie est né à Trois-Pistoles le 18 mars 1872; il était fils d'Éloi Lavoie, charpentier-menuisier, et de Philomène Raymond. Il étudia au Séminaire de Rimouski de 1889 à 1894. Il poursuit ses études universitaires à Québec, où il obtient son doctorat en médecine en 1898. Il a exercé sa médecine depuis 1900 à Mont-Joli, dont il devient maire de 1910 à 1914 et de 1927 à 1931.



Me Annette L. April, première femme avocate de Trois-Pistoles reçue au Barreau en 1954.

Source : Paul Dumas.

Paul Riou, né à Trois-Pistoles le 15 janvier 1890, fils de Louis Riou cultivateur et de Marie D'Amours, fit des études au Séminaire de Rimouski, avant de s'inscrire à l'École normale Jacques-Cartier où il obtint son diplôme académique avec grande distinction en 1910; il passa alors à l'École des hautes études commerciales de Montréal, où il décrocha une licence et où il poursuivit son enseignement. Entretemps, il étudia la chimie générale et industrielle et la minéralogie à la Sorbonne de Paris. Suivent alors un grand nombre de publications savantes, notamment de nombreux cours de sciences dans les domaines de sa haute compétence. En 1940, il est nommé directeur de la Maison canadienne à Paris. Reconnu comme expert en écriture, à la suite d'études suivies à la Société technique des experts en écriture de France, il publie à l'âge de 90 ans un ouvrage sur la graphologie (Montréal, Guérin, 1983, 172 p.). Il décéda en 1985, à l'âge de 95 ans. « Il est le dernier d'une race admirable de pionniers fiers et déterminés qui ont posé les bases d'une tradition durable d'hommes d'affaires, qui ont contribué à mettre le Québec et les Canadiens français à l'heure du XX^e siècle » (Denis Robillard, *Caducée*, mars 1980)

Eugène Boucher est né le 31 août 1893 à Saint-Fabien, du mariage de Fabien Boucher, cultivateur, et de Marie Lévesque. Il étudie au Séminaire de Rimouski de 1908 à 1914, où il fait ses études de droit à l'Université Laval. Admis à la Chambre des Notaires en 1917, il ouvre son étude avec le notaire J.-M. Michaud, à Trois-Pistoles. En 1919, il acquiert le greffe de son associé. Il épousait en 1920 Marie-Anne Delisle, qui lui donna cinq enfants².

J.-Louis Desjardins, né à Cacouna le 30 octobre 1896, est le fils de Téléphore Desjardins, cultivateur, et de Célestine Rioux. Il étudie au Séminaire de Rimouski de 1911 à 1913, poursuit des cours particuliers, avant d'entrer en médecine à l'Université Laval, dont il décroche son doctorat comme chirurgien-dentiste en 1922. Il s'établit alors à Trois-Pistoles, se marie le 5 décembre 1922 avec Jeanne Girardin, dont il aura sept enfants : Roland, Maurice, Paul, Denise, Céline, Hélène et Irène. Il fut président de la Commission scolaire no 1 de 1936 à 1950. Il décéda à Trois-Pistoles en 1951.

Joseph-Louis Leblond, né à Trois-Pistoles le 28 février 1898, était le fils de Jean Leblond, cultivateur, et de Marie Rioux. Il fit ses études au Séminaire de Rimouski (1913-1920), puis à l'Université de Montréal, complétées en anglais à New York, avant de devenir professeur de français au Spratt Commercial Collège de 1924 à 1930. Par la suite, il représenta la maison Underwood Elliott Fisher. Il épousa Marie-Ange Mondor.



Dr Marcel Catellier
(1903-1962).

Source : Claude Catellier.

Marcel Catellier, né le 4 juin 1903, à Saint-Vallier de Bellechasse, est le fils d'Edmond Catellier et de Joséphine Lagueux. Après ses études au Collège de Sainte-Anne de la Pocatière et au Séminaire de Québec, il s'inscrit à la Faculté de médecine de l'Université Laval; il se spécialise ensuite en obstétrique et en gynécologie à New York, avant de venir s'établir à Trois-Pistoles dès janvier 1931. Il épousa, le 26 octobre 1931, Marthe Côté, qui lui donna sept enfants, dont l'aîné, le Dr Claude, spécialiste en diabétologie, exerce au Centre hospitalier de l'Université Laval depuis plusieurs années, et qui prononça de nombreuses conférences, tant en français qu'en anglais, tout en publiant une vingtaine d'articles dans des revues spécialisées. Marcel Catellier fut maire de Trois-Pistoles de 1948 à 1952. On a retenu de lui sa grande implication dans les sports d'équipe : il fut président des Loisirs coopératifs de Trois-Pistoles. Il décédait à Trois-Pistoles en 1962¹⁹.



Élisée Rioux (1906-1988)

Source : S.H.C.T.P.

Élisée Rioux, né à Trois-Pistoles le 28 mai 1906, est le fils de Philippe Rioux, cultivateur, et de Claire Rioux. Détenteur de son diplôme supérieur de l'École normale Laval de Québec en 1928, qui lui valut la médaille du Lieutenant-gouverneur du Québec, il ne peut à cause d'une grave maladie exercer son métier d'enseignement. Il se consacre à l'animation culturelle du milieu, à titre de secrétaire-trésorier de la Commission scolaire urbaine et des commissions scolaires rurales depuis 1949, fonction qu'il exerce à la Corporation de l'École française de l'Université Western de 1967 à 1982, et pour la Société Saint-Jean-Baptiste et l'U.C.C. Membre fondateur de la SHGTP, rédacteur de plusieurs articles dans la revue *L'Écho des Basques*, fondateur de l'AFRA, il entretint une correspondance suivie avec nos cousins français, leur dispensant ses connaissances en histoire et en généalogie. Il décédait le 27 mai 1988, veille de son 82e anniversaire; ses funérailles eurent lieu le 31 mai, au lendemain de la consécration de l'église de Trois-Pistoles.

David Leblond, né à Trois-Pistoles 1907, fils de Thomas Leblond, cultivateur, et d'Adèle Roy, fit ses études au Séminaire de Rimouski de 1922 à 1929, puis il poursuivit des études en agronomie à la Pocatière de 1932 à 1938. Il alla ensuite à la Faculté d'agronomie au collège McDonald de McGill. En 1942, il décroche une maîtrise en sciences de McGill.

Enfin, j'inclus dans cette section les personnalités qui ont oeuvré sur la scène politique québécoise. J'ai retenu cinq noms de Pistolois, qui furent députés à l'Assemblée législative du Québec. Lucien Bélanger (1908-1963), fils de Cyprien Bélanger et d'Odile Bellavance, fut député du comté de Saguenay de 1960 à 1962. Arthur Leclerc

(1902-1979), médecin, fils de Willie Leclerc et de Wilhelmine Rousseau, fut député de Charlevoix de 1936 à 1939 et de 1944 à 1948; ce comté prit alors le nom de Charlevoix-Saguenay, qu'il représenta de 1948 à 1960; il fut même ministre de la Santé les deux dernières années de son mandat. Napoléon Dion (1849-1919), fils de Thomas Dion et de Mathilde Nadeau, fut député de la circonscription de Témiscouata de 1900 à 1908. Louis-Philippe Pelletier (1857-1921), fils de Caroline Casault et de Thomas-Philippe Pelletier, marchand de Trois-Pistoles, fut député conservateur de Dorchester en 1888, secrétaire de la Province de 1891 à 1896, procureur général en 1896-1897, député de Québec à la Chambre des Communes et ministre des Postes en 1911; il fut nommé juge de la Cour d'appel en 1915. Quant à Napoléon Rioux (1837-1899), né de Jean-Baptiste Rioux et de Marcelline Chamberland, il fut député du comté de Témiscouata de 1892 à 1897. Très impliqué dans la vie communautaire pistoloise, il fut fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste de Trois-Pistoles, l'une des plus anciennes SSJB du Québec; il fut également commissaire d'écoles et secrétaire à la mairie.

Emmanuel Rioux

Sources de personnages universitaires:

Album des Anciens du Séminaire de Rimouski, Rimouski, Imprimerie Gilbert, 1940-1943, 556 pages.

Biographies des figures dominantes Bas-Saint-Laurent, Gaspésie, Îles-de-la-Madeleine, Rimouski, Ed. de l'Est du Québec, 1968, 566 p.

Biographies du Bas-Saint-Laurent, Rimouski, Éditions rimouskoises, 1960, sans pagination.

Consultations auprès du Dr Claude Catellier.

Sur les députés, voir *L'Écho des Basques*, vol. 13, 1992, p. 11-12; vol. 15, 1994, p. 17-18.

8.6 Vie littéraire

nous te ferons, Terre de Québec
lit des résurrections
et des mille fulgurances de nos métamorphoses
de nos levains où lève le futur
de nos volontés sans concession
les hommes entendront battre ton poul dans l'histoire
c'est nous ondulant dans l'automne d'octobre
c'est le bruit roux de chevreuils dans la lumière
l'avenir dégagé

(Gaston Miron, né en 1928, décédé le 14.12.96, « L'octobre », in *L'Homme rapoillé*)

Trois-Pistoles peut, à juste titre, s'enorgueillir de posséder depuis une quinzaine d'années l'un des écrivains les plus imposants du Québec actuel, dans la personne de Victor-Lévy Beaulieu. Par ailleurs, la tradition littéraire de Trois-Pistoles, dont les débuts remontent au siècle dernier, reste assez impressionnante.

J'ai cru pertinent de reproduire en annexe trois textes : le premier de Silvio Dumas, sur *la chasse aux loups-marins*, relatant l'événement du 23 décembre 1841. Le deuxième est celui des deux frères Martial et Séverin Rioux, qui nous ont laissé un document inoubliable, relatant leur voyage en Californie (1849-1853), à la faveur de la « ruée vers l'or ». Quant au troisième, il est de la plume de Victor-Lévy Beaulieu, extrait du premier tome de son *Monsieur Melville*, ayant trait à la chasse à la baleine.

Je présenterai ici brièvement et chronologiquement les autres auteurs.

Charles-Arthur Gauvreau peut être considéré comme un auteur pistolois, à cause de sa monographie sur Trois-Pistoles. Il est né à l'Isle-Verte, le 29 septembre 1860, de Louis-N. Gauvreau, notaire, et de Gracieuse Gauvreau. Il fait ses études classiques au Séminaire de Rimouski; en 1885, il reçoit sa commission de notaire de l'Université Laval. Il ouvre alors son étude à Rivière-du-Loup, où il épouse le 7 septembre 1887 Gertrude Gauthier, fille adoptive de Wilfrid Laurier. En 1897, il est élu député libéral de Témiscouata aux Communes, représentant son comté jusqu'à sa mort à Rivière-du-Loup, le 9 octobre

1924. Il est pendant longtemps directeur-propriétaire du *Saint-Laurent*, tout en collaborant à plusieurs périodiques, publiant deux romans en feuilletons dans *La Gazette des campagnes* : *Les Épreuves d'un orphelin* (1881) et *Captive et bourreau* (1882). En 1923, il publie quelques contes réunis sous le titre d'*Au bord du Saint-Laurent*. On le connaît surtout pour ses deux monographies sur l'Isle-Verte (1889) et Trois-Pistoles (1890)¹.

Robertine Barry, plus connue sous le pseudonyme de **Françoise**, née à l'Isle-Verte le 26 février 1863, est la fille de l'Irlandais John Edmund Barry et d'Aglaé Rouleau, tante du cardinal Félix-Raymond-Marie Rouleau. Son père participe en 1859 à la fondation de l'Institut littéraire de l'Isle-Verte. Voulant donner à ses filles la meilleure éducation du temps, il confie ses filles, à partir de 1867, au couvent de Jésus-Marie à Trois-Pistoles. Dès l'âge de dix ans, Robertine reçoit « une bonne éducation chez les Soeurs de Jésus-Marie à Trois-Pistoles », au dire de Paul Wyczynski². Selon Robert Michaud, elle manifeste déjà « des aptitudes marquées pour la littérature³. Elle ira parfaire ses études chez les Ursulines de Québec. Très intéressée par le journalisme, elle prend la direction de la section littéraire du journal *La Patrie*. Les meilleurs de ses articles, parus sous la rubrique « Le coin de Fanchette », forment le recueil *Chroniques du lundi*, qui paraîtra en 1910 à Montréal. Elle sera déléguée par le gouvernement canadien à l'Exposition universelle de Paris en 1901. En 1904, le Gouvernement français lui décerne les Palmes académiques, distinction accordée à des personnes reconnues dans le domaine de l'éducation ou de la culture. Elle dirige son propre périodique, un bi-mensuel, *Le Journal de Françoise*, depuis la fin février 1902 jusqu'en avril 1909, dans lequel l'éducation, la culture et la littérature font l'objet de ses constantes préoccupations. A elle revient l'honneur d'être la première femme journaliste du Québec.

On la connaît surtout comme celle que le jeune poète Emile Nelligan considérait comme sa confidente, sa « soeur d'amitié », même si elle était son aînée de 16 ans. Il est lui aussi le fils d'un père irlandais, David Nelligan, qui épousa à Rimouski Emilie-Amanda Hudon dit Beaulieu; sa famille passait ses vacances estivales à Cacouna à la fin du siècle dernier. Elle publiera plusieurs des poèmes de son poète préféré, tant dans ses *Chroniques du lundi*, que dans son *Journal*.

Décédée le 7 janvier 1910, elle eut pour président à ses funérailles à Saint-Louis-de-France, à Montréal, le 10 janvier 1910, le P. Rouleau, o.p., futur cardinal de Québec.

Rêve d'artiste

Parfois j'ai le désir d'une soeur bonne et tendre,
D'une soeur angélique au sourire discret :
Soeur qui m'enseignera doucement le secret
De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.

J'ai ce désir très pur d'une soeur éternelle,
D'une soeur d'amitié dans le règne de l'Art,
Qui me saura veillant à ma lampe très tard
Et qui me couvrira des cicux de sa prune;

Qui me prendra les mains quelquefois dans les siennes
Et qui me chuchotera d'immaculés conseils,
Avec le charme ailé des voix musiciennes;

Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,
Fleurir tout un jardin de lys et de soleils
Dans l'azur d'un poème offert à sa mémoire.

(Émile Nelligan, *Poésies complètes*, Montréal, Fides, 1952, p. 65.)⁴

Marie-Sophie-Eléonore-Eulalie Dumais naît le 6 décembre 1866 à Trois-Pistoles, de Jules Dumais, notaire, et d'Arthémise D'Amours. Elle fait ses études au Couvent de Bathurst, à Londres, Paris et Saint-Héliier (Jersey). Elle devient journaliste, étant attachée successivement au *Journal de Montréal* et à *L'Événement*. En 1902, elle épouse Lucien Boissonnault, cultivateur de Saint-Blaise (Saint-Jean). Devenue veuve en 1913, elle reprend sa carrière de journaliste, est tour à tour rédactrice pour le *Progrès du Saguenay*, du *Saint-Laurent* de Rivière-du-Loup. Après quelques années, elle entre au service des Postes royales à Ottawa à titre de traductrice. Secrétaire de Thomas-C. Casgrain, elle collabore à plusieurs journaux et revues, dont *Le Pionnier* de Nominingue, *Le Canada français* de Saint-Jean d'Iberville. Membre de la Société des Poètes canadiens, dont elle fut la présidente, de la Canadian Authors Association, dont elle fut secrétaire, elle mérita les prix Edmond Rostand et Leconte de Lisle et fut couronnée par les Jeux floraux du Languedoc pour son recueil *L'Huis du passé*. Elle mourut à Québec le 26 mai 1941. Elle est la mère de Charles-Marie Boissonnault, historien, poète et critique littéraire. A elle revient le titre de « première Québécoise journaliste-reporter »⁵.



Louis-Alexandre Bélisle
(1902-1985)

Source : Claude Bélisle.

Louis-Philippe Côté, né à Trois-Pistoles le 29 mars 1893, est le fils de Simon Côté, cultivateur, et de Marie-Césaire Dionne. Après ses études au Séminaire de Rimouski et au Séminaire de Québec, il entre au service des postes à Québec, où il travaille pendant toute sa vie. Le 15 janvier 1918, il épousait Martha Loisel. Il meurt à Loretteville en 1963. En 1933, il publiait un roman intitulé *La terre ancestrale*, d'inspiration paysanne, dont le héros s'appelle Hubert Rioux, fils de Jean. Les héritiers de L.-P. Côté ont laissé à la SHGTP une copie du roman, avec le droit de le republier au Centre d'édition des Basques⁶.

Louis-Alexandre Bélisle, fils de Georges Bellisle et d'Hélène Rioux (fille aînée d'Alexis et de Delphine Labrie), descendant direct d'Emmanuel Le Borgne, gouverneur de l'Acadie de 1657 à 1667, fut baptisé à Trois-Pistoles le 7 mars 1902. Il restera le plus prolifique des auteurs pistolois et québécois de son temps, comme en témoigne l'abondante bibliographie dressée par son petit-fils Claude Bélisle de Sainte-Foy. Il est tout à la fois « auteur, compilateur, éditeur-imprimeur, humaniste, journaliste, traducteur, lexicographe, enseignant, homme d'affaires, autodidacte, et amant inconditionnel de la nature et de la culture »⁷. On le connaît surtout comme l'auteur du fameux *Dictionnaire de la langue française au Canada*, publié en 1957, et comprenant 1390 pages, qui sera condensé en 644 pages (*Petit dictionnaire canadien de la langue française*). Son nom doit donc être retenu à titre d'ardent défenseur et de vulgarisateur de la langue française au Québec et au Canada. Sa feuille de route demeure impressionnante : président de la Société des éditeurs canadiens du livre français en 1959-1960, premier président du Salon du livre de Québec, vice-président de la Société des écrivains, section Québec, président de la Société canadienne de technologie, professeur à l'École supérieure de Commerce de l'Université Laval de 1939 à 1949 et à la Faculté de commerce jusqu'en 1957, il est récipiendaire de la Médaille « Prix de la langue française » de l'Académie Française en 1958, médaillé d'or du Conseil de la vie française en Amérique en 1971. Il fut également membre du Comité paritaire des arts graphiques de Québec de 1938 à 1958, co-promoteur de l'École d'imprimerie de Québec et co-fondateur de la Société canadienne de technologie en 1942. En 1974, il est admis à la Société royale du Canada. Il décéda à Québec en 1985⁸.



Anne-Marie D'Amours, la plus
grande poétesse pistoloise.

Source : Mme Léo Bézile.

Anne-Marie D'Amours, née à Trois-Pistoles le 18 février 1898, est la fille de Joseph D'Amours et de Victoria Rousseau. Comme Robertine Barry, elle reçoit sa formation chez les Sœurs de Jésus-Marie, où elle étudie notamment les sciences, le piano et le chant. On la connaît surtout pour sa poésie qui lui vaut de nombreux prix. En 1936, elle

reçoit le premier prix de la Société des poètes canadiens, ainsi que la médaille d'argent du Lieutenant-gouverneur, qu'elle reçoit aussi en 1940. En 1939, on lui décerne le prix du Secrétaire de la province; elle décroche également la bourse du gouvernement provincial⁹. En 1941, elle est détentrice du premier prix de la Société des poètes canadiens et de la médaille d'argent du Lieutenant-gouverneur et, l'année suivante, elle obtient la bourse de la Société des poètes canadiens, au montant de... 25 \$.

En 1947, elle reçoit l'hommage de la France suite à un concours organisé par la Société littéraire de Béziers et, l'année suivante, la même Société lui remet un diplôme et la médaille d'argent. En 1948, la section canadienne de l'Institut polonais des arts et des sciences, de l'Université McGill de Montréal, lui décerne le deuxième prix pour ses deux poèmes intitulés « Ode à la Pologne » et « Nation victime ». En 1951, elle est reçue membre de l'Académie nationale des poètes classiques, dont le siège est à Blois. En 1957, un de ses poèmes, « Chants et plaintes », est publié dans une Anthologie poétique de la revue parisienne *Flammes vives*. Elle décède à Trois-Pistoles en septembre 1965¹⁰.

Silvio Dumas, né à Trois-Pistoles le 21 mai 1896, est bien connu comme l'un des fondateurs de l'importante Société historique de Québec, en 1937. Il a rédigé plusieurs articles parus, entre 1935 et 1937, dans *L'Écho du Bas-Saint-Laurent*, de Rinouski, et dans *Le Saint-Laurent*, de Rivière-du-Loup. Entre 1947 et 1954, il a prononcé plusieurs causeries à caractère historique au poste CHRC de Québec. On lui doit, avec son frère Alexis, la découverte, dès les années '30, des fourneaux de l'île aux Basques. Il fut directeur, de 1963 à 1967, de la Commission des monuments historiques, au ministère des Affaires culturelles. Il est l'auteur de nombreux cahiers d'histoire de la SHQ, dont le plus important, *Les filles du Roi en Nouvelle-France*, parut en 1972. En 1967, il avait réalisé un document historique et généalogique : *La vie de François Dumas au Canada et histoire d'un rameau de la lignée 1667-1967*. Nous lui devons d'avoir rétabli la date authentique de la fameuse chasse aux loups-marins du 23 décembre 1841. Il est décédé à Montréal en février 1982. La Société historique et généalogique de Trois-Pistoles a reçu de lui de nombreux et précieux documents. En 1983, *L'Écho des Basques* reproduisait un de ses textes sur l'ermite de Trois-Pistoles¹¹. En 1997, paraîtra une rétrospective de ses articles et causeries.

Deux auteurs importants du Québec contemporain ont marqué notre milieu par les nombreux étés passés à leur chalet de Rivière-Trois-Pistoles : le poète, ministre de la culture dans le gouvernement Lévesque, **Gérald Godin**, ainsi que le sociologue et écrivain, **Marcel Rioux**.



Silvio Dumas vers 1940 devant le four de l'Anse aux canots sur l'île aux Basques

Source : Louise Dumas.

Né à Trois-Rivières en 1938, **Gérald Godin** est d'abord journaliste. Écrivain engagé, bien connu comme nationaliste, il collabore à la revue *Parti pris*, fondée en 1964; il dirige ensuite la maison d'édition du même nom. Il dirige également l'hebdomadaire *Québec-Presse*. Il publie plusieurs recueils, dont *Poèmes et cantos*, en 1962, *Cantouques*, en 1967 et *Libertés surveillées*, en 1975. Sa poésie se caractérise surtout par « ses racines populaires, son parler québécois composite, mêlant l'archaïsme et le néologisme, la chanson et l'invective, la tendresse et la revendication »¹². Il est emprisonné avec sa compagne Pauline Julien, lors de la Crise d'octobre en 1970. En 1987, les Editions de l'Hexagone publient l'ensemble de son oeuvre poétique : *Ils ne demandaient qu'à brûler (1960-1986)*. Le 15 novembre 1976, il remporte une victoire historique sur le premier ministre Robert Bourassa. Il deviendra l'un des ministres les plus appréciés dans le gouvernement Lévesque, notamment auprès des communautés ethniques.

Une grande amitié liait le poète à Marcel Rioux. Il est décédé il y a un peu plus d'un an. Son célèbre poème intitulé « Trois-Pistoles » est reproduit dans l'anthologie *Les Gens du fleuve*, de Victor-Lévy Beaulieu.

Cantouque des pêcheurs du Bas-Saint-Laurent

A Marcel Rioux

Notre petite rivière
que j'appelle petite en comparaison de la grande
produit l'anguille en automne
de laquelle on fait sécherie
pour la provision d'hiver

le vrai temps de l'anguille
c'est du vingt septembre au vingt octobre
c'est huit jours avant la Sainit-Michel
ou c'est huit jours après

Il y a une grande mer et une petite mer
où travaille rien que dans les grandes mers
parce que les petites mers sont trop courtes
les anguilles suivent toujours la marée
dans une grande mer

on tend des clayes sur toute la largeur du terrain
que la mer découvre

il y a les piquets pour les cramper dans la vase
contre le courant du fleuve
les piquets fendus c'est en tremble
ou en sapin ou en pin
scié. c'est du bouleau
les piquets durent tant qu'ils ne cassent pas

pour que l'anguille rentre
on fait des bourroches¹⁵

Marcel Rioux nous quittait le 16 décembre 1992. Il avait eu l'amabilité de nous accorder une entrevue l'année précédente, qui parut dans *L'Écho des Basques* (vol. 12, décembre 1991, p. 27-31). Il est bien connu comme l'un de nos grands sociologues et écrivains du Québec. Né à Amqui en 1919, il fit ses études classiques au Séminaire de Rimouski, avant de poursuivre des études en philosophie chez les Dominicains à Ottawa. Il épouse la fille du grand anthropologue Marius Barbeau, se rend à Paris où il décroche une licence en science politique et sociale. Un stage de recherche l'amène sur l'île Verte, qui lui fait écrire une monographie sur cette population, publiée en 1954 : *Description de la culture de l'île Verte* (Ottawa, 1954, 98 p.). Puis, il commence sa vie professionnelle comme chercheur à Ottawa. Il devient ensuite professeur à l'Université Carleton, enfin à l'Université de Montréal, où il enseignera une trentaine d'années durant jusqu'à sa retraite.

Il publia d'importants ouvrages, dont *La question du Québec*, en 1969, *Les Québécois*, dans l'importante collection Microcosme des éditions du Seuil, en 1974, *Une saison à la Renardière*, en 1988, *Anecdotes saugrenues*, en 1989, et *Un peuple dans le siècle*, en 1990.

Il fut fondateur du Mouvement laïc de langue française, au début des années '60; il siégea sur la Commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme et le biculturalisme, et il présida de 1966 à 1968 l'importante Commission royale d'enquête sur l'enseignement des arts au Québec, « dont le rapport n'a pas vieilli d'une ride », affirmait encore en 1991 Lise Bissonnette, directrice du *Devoir*.

Dans l'entrevue qu'il m'accordait en 1991, il affirmait : « Je suis un homme de gauche. L'indépendance est pensée comme un moyen de réaliser une société plus juste, plus fraternelle, plus égalitaire. » Voici ce qu'il écrivait il y a vingt ans :

Descendant de Bretons établis en Nouvelle-France au XVII^e siècle, j'ai

été l'un des premiers de ma lignée à quitter le Bas-Saint-Laurent et la Gaspésie pour venir faire carrière en ville. Mes ancêtres - comme ceux de la plupart des Québécois - ont duré pendant plusieurs générations dans de petites paroisses rurales en tentant de conserver l'héritage du vieux pays tout en s'adaptant à l'Amérique du Nord. La vie de ma famille s'est déroulée tout uniment à l'Île d'Orléans d'abord, à Trois-Pistoles ensuite et dans plusieurs petites communautés, d'où elle a essaimé dans tout le Québec. Si l'on devait résumer d'un mot la vie de ces générations, on pourrait dire que tout le souci a été de s'accrocher au sol et de durer. L'hiver a été très long. Il vient de commencer à prendre fin, il y a une décennie à peine. De vieux rêves de liberté et d'indépendance sont revenus avec le printemps.

Sociologue de métier, j'ai étudié quelques aspects de la culture et de la société québécoises. On retrouvera, dans ces pages, le point de vue du sociologue. Dans d'autres, c'est celui du Québécois qui opte pour l'indépendance du Québec.

Nul ne peut rester sur la clôture quand il s'agit de questions qui engagent la vie ou la mort de son pays. Un temps vient où il faut prendre publiquement parti.

(*La question du Québec*, Montréal, Parti pris, 1976, p. 5-6.)



Le généalogiste émérite J.-François Beaulieu à la recherche de nos ancêtres

Photo : André Morin.

Jos-François Beaulieu, né à Trois-Pistoles en 1926, reste attaché à la Société historique et généalogique comme son incontournable fondateur. Navigateur de profession, de 1957 à 1982, il a sillonné les mers comme officier pour la compagnie Imperial Oil. Mordu dès son adolescence par la « piqure de la généalogie », comme il se plaît à le dire, il a donné le plus clair de sa vie à la recherche en histoire et en généalogie. Depuis plus de quinze ans, il a recueilli sur son ordinateur une somme considérable de données généalogiques, qui l'ont conduit à la publication de deux ouvrages irremplaçables : *Mariages de Notre-Dame-des-Neiges 1713-1979* (Ed. Bergeron, 1981, 416 p.) et *Généalogie descendante de Jean Riou et Catherine Leblond 1678-1987* (Ed. Razades, 1987, 452 p.). Il projette de publier bientôt d'autres ouvrages.

Bourreau de travail, toujours soucieux de l'exactitude historique, il fut reconnu comme « généalogiste émérite », en 1984, par la Fédération des sociétés d'histoire du Québec. Il n'a cessé, au cours des ans, de donner des consultations à beaucoup de chercheurs en généalogie et en histoire, tant du Québec que de l'extérieur. Nombre de correspondants recourent à sa compétence généalogique. Il a prononcé plusieurs conférences, sans compter les articles qu'il a publiés depuis les débuts de la SHGTP, soit dans *L'Écho des Basques*, *L'Estuaire généalogique* de Rimouski, *Mémoires* de Montréal. Il a fondé les éditions

Razades, puis le Centre d'édition des Basques, qui publient le bulletin *Le Rioux* (depuis 1984) et *L'Écho des Basques* (depuis 1985). De plus, il est membre actif de nombreuses sociétés d'histoire et de généalogie. Il a légué à la SHGTP beaucoup de livres et de documents importants.

En somme, il fut et demeure toujours l'âme dirigeante de la Société historique et généalogique d'ici. Si Trois-Pistoles est devenue de plus en plus consciente de son histoire, elle le doit au premier chef à J.-François Beaulieu. Sans lui, le présent livre ne serait jamais parvenu à sa publication.



Notre auteur national
Victor-Lévy Beaulieu.
Photo : Gilles Gaudreau.

À **Victor-Lévy Beaulieu** on pourrait appliquer ce jugement la pidaine, porté sur André Gide au début du siècle par Rouveyre, et que Maurice Pons vient d'attribuer à son tour à André Malraux : « le contemporain capital »¹⁴, en le modifiant quelque peu ainsi : « l'écrivain québécois contemporain capital ». Et VLB est bien de chez nous depuis 1982, implanté en sa grande maison des Têtu-Lauzier, aux cinq lucarnes, donnant sur le soleil levant, sise tout à côté de la route 132 est. VLB est né à Saint-Paul-de-la-Croix, le 2 septembre 1945, d'Edmond Beaulieu, beurrier, et de Léonie Bélanger¹⁵. Il vit son enfance à Trois-Pistoles et à Saint-Jean-de-Dieu. A 14 ans, il déménage à Montréal Nord (« Morial-Mort »), où il étudie à l'école Pie IX, puis au collège Sainte-Marie. Il travaille en 1965-66 comme commis à la Banque canadienne nationale. Grand dévoreur de livres, il aiguisa sa plume comme journaliste à *Perspectives* (1966-1976), puis au *Devoir* de 1968 à 1977, tout en étant pigiste à *La Presse* et au *Petit Journal*, à *Digeste éclair*, à *Liberté* et à *Maintenant*, etc. Il devient directeur littéraire des éditions du Jour, de 1969 à 1973. En janvier 1970, il fonde avec Pierre Turgeon et Jean-Claude Germain, le journal littéraire *L'Illettré*, dont la fortune est éphémère. Il publie en 1968 un premier roman, *Mémoires d'outre-tonneau* (Ed. Estérel), inaugurant ainsi une production abondante et infiniment variée.

En 1974, il fonde, avec Léandre Bergeron, les éditions de l'Aurore. En 1976, il décide de fonder sa propre maison d'édition, VLB éditeur, qu'il vend en 1985. 1995 voit la fondation des Éditions Trois-Pistoles, dont la qualité typographique et esthétique lui attire les éloges des connaisseurs, notamment de la directrice du *Devoir*, Lise Bissonnette.

Romancier, essayiste, dramaturge, il voit son oeuvre consacrée par plusieurs prix et distinctions : le prix Larousse-Hachette, en 1967, le Grand Prix littéraire de la ville de Montréal en 1972, le prix du Gouverneur général en 1975, le prix France-Canada en 1979, le prix Jean-Béraud-Molson en 1981, le prix Ludger-Duvernay et prix

Belgique-Canada en 1982, le prix Gemmeaux pour le meilleur texte dramatique en 1988, 1989 et 1990, le prix Annik pour *L'Héritage* en 1990, le prix de l'Association québécoise des critiques de théâtre pour *La Maison cassée* en 1991, le prix Marcel-Blouin pour la série radiophonique sur Roger Lemelin, en 1992, le prix de la personnalité touristique et culturelle du Bas-Saint-Laurent en 1994, le grand prix du Bas-Saint-Laurent à la Maison de VLB comme l'entreprise touristique de l'année, en 1996, et enfin, la même année, le prix de la Société nationale de l'Est du Québec, comme auteur ayant contribué le plus à l'essor de la langue française.

Mais, il s'est surtout fait connaître du grand public comme l'auteur de téléromans extrêmement populaires : *Les As* (1977-1978), *Race de monde* (1978-1981), *L'Héritage* (1987-1990), *Montréal P.Q.* (1991-1994). Ces deux derniers téléromans lui attirent au-delà de deux millions de « téléphages ». En janvier 1997, débute son prochain téléroman *Bouscotte*, dont l'action se situe tant à Trois-Pistoles qu'à Saint-Jean-de-Dieu, Rivière-Trois-Pistoles, l'île aux Basques, Saint-Paul-de-la-Croix, L'Isle-Verte, Bic, Squatec et Cabano.

Tout à côté du Caveau-Théâtre, où l'on représente depuis 1991, sauf en 1993, ses pièces de théâtre, qui connaissent tous les étés un grand succès, s'ouvrait en 1994 la Maison de VLB. On peut y découvrir tout un univers de manuscrits, d'archives, de photographies personnelles, de décors de ses deux derniers téléromans (*L'Héritage* et *Montréal P.Q.*); on y trouve également sa nouvelle maison d'éditions, qui a commencé d'y publier ses Oeuvres complètes. Treize de ses livres y ont déjà paru.

Voici donc la liste chronologique de son « effarante production » littéraire (Gilles Dorion)¹⁶, extrêmement variée et au style percutant, qui en fait l'un des auteurs les plus importants du Québec contemporain :

Mémoires d'outre-tonneau (Ed. Estérel, 1968).

Race de monde (Ed. du Jour, 1968).

La Nuit de Malcomm Hudd (Ed. du Jour, 1970).

Jos Connaissant (Ed. du Jour, 1970; Ed. Stanké, 1986).

Pour saluer Victor Hugo (Ed. du Jour, 1970; Ed. Stanké, 1985).

Les Grands-Pères (Ed. du Jour, 1971; Ed. Laffont, 1973; Ed. Stanké, 1986).

Jack Kérouac (Ed. du Jour, 1972; Ed. Stanké, 1987).

Un rêve québécois (Ed. du Jour, 1972).

Oh Miami Miami Miami (Ed. du Jour, 1973).

Don Quichotte de la Démanche (Ed. de l'Aurore, 1974; Ed. Flammarion, 1978).

En attendant Trudot (Ed. de l'Aurore, 1975).

- Manuel de la petite littérature du Québec* (Ed. de l'Aurore, 1975).
Blanche Forcée (VLB éditeur, 1976; Éd. Flammarion, 1976).
Ma Corriveau (VLB éditeur, 1976).
N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel (VLB éditeur, 1976).
Monsieur Zéro (VLB éditeur, 1977).
Sagamo Job J (VLB éditeur, 1977).
Cérémonial pour l'assassinat d'un ministre (VLB éditeur, 1978).
Monsieur Melville, 3 tomes (VLB éditeur, 1978; Ed. Flammarion, 1980).
La Tête de Monsieur Ferron ou Les Chiens (VLB éditeur, 1979).
Una (VLB éditeur, 1980).
Satan Belhumeur (VLB éditeur, 1981).
Moi Pierre Leroy, prophète et un peu fêlé du chaudron (VLB éditeur, 1982).
Discours de Samm (VLB éditeur, 1983).
Steven le Hérault (VLB éditeur, 1985).
« La boule de caoutchouc », in *Dix nouvelles humoristiques* (Quinze éditeur, 1985).
« Docteur l'indienne », in *Aimer* (Quinze éditeur, 1985).
Chroniques polissonnes d'un téléphage enragé (Ed. Stanké, 1985).
L'Héritage. Tome I : L'Automne (Ed. Stanké, 1987).
« La robe de volupté », in *Premier amour* (Ed. Stanké, 1988).
Votre fille peuplesse par inadvertance (Ed. Stanké, 1990).
Docteur Ferron, Pèlerinage (Ed. Stanké, 1991).
La Maison cassée (Ed. Stanké, 1991).
Pour faire une longue histoire courte (Entretien avec Roger Lemelin) (Ed. Stanké, 1991).
L'Héritage. Tome 2 : L'Hiver (Ed. Stanké, 1991).
Sophie et Léon et Seigneur Léon Tolstoï (Ed. Stanké, 1992).
Gratien, Tit-Coq, Fridolin, Bousille et les autres (Entretien avec Gratien Géliuas) (Ed. Stanké, 1993).
La nuit de la grande citrouille (Ed. Stanké, 1993).
Les Gens du fleuve (Anthologie) (Ed. Stanké, 1993).
Monsieur de Voltaire (Ed. Stanké, 1994).
Le Carnet de l'écrivain Faust (Ed. Stanké, 1995).
Le bonheur total (Ed. Stanké, 1995).
« Lettre à un ex-ayatollah en pantoufles », *Trente lettres pour un oui* (Ed. Stanké, 1995).
La jument de la nuit (Ed. Stanké, 1995).
L'Héritage (Théâtre) (Ed. Trois-Pistoles, 1996).
Écrits de jeunesse 1964-1969 (Ed. Trois-Pistoles, 1996).
Chroniques du pays malaisé 1970-1979 (Ed. Trois-Pistoles).
Deux sollicitudes (Entretiens avec Margaret Atwood) (Ed. Trois-Pistoles, 1996).

Line-Véronique Boucher, résidant à Rivière-Trois-Pistoles, consacre tous ses loisirs à l'écriture. Elle a publié à ce jour trois romans. Son premier, paru aux éditions de Mortagne en 1992, connut un grand succès. Intitulé *Un cri dans l'orage*, il s'est vendu à près de 20 000 exemplaires. En 1995, son deuxième roman, *A fleur de peau*, est publié à la même maison d'édition. Son dernier, intitulé *Les élixirs du vieux Filou*, vient de paraître aux éditions Le Marginal.



L'abbé Pierre Lafrance, auteur du livre sur l'histoire pistoloise.

Source : Yvette B. Rioux.

Isabelle d'Amours, née à Trois-Pistoles en 1962, l'auteur de la très belle exposition permanente présentée au Parc de l'aventure basque en Amérique depuis le 9 juin 1996 à Trois-Pistoles, est aussi l'auteur ou la coauteur de trois livres : *Introduction aux assurances*, Québec, IGIF/MCCI, 1993, 45 p.; *Dictionnaire de la musique populaire au Québec, 1955-1992*, publié en collaboration avec R. Thérien, Québec, IQRC, 1992, 608 p.; *Les communautés culturelles de la région de Québec*, tome 2 (sous la direction de L. Guibert et N. Labrie), Québec, CELAT, 1989, 92 p.

Réal Dumas, o.f.m. cap., cousin de l'artiste Louise, né à Trois-Pistoles le 5 novembre 1924, est l'auteur de *Biographie de Joseph-Alexis Dumas* (1965), de *50 ans de scoutisme* (1991), ainsi que de plusieurs articles parus dans le tome 2 du DBC.

L'abbé Pierre Lafrance, né à Matane en 1871, qui fut desservant à Rivière-Trois-Pistoles de 1910 à 1921, tout en étant président de la Commission scolaire de l'endroit, de 1911 à 1920, a publié deux livres intitulés *Les Croix joyeuses de Trois-Pistoles* (1946), et *Bourdon bourdonnant* (1951). Il fut le premier à avoir créé, à Rivière-Trois-Pistoles, un bulletin paroissial intitulé *Chez nous*.



Mgr Robert Lebel, évêque de Valleyfield.

Source : évêché de Valleyfield.

Mgr Robert Lebel, l'actuel évêque de Valleyfield, né à Trois-Pistoles, le 8 novembre 1924, a publié deux livres de réflexions spirituelles, illustrés de dessins de l'auteur, intitulés : *L'utile, l'inutile et le nécessaire*, et *Une idée de Dieu* (Montréal, Ed. Bellarmin, 1994, 192 p.).

Mentionnons ici les auteurs qui ont publié à ce jour un premier livre :

Germain Beaulieu, *Recettes végétariennes* (Ed. Trois-Pistoles, 1995).

Renée Beaulieu, *En Vie de Vivre* (Ed. Le Marginal, 1994).

Suzanne Bélanger, *Un peu plus d'amour que d'ordinaire* (Ed. F.G., Collection témoignage, 1994).

Ghislain Bérubé, *Des iras réelles* (Ed. Passages, 1982).

Laurent Bérubé, *Fleurs du pays* (Rivière-du-Loup, s.é., 1980).

Huguette Côté, *De l'autre côté de la clôture* (Ed. Naaman, 1984).

Mathias D'Amours et Charles-A. Gauvreau, *Les Trois-Pistoles* (deux tomes, Trois-Pistoles, s.é., 1946)

Violaine Dubé et Diane Lafontaine, *Nos jeunes d'hier se racontent*, 1983 (collaboration de Françoise Dumont, illustrations de la page couverture de Louise Dumas).

Jean-Baptiste Gauvin, *Evocation. Autobiographie* (Rimouski, s.é., 1983).

Amélie Leclerc (Millicent), *Campanules*, recueil de poèmes.

Gérard Raymond, *Journal*.

Emmanuel Rioux, en collaboration avec **Aubert April, Gilles Rousseau et Gemma Tremblay**, *Saint-Cyprien de Rivière-du-Loup. Un siècle de labeur et de progrès* (Saint-Cyprien, Les Amis de Hocquart, 1986, 698 p.)

Karino Roy, *Le drame de l'Empress of Ireland* (Ed. du Plongeur, 1993)¹⁷.

Avant de clôre ce chapitre, il faut sans doute parler de la revue annuelle de la Société historique et généalogique de Trois-Pistoles inc., qui depuis 1980 publie *L'Écho des Basques*, dont les articles portent surtout sur l'histoire et la généalogie, et qui tire à 750 exemplaires, pour un total annuel de quelque 60 pages. Publiée de façon artisanale, les deux premières années, elle a su relever le défi de l'excellence, en recourant depuis 1982 aux services de l'Imprimerie du Golfe à Rimouski. Dirigée les premières années par Yvette Jetté-D'Amours, puis par Janine Martin-Hardy, et ensuite par Yvette Jetté-D'Amours, elle est maintenant sous la responsabilité d'Emmanuel Rioux, qui fut de 1977 à 1992 le président de la SHGTP. Citons les principaux collaborateurs et collaboratrices de notre revue, soit les auteurs de cinq articles et plus : Yvette Babineau-Ouellet, J.-François Beaulieu, Laurent Bérubé, le chanoine Léo Bérubé, Jean-Marc D'Amours, Paul Dumas, Yvette Jetté-D'Amours, Janine Martin-Hardy, Jean-Claude Parent, Charles-E. Pelletier, Elisée Rioux, Emmanuel Rioux et Normand Théberge.

20 janvier 1978.
Premier conseil
d'administration de la
S.H.G.T.P. À la table,
Charles Pelletier,
Janine Martin-Hardy,
Théo D'Amours,
J.-François Beaulieu,
Emmanuel Rioux,
David Jean et Elisée Rioux.
Source : S.H.G.T.P.



Cette Société a également édité, en 1979, une brochure de 48 pages intitulée *35 Maisons et bâtiments centenaires de Trois-Pistoles et des environs* et, en 1981, une autre brochure de 48 pages intitulée *Le moulin à farine des Seigneurs Rioux*, toutes deux imprimées à l'Imprimerie du Golfe de Rimouski : elles sont maintenant épuisées. En 1996, la SHGTP publiait un fort ouvrage *Le Terrier de Trois-Pistoles*, comprenant cinq cahiers, montés sur ordinateur, qui fait état des différentes seigneureries de Trois-Pistoles, des cadastres, tout en mentionnant les propriétaires, leur profession, les navigateurs, etc., le tout dirigé par Jacques Morissette, et préparé par Rachel et Jean-Claude Parent; c'est un outil de consultation de première main. Signalons que la SHGTP est l'auteur de deux diaporamas : sur le moulin à farine des Seigneurs Rioux et sur la Maison du Notaire. Cette association, qui s'apprête à célébrer son 20^e anniversaire d'existence en décembre 1997, est implantée avec son centre de documentation et de généalogie, relié par Internet, au Parc de l'aventure basque en Amérique, lieu d'échanges culturels et historiques très dynamisants pour notre milieu.

En mars 1983, l'Association des familles Riou-x d'Amérique inc. (l'AFRA) était fondée au sein de la SHGTP : elle regroupe à ce jour plus de 500 membres actifs. Depuis 1984, elle publie, trois fois par année, le bulletin *Le Riou-x*, tiré à quelque 450 exemplaires, totalisant environ 60 pages pour chaque année. Emmanuel Rioux en est le rédacteur depuis le début de sa parution.

En 1985, la SHGTP créait le Comité du patrimoine de Trois-Pistoles, dont l'objectif est la protection et la mise en valeur de notre patrimoine, et qui fut présidé jusqu'en mai 1996 par Jean-Claude Parent.

Pour conclure ce chapitre sur la vie culturelle, je m'en voudrais d'oublier deux services culturels qui ont marqué le milieu pistolois depuis 25 ans, savoir le **Service des loisirs de Trois-Pistoles** et son directeur **Michel Rioux**, ainsi que la **Bibliothèque municipale** et sa directrice **Nicole Sirois**.

Michel Rioux, né le 9 septembre 1949, est le fils d'Émile Rioux et de Mariane Albert. Il épousait le 23 avril 1973 Mona Banville, dont il a deux enfants, Sébastien né le 25 juillet 1976 et Julie née le 19 mars 1979.

Il fit ses études collégiales en Technique d'intervention en loisirs au Cégep de Rivière-du-Loup. Depuis le 9 août 1972, il occupe le poste de directeur du Services des loisirs. Au fil des 25 dernières années, il a suivi différents stages de formation dans des domaines tels que la gestion du temps, la gestion du stress, la formation sur l'évolution des

loisirs au Québec et enfin une formation en philanthropie. Au compte de ses principales réalisations, on trouve la mise sur pied de plusieurs comités de loisirs, de coordination, d'organisation des finales des Jeux du Québec en 1976, 1983 et 1991, du Méritas sportif régional en 1977, du Carrefour théâtre régional en 1988 et 1995 et l'organisation du Festival des Isles en 1977. De plus, en collaboration avec des bénévoles, il a participé au développement du Centre de plein air de Saint-Mathieu, à la construction de la Piscine régionale des Basques en 1987, à la construction du Parc de l'aventure basque en Amérique en 1996, tout en participant à l'expansion de la Corporation de l'École de langue française, qui devenait au début de 1997 le Centre d'accueil et de formation en langue française (CAFEL). Son plus grand désir est de développer au cours des prochaines années à Trois-Pistoles un produit culturel durable.

Nicole Sirois, née à Saint-Guy, le 14 juillet 1947, est la fille d'Albert Bouchard et de Bibiane Malenfant. Mariée le 5 juillet 1969 à Carol Sirois (ex-professeur de chimie, maintenant directeur adjoint à la Polyvalente), elle est la mère de Yanick, 22 ans, et de Janie, 18 ans.

Elle est directrice de la Bibliothèque municipale depuis janvier 1973, où elle organise des expositions de peinture depuis 1982. Depuis 1983, sauf pour deux années, elle organise les Salons du livre de Trois-Pistoles au Centre culturel. Elle est membre du conseil d'administration du CRSBP (Centre régional de services aux bibliothèques publiques) depuis 1992; elle en est la vice-présidente depuis 1992, et enfin la présidente depuis 1996. De plus, depuis 1976, elle est membre du regroupement des bibliothèques publiques du Bas-Saint-Laurent, dont elle devient la vice-présidente il y a cinq ans. Très impliquée dans le monde du théâtre, elle devient membre du conseil d'administration des Productions théâtrales en 1991, et présidente de 1993 à 1996. Elle est membre du comité théâtre du Centre culturel de Rivière-du-Loup depuis 1992. Elle fut animatrice des Scouts et Guides de 1969 à 1976. Elle fut membre de la chorale Les Roitelets et du chœur Art-Fa-des-Neiges de 1970 à 1989. Elle est membre de l'AFEAS depuis 1985. Elle s'est également impliquée comme bénévole dans la cause de la Piscine régionale, des Jeux de l'Est, du Festival des Isles et du Patinage artistique.

Mais, c'est surtout comme directrice de la Bibliothèque municipale qu'elle manifeste tout son dynamisme. A elle revient l'honneur d'avoir été la première dans notre région à informatiser une bibliothèque municipale.

Emmanuel Rioux

8.7 Patrimoine bâti

Le paysage architectural de Trois-Pistoles demeure l'une des valeurs sûres du milieu. Ce paysage, qui côtoie le fleuve-océan depuis trois siècles, nous rappelle l'histoire, le savoir-faire des gens et aussi leur fierté de bâtisseurs. L'église, temple majestueux qui occupe l'espace physique et intérieur, en est l'une des pièces maîtresses.

Les éléments de ce riche paysage architectural s'harmonisent au fil de l'histoire. Trois-Pistoles a vu le jour sur les bords du grand fleuve, là où tout a commencé. Les seigneurs Riou s'établissent. Le développement du chemin du Roi à partir de 1790 marque une nouvelle ère de peuplement du territoire. Nous assisterons, dans les décennies suivantes, à un important mouvement de population. Le territoire Trois-Pistoles s'agrandit, la population augmente, on commence à s'établir « vers le haut de la côte ». Ce mouvement prendra toute son ampleur à partir des années 1850, avec la constitution de la municipalité de la paroisse, la construction et l'ouverture du chemin de fer L'Intercolonial, les déchirements entre tenants du chemin d'en bas et les tenants du chemin d'en haut. Ces dissidences prendront tout de même une décennie complète à se dissiper. Sur le plan patrimonial, cette période pour le moins turbulente aura caractérisé le paysage bâti : les nombreux déplacements de bâtiments, de la pointe à la côte. Le Trois-Pistoles « moderne » est le fruit de ces déménagements. Début des années 1900, c'est l'urbanisation qui se manifeste, reliée à la croissance industrielle du milieu. Les scieries fournissent de l'emploi, de nouvelles infrastructures deviennent nécessaires, de nouvelles écoles sont construites. C'est ce paysage architectural que l'on connaît aujourd'hui.

Des études du bâti traditionnel pistolois nous indiquent une prédominance de la maison de type vernaculaire américain. Ces résidences, érigées après 1890, se distinguent par leur toiture à deux versants droits. Viennent ensuite les maisons de conception québécoise et celles du courant cubique. On remarquera également des édifices d'inspiration Regency caractérisés par un toit à quatre versants. Nous vous proposons une brève randonnée dans notre paysage architectural, qui nous ramène à l'histoire, qui nous ramène à ces gens de savoir-faire, fiers bâtisseurs.

Une architecture distinctive

La résidence Réal Pelletier, au 274 Notre-Dame ouest, construite entre 1891 et 1920, témoigne de l'âge d'or de la production du bois. Les décors de bois ouvragé, dont l'exécution est remarquable, font directement référence à ce savoir-faire des gens d'ici. Ce secteur de la rue Notre-Dame était d'ailleurs zone industrielle. Pendant près d'un siècle, un moulin actionné à la vapeur était en activité, soit le moulin Ernest Pelletier et Fils. D'abord propriété de Louis-Gonzague Renouf en 1883, le moulin était vendu à Ernest Pelletier le 16 avril 1925. Ses fils Réal et Laurent en deviennent à leur tour propriétaires le 3 mai 1956. Le moulin original Ernest Pelletier et Fils a été défait en 1981. La résidence Réal Pelletier est un témoin de cette époque de grande activité et par son cachet et son authenticité, elle constitue une pièce de grande valeur.



Maison de Réal Pelletier.

Source : Rue principale.

Deux bâtiments dont l'état de conservation et la valeur patrimoniale sont exemplaires : le Magasin et la résidence Joseph Rioux, rue Notre-Dame ouest. Le Magasin Joseph Rioux a marqué l'histoire commerciale de Trois-Pistoles. Le secteur dans lequel il est situé, au 195 rue Notre-Dame ouest, est considéré prestigieux, tant par l'activité qu'il a générée que par sa valeur architecturale exceptionnelle. Le Magasin Joseph Rioux a été construit en 1901. L'édifice est impressionnant, de courant victorien, une réalisation de l'architecte E.-M. Talbot. Sur le terrain voisin, du côté est, est érigée la résidence cossue du commerçant. Sa construction remonte à 1884, oeuvre de l'architecte G.-É. Tanguay. Elle est de style mansart. On retrouvait un jet d'eau, devant la résidence. Il a été vendu vers 1936 pour être installé devant l'Hôtel de ville de Rimouski.



Résidence de Joseph Rioux.

Source : S.H.G.T.P.

Dans ce même secteur que le Magasin et la résidence Joseph Rioux se trouve une construction qui retient également notre attention, au 202 rue Notre-Dame ouest. De conception québécoise traditionnelle, cette résidence a été construite entre 1831 et 1860. Sa grande valeur patrimoniale réside dans son parfait état d'intégrité. Elle est habitée par Jean-Marc Rioux.

Une magnifique résidence s'ajoute au paysage architectural de Trois-Pistoles, au 190 rue Notre-Dame ouest. Cette résidence, de style victorien, nous ramène à l'un des plus illustres citoyens de Trois-Pistoles : le Dr Épiphanie Litalien. Marié à Maria Fortin le 22 juin 1909, c'est au début de 1910 que le Dr Litalien faisait construire cette résidence dont le balcon, aussi de style victorien, est inspiré de celui de la résidence de Sir Wilfrid Laurier à Arthabaska. Rappelons brièvement que le Dr Épiphanie Litalien a été inspecteur régional des écoles, reçu commandeur de l'Ordre du mérite scolaire, maire de Trois-Pistoles et fondateur de l'école d'été de l'Université de Western Ontario. Le 5 juillet 1956, on inaugurerait l'école Litalien, sur la rue du même nom, à Trois-Pistoles, en hommage à ce grand bâtisseur.



Maison de Jean-Marc Rioux.

Source : Rue principale.



Maison du Dr Épiphanic Litalien.

Source : Rue principale.

Voisin de la résidence Litalien, un autre édifice remarquable par son architecture de style victorien, construit au début du siècle, entre 1910 et 1920 par Alexis Côté et racheté plus tard par Louis Belzile. Cette résidence aux allures de manoir a été propriété de la famille Deschênes et était racheté par monsieur Martin Ouellet au début des années 1970. En février 1973, un incendie détruisait cet autre témoin de notre histoire.

Résidence du "Boss"
Deschênes.

Photo prise lors de
l'incendie.

Source :

M et Mme Martin Ouellet.



Sur les rives du grand fleuve, à l'ouest du terrain de camping municipal, se dresse l'une des plus anciennes résidences de Trois-Pistoles, le manoir Rioux-Belzile. Il s'agit de l'une des seules encore sur ses fondations d'origine, construite avant 1790 par un descendant du seigneur Jean Riou. La couverture est galbée, avec larmier cintré. Cette construction est de bois, ses dimensions sont de 28 sur 54 pieds.



Le Manoir Rioux-Belzile
vers 1927

Source : Paul Dumas.

Une autre construction encore sur ses fondations d'origine mais dont nous ne voyons plus que les vestiges : la grande maison de pierre, résidence de pilotes, que le folklore populaire a affublée du titre de « maison hantée ». Ses vestiges sont bien visibles à la Pointe à la Loupe. Cette résidence aurait été construite aux alentours de 1830, sa maçonnerie étant de même facture que celle du Moulin du Petit-Sault, à l'Isle-Verte, construit en 1823. Selon l'historien Silvio Dumas, cette maison serait celle des ancêtres Leclerc et aurait été occupée par des pilotes et leurs familles. Son toit était à quatre versants. Avec le manoir Rioux-Belzile, elle est la seule qui soit encore là où elle a été construite, c'est-à-dire le long de l'ancien et premier chemin du Roi à Trois-Pistoles.

La Maison hantée.
Photo : Gilles Gaudreau.



De retour sur la rue Notre-Dame, nos regards se portent vers le fleuve, empruntant l'Avenue du Parc. C'est là que nous retraçons la maison seigneuriale. Construite sur le domaine seigneurial aux abords du grand fleuve, sur le chemin du Roi, elle a été déménagée une première fois au milieu du 19e siècle pour être rebâtie sur la rue Notre-Dame ouest. Au début du 20e, elle changeait d'emplacement une nouvelle fois, se retrouvant sur son emplacement actuel, Avenue du Parc. Sur ses murs intérieurs se retrouvent des photographies des descendants du seigneur Jean Riou qui l'ont habitée, principalement Éloi et

Samuel. Elle est aujourd'hui la résidence d'une autre descendante directe du seigneur Jean Riou, Denise Rioux et de son conjoint le notaire Jean-Jacques Vien.

Un autre secteur de la rue Notre-Dame retient l'attention, délimité par l'Avenue du Parc à l'ouest et par la rue Jean-Rioux à l'est. On y retrouve des maisons de style victorien qui témoignent d'un art local de bâtir qui est remarquable de savoir-faire. Leurs principales caractéristiques : revêtement de brique brune avec chaînage de couleur plus claire, fenêtres à carreaux à motifs géométriques, pignons, « bay windows », avancées latérales, galeries et halcons décorés. Nous prendrons pour exemple la grande résidence sise au 15 de la rue Notre-Dame ouest, aujourd'hui propriété de Rosaire Labrie. Construite entre 1915 et 1920, elle a été la résidence du maire Henri Duval et a été occupée pendant plusieurs années par les Frères enseignants de la congrégation du Sacré-Coeur. Elle est dans un état de conservation exemplaire et affiche une valeur patrimoniale exceptionnelle.



Résidence Rosaire Labrie.

Source : Rue principale.

Ce secteur voisine l'un des plus beaux ensembles institutionnels qu'on puisse retrouver au Québec, composé de l'église, du presbytère, du couvent et de l'ancien collège. Soulignons l'exceptionnelle qualité du décor intérieur de l'église et son état d'authenticité. Une première phase de construction donnait naissance à cet ensemble institutionnel, entre 1882 et 1912, suivie d'une deuxième phase à la fin des années 1940. On a su conserver, dans ces deux phases, une unité remarquable de matériaux et de style.

Le secteur de la rue Jean-Rioux témoigne de l'évolution de l'activité

commerciale locale. L'édifice qui abrite le magasin Gagnon et Frères, au 290 rue Jean-Rioux, demeure exceptionnel au point de vue historique. Il date des tout débuts du village sur la côte et a été construit par David Bertrand de L'Isle-Verte dans le style des cottages Regency.



La rue Jean-Rioux vue du clocher de l'église vers 1915.

Deux autres secteurs offrent des bâtiments de grande valeur patrimoniale, soit la rue Père-Nouvel et la rue du Havre. Les styles y sont variés, allant de la maison traditionnelle à la façade « boom town » en passant par la maison mansardée et la maison cubique. Rappelons que la rue Père-Nouvel a fait son apparition à la fin du 19^e siècle, au moment où Trois-Pistoles commence à profiter des retombées de l'arrivée du chemin de fer. Rue Père-Nouvel, les bâtiments sont de taille supérieure et dans un état de conservation qui est excellent. Rue du Havre, on retrouve un secteur de villégiature qui a connu sa croissance à partir de 1900. Le paysage architectural y est homogène par les formes, les matériaux et le type d'implantation des résidences.

Rue Notre-Dame est, une grande résidence, de valeur exceptionnelle, harmonise le passé et le présent. La Maison du Notaire, centre de diffusion de l'art et d'interprétation de l'histoire, a été construite en 1842 et se caractérise par son toit Kamouraska. Elle doit son appellation au notaire Hervé Rousseau, qui l'habita jusqu'en 1964. Le 25 septembre 1989, la Ville de Trois-Pistoles reconnaissait la Maison du Notaire à titre de « monument historique ». Ce haut lieu d'histoire et de culture est propriété des Amis de l'Art depuis 1972.

Route 132 est, deux magnifiques résidences nous rappellent également l'histoire d'ici. La résidence Le Bocage a été construite il y a plus

Chemin du Havre
vers 1900-1910.

Photo : Louis-Isidore Rioux.

Source : Robert Côté,
Groupe de recherche en
histoire du Québec.



de 200 ans par l'un des fils de Vincent Rioux, fils de Jean, d'abord au bord du fleuve. Elle fut par la suite démontée pièce par pièce et reconstruite sur son emplacement actuel. Elle abrite aujourd'hui une chaleureuse auberge, propriété de monsieur Edmond Gagnon. Autre résidence historique précieusement conservée dans son état d'authenticité : le manoir Têtu-French, résidence en bois dont l'exécution est remarquable. Ce manoir date du milieu du 19^e siècle et est aujourd'hui la résidence privée de l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu.

Au deuxième rang ouest, la grande résidence construite en 1865 par Magloire Rioux est devenue un lieu de rencontres pour des orga-



Le Bocage
aux environs de 1850.

Source : Auberge Le Bocage.

Le Château French dans son
environnement d'origine.



nismes jeunesse de la région. Cette grande maison de style québécois en pièces sur pièces à toit galbé est propriété du club Richelieu de Trois-Pistoles depuis 1967. On la connaît depuis ce temps sous le nom de Maison La Source.



La Source.

Source :
Le Courrier.

Au deuxième rang est, le style québécois à toit galbé est bien représenté par la résidence du 96 rang 2 est, propriété de monsieur Jacques Rioux. Elle a été construite en 1858 par Georges Rioux, sur la terre acquise par son père Éloi en 1829 dans un encan à la porte de l'église. Transmise de père en fils, ce fut Nazaire, puis Thomas et enfin Jacques Rioux qui en furent les propriétaires successifs.

Au village de la rivière Trois-Pistoles, nous nous rappellerons la maison Morency, qui n'a pu éviter le pic des démolisseurs il y a



Maison Jacques Rioux à
l'automne 1898.

Sur la photo :
Lucie Bélanger et
Georges Rioux;
Mme Belle-Isles avec
Thomas Rioux;
Léopoldine et ? et
Nazaire Rioux.

Source : *Jacques Rioux.*



La Maison Morency

Source : *Le Courrier*.

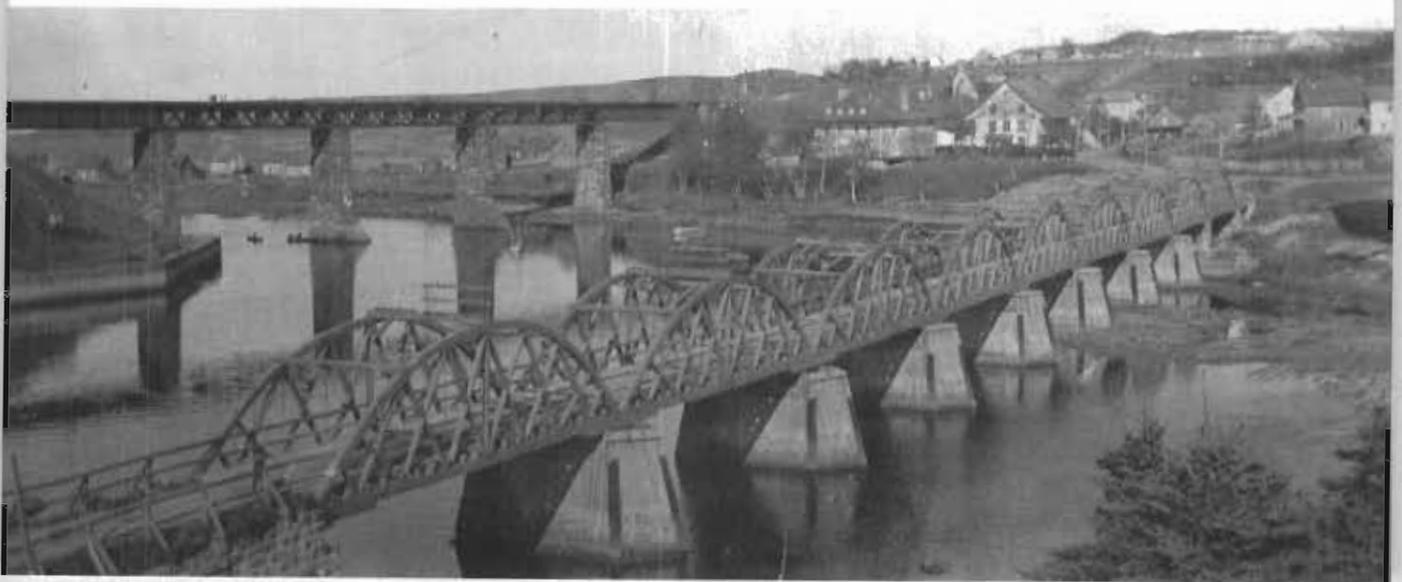
quelques années. Construite en 1815, un de ses propriétaires, monsieur Têtu, y établissait une tannerie vers 1835. Elle devenait propriété de Cyrice Morency en 1891. Cette grande résidence de 35 sur 60 pieds de style québécois à toit galbé et larmier cintré abrita un magasin général et le bureau de poste. Autre construction historique : l'Auberge de la Rivière, aussi associée à la famille Têtu, dont l'organe nous ramène à la période de grande activité suscitée par l'industrie du bois.

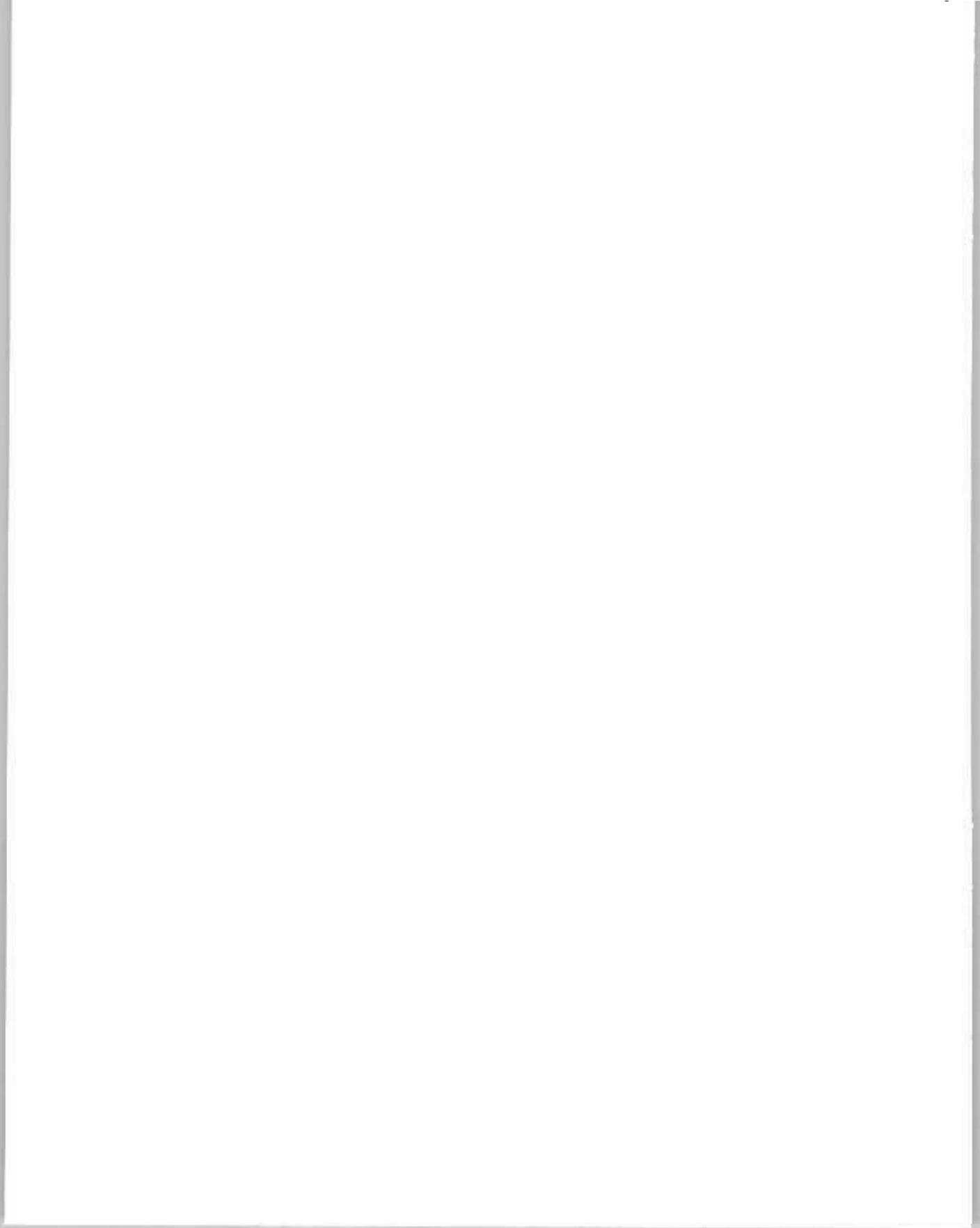
Nous terminerons ce chapitre par un bref rappel de la famille Morin. L'entrepreneur Hubert Morin avait à peine 33 ans lorsqu'il entreprit l'énorme tâche de mener à bien la construction de la cinquième église de Trois-Pistoles. Ce grand bâtisseur et sa famille ont été des Pistolois d'adoption dont nous vous proposons un « circuit » patrimonial en rapport avec leurs lieux d'habitation. Hubert Morin résidait rue Notre-Dame ouest, aujourd'hui résidence de Normand Larrivée; sa soeur Marie, mariée à Jean-Baptiste Deschênes, résidait à l'angle des rues Notre-Dame et Vézina, aujourd'hui Claude Beaulieu; Honorius résidait rue Notre-Dame ouest, aujourd'hui résidence de Jean-Guy Rioux; Wilfrid résidait rue Père-Nouvel, aujourd'hui résidence de Fernand Bérubé et Joseph résidait rue Père-Nouvel, résidence du capitaine Jean-Paul Michaud.

L'Auberge de la Rivière
Trois-Pistoles et l'ancien
pont de bois menant à la
vieille route du village
vers 1921

Photo : J.-A. Martin.
Source : *Raynald Pettigrew*.

Collaboration : *André Morin et Paul Dumas*







Annexes

Chapitre 3

Annexe 1

Recension des actes civils (notariés) et religieux 1669-1697 relatifs à Jean Rioux et Catherine Leblond

Les recensions d'actes notariés proviennent d'une «requête» informatique «-crie», effectuée aux Archives Nationales par M. Normand Robert de Pointe-aux-Trembles; gracieuseté de Jean Collard. Le sujet de recherche a été proposé à l'ordinateur dans la formule abrégée «jean riou»; il ne s'agit pas d'un modèle d'orthographe. L'étoile (*) signifie que nous avons en main une copie du document pointé.

A-1 1669 03 08

Engagement de Jean Rioult à Jean Routhier (Becquet), lecture de Michel Langlois, Archives nationales du Québec, à Québec, contribution de Pierre Rioux, président de la Société de généalogie de l'Est du Québec, Rimouski.

A-2 1677 12 26

Contrat de mariage Jean Rioux et Catherine Leblond (Cbs-Fr. Moreau) (*)1678 07 03
Reconnaissance du même contrat et modification légale (c.f. note 10 - Gérard Lebel).

A-3 1678 01 10

Acte de mariage Jean Rioux et Catherine Leblond, Sainte-Famille, I. O., Ch.A. Martin ptre (*).

A-4 1678 09 08

Acte de mariage Jean Rabouin et Marguerite Leclerc (c.f. note 10 - G. Lebel).

A-5 1679 02 23

Inventaire des biens feu Nicolas Leblond et Marguerite Leclerc¹. Vente d'une concession de P. Butaud et P. Lorreau à Jean Rioux et C. Leblond (c.f. Léon Roy, T. 24).

A-6 1679 02 28

Bail à ferme de J. Rioux à P. Butaud (Vachon, P.)¹.

A-7 1679 07 02

Transport d'argent J. Baillé à Jean Rioux. Obligation et quittance J. Rioux à J. Baillé.

A-8 1679 10 12

Quittance au sujet de la dot.

A-9 1681

Recensement de 1681 (T. 24).

A-10 1684 10 03

Vente d'une barque à Jean Rioux et Sébastien Catteau.

A-11 1686 10 07

Bail à ferme par René Baucher à J. Rioux.

A-12 1688 07 09

Achat de la ferme T. 23 par J. Rioux - vendue pour dettes- ?.

A-13 168807 25

Cocession d'une terre de Berthelot à J. Rioux.

A-14 1692 09 29

Accord entre les enfants de Nicolas Leblond .

A-15 1693 08 03

Vente d'une part de terre de Nicolas Roy et M.- Madeleine Leblond à J. Rioux et C. Leblond .

A-16 1696 03 15

Échange de la Terre 24 contre la seigneurie de la rivière des Trois-Pistoles.

A-17 169703 16

Jean Rioux et Catherine Leblond liquident leurs biens...avant de partir.

A-18 1697 04 10

Acte de foy et hommage (Bochart Champigny) (*).

A-19 1679 12 10

Document relatif au premier Jean Riou, dont il est question au début de cette recherche.

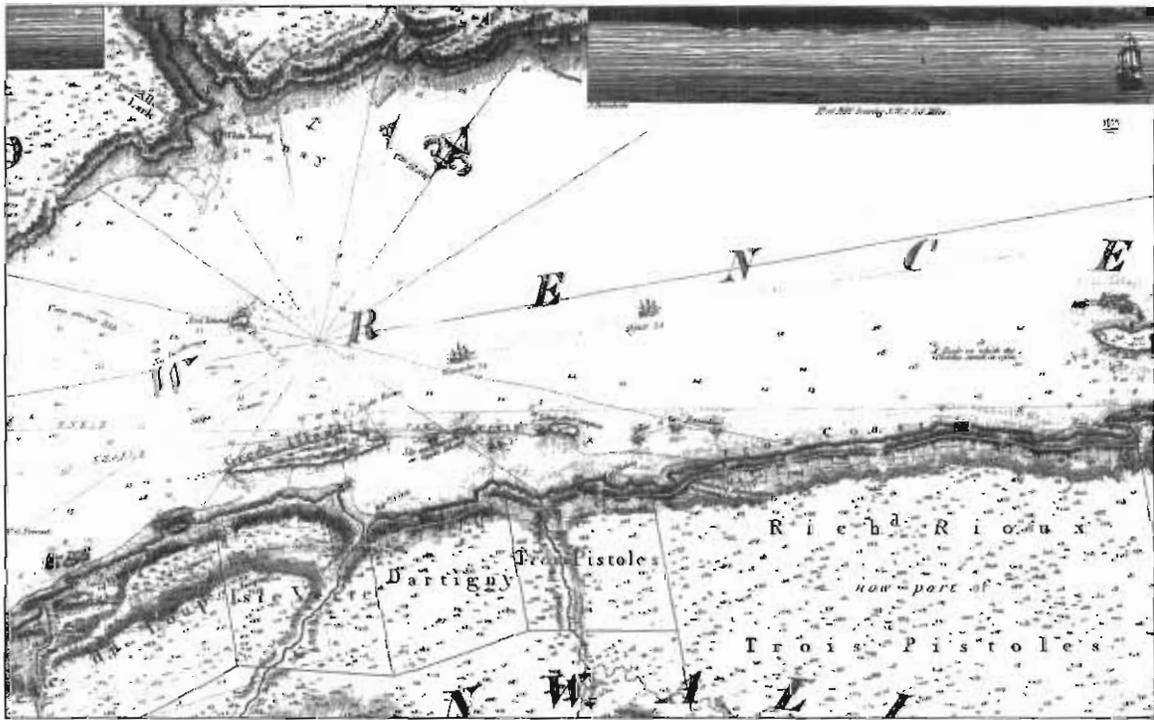
Annexe 2

La Carte du Bas-Canada

*Par le lieutenant-colonel Joseph Bouchette,
arpenteur général du Bas-Canada.*

« Cette partie de ma carte qui comprend le Saint-Laurent, depuis Québec jusqu'au Bic est une compilation faite et dressée avec soin et attention, d'après les plans les plus récents et ce avant 1814. Les sondes ont été prises et marquées sur l'information du capitaine Lambly »³.

Joseph Bouchette (1774-1841) a publié en 1832 une nouvelle version de son ouvrage descriptif du Bas-Canada⁴. Dans le coin droit une vignette, identifiée J. Bouchette, montre l'île du Bic vue du large. La vignette aurait été ajoutée; on y lit, autographié 1839.



A- Le paysage maritime

Le document donne une vue d'ensemble exceptionnelle du paysage maritime observable entre Rivière-du-Loup (Brandy Pot) et l'île du Bic.

La carte contient bon nombre d'indications inscrites à l'intention des navigateurs orientation par rapport à la boussole (nord magnétique), profondeurs, voies navigables (ship course), marées (very strong ebb). Des repères sont indiqués à partir de l'île Rouge, jusqu'au Saguenay, jusqu'aux baies, caps et estuaires des rivières. On mentionne le tracé suivi par deux bateaux de guerre en 1774, le Warspite et l'Ajax. Près de l'île du Bic, « un écueil sur lequel l'Alcidas a fait naufrage en 1760 ». Les rades sont indiquées par des ancres. Il y en a deux au sud-ouest de l'île du Bic. L'île du Bic fut reconnue très tôt comme un lieu officiel d'embarquement des pilotes. Une ordonnance du gouverneur James Murray, émise le 24 juin 1762, fixait les règlements

« Dès que la saison le permet, un certain nombre de pilotes doit être continuellement en poste près du Bic où ils demeureront jusqu'à la mi-octobre, de sorte qu'ils puissent prendre en charge tous les navires qui remontent le fleuve »⁵.

Au début du régime anglais, l'administration publique prend en charge le pilotage sur le fleuve et en confie la direction au surintendant des pilotes, un officier de la Couronne nommé par le lieutenant-gouverneur. Le 5 mai 1768, le gouverneur Guy Carleton réglemente encore la navigation dans le Bas-Saint-Laurent. « Sous la direction du surintendant des pilotes, pas moins de quatre chaloupes avec leurs effectifs complets devaient croiser au large du Bic afin de conduire les navires jusqu'à Québec »⁶.

Chaque compagnie de pilotes, c'est-à-dire chaque unité de travail, se composait de deux pilotes et d'au moins un apprenti. Pour se déplacer, la compagnie devait avoir sa chaloupe, grée convenablement. Les pilotes étaient des gens du pays qui avaient une bonne connaissance de la navigation fluviale, particulièrement difficile entre le Bic et Québec.

Ceux-ci ne se conformaient pas toujours à la consigne d'aller au-devant des navires au large du Bic. Les capitaines des navires ont souvent donné rendez-vous à nos pilotes au large de nos îles, plus près du lieu de leur résidence. Une ancre est aussi visible à chaque bout de l'île aux Basques. C'est là que les Têtu chargeront les madriers de pin dans les grands voiliers, à destination de Liverpool, si ce n'est à destination de l'Australie.

B - L'identification des lieux

Prenons connaissance des autres lieux identifiés sur la Carte, à partir de l'île du Bic, de l'est à l'ouest :

1- La Biquette, la Baie des Ha!Ha!

2- L' «Iron Coast », qui isole la seigneurie Nicolas Rioux derrière une muraille «de fer » ou «ferrugineuse »? Remarquer comment cette imposante muraille rocheuse limite l'accès à la mer sur une trentaine de kilomètres, entre Trois-Pistoles et Bic.

3- La seigneurie, qui est « à ce moment une partie de Trois-Pistoles », i.e. de la paroisse religieuse de Trois-Pistoles. Les paroisses de Saint-Simon et Saint-Fabien en seront détachées par la suite. Certains documents de l'époque désignent la partie de la seigneurie Nicolas Rioux qui a été vendue à Joseph Drapeau Seigneurie de la Baie du HA! HA! ou Seigneurie Richard Rioux⁷.

4- L' «Ancienne habitation nommée La Poste », ...près du Cap Marteau; à remarquer.

5- Sur la rivière Trois-Pistoles, l' «Abawisquaash »; on dit ici la Boisbouscache.

6- Les «Isles à la Razade », «Isles aux Basques », «Isle au Pomme or Apple Island »; la «Green Island » et sa «Light House », la seigneurie Dartigny.

7- Dans « Cacona », il y a la « Chapel »; il y a trois rangs d'ouverts le nom du premier rang est illisible; 2^e rang, Saint-Antoine; 3^e rang, Saint-Jacques.

8- A Rivière-du-Loup (Fraserville) une Power Lodge, la paroisse Saint-Patric, le Petit Village et les « Isles Percées ».

9- Sur la rive nord, sont identifiés « chaffaud des Basques », Beaver Cove, « Pt aux Allouettes or Lark Point », «White Island » « Tadoussac », Pt aux Vaches, Petite et Grande Bergeronne, Lusson, Rocher de Bondésir, Rivière de « Lasquemin » (Les Escoumins).

C- Une particularité du Bas-Saint-Laurent

Sur la terre ferme, on a esquissé la partie habitée, en bordure des côtes.

Par une ligne blanche, on y a tracé le chemin du Roy.

Ce document cartographique situe dans son contexte régional une particularité du Bas-Saint-Laurent, la rencontre du chemin du Roy avec le point d'embarquement des pilotes .

Le Chemin du Roy fut prolongé jusqu'à Trois-Pistoles vers 1790, à la rencontre des grands voiliers qui « montaient » vers Québec. Il fal-

lait aux voiliers de huit à onze jours pour atteindre le port de Québec. Même si le pont ne fut pas construit sur la rivière Verte avant 1828 et sur la rivière Trois-Pistoles, avant 1833, on pouvait quand même arriver à Québec en trois jours en empruntant le chemin du Roy.

A partir de 1786, il y eut une coordination entre le transport maritime et le transport terrestre, depuis l'île du Bic - pratiquement, depuis Trois-Pistoles - jusqu' à Lévis. Et cette carte nous aide à comprendre la complexité du problème.

Premièrement, il n'y a pas de route praticable entre Trois-Pistoles et Bic. Jean Renaud fixe le chemin du Roy entre Pointe-au-Père et Trois-Pistoles dès 1792⁸. Mais en pratique, sur le plateau, on a patienté longtemps (1790-1840) avant qu'une route carrossable ne relie Trois-Pistoles à Bic à travers les tourbières de la seigneurie Nicolas Rioux et les dénivellations abruptes du Cap à l'Original.

En bordure du fleuve, il était hasardeux de circuler au pied des falaises, sur les rives accidentées et noyées par les hautes marées. A toutes fins utiles, le seul moyen de transport sûr pour acheminer les passagers d'un grand voilier depuis « le large » jusqu'à la terre ferme, c'était la chaloupe qui les amenait à Trois-Pistoles.

E- « La Poste », terre ferme

Depuis Trois-Pistoles, on se rendait à Québec « en prenant la Poste ». Le 15 juillet 1786, le Surintendant des Maisons des Postes provinciales, Hugh Finlay, nommait Jean-Baptiste Rioux « pour exercer l'Emploi de Maître de Poste en fournissant des chevaux et voitures avec le moins de délai qu'il sera possible aux voyageurs allans et venans sur le grand chemin du Roy, entre le Bic et la Pointe de Lévi »⁹.

En somme, c'est un service de diligences que Jean-Baptiste Rioux et ses fils ont exploité pendant de nombreuses années (une quarantaine d'années), à partir de Trois-Pistoles.

A l'extrémité ouest de l' « Iron Coast », depuis « l'ancienne maison nommée la Poste », les Rioux voituraient par le chemin du Roy les voyageurs officiels qui arrivaient d'Angleterre et qui se dirigeaient vers Québec. Ces « postiers » transportaient aussi les pilotes qui débarquaient d'un voilier en route vers l'océan et qui se hâtaient de remonter à Québec où d'autres vaisseaux avaient besoin de leurs services. Comme on dit chez nous, ces voyageurs prenaient « la malle » pour retourner à Québec. Pour les pilotes, c'était plus rapide que de remonter dans leur propre chaloupe avec l'apprenti qui était à leur service.

F- Une méprise d'historien

Lorsqu'il a écrit le livre remarquable, intitulé *Le Saint-Laurent et ses pilotes 1805-1861*, Jean Leclerc ignorait le sens du régionalisme « prendre la malle ». « Par ailleurs, le rôle des pilotes au XIX^e siècle, était également celui d'un postier, étant le premier en contact avec la « malle » venue d'Europe et des États-Unis, comme en témoigne le pilote George Saint-Amant. « Quand on adescendu un bâtiment, il faut le plus souvent prendre la poste pour monter à Québec (par voie de terre), afin de ne pas perdre du temps »¹⁰.

Les pilotes ont-ils vraiment été des postiers? Par chez nous, depuis l'organisation de « la Poste » en 1786, « quand on prenait la malle », on ne transportait pas le courrier; c'est le postillon qui s'en chargeait. « Quand on prenait la malle », on voyageait avec le postillon. Cela fut longtemps une habitude dans le Bas-Saint-Laurent.

Plus tard, avec l'arrivée du chemin de fer, on a « pris le petit local », le train de passagers qui arrêtait à toutes les gares. Pour arriver rapidement à la ville voisine, on est même monté quelques fois dans le wagon arrière du petit train de fret qui s'arrêtait à toutes les gares; « on prenait alors la R'commandation ». Pour aller se chercher du travail, au plus creux de la crise des années 30, les « tenders » - des passagers clandestins- prenaient place dans le « char à charbon » de la locomotive, appelé « tender ».

Aujourd'hui, « on prend l'autobus ». A moins qu'on ait eu un prof de français particulièrement tenace!

Conclusion

Entre autres qualités, la carte de Joseph Bouchette jette un éclairage intéressant sur les moyens de transport qui ont prévalu dans notre région, entre 1760 et 1860, au temps du pilotage.

Jacques Morissette

Chapitre 4

Annexe 1

Biographies d'évêques ou de prêtres natifs de Trois-Pistoles et des deux derniers archevêques de Rimouski

Deux fils de Trois-Pistoles sont devenus évêques au cours de ce siècle. Il méritent donc une attention spéciale.

Charles-Eugène Parent, né au 2^e rang est de Trois-Pistoles le 22 avril 1902, est le fils de Louis Parent, cultivateur et menuisier, et de Marie Lavoie. Après ses études classiques au Séminaire (1914-1920), et ses études théologiques aux Grands Séminaires de Québec et de Rimouski (1920-1924), il est ordonné le 7 mars 1925 par Mgr R. Léonard. D'abord nommé vicaire de Price pour trois ans, il est ensuite secrétaire et maître de cérémonies du nouvel évêque, Mgr Courchesne. L'année suivante, en 1929, il fait des études en théologie à Rome, où il obtient un doctorat. Il est professeur de théologie au Grand Séminaire de 1931 à 1941. Curé de la Cathédrale de Rimouski (1941-1944), il est ensuite sacré comme évêque auxiliaire de Mgr Courchesne le 24 mai 1944. De 1950 à 1967, il est archevêque de Rimouski. Très modeste, il reste très attaché aux valeurs traditionnelles d'une Église qui sera en pleine mutation à partir du Concile Vatican II (1962-1965). Il décédait à Rimouski en 1982.

Robert Lebel, fils de Wilfrid Lebel, cultivateur, et d'Alexina Bélanger, est né à Trois-Pistoles le 8 novembre 1924. Après ses études classiques au Séminaire et ses études théologiques au Grand Séminaire de Rimouski, il est ordonné à Trois-Pistoles le 8 juin 1950. Il décroche son doctorat en théologie en 1951. Il est nommé professeur de théologie, puis directeur des études au Grand Séminaire (1955-1963) et supérieur de la même institution (1963-1965), avant de le devenir du Petit Séminaire pendant cinq ans. De 1970 à 1974, il est professeur de théologie à l'Université du Québec à Rimouski. En 1974, il est sacré évêque, rattaché comme auxiliaire du diocèse de Saint-Jean-d'Iberville. En 1976, il devient évêque de Valleyfield, poste qu'il occupe depuis. Membre du bureau de direction de la Conférence des évêques catholiques du Canada de 1983 à 1991, il en est le président de 1989 à 1991. Très impliqué socialement, il a accordé au cours des ans plusieurs entrevues à la télé de Radio-Canada.

Plusieurs Pistolois sont devenus prêtres, dont je donnerai une brève biographie. J'ai cru bon, par ailleurs, d'insérer la biographie du



Charles-Eugène Parent,
archevêque de Rimouski,
né à Trois-Pistoles
Source : AAR.



Robert Lebel, Évêque de
Valleyfield.
Source : évêché de Valleyfield

chanoine Léo Bérubé, notre informateur privilégié pour la rédaction de la deuxième partie de ce chapitre.

Paul Rioux, né à Trois-Pistoles le 28 juillet 1861, est le fils de David Rioux, menuisier, et d'Henriette Bérubé. Ayant complété ses études au Séminaire de Rimouski en 1882, il entre chez les Rédemptoristes, est ordonné prêtre en Belgique en 1886. Il devient curé de Sainte-Anne de Montréal (1904-1910), puis directeur du juvénat de Sainte-Anne-de-Beaupré (1912-1915), etc.



Joseph-Grégoire-Clément
Plourde.
Source : Guy Plourde.

Joseph-Grégoire-Clément Plourde, né à Trois-Pistoles le 9 mai 1878, est le fils de Joseph-M. Plourde, cultivateur, et d'Elmire Coulombe. Après ses études au Séminaire de Rimouski (1892-1898), il entre au Grand Séminaire en 1898, est ordonné le 18 mai 1902. Il exerce son ministère surtout en Gaspésie. Il est particulièrement connu comme curé de Carleton à partir de 1923, et pour avoir érigé la fameuse chapelle Saint-Joseph, lieu splendide de pèlerinage et au paysage unique. Il décède à Carleton le 20 août 1950. Il décède à Carleton le 20 août 1950.

J.-C.-Edmond Plourde, frère de l'abbé Joseph, est né à Trois-Pistoles le 10 janvier 1891. Il fait ses études classiques à Rimouski, ses études théologiques à Rimouski et à Québec. Il est ordonné le 17 septembre 1916. Comme son frère, il exerce son ministère surtout en Gaspésie. En 1923, il est directeur des Oeuvres économiques de Gaspé. En 1939, il est nommé curé de Maria. Il est nommé chanoine honoraire le 12 septembre 1951. Il décède à Maria le 1 mai 1955.

Narcisse Rioux est né à Trois-Pistoles le 31 janvier 1887. Fils de Louis Rioux, cultivateur, et de Marie D'Amours, il étudie au Séminaire de Rimouski de 1903 à 1909, puis au Grand Séminaire de cette ville, est ordonné en 1913. De 1917 à 1932, il est curé de Saint-Maurice-de-l'Échourie, puis de Rivière-au-Renard. Il est président de « Pêcheurs unis du Québec ». Il décède à Rivière-au-Renard le 11 juin 1960.

Élie Beaulieu, né à Trois-Pistoles le 13 octobre 1900, est le fils de Joseph Beaulieu, cultivateur, et de Diana Ouellet. Il fait ses études au Séminaire de Rimouski et au collège de Saint-Laurent, puis ses études théologiques (1931-1935) au Collège de Rigaud, où il enseigne pendant cinq ans. En 1940, il est nommé économiste à l'Évêché de Rimouski.

Jean-Paul Deschênes, né à Trois-Pistoles le 30 juillet 1906, est le fils de Jean-Baptiste Deschênes, marchand, et de Marie Morin. Il étudie au Séminaire de Rimouski de 1918 à 1925, avant de faire ses études théologiques à Rimouski et à Halifax. Ordonné le 8 juin 1930, il est vicaire dans plusieurs paroisses : Cabano, Val-Brillant, Saint-Épiphanie, avant d'être nommé curé de Saint-Blandine en 1940, de Saint-Paulin

de 1947 jusqu'en 1952, alors qu'il est nommé curé de Padoue, puis de Saint-Eusèbe en 1954, où il décède le 8 décembre 1961. Ajoutons, qu'en plus d'avoir deux jeunes frères qui sont prêtres, il a trois soeurs religieuses : M.-Alice, de la congrégation de Jésus-Marie de Sillery, née le 13 décembre 1914, Simone, de la même congrégation, née le 10 mai 1917, ainsi qu'Aline, également soeur de Jésus-Marie, née le 10 septembre 1907, demeurant au Couvent de Trois-Pistoles.

Léo Bérubé, né à Saint-Damase de Matane le 6 septembre 1906, fils de Joseph Bérubé, cultivateur, et d'Èva Rioux, fait ses études au Séminaire de Rimouski (1922-1929). Il est ordonné prêtre en 1933. Vicaire dans plusieurs paroisses, puis à Trois-Pistoles de 1931 à 1942..., il est nommé curé de Rivière-Trois-Pistoles, de 1950 à 1953. On connaît surtout le chanoine Bérubé comme le grand archiviste de l'archevêché de Rimouski de 1956 jusqu'au début de 1990. Il a rédigé plusieurs articles, notamment dans la *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, dans *L'Écho des Basques*. Il est l'auteur de beaucoup de notices nécrologiques des prêtres du diocèse. Grand ami et collaborateur de la SHGTP, dont il est « membre honoraire », il lui a légué plusieurs documents de grande valeur.

André-Albert Deschênes, frère de l'abbé Jean-Paul, est né à Trois-Pistoles le 3 juin 1911. Il fait ses études classiques au Séminaire (1925-1932), ses études théologiques au Séminaire de Pont-Viau (Société des Missions-Étrangères) de 1932 à 1936. Il est ordonné le 24 juin 1936 à Rimouski par Mgr Courchesne. A partir de 1936, il est à la Mission catholique de P.-A. Damien, en Mandchourie. Il est interné dans un camp de concentration japonais (1942-1946), lors de la guerre entre le Japon et la Chine; il est ensuite curé de Hwarteck (1946-1947). Revenu au pays le 15 juin 1947, il exerce plusieurs ministères pour sa Société pendant cinq ans. En 1952, il est aumônier à l'Hôpital de Manchester, NH. De 1957 à 1961, il fait du ministère à Cuba, au Pérou en 1962. Il décède à l'Hôpital de Laval le 3 décembre 1982.

Henri-Victorien Deschênes, frère des abbés **Jean-Paul** et **André-Albert**, né à Trois-Pistoles le 13 juillet 1912, fait ses études classiques au Séminaire de Rimouski et à celui de Sainte-Croix, Ville Saint-Laurent de 1927 à 1934. Il fait ensuite ses études théologiques à Rimouski et à Halifax (1927-1941). Il est ordonné par l'évêque d'Amos, Mgr Aldée Desmarais, à Trois-Pistoles, le 6 juillet 1941. Il est alors nommé directeur des élèves du Séminaire d'Amos (1941-1946), puis curé de La Motte, en Abitibi, de 1946 à 1951. Il retourne comme directeur des élèves du Séminaire de 1951 à 1953. Il devient curé de Clerval (1953-1959), de Sullivan de 1959 à sa retraite en 1982. Il décède à Val-d'Or le 15 janvier 1993.



Léo Bérubé
Source : Louise Dumas.

Yves-Marie Dionne, fils de Louis-Ernest Dionne et de Juliette Caron, est né à Trois-Pistoles le 24 octobre 1924. Il fait ses études classiques au Séminaire de Rimouski, puis étudie la théologie à Ottawa, où il obtient une licence dans cette discipline. A l'Université Laval, il décroche une licence en sciences, ainsi qu'une maîtrise ès arts en philosophie. Il enseigne par la suite, de 1950 à 1969, au Petit Séminaire de Rimouski, puis à l'Université du Québec à Rimouski de 1969 à 1989. Ce qui ne l'empêche pas d'exercer son ministère comme vicaire dominical dans plusieurs paroisses. En 1992, il devient supérieur de la Résidence Lionel-Roy à Rimouski.

Enfin, terminons cette annexe par la biographie des deux derniers archevêques du diocèse de Rimouski : Mgr Gilles Ouellet et Mgr Bertrand Blanchet.



Gilles Ouellet.
Source : AAR.

Gilles Ouellet, né à Bromptonville le 14 août 1922, est le fils de Joseph-Adélarde Ouellet et d'Armande Biron. Il fait ses études classiques au Séminaire de Sherbrooke (1934-1941), puis ses études théologiques au Séminaire des Missions-Etrangères de Pont-Viau de 1941 à 1946. Il est ordonné par Mgr Joseph-Henri Prud'homme le 30 juin 1946. Il étudie à l'Université grégorienne de Rome de 1947 à 1950, où il obtient un doctorat en droit canonique. De 1950 à 1957, il est missionnaire à la Prélature de Davao aux Philippines. De retour au pays, il est nommé supérieur général de la Société des Missions-Etrangères de 1958 à 1967. De 1965 à 1977, il est directeur national de l'Oeuvre pontificale de Saint-Pierre-Apôtre et de la Propagation de la foi. Le 23 novembre 1968, il est sacré évêque de Gaspé par le délégué apostolique Emanuele Clarizio. Le 14 mai 1973, il est promu archevêque de Rimouski. Il est président de la Conférence des évêques catholiques du Canada de 1977 à 1979, et de l'Assemblée des évêques du Québec (AEQ) de 1989 à 1991. Le 16 octobre 1992, il remet sa démission comme archevêque de Rimouski, tout en assumant l'intérim comme administrateur diocésain jusqu'à l'installation de son successeur. Retiré à Trois-Pistoles, il est collaborateur de l'équipe pastorale de la paroisse, tout en étant aumônier diocésain des Chevaliers de Colomb. De plus, il siège au sein du Comité des affaires sociales et du Comité conjoint de l'AEQ.



Bertrand Blanchet.
Source : AAR.

Bertrand Blanchet, né à Saint-Thomas de Montmagny le 19 septembre 1932, est le fils de Louis Blanchet et d'Alberta Nicole. Il fait ses études classiques au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1944-1952), étudie la théologie au Grand Séminaire de Québec (1952-1956), où il obtient une licence dans cette discipline. Il est professeur au Collège de la Pocatière de 1956 à 1959 et de 1964 à 1973. De 1959

à 1964, il étudie en biologie à l'Université Laval, où il décroche une maîtrise en sciences et, en 1975, il obtient son doctorat en sciences forestières. Le 8 décembre 1973, il est sacré évêque de Gaspé par le Cardinal Maurice Roy. Nommé archevêque de Rimouski le 16 octobre 1992, il est installé en la Cathédrale Saint-Germain le 2 février 1993. Il est membre de la Commission épiscopale d'oecuménisme et du Comité épiscopal pour le respect de la vie à la Conférence des évêques catholiques du Canada, et membre du Comité exécutif, du Comité épiscopal de théologie et du Comité *ad hoc* sur l'appauvrissement à l'AEQ.

Emmanuel Rioux

Chapitre 6.2

Annexe 1

MOULIN À FARINE

Ce moulin a été construit par F.-X. Lemieux, beau-frère de Joseph Rioux, marchand.

Le tout a débuté par une demande à l'Intercontinental pour obtenir la permission d'ériger un barrage sous le pont du chemin de fer afin de créer une réserve d'eau. La permission fut accordée.

Un tuyau de 30 pouces, en bois, maintenu et encerclé par des collets d'acier, transportait l'eau jusqu'à la grande roue qui servait à actionner ce moulin. Il y avait beaucoup de machinerie.

À la fermeture, en 1933, ces bâtisses étaient devenues des salles de jeux, mais c'était un endroit très dangereux. Les portes ont été barricadées, et puis le tout a été démoli. Ce moulin était situé à l'emplacement actuel du dépôt de neige de la ville.

Les propriétaires furent:

- F.-X. Lemieux de 1885 à 1893.
- Achille Deschênes de 1893 à 1912.
- Apollinaire Guimond de 1913 à 1919 (le 14 mars 1919, il est tué par un train lors d'une tempête de neige).
- Jos Paradis de 1919 à 1928 (oncle de Antoine Thériault, bijoutier de Trois-Pistoles).
- Finalement, Johnny Picard de Ville-Dégelis de 1928 à 1933.



Le moulin à farine de F.X. Lemieux a été en activité de 1885 à 1933. Il était situé tout près de l'entrée actuelle du camping municipal, du côté est de la rue Chanoine-Côté.

Source : Adrien Côté.

Chapitre 7.2

Annexe 1

Présidents et présidentes de la C.S. no 1 (1845-1997)

1845 : Benjamin Rioux	1901 : Damase Morisset, ptre
1846 : Henry Simon	1907 : J.-Alphonse Lavigne
1848 : Éloi Rioux	1911 : Hervé Rousseau
1849 : Jérémie St-Laurent	1918 : Joseph Morin
1850 : Philippe Renouf	1919 : Cyrice Bélanger
1851 : Thomas Lavoie	1919 : Arthur Belzile
1851 : Thomas D'Auteuil	1922 : Joseph Lebel
1853 : Chs-Timothée Dubé	1926 : Ludger Côté
1856 : Thomas Rioux	1928 : Eugène Boucher
1858 : Philippe Renouf	1936 : Jean-Louis Desjardins
1862 : Eusèbe Rioux	1950 : Jean-Baptiste Deschênes
1864 : Eloi Rioux	1952 : Eugène Boucher
1866 : Léon Roy, ptre	1954 : Siméon Lavoie
1867 : Jean-Bapuste Gagnon, ptre	1963 : Maurice Morais
1876 : Désiré Vézina, ptre	1970 : Anita Rioux
1895 : J.-Alphonse Lavigne	1981 : Denise Roussel-D'Amours
1896 : Désiré Vézina, ptre	1990 : Maurice Ouellet
1897 : Damase Morisset, ptre	1994 : Cécile Lamarre
1900 : Joseph Rioux	

Présidents de la C.S. no 2 (1878-1956)

1878 : Magloire Côté	1919 : Jn-Bte Boucher
1879 : Théophile Côté	1921 : Jules D'Amours
1881 : Georges Michaud	1922 : Isidore Pelletier
1882 : Joseph Belzile	1924 : Wilfrid Lebel
1884 : Joseph Turcotte	1926 : Magloire Rioux
1887 : Paul D'Auteuil	1928 : Pierre Rioux
1888 : William Rioux	1929 : Eugène Gagnon
1889 : Isaïe Rioux	1930 : Ferdinand Bélanger
1890 : Paul Ouellet	1931 : Jean Parent
1893 : Nazaire Rioux, Achille Lagacé	1932 : Ferdinand Parent
1896 : Alphonse Pelletier	1933 : Eugène Boucher
1897 : Théophile Paradis	1934 : Joseph Roy
1899 : Joseph Lebel	1935 : Théodore D'Amours
1901 : Martial Rioux	1936 : Lorenzo Côté
1902 : Joseph-Alexis Leclerc	1937 : Paul-Etienne D'Amours
1903 : Martial Rioux	1939 : Albert Leclerc
1905 : Octave Drapeau	1940 : Omer Belzile
1907 : Philias Pelletier	1941 : Ferdinand Bélanger
1908 : Alphonse Dionne	1943 : Placide Caron
1909 : Ernest Lebel	1946 : Joseph Lagacé
1910 : Bruno Belzile	1947 : Paul Rioux
1911 : Luc Leclerc	1948 : Alexandre D'Amours
1913 : Cyprien Dionne	1949 : Albert Bélanger
1915 : Philippe Lévesque	1950 : Léon Lainez
1917 : Charles D'Amours	1951 : Gérard Belzile
	1952-56 : Charles-Eugène Vaillancourt

Présidents de la C.S. no 3 (1918-1961)

1918 : Joseph Rioux	1940 : Charles Ouellet
1919 : Joseph Lauzier	1946 : Charles Bérubé
1920 : Xavier Gagnon	1947 : Rodolphe Rioux
1920 : Philippe Rioux	1949 : Adélarde Lebel
1922 : Joseph-Firmin Rioux	1950 : Elie Rioux
1931 : Jules Bérubé	1955-1961 : Antoine Pelletier
1934 : Amédée Rioux	

Présidents de la C.S. no 4 (1911-1966)

1911 : Pierre Lafrance, ptre	1939 : Elisée Massé
1920 : Emile Leclerc	1941 : Jean-Baptiste Leblond
1921 : Alphonse Parent	1945 : Chs-Eugène Bélanger
1922 : Emile Guimont, ptre	1950 : Jean-Baptiste Leblond
1923 : Philippe Malenfant	1951 : Gérard Massé
1928 : Alphonse Boucher	1953 : Jean-Baptiste Leblond
1932 : Edouard Pettigrew	1954 : Roméo Morency
1933 : Philippe Caron	1956 : Roger Leclerc
1934 : Emile Leclerc	1960 : Albert Charron
1937 : Jean-Baptiste Leblond	1965-66 : Gérard Lafrance

Annexe 2

Inspecteurs de district de nos Commissions scolaires (1852-1964)

1852 : Georges Tanguay	1915 : Epiphane Litalien
1882 : Célesun Bouchard	1930 : Paul-Eugène Labrecque
1887 : Théophile Beaulieu	1947 : Clovis Aubé
1903 : Henri Nansot	1949-64 : Jean Thériault

Annexe 3

Secrétaires-trésoriers de nos C.S. (1846-1997)

No 1 :

1846 : Pierre Fournier
1889 : Jn-Bte Prince
1897 : J.-A. Lavigne
1904 : Louis Paradis
1906 : Louis Rioux
1954 : Chs-Eug. Pelletier
1963 : Elisée Rioux
1970 : Raynald Lagacé
1972 : Victor Beaulieu
1989 : Marc Tourigny

No 2 :

1878 : Georges Aubut
1879 : Edouard Gagnon dit Belles-Isles
1901 : Joseph Lebel
1929 : Cyprien Lafrance

1932 : J.-C. Lafrance
1937 : Philippe Michaud
1944 : Félix Michaud
1952-56 : Elisée Rioux

No 3 :

1918 : Louis Rioux
1949-1961 : Elisée Rioux

No 4 :

1911 : Lazare Pettigrew
1915 : Alexis Fortin
1933 : Alexandre Fortin
1941 : Joseph-Alfred Spénard
1945 : Réal Morin
1946 : Rose-de-Lima Dionne
1950-66 : Mine Xavier Rioux

Annexe 4

*Salaires moyens des 4 commissions scolaires de Trois-Pistoles
(1858-1963)*

	No 1	No 2	No 3	No 4
1858	20 louis			
1859	19 l.			
1860	19 l.			
1861	18,5 l.			
1862	19 l.			
1863	17 l.			
1864	20,5 l.			
1865	0 25 l. = F; 55 l. = H			
1866	15 l. = F; 50 l. = H			
1867	60 \$ = F; 200 \$ = H			
1869	60 \$ = F; 200 \$ = H			
1870	61 \$ = F; 200 \$ = H			
1873	69 \$ = F; 260 \$ = H			
1878	total : 702 \$	56 \$		
1882	60 \$ = F			
1884	280 \$ = H			
1885	72 \$ = F	68 \$		
1889		64 \$		
1892		72 \$		
1895		68 \$		
1902		75 \$		
1906		90 \$		
1907	275 \$	100 \$		
1911				125 \$
1913		125 \$		
1914				140 \$
1915		115 \$		
1917				160 \$
1918		150 \$		
1919		175 \$	200 \$	175 \$

	No 1	No 2	No 3	No 4
1920		200 \$		
1923		250 \$		
1925			225 \$	
1928			250 \$	
1929	450 \$			
1931			225 \$	
1932			175 \$	225 \$
1933		150 \$	125 \$	
1935			150 \$	
1937		200 \$	300 \$	260 \$
1939				300 \$
1941		300 \$		500 \$
1942	400 \$	400 \$	400 \$	
1944			450 \$	
1945		500 \$		
1946			600 \$	600 \$
1947	800 \$			
1948		600 \$		
1949	1 300 \$ = religieux; 2 400 \$ = laïc	800 \$		
1950	825 \$		800 \$	
1951		800 \$		
1952	1 500 \$ = Frères; 900 \$ = institutrices			
1953				800 \$
1954	2 000FD 1600FF 2900 : lc; 900/1075 \$	875 \$		
1955		950 \$	1 000 \$	900 \$
1957	Conv. collective			
1958			1 150 \$	1 000 \$
1959			1 450 \$	
1960				1 600 \$
1962			2 225 \$	
1963				2 300 \$

Données recueillies dans les divers procès-verbaux des quatre commissions scolaires de Trois-Pistoles.

Annexe 5

Les RIOUX administrateurs des C.S.T.P. depuis 1843

1. A titre de **PRESIDENT(E)S** :

1.1 : Commission scolaire no 1 (1843-1996) : 7 RIOUX sur 37, dont Anita Rioux, première femme à être élue commissaire (1963-1981), qui fut la première femme présidente, pour un terme de onze ans (1970-1981);

1.2 : Commission scolaire no 2 (1878-1956) : 7 RIOUX sur 52;

1.3 : Commission scolaire no 3 (1919-1961) : 6 RIOUX sur 13.

TOTAL : 20 RIOUX COMME PRESIDENTS.

2. A titre de **SECRETAIRES-TRESORIER(E)S** :

2.1 : C.S. no 1 : 2 RIOUX sur 10, dont Louis : 48 ans; dont Elisée : 7 ans;

2.2 : C.S. no 2 : 1 RIOUX sur 8, dont Elisée : 4 ans;

2.3 : C.S. no 3 : 2 RIOUX sur 2 (Louis : 31 ans; Elisée : 12 ans);

2.4 : C.S. no 4 : 1 RIOUX sur 7, savoir Mme Xavier Rioux (1950-1966) : première femme à être secrétaire-trésorière.

TOTAL : 6 RIOUX SECRETAIRES-TRESORIERES, dont trois ont obtenu les plus longs termes de tous.

Annexe 6

Mémoires d'une enseignante retraitée ¹

En ressassant mes souvenirs, je me revois toute jeune fille, brevet en mains, en quête d'une école de rang remplie de petits marmots, afin de faire valoir mes capacités pédagogiques. Cette première école, je l'ai dénichée à Saint-Jean-de-Dieu, dans un rang surnommé « La Rallon-ge », à deux kilomètres du village.

Et me voilà, un certain matin de septembre 1936, assise au banc du professeur, attendant nerveusement mes premiers élèves. Je les accueille à tour de rôle, avec mon plus beau sourire, ces chers petits Rioux, Ouellet, Jean, D'Auteuil, Sénéchal, Gagnon, Chamberland : en tout 26 petits minois aux yeux curieux et inquiets, mais remplis de courage.

Cette première expérience se prolonge durant trois années remplies de joies, mais aussi de certaines difficultés. L'apprentissage ne s'acquiert jamais sans heurts, surtout dans le domaine de la pédagogie, où la théorie est souvent loin de la pratique. De plus, l'éloignement du milieu familial me fut pénible au début; en plus, avec le maigre salaire de 12,50 \$ par mois, les compensations sont difficiles à obtenir. Alors, j'en prends mon parti et décide de vivre ma vie avec les gens qui



Classe de Germaine Pelletier
en 1944.
Source : Germaine Pelletier.

m'entourent et d'y trouver mon bonheur. Effectivement, après quelques mois, mes élèves et leurs parents sont devenus mes meilleurs amis.

Suite à cette première étape de ma vie d'enseignante, j'ai le goût de me rapprocher de Trois-Pistoles. Une école se trouve vacante au 4^e rang est de Sainte-Françoise, chez les Lainey, Charron, Jean, Ouellet, Parent et Bérubé. Cette année s'écoule sans difficulté et j'aurais bien aimé continuer avec eux, mais un nouveau poste est libre pour moi, au 2^e rang est. J'opte donc pour cette école proche de ma famille, où je prends racine, puisque j'y demeure pendant seize ans. Par conséquent, plusieurs de mes élèves ne connaissent qu'une seule maîtresse d'école pour toute la durée de leur cours primaire. C'est ainsi que les familles David Jean, Philippe Plourde, Gérard Parent, Benoît Bérubé, Joseph Pelletier, Louis Roy, Léonard Rioux, Alphonse Parent, Yvon Rioux, Joseph Belzile, Alexandre Belzile, Lionel Parent, Philiat Bélanger, Louis D'Amours et Jean-Baptiste Pelletier me confient leurs enfants cinq jours par semaine, sur une période de seize ans. Ces élèves furent miens et, conséquemment, un peu ma famille; et la « Maison d'école », comme on l'appelait à cette époque, fut presque ma propriété. Que de souvenirs elle recèle dans ses murs, où j'ai passé les meilleures années de ma vie! Je garde toujours dans un coin de mon cœur le souvenir de tous ces enfants que j'ai instruits, éduqués et aimés.

Mais là ne se termine pas ma carrière, car je devais connaître d'autres moments heureux à l'école Litalien trois ans durant, avec de charmantes fillettes de 6^e année, presque des adolescentes, devenues maintenant des adultes, que je rencontre toujours avec plaisir.

Puis, ce fut la promotion à la fonction de directrice d'écoles. D'abord dans les écoles des trois rangs de Trois-Pistoles, puis aux écoles (« maisons temporaires ») situées dans le champ, à l'ouest de la ville, afin de faire place aux élèves du cours secondaire. Après six ans d'isolement, nous déménageons de nouveau à l'école Litalien, devenue libre suite à l'entrée du cours secondaire à l'école polyvalente.

Après quelques années, une autre école s'ajoute à ma direction, celle de Sainte-Françoise pour un an, puis celle de Notre-Dame-des-Neiges pour les quatre dernières années.

Le temps passe si vite que je ne me sens pas vieillir. Mon travail me prend tout entière, mes élèves, mes compagnons et compagnes d'enseignement sont mes meilleurs amis; mon existence s'écoule en somme agréablement. Mais, après trente-huit années de labeur, c'est un peu le bout du chemin. Malgré les regrets, il faut laisser la place à ceux qui prennent la route. Une nouvelle vie débute, celle de la retraite, mode d'existence que je vis depuis vingt ans, et qui m'apporte toujours de grandes satisfactions. Cette retraite, je l'ai prévue et préparée, en organisant ma vie avec d'autres centres d'intérêt, parmi de nombreux amis et amies, et en continuant d'oeuvrer dans le sens de mes aptitudes et de mes goûts. Le travail, en effet, est plus qu'un gagne-pain, plus qu'un dérivatif, c'est une source de joie qui contribue à justifier notre existence au sein de la société, même au crépuscule de la vie.

Pour terminer, je dédie ces mémoires à tous les professeurs et professeures qui ont oeuvré à mes côtés, ainsi qu'à mes quelques milliers d'élèves. Je les ai aimés et j'ai vécu, avec eux tous, des moments des plus heureux.

Germaine Pelletier



École de rang en 1966.
Source : Germaine Pelletier.

Annexe 7

*Réflexions d'un ancien inspecteur d'écoles*²



Jean Thériault, ex-inspecteur d'écoles
Source : Jean Thériault.

C'est en relisant notre revue *L'Écho des Basques* de 1985 que j'ai trouvé cette phrase : « Il serait intéressant qu'un bon jour un ancien inspecteur d'écoles nous fasse part de son expérience ». Salut, Jétôme (Bouffard), me voici. Il me fait plaisir de retourner aux sources après vingt années de retraite.

Je pourrais sans doute évoquer de nombreux souvenirs personnels, mais il m'a semblé qu'il serait important de resituer le métier qui fut le mien dans son contexte historique, tout en brossant le tableau de l'évolution de notre système d'éducation³.

Évolution de notre système d'éducation

C'est le Dr Meilleur, premier Surintendant de l'Instruction publique, qui fit passer la seule loi importante qui régit l'inspection dans la province de Québec depuis 1851.

Mais avant cette date, il y avait quand même des écoles dans le Bas-du-fleuve. Le premier colon, le seigneur Jean Riou, arrivant de Saint-François, île d'Orléans, débarque ici le 16 juin 1697, bien que la construction de la première école date de 1829. « C'est le curé Faucher qui, pour exécuter « l'Acte du Parlement pour encourager l'éducation », prit cinquante pieds de front sur soixante de profondeur, près de la grève, sur le terrain de la Fabrique et y fit bâtir une école⁴. »

Les descendants des premiers colons furent-ils donc 132 ans sans aucun moyen de s'instruire? Certainement pas. Il faut conclure que l'instruction se transmettait alors des parents aux enfants et possiblement de voisin en voisin, geste d'entraide, règle de vie. Il y avait assurément des gens instruits, mais on trouve un grand nombre de petites croix en guise de signatures sur les pétitions; pourtant, d'une décennie à l'autre, le nombre de croix diminue sur les documents officiels, signe évident que l'instruction progresse. Du reste, rappelons que les religieuses de la Congrégation Notre-Dame enseignaient à Sainte-Famille de l'île d'Orléans depuis dix ans quand les colons quittèrent pour Trois-Pistoles. Au moins trois des enfants de Jean Riou avaient déjà fréquenté l'école : Nicolas, Pierre et Vincent.

Petit à petit, les passages des missionnaires deviennent de plus en plus fréquents et laissent une semence bénéfique au moins en enseignement religieux. Il y eut aussi les instituteurs ambulants qui allaient, par périodes, dans des maisons choisies et y regroupaient les enfants du voisinage pour les instruire, gagnant ainsi leur pitance. C'est ainsi que l'on retrouve Jacques Barthélémy, en 1748, instituteur résidant chez le seigneur Riou et donnant des leçons de catéchisme, de français et de calcul. Il servait aussi de copiste en l'absence du notaire, ce qui augmentait ses faibles émoluments.

Les gens de la grève avaient donc leur école près de l'église depuis 1829; les gens sur la côte eurent la leur en même temps que leur première église en 1843. En effet, dans les milieux ruraux, l'ouverture de l'école suivait habituellement de près la construction de l'église, ou c'était parfois celle-ci qui servait temporairement d'école.

Avant la conquête de 1760, les visiteurs officiels des écoles étaient les évêques, les intendants, les gouverneurs ou leurs représentants, qui ne manquaient pas de faire rapport à leur autorité respective des progrès et des besoins de l'enseignement. En 1801, le Parlement du Bas-Canada adopta une loi qui fut notre première législation scolaire : celle-ci est connue sous le nom de « l'Institution royale ». Ce nouveau système à caractère neutre par rapport à la religion fit que le clergé, tant catholique que protestant, refusa à peu près unanimement de s'y soumettre. C'est ainsi qu'on ne dénombrait que 22 écoles de l'Institution royale en 1824.

A cette époque, la loi des écoles de Fabrique a pu être l'occasion pour l'Église de répandre chez nous sa tradition séculaire d'organisatrice d'écoles. En vertu de cette loi, il ne lui fut possible d'organiser que 48 écoles en l'espace de quatre ans, trop peu pour mettre en place le système d'inspection. Les curés et les marguilliers étaient les visiteurs officiels et bénévoles. Ces écoles sont toutes reliées aujourd'hui au système des écoles publiques, bien que la loi qui les a créées subsiste toujours dans nos statuts.

Après les échecs des lois de 1801 et 1824, l'Assemblée législative inaugura chez nous l'enseignement public tel que conçu par l'état moderne. Dès le début, l'autorité civile tint à faire participer les familles à la gestion des écoles, en créant dans chaque paroisse une commission de syndics soumis à l'élection annuelle, et dont dépendent le contrôle, la direction, la régie, le maniement et l'administration exclusive des écoles. C'est le début des commissions scolaires actuelles, excepté que les membres d'une commission minoritaire portent le nom de syndics, tandis que les membres de la commission majoritaire s'appelle « commissaires ». Autrement dit, il peut y avoir dans la même municipalité, deux commissions scolaires : l'une catholique et l'autre protestante (ou autre); c'est la plus grosse des deux qui sera régie par des commissaires, alors que la seconde en importance sera régie par des syndics. La création de cette loi de 1829 dépassa tous les espoirs. Dès la première année, 262 écoles furent fréquentées par 14 555 élèves. En 1831, on comptait 1 074 écoles pour 42 000 élèves.

Les écoles de Trois-Pistoles

C'est à cette époque que l'école du village fut construite en 1843; en 1858, existaient déjà deux commissions scolaires. Mlle Sérabine Jean fut la première institutrice que l'on engagea cette année-là, au salaire de 68 \$ par année, payé moitié en argent, moitié en biens de consommation. En 1858, les filles furent confiées aux Dames de la Congrégation, arrivantes à Trois-Pistoles. Elles déménagèrent donc au couvent, ce qui évita d'agrandir l'école qui, à ce moment, prit le nom d'école des garçons. En 1866, on fit appel à un instituteur pour enseigner aux garçons : il s'agissait de G. Robichaud. En 1906, arrivait Épiphanie Litalien comme instituteur à Trois-Pistoles. En 1915, il devint inspecteur du district et, en 1930, fut promu inspecteur régional, demeurant toujours à Trois-Pistoles. L'école des garçons, déjà vieille et sans services hygiéniques, fut remplacée en 1912 par un magnifique collège de six classes, bâti en pierres de taille, et construit par Ernest Dionne, grand-père de Raynald. Cette partie du collège est maintenant occupée par les bureaux de la Commission scolaire des Basques. Le collège fut agrandi en 1948 (c'est la partie actuelle en briques rouges), pour un ajout de douze classes. Depuis 1928 et jusqu'à la fin des années '60, les Frères du Sacré-Coeur assumèrent la direction du collège.

Quant aux filles, nous l'avons vu, elles étudient au couvent depuis 1858. Les Soeurs de Jésus-Marie arrivent en 1863, et en 1888 érigent leur beau couvent en pierres de taille. En 1922, ce couvent est agrandi par l'entrepreneur Hubert Morin. En 1945, on y aménage un Institut familial qui fonctionnera jusqu'en 1967. En 1956, la commission scolaire bâtit l'école Litalien, abritant 12 classes, sur le terrain du couvent. C'était l'année du 50^e anniversaire de services éducatifs de M. Litalien, qui prit peu après sa retraite.

Revenons au système d'éducation sur le plan provincial, plus précisément à la montée vertigineuse de l'enseignement à partir de 1831.

Le problème de recrutement du personnel enseignant s'avéra aigu à cette époque. Une carrière nouvelle venait de s'ouvrir : celle de l'enseignement qui attirera nombre de candidats, plus ou moins préparés pour accepter toutes les responsabilités inhérentes à cette profession naissante. La montée en flèche de l'organisation scolaire donna lieu à la loi de 1831, créant « le Comité permanent sur l'éducation et les écoles », lequel devait mettre en place la régie d'un système d'enseignement public. La législature comprit vite qu'il ne servait à rien d'édicter des lois et règlements, sans en assurer l'application par une surveillance suivie. Les députés et conseillers législatifs furent désignés comme visiteurs officiels. Aussi, en 1832, les curés et pasteurs acquirent le droit de visites dans les écoles de leur confession religieuse.

Les députés-inspecteurs se mirent aussitôt à l'oeuvre. L'été était l'époque de l'année la plus favorable pour accomplir cette tâche; du reste, les écoles étaient alors ouvertes puisque les vacances se prenaient alors à Noël, à Pâques, ainsi que durant les semences et les récoltes. Au cours de l'année 1831, la plupart des écoles furent ainsi visitées. Les inspecteurs purent constater l'emploi que l'on faisait des sommes versées par le gouvernement : l'état matériel des maisons d'écoles, la compétence et le travail des professeurs, la collaboration des familles, l'assiduité des élèves, la valeur des livres employés, etc.

Cette première visite des députés-inspecteurs eut pour effet d'éliminer les enseignants incapables ou indésirables. Dès l'année suivante, les députés-inspecteurs virent à ce que tous les titulaires se munissent d'un certificat de moralité de leur curé ou pasteur et d'une attestation d'instruction et d'aptitudes, en subissant à cet effet un examen devant un jury de trois notables de la région. Ce nouveau genre d'administration eut des répercussions sévères et quasi dévastatrices, si bien qu'en 1836 plus de 150 écoles durent rester fermées, faute d'enseignants qualifiés. Dès lors, les inspecteurs commencèrent à recommander les instituteurs et institutrices les plus méritants, afin que leur fût attribué un boni pour succès dans l'enseignement. Il s'agit là de l'origine d'un système de primes aux enseignants qui n'existe plus de nos jours.

La pénurie d'enseignants s'aggravait de plus en plus. L'ère des députés-inspecteurs s'achevait, laissant quand même un important bout de chemin à parcourir dans l'organisation scolaire. En dépit de leur dévouement, ceux-ci furent accusés d'abuser de leur fonction pour influencer les opinions politiques des membres du personnel enseignant, de mesurer leur valeur professionnelle à leur zèle de partisans et d'agents d'élections. La tentation ne pouvait manquer d'être forte pour l'inspecteur de songer que les responsables de l'enseignement seraient d'une grande utilité en période électorale. En retour, ceux-ci espéraient que l'inspecteur se souviendrait des services rendus par eux au député.

Nous avons vu quel fut le sort du système scolaire organisé à partir de 1829 par la législature provinciale et comment il s'effondra en 1836, au milieu des luttes politiques. Jusqu'à 1842, notre province fut sans organisation scolaire. Près des deux tiers des écoles disparurent dans la tourmente. Cependant, cette première organisation fut loin d'être stérile. Les lois adoptées par la suite reprendront plusieurs idées déjà essayées. L'inspection qui avait prouvé son utilité revivra hors de la politique, en profitant de l'expérience acquise durant ces quelques années et sera organisée sur des bases plus rationnelles et plus efficaces.

Le Parlement du Canada-Uni adopta en 1841 une nouvelle loi d'éducation qui rompit avec le système instauré en 1829. Cette loi plaçait les écoles sous le contrôle des conseillers municipaux de chacun des 22 districts de la province. Ces conseils avaient la juridiction requise pour organiser dans chacun de leur district des arrondissements scolaires. Chaque arrondissement pouvait élire une commission scolaire, dont les pouvoirs se limitaient à engager des instituteurs et des institutrices, nommer des visiteurs et approuver les programmes d'études.

Une surveillance générale des écoles était en même temps créée et confiée à un surintendant. Ce surintendant ne faisait pas partie de l'exécutif, ni même du Parlement. On avait compris que l'éducation ne pouvait faire bon ménage avec la politique. Le choix du Dr Meilleur comme surintendant ne manqua pas d'en rassurer un très grand nombre, puisque beaucoup l'avaient connu pour sa compétence, sa droiture et sa ténacité comme député-inspecteur. Dans le cadre de ses nouvelles fonctions, il assurait la surveillance générale du nouveau système scolaire. Cependant, avant de surveiller le fonctionnement de la loi et d'apprécier la valeur des écoles, il lui fallait les réorganiser.

Le nouveau surintendant se transforma alors en véritable « cabaleur » et se mit à parcourir les paroisses, pour s'assurer la collaboration des curés et des éléments les plus éclairés du peuple. En de patientes causeries, il s'employait à expliquer la nouvelle loi, à convaincre les gens d'accepter une contribution monétaire, sans laquelle le système ne pouvait fonctionner. Quelques localités furent faciles à convaincre, surtout celles qui avaient réussi à sauver leurs écoles de la faillite de 1836.

Les pouvoirs du surintendant furent élargis et on lui confia la responsabilité de nommer les commissaires dans les municipalités qui négligeaient de le faire. La loi de 1845 voulut assurer une meilleure surveillance et un contrôle plus efficace des écoles. De plus, cette loi accordait la prépondérance à la famille dans l'organisation scolaire. Lorsque les nouvelles commissions scolaires voulurent s'acquitter de leurs devoirs, la violence éclata de nouveau; on assista alors à la « guerre des éteignoirs ». Les rebelles s'opposaient à toute amélioration dans les écoles, étaient radicalement contre l'instruction et disaient même que si les instituteurs crevaient de faim, c'était bien la preuve que l'instruction ne valait rien. On alla même jusqu'à incendier des écoles. Le clergé, au risque de créer des ennemis, n'hésita pas à se lancer dans la lutte et parvint à calmer quelque peu les esprits.

En dernier ressort, pour assurer l'application de la loi scolaire, le surintendant demanda au gouverneur l'aide d'assistants, munis de larges pouvoirs, qui pourraient le représenter, lui suppléer, et même agir comme surintendant dans les districts dans la province. D'urgence, le 30 août 1851, on passa les lois 14 et 15, dites « Victoria » chapitre 97, créant ainsi l'inspectorat. Dès 1852, on nomma un inspecteur d'écoles dans chacun des 23 districts scolaires du nouveau système. Celui-ci allait perdurer plus d'un siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1964, année de la création du ministère de l'Éducation.

Les nouvelles commissions scolaires régionales étaient chargées de l'organisation, de la surveillance et de la régie du cours secondaire. On se rendit vite compte que le nombre de 65 régionales n'était pas suffisant, au point que certains écoliers devaient passer presque autant d'heures dans l'autobus qu'en classe. Le droit fut vite accordé aux commissions scolaires régionales de soumettre de nouveaux plans de redistribution des territoires et d'assumer en plus, cette fois, la régie des écoles élémentaires. Cette nouvelle réorganisation, basée sur l'expérience des milieux, favorisa l'avancement scolaire, surtout dans les centres ruraux. C'est à ce moment que naquit à Trois-Pistoles la Commission scolaire des Basques.

Déjà, en avril 1995, on parle publiquement d'une nouvelle réorganisation. Le décrochage scolaire qui augmente de plus en plus dans nos écoles secondaires prouve bien qu'une amélioration s'impose vers la spécialisation de la main-d'oeuvre dans tous les milieux, suivant leurs besoins particuliers. C'est le siècle de l'évolution et, après 30 ans de laborieux efforts, il faut maintenant que l'école donne l'éducation exigée par la modernisation de l'industrie. Autres temps, autres moeurs... et besoins nouveaux.

Jean Thériault, ex-inspecteur d'écoles

Annexe 8

Entrevue avec Romain Rousseau



Romain Rousseau.
Source: Romain Rousseau.

Emmanuel Rioux : Dans la perspective d'une histoire de l'éducation à Trois-Pistoles, ça m'intéresse de savoir comment tu as pensé à entrer dans le monde de l'éducation. Au niveau secondaire d'abord comme orienteur à la Commission scolaire de Trois-Pistoles, puis au niveau universitaire.

Romain Rousseau : Je suis entré à l'éducation de façon accidentelle, quelque surprenant que cela paraisse; ce n'est pas un choix que j'ai fait au départ. Je me destinais du côté de la musique. Vers la fin de mes études classiques au Séminaire de Rimouski, je me suis dit qu'il serait prudent de prévenir mes parents de ce qui les attendait.

E.R. : Quel domaine de la musique t'intéressait?

R.R. : Le domaine de la composition. J'étais instrumentiste. Je jouais de la flûte traversière dans la fanfare du notaire Rousseau durant l'été. Je voulais donc ma vie universitaire remplie de musique. Donc, quelques mois avant la « prise de ruban », j'ai eu l'occasion de venir un soir à la maison avec l'abbé Paulo Desjardins. On se berçait, papa, maman et moi dans la cuisine. L'heure passait. Je me risque enfin à parler. « Je trouve important de vous dire où je m'en vais à l'université. En musique. » Les trois chaises se sont arrêtées de bercer et mon père me dit : « Où? en musique? » Il s'attendait sans doute à ce que je choisisse le sacerdoce, c'était compréhensible à l'époque. « Mon petit garçon (jamais je n'oublierai cette phrase-là), va n'importe où te chercher un métier qui va te permettre de vivre, de gagner ta vie. Et après ça, si tu veux faire de la musique dans ta vie, t'en feras. »

Revenu au collège, j'étais mêlé. Je suis de nature soumise. Or, nos lectures de jeunesse nous marquent toujours. Que ferai-je? Je me suis souvenu d'avoir lu, alors que j'étais en syntaxe, à 14 ans, un livre du père Flanagan, *Boys' Town*. Il racontait l'histoire de jeunes qui avaient des difficultés d'apprentissage, d'orientation sco-

laire et professionnelle. Alors je me suis dit : Je m'en vais en psycho. Je suis donc parti à l'Université Laval faire un bac en psychologie, puis une licence en orientation. Ce qui a été une porte de sortie, qui correspondait à un désir, sans pour autant que je ferme complètement la porte à la musique.

E.R. : Puis tu arrives à Trois-Pistoles. Raconte-moi comment ça s'est passé.

R.R. : Donc, c'est un peu accidentellement que je suis entré dans le monde de l'éducation. J'achevais ma licence quand j'ai eu des offres d'emploi, ce qui est tout à fait contraire à ce qui a cours aujourd'hui. La première offre m'est venue de l'abbé Marcel Rioux. Il était, je crois, responsable du service social de l'archidiocèse. Il est venu à la maison m'offrir un emploi comme conseiller d'orientation. Il m'offrait un salaire très acceptable, je ne me souviens pas exactement du montant, mais c'était plus élevé que ce que l'on m'a offert après à Trois-Pistoles. Je n'avais pas encore fini mes études universitaires, il me restait encore un an. J'ai donc refusé l'offre de l'abbé Rioux. Une autre offre d'emploi comme conseiller d'orientation m'est venue de la Commission scolaire de Saint-Hyacinthe. Je l'ai également refusée. Mes parents me disaient : « Ce serait bien que tu viennes travailler dans ton coin de pays. » « Je connaissais des gens qui travaillaient à l'école d'ici, des commissaires qui m'invitaient : « Viens ici... Il y a Jos Savard, conseiller en orientation à temps partiel. Ce serait important qu'on ait un conseiller à plein temps à la Commission scolaire de Trois-Pistoles. » J'ai donc rencontré la Commission scolaire 1964. On m'a demandé combien je voulais comme salaire. J'étais bien embêté. J'ai demandé 5500 \$, ce qu'on m'a accordé. L'année suivante, j'ai travaillé pour le compte de la nouvelle Commission scolaire régionale du Grand-Portage; j'ai participé à toute l'opération 55. Je travaillais alors à l'école Litalien. J'ai adoré le travail que je faisais, j'y ai donné toute mon énergie, croyant profondément à ce que je faisais. J'étais surpris de constater que beaucoup de jeunes avaient des difficultés d'apprentissage ou de comportement. J'ai pu apporter ma contribution, en faisant des études de cas. J'ai réussi à obtenir la collaboration d'enseignants, de la directrice. Je me souviens de Mère Saint-Jérôme. On faisait donc des études de cas pour trouver des solutions. A cette époque j'avais fondé avec la collaboration de Richard Tremblay, professeur de français ici, un music-hall étudiant. J'avais la conviction que c'est impossible que des élèves soient bons à rien en tout. Ils doivent être bons dans quelque chose. Il s'agit de leur offrir l'occasion de le manifester. En plus de Richard Tremblay, je pouvais compter sur l'abbé Norbert Roussel, qui agissait avec nous deux comme juge. Les jeunes pouvaient chanter, faire du théâtre, jouer d'un instrument, faire n'importe quelle activité de nature artistique ou musicale. Je me souviens d'un commentaire de quelqu'un. « C'est curieux, on n'est jamais capable de faire venir les parents. Mais pour le music-hall, c'est noir de parents. » « J'entendais des commentaires, dans la salle, d'élèves, de parents, dire : « Aie, jamais on aurait cru qu'elle est aussi bonne en théâtre... Elle chante donc bien! » Je me suis rendu compte que ce music-hall était très éducatif. Il s'est d'ailleurs poursuivi après mon départ de Trois-Pistoles.

E.R. : Puis tu fais le saut à l'Université en 1966. Tu en avais assez de Trois-Pistoles?

R.R. : Un matin, je ne me trouvais pas loin de Jérôme Bouffard, qui était gestionnaire à la Commission scolaire, quand on m'apporte une lettre de l'abbé Armand Maranda de l'Université Laval, m'invitant à me joindre au corps professoral de son université. On se basait sur l'évaluation de l'ensemble de mes ex-professeurs, des

connaissances qu'ils avaient de ma compétence. J'étais complètement sonné. Je me suis dit : « Ça n'a pas de bon sens. » « Je répondis à l'abbé Maranda que j'étais lié par un contrat avec ma Commission scolaire. Au fond, j'avais peur, ça me souriait, tout en me faisant peur. Je m'en suis sorti en lui rappelant que j'avais un contrat à respecter, même si je trouvais son offre bien intéressante. J'envoyai donc ma lettre. Quelques jours plus tard, j'ai un téléphone de l'abbé Maranda lui-même : « Romain! Ici, l'abbé Maranda. T'es chez vous ce soir. Je descends souper. » Il s'est présenté à l'heure convenue. Il a réussi à me convaincre, à convaincre mon épouse, de partir pour Laval comme professeur. C'était en juin 1966. J'avais donc passé un an au service de la Commission scolaire de Trois-Pistoles et une autre année à la CSRGP : une année comme commis-voyageur. On ne pouvait rien approfondir. J'ai trouvé ça un peu pénible : c'était Rivière-du-Loup qui avait la mainmise sur tout.

E.R. : En quoi consistait ton travail à l'Université Laval?

R.R. : J'avais la responsabilité de travailler à la formation de conseillers d'orientation et de psychologues. Là comme partout ailleurs je me suis donné corps et âme, tout en continuant de faire un peu de musique. J'enseignais les méthodes quantitatives, la psychométrie, l'évaluation des attitudes. J'ai fait mon doctorat en psychologie expérimentale de laboratoire sur le « processing » de l'information visuelle.

E.R. : Et puis, dix ans plus tard, on te retrouve à l'Université du Québec à Rimouski.

R.R. : En effet. Dès que l'UQAR a su que j'étais à finir mon doctorat, j'ai reçu une invitation à rejoindre l'UQAR. On se disait : « C'est quelqu'un de la place avec un doctorat, on a plus de chance de le garder ici que s'il venait de Montréal par exemple. » « Je suis effectivement parti pour Rimouski avec beaucoup d'intérêt, avec l'idée de bâtir. Il y a les avantages et les inconvénients de la vie de famille. Il y a beaucoup d'intérêt mesquin qui nuit à l'avancement, au développement parfois. Mais j'ai passé là des années constamment préoccupé par tout le phénomène de l'éducation. Il y a deux expressions qui me fâchaient. D'abord l'Université de Rimouski : ça me rendait malade. Ce n'était pas l'Université de Rimouski, c'était l'Université du Québec à Rimouski, qui avait comme mission de s'occuper de tout un territoire. Ça m'a toujours un peu blessé de vouloir se centrer sur sa ville. Une autre expression qui me fâchait, c'était l'université régionale. Une université, par définition, n'est pas régionale. Elle peut avoir un campus principal dans une région donnée; mais elle n'est pas régionale.

E.R. : Quand tu jettes un regard rétrospectif sur tes 30 ans de carrière universitaire, quel jugement portes-tu?

R.R. : On a tendance à voir la Providence en avant de soi. Pour moi, elle en arrière. Étant temporel par nature, on se rend compte, en se retournant la tête en arrière que, si le chemin avait semblé tortueux, somme toute il est assez continu. J'ai passé le plus important de ma vie dans l'éducation. J'y ai trouvé beaucoup de bonheur, j'ai connu beaucoup de succès, couronné par trois prix importants : l'un en recherche, partagé par d'autres collègues, il y a 5 ou 6 ans; un autre en pédagogie (le prix de l'excellence de l'UQAR 1994); un dernier : celui du meilleur article scientifique canadien rédigé en français. Ce dernier prix, je l'ai partagé avec Pierre Potvin, un collègue de l'UQTR. Je me demande s'il n'y a pas des tendances

familiales qui orientent quelqu'un vers un secteur plutôt qu'un autre. La mère de mon père, Aurélie Morais, était institutrice à la Rivière-Hâtée. Elle a eu 5 enfants, dont l'un décédait en bas âge. Il restait papa, Armand, et mes trois tantes, Berthe, Eugénie et Jeanne, ont toutes été enseignantes, dans des écoles rurales. Ce n'était pas tellement un accident de parcours que je sois devenu moi-même enseignant. Je regarde mes propres enfants : un enseigne avec grand succès en Alberta, en immersion française auprès des anglophones; il a 32 ans, il enseigne depuis 7 ans. Il vient de terminer une maîtrise en études religieuses. Je lui ai demandé pourquoi. « C'est simplement par intérêt personnel. » Ma fille finit son doctorat en psychopédagogie, à l'Université de l'Alberta : elle se destine à l'enseignement au niveau universitaire. Voilà donc trois générations de gens qui vont dans la même direction. Par ailleurs, on aime tous la musique : j'ai moi-même fondé une chorale à l'université, qui existe toujours, et je continue toujours de faire de la musique. Ma fille a fait des études au Conservatoire de Rimouski. Comme si dans notre vie il était indispensable de faire une oeuvre d'éducation en même temps qu'une oeuvre artistique. L'éducation est une oeuvre de création qui connote autant de sens esthétique, de goût du beau que la musique elle-même.

E.R. : Tu m'as parlé tout à l'heure avec enthousiasme de la fanfare du notaire Rousseau, dont tu as fait partie dans ta jeunesse. Quelle était son importance dans notre milieu?

R.R. : J'ai entretenu des liens privilégiés avec le notaire Hervé Rousseau. C'est lui qui a passé notre contrat de mariage à Micheline et à moi en 1963. On avait rendez-vous au moment du repas... « Ce ne sera pas long. Venez vous asseoir à côté de moi, à table. » Avec sa fourchette, il prenait un morceau de viande qu'il portait à sa bouche, puis, je n'oublierai jamais cette scène, l'autre morceau il l'offrait à son chien. Après la passation de notre contrat, il nous a envoyé une belle lettre, dont j'ai conservé copie : « Mes chers amoureux, Maintenant que vous êtes dans le grand bonheur de la vie à deux, n'oubliez pas votre jeune ami, sur la côte. Je vous renouvelle mes voeux de bonheur perpétuel. Amicalement, J.-H. Rousseau, N.P. » Le notaire, je serais porté à penser qu'il a été un homme de développement culturel incroyable. Il a été génial, fabuleux, extraordinaire. Le notaire Rousseau était passionné de Trois-Pistoles, pour Trois-Pistoles. On allait toujours donner des petits récitals à l'extérieur. Quand la fanfare arrivait, c'était la fête dans ces villes ou ces villages. Je me souviens, entre autres, d'un rassemblement de fanfares à Trois-Rivières : c'est le notaire qui a dirigé toutes les fanfares. Il a été ovationné. Jamais je n'oublierai non plus l'arrivée des Ontariens (on disait alors : « Les Ontariens arrivent »). On allait les accueillir à la gare. Dès l'arrêt du train, le notaire se retournait vers ses musiciens, il était tout joyeux, excité, et l'on jouait avec la passion qu'il nous communiquait. J'ai joué sous sa direction entre 16 et 20 ans. Je jouais de la flûte traversière. Ce sont des souvenirs absolument impérissables. Je pense à nos petits concerts dans le parc de l'église. Il adorait les femmes. Il disait : « Pour vous, mesdames ». On voyait qu'il le faisait avec un peu d'humour. Puis il était fier de sa place! La fanfare a été, je crois, pour Trois-Pistoles à l'époque un instrument de culture, d'éducation. Ce n'est pas pour rien que Trois-Pistoles est renommé pour sa culture, c'est qu'il y a eu des gens qui ont semé cette graine de la culture. Ce n'est pas pour rien qu'il y a beaucoup d'aspects éducatifs dans la région; c'est que culture et éducation vont de pair. Il y a eu des gens cultivés qui se sont dévoués pour la cause de l'éducation, en dépit de certaines oppositions.

E.R. : Tu arrives dans l'enseignement au moment de la création du Ministère de l'éducation. Quel jugement portes-tu sur ces trois décennies de réforme de l'éducation?

R.R. : La démocratisation dans l'éducation était absolument nécessaire. Sauf que la manière dont on s'y est pris pour la réaliser a eu des effets un peu pervers. J'en vois au moins deux, qui n'ont sans doute pas été recherchés. D'abord, cette réforme a contribué à dépersonnaliser l'enseignement : les jeunes sont devenus noyés dans une foule anonyme. Quand on sait que l'éducation est un rapport basé sur l'interaction personnelle, il est presque inévitable que cette espèce d'instruction de masse ne soit pas nécessairement synonyme d'éducation. Le deuxième effet pervers de cette réforme a été de détruire le sentiment d'appartenance. On ne peut plus réaliser des projets d'école : les élèves doivent presque tous quitter à la même heure... L'école devient ainsi un lieu de passage. Sans doute, on a permis à nombre de jeunes d'entrer à l'université. Mais, un autre effet pervers possible est une baisse des exigences. Depuis que j'enseigne dans un contexte de très grande démocratisation, la tendance est de tenir compte des étudiants qui tirent vers le bas, sans quoi ils protestent : « Il y a trop d'exigences. Ça n'a pas de bon sens... » Il faut ajouter tout de suite que d'autres étudiants arrivent fort bien préparés.

E.R. : Que penser de la qualité du corps professoral de nos écoles?

R.R. : L'accessibilité pour tous à l'université est un bon principe. Il faudrait en même temps prévoir des mécanismes pour que la qualité n'ait pas à en souffrir. Une autre chose délicate : je crois que le syndicalisme a eu des effets positifs certains, en éliminant certaines disparités, notamment au plan salarial. Mais il a tiré vers le bas : « Ou on fait le strict minimum, ou on passe pour des zélés », comme on dit.

E.R. : Oui, on accorde la priorité à l'ancienneté sur la compétence.

E.R. : Je prends mon exemple personnel : je n'ai pas toujours pu donner des enseignements appartenant à mon champ de compétence. C'est arrivé, entre autres, pendant que je rendais service comme directeur de département. Des collègues se sont monté un « jardin de cours », sur lesquels ils ont acquis de l'ancienneté et que je n'ai plus été capable de rattraper. C'est un problème majeur si au niveau universitaire des professeurs n'arrivent plus à enseigner dans leur champ de compétence, leur champ d'intérêt, et à réaliser leurs projets dans leur champ de recherche.

Un jour, j'ai animé un atelier de travail à Matane à une vingtaine de professeurs, sur la motivation. Juste au début, me vient une idée. Je suis très planifié, tout en gardant aussi une marge de manoeuvre. Je leur demande combien enseignent dans leur champ de compétence et dans quelque chose qu'ils aiment. Les gens se regardent. J'en vois deux ou trois qui lèvent la main. « Et les autres », leur demandai-je? « On enseigne ce qui reste. On sait à la dernière minute ce qu'on va enseigner. » Je poursuis : « Nous discutons aujourd'hui de la motivation des élèves. Le problème n'est peut-être pas la leur, mais celle des professeurs ». Je ne dis pas que ceux-ci sont responsables de cet état de chose. Il y a un système qui a été mis en place, qui est responsable de ce qui arrive et qu'on entretient.

De plus, en éducation, s'est installée une bureaucratisation qui est aberrante. Il y a un tas de gens qui passent sur les mêmes documents. Et quand on coupe, ce sont toujours ceux qui ont un contact direct avec l'étudiant, qui exercent des fonctions pédagogiques.

E.R. : Tu comptes prendre ta retraite bientôt. Comment comptes-tu l'utiliser?

R.R. : Dans toute ma vie, j'ai mis entre parenthèses des choses qui me passionnent. J'ai écrit beaucoup, j'ai publié beaucoup, mais toujours dans un contexte de pressurisation, de compétition énormes, à des fins de subventions, souvent en collaboration. J'ai fait de la musique, mais entre parenthèses. Par exemple, je veux écrire, pas nécessairement des choses scientifiques, mais plus libres : j'ai des choses à dire, que je veux écrire. Quant à la musique, je veux me remettre à composer. Ça va occuper mon temps. Déjà, j'ai eu des demandes de cours à donner dans d'autres universités, au plan international. J'ai répondu à ça : « Je veux prendre mes distances. Il est important que la poussière tombe. Après on verra. »

En conclusion, j'ai été toujours très fier de mon lieu d'origine. Je suis très fier de Trois-Pistoles. Ce n'est pas pour rien que j'y reviens.

Entrevue accordée à Emmanuel Rioux en août 1996.

Chapitre 7.3

Annexe 1

Directeur et enseignant(e)s à l'Éducation des adultes en 1996-1997

Directeur du centre :	Jacques Roy
Secrétaire :	Francine Fillion
Technicienne en organisation scolaire :	Sophie Beaulieu
Enseignement professionnel :	Bilocq Lucie
	Morin Jean-Claude
	Potvin Jean-Luc
	Turcotte Rodrigue
	Banville Mona
Enseignement général :	Bérubé Carole
	Bérubé Renée
	Cloutier Brigitte
	D'Amours Bernard
	D'Amours France
	Gauthier Carmen
	Lavoie Serge
	Paradis Isabelle
	Parent Mario
	Pelletier Christine
	Santerre Jobanne
	Tbibodeau Chantal
	Tremblay Johanne

Annexe 2

Personnel administratif, directeur et directrice, professionnels enseignants et non-enseignants des écoles primaires et secondaire de Trois-Pistoles en 1996-1997

LITALIEN

Daniel Fournier	directeur
Parent Carmen	secrétaire

Enseignants :

Pelletier Louise	Orthopédagogie et morale
Rioux Sylvie	Classe de cycle
Gauvin Gisèle	5e-6e années
Bérubé Hilda	5e année
Caron Céline	5e année
Leclerc Suzanne	4e année
Rousseau Monique	4e année
Santerre Lucille	6e année
Truchon Diane	6e année
Lagacé Thérèse	Sciences, mathématique
Lévesque Yvan	Anglais
Bérubé Yvon	Éducation physique
Saint-Laurent Mario	Musique
Gagnon Andrée	Art dramatique

Personnel de soutien :

Rioux Claude	T.E.S.
Gagnon Michelle	T.E.S.
Boucher Jean-Marc	Concierge

CHANOINE-CÔTÉ

Michaud Serge	directeur
Dumont Pierrette	secrétaire

Enseignants :

Ouellet Raymonde	Adaptation scolaire
Rioux Diane	Maternelle 5 ans
Théberge Maryse	Animation 4 ans
Lafrance Jeannine	2e année
Lafrance Monique	1ère année
Rioux Edna	3e année
Gagné Marie-Paule	Enseignement religieux catholique
Lagacé Thérèse	Sciences
Fontaine Jean	Éducation physique
Saint-Laurent Mario	Musique
Beaulac Pierre	Arts plastiques

Caron Donald
Charron Nicole
Chenel Gratien
Lebel Hervé
Gamache Rachel
Morency Jean-Pierre
Plourde Nadia
Veilleux Geneviève

Picard Normand
Fournier Nancy
Gamache Louissette

Pelletier Joscelyne
Bélanger Lise
Rioux Yvan
Théberge Jocelyne
Labonté Nathalie

Rioux Gilles
Bérubé Georges
Côté Denise
Leclerc Steve
Villeneuve François
Trépanier Michel
Lévesque Robert
Binet Aurélien

Professionnels :

Gagnon Gratien
Coriveau Nathalie
Chicoine Marie-France
Dancause Danyè

Personnel de soutien :

Lavoie Isabelle
Gauthier Florence
Lechasseur Chantal
Leclerc Micheline
Rousseau Odette
D'Amours Jean-Baptiste
Dupuis Gérard
Belzile Constant
Rousseau Hermas
Riendeau Rino
Plourde Louissette
Dumas Michel

Mathématique
Biologie
Mathématique et Cemis
Mathématique
Mathématique et science physique
Physique et science physique
Mathématique et sciences
Chimie, techniques
et méthodes en science physique
Mathématique
Mathématique et science physique
Ens. religieux,
Formation personnelle, sociale
Ens. religieux, F.P.S., morale
Économie familiale, écologie
I.S.P., ens. religieux et F.P.S.
Ens. religieux, F.P.S. et morale
Education choix de carrières
et méthodologie
Initiation et éducation technologique
Histoire
Histoire et géographie
Géographie
Éducation économique et géographie
Géographie et éducation économique
Informatique et traitement de texte
Adaptation scolaire et informatique

Animation pastorale
Psychologue
Adaptation scolaire
Conseillère en orientation

Adaptation scolaire
agent de bureau
secrétaire
secrétaire de gestion
secrétaire
concierge
concierge
concierge
concierge
ouvrier d'entretien
ouvrier d'entretien
appariteur

Lafrance Clément
Rioux Céline
Leclerc Danielle
Villeneuve Martin
Paradis Claudette
Dumais Yvan et Mario
Caron Johanne
April Guylaine

cuisinier
aide cuisinaire
technicienne en documentation
technicien travaux pratiques
secrétaire
surveillants
T.E.S.
T.E.S.

CENTRE ADMINISTRATIF

Leclerc Denis
Tourigny Marc
Belzile Raynald

directeur général
directeur financier
directeur de l'enseignement

Professionnels :

Lagacé Raynald
Morin Vianney
Parent Brigitte

conseiller en éducation chrétienne
conseiller en mathématique
conseillère en adaptation scolaire

Personnel de soutien :

Belzile Ludger
Bouchard Éric
D'Amours May
Filion Raymonde
Leblond Johanne
Morency Marie
Rousseau Doris
Rousseau Valère
Soucy André
Parent Carmen
Desjardins Odette

technicien en administration
technicien en informatique
agent de bureau
secrétaire de gestion
agent de bureau
agent de bureau
agent de bureau
agent de bureau
ouvrier d'entretien
secrétaire de gestion
agent de bureau

Chapitre 8.6

Annexe 1

Une dramatique chasse aux loups-marins à Trois-Pistoles en 1841⁵

La population de Trois-Pistoles connaît les principaux détails d'un événement qui faillit être tragique, vers le milieu du siècle dernier, à une cinquantaine de citoyens de cette vieille paroisse du Bas Saint-Laurent.

Le déroulement de cette aventure a été raconté par Charles-A. Gauvreau dans une monographie de Trois-Pistoles, publiée en 1890⁶. L'auteur n'a pas consulté de documents écrits concernant cette chasse, du moins il n'en mentionne aucun. Il ne dit pas non plus à quelle source il aurait puisé les informations nécessaires à la rédaction de son récit. Il convient d'ajouter qu'à lire cette monographie, publiée à une époque où la consultation des documents historiques n'était pas toujours facile dans nos milieux ruraux, on se rend compte que l'auteur se révèle beaucoup plus un chroniqueur qu'un historien. Les références aux sources documentaires y sont rares et cet ouvrage, intéressant par ailleurs, n'aurait pas les qualités requises en histoire.

Mathias D'Amours crut opportun de rééditer, en 1946, avec beaucoup de bonne volonté et une louable intention, la monographie de Gauvreau, en la corrigeant à sa façon, sans insérer ses corrections entre crochets, de sorte qu'il n'est pas facile de démêler dans cette nouvelle publication ce qui est de Gauvreau ou ce qui a été corrigé et ajouté par D'Amours⁷. Celui-ci a complété l'histoire très intéressante de cette paroisse jusqu'en 1946, sans trop se plier toutefois aux exigences de la méthode historique. Au sujet de la chasse aux loups-marins relatée par Gauvreau, Mathias D'Amours, pas plus d'ailleurs que tous ceux qui ont écrit sur le même sujet, n'apporte rien de nouveau.

Il est manifeste que c'est par la tradition orale que les détails de cet événement mémorable ont été conservés à Trois-Pistoles et que Gauvreau aurait puisé sa documentation à cette seule et unique source. À défaut de documents écrits, la source orale est acceptée en histoire, mais les faits qu'elle raconte doivent être vérifiés selon les règles que l'historien doit respecter.

Comment Gauvreau a-t-il contrôlé les informations qu'il a recueillies à Trois-Pistoles au sujet de cette dramatique chasse? A-t-il consulté plusieurs rapporteurs et confronté leurs témoignages? C'est fort douteux. J'ai souvenance que des gens dignes de foi affirmaient que

Charles-A. Gauvreau n'avait interrogé qu'un seul informateur, Napoléon Rioux, sur certains événements relatés dans sa monographie, en particulier cette mémorable aventure. Gauvreau écrit à la fin de son ouvrage que Napoléon Rioux « nous a été d'une si grande utilité dans les moments difficiles où nous écrivons l'histoire de Trois-Pistoles, sa paroisse »⁸. Le procédé employé par Gauvreau en pareille occurrence est certainement discutable, même si aucun document écrit n'était alors connu. Car, il y avait encore dans cette paroisse, en 1890, des vieillards qui avaient été des acteurs de ce drame, que l'auteur aurait dû interroger en confrontant leurs témoignages avec celui de Napoléon Rioux.

Napoléon Rioux était un citoyen remarquable de Trois-Pistoles au moment où Charles-A. Gauvreau publia sa monographie. Descendant des seigneurs Rioux, il était, en plus, député du comté de Témiscouata au Parlement de Québec. C'était un fort brave homme, très dévoué aux intérêts de sa paroisse et à ceux de son comté. On ne peut mettre en doute sa sincérité ni sa bonne foi. Était-il un rapporteur compétent des événements qui s'étaient déroulés antérieurement dans sa paroisse? Il est évident que lorsqu'il informa Gauvreau des détails de la chasse aux loups-marins, on peut douter de sa connaissance des faits puisqu'il n'avait été ni un témoin ni un acteur du drame. Ce qu'il raconta à son interrogateur, il l'avait appris de ses parents. Et c'est là où Gauvreau aurait dû contrôler la véracité du témoignage de son seul informateur. Le récit de Gauvreau n'est donc pas acceptable en son entier. Mais comment en déceler les erreurs?

Il y a des détails dans ce récit qui sont certainement fantaisistes. Par exemple : la quantité de loups-marins, quelques milliers, qui étaient sur la glace, le nombre des chasseurs qui participèrent à la tuerie et celui des autres acteurs, plus de 200, qui restèrent en péril sur la ban-



La chasse aux loups marins en 1841 d'après une peinture originale de J.C. Morency.
Source S.H.C.T.P.

quise poussée par un fort vent du sud vers le large. Ce sont là, à mon sens, des chiffres manifestement exagérés. Cette constatation m'a incité à douter de la véracité de certains autres détails du témoignage de Napoléon Rioux.

Cette chasse dramatique, en dépit de son caractère spectaculaire, n'aurait-elle été connue que dans un secteur restreint du Bas-Saint-Laurent? C'est douteux. Tous les auteurs qui ont écrit sur ce drame, à commencer par Charles-A. Gauvreau, n'ont pas eu, semble-t-il, la curiosité de chercher d'autres sources que celle de la tradition orale.

J'ai toujours soupçonné l'existence d'un document qui nous renseignerait complètement sur le déroulement de ce drame régional. Ayant dû feuilleter, au cours de mes recherches historiques, les journaux de Québec de la première moitié du siècle dernier, *La Gazette de Québec*, *The Quebec Mercury* et surtout *Le Canadien*, je me suis rendu compte que ces feuilles enseignaient assez bien leurs lecteurs sur les événements divers qui survenaient ici et là dans la province, car elles avaient des correspondants dans toutes les paroisses de quelque importance⁹.

J'ai donc dirigé mes recherches de ce côté, en commençant par *Le Canadien*. Pour les années 1837, 1838, 1839 et 1840, je ne trouvai aucune mention du drame de Trois-Pistoles. Je commençais à désespérer, lorsqu'en poursuivant mes recherches, je découvris, dans le numéro du 5 janvier 1842, une lettre d'un correspondant de Trois-Pistoles, qui relate au complet tous les détails de la chasse aux loups-marins. C'est un document inconnu des chercheurs, probablement unique. En voici le texte intégral :

Si vous trouvez à propos de mettre devant le Public la communication suivante, vous voudrez bien l'insérer dans une de vos feuilles. La paroisse des Trois-Pistoles se rappellera longtemps le 23 décembre 1841, où une catastrophe bien triste faillit plonger dans le deuil un grand nombre de familles. Quelques jours auparavant, il était tombé pour se servir de l'expression canadienne, une forte bordée de neige qui suivie d'un grand froid avait formé plusieurs banquises de glace que le vent et le courant faisaient mouvoir ci et là sur le fleuve. La nuit du 21, la densité du froid et le vent du nord, forcèrent les banquises à s'arrêter sur le rivage sud du fleuve jusqu'à une étendue en profondeur de pas moins 5 ou 6 milles, c.-à-d. jusqu'en plein canal. Plusieurs de vos lecteurs savent probablement que l'espèce de poisson appelé loup-marin aimant aussi eux à faire une promenade sur la surface des eaux, l'hiver leur en fournit l'occasion; aussitôt que la glace est assez forte on les voit se promener par groupes au gré du courant et du vent. Il arrive souvent dans ces

circonstances qu'imprudents nautonniers ils perdent les moyens sûrs de débarquement et tombent ainsi entre les mains d'ennemis qui aiment leurs dépouilles et en tirent bon parti. C'est dans ces circonstances que 50 personnes faillirent perdre la vie. La veille de ce jour de frayeur il avait été tué et sauvé environ 150 loups-marins; le lendemain 23, de nouvelles banquises amenées par le vent du nord offrirent de nouvelles proies; chacun s'empressa d'en avoir sa part. Plus de 100 personnes se dispersèrent sur la glace assommant à coups de bâton les loups-marins qui y étaient par centaines. Les banquises du large paraissaient bien jointes avec celles de la terre, et la glace étant assez forte pour les piétons, on crut qu'il n'y avait plus de danger à courir, et dans cette idée chacun ne pensait qu'à tuer à qui mieux, mieux; mais sur les 10 heures du matin le vent souffla du sud; dans un instant la glace se sépara en plusieurs banquises, les personnes près de la séparation s'en aperçurent assez à temps pour sauter sur la banquise de terre, quelques unes ne le firent que par le moyen d'une traîne qui leur servit de pont flottant. Mais il en restait encore 50 qui ne s'aperçurent du danger que lorsqu'il n'y avait plus de moyen de franchir l'espace entre les différentes banquises. Il n'est pas nécessaire M. l'Editeur, de vous peindre les angoisses, les inquiétudes, que ces pauvres malheureux sentirent à la vue du danger qu'ils couraient. Nous qui étions à terre et qui au moyen de longueues pouvions considérer un spectacle si effrayant, pouvions nous figurer la terreur qui régnait parmi eux. Inutile de dire que nous ne demeurions pas spectateurs oisifs d'un tel désastre, chacun de chercher les moyens de porter secours à ces pauvres gens, mais comment? les plus capables de partir en pareil cas étaient au nombre des malheureux. Point d'autres embarcations que des chaloupes de Pilotes, et la glace était trop faible pour en supporter le poids, et d'ailleurs il fallait franchir un espace de pas moins de deux milles pour arriver à l'eau. Le vent augmentait et la nuit approchait; vous pouvez imaginer M. l'Editeur, vous et vos lecteurs, quel martyr durent souffrir ces malheureux lorsque voyant la brune approcher, aucune embarcation n'allait à leur secours; nous les voyions courir çà et là, se rassembler par groupe vis-à-vis l'église, se mettre à genoux, élever les mains au ciel pour demander assistance. Ce ne fut que vers les 4 heures de l'après-midi que nous pûmes nous procurer une légère embarcation qui pouvait porter tout au plus 7 à 8 personnes, elle est promptement traînée sur la glace, mise à l'eau, elle vole conduite par deux jeunes gens actifs vers le lieu du désastre. Arrivée au groupe rassemblé, c'est à qui s'y jettera; peu s'en fallut que par imprudence, (bien pardonnable en

pareil cas) ces malheureux ne perdissent tout moyen de salut; heureusement que quelques personnes de sang-froid modérèrent l'empressement des autres, sans quoi c'était fini de tous. Le calme rétabli, parmi ces malheureux, il faut prendre charge, mais qui embarqueront les premiers? C'est alors M. l'Éditeur qu'il se fit un trait de générosité digne de louange et qui fait honneur aux jeunes gens qui en conçurent l'idée; que les gens mariés, dirent-ils, embarquent les premiers. Ils ont des familles à soutenir, nous, nous courons notre chance. Ce trait est d'autant plus généreux que la mer baissait et que la banquise sur laquelle ils étaient descendant en gaguant le large avec, suivant leur expression, la vitesse d'un cheval au trot. Cette première charge est donc mise en voie de salut, mais pour cela il fallait traverser à l'aviron un espace de pas moins 20 arpents, ce qui formait 40 arpents au moins pour aller et venir. Pendant le trajet la banquise descendait et la noirceur augmentait si bien que les conducteurs de l'embarcation ayant dirigé leur route à peu près vers l'endroit où ils avaient pris la première charge ne virent plus de glace; quelle route prendre? ils font force de rame, tournent en tout sens, enfin le sort veut ou plutôt la Providence, qu'ils se dirigent du bon côté, il était temps, car la banquise allait dédoubler un petit rocher appelé Rassade et c'en était fait de 40 quelques personnes. La providence voulut donc qu'aucun ne périt, ils furent tous mis en sûreté sur la Rassade, d'où ils purent gagner la terre vers les 10 heures du soir. Tous ceux qui comme moi ont été témoins de cette scène ne peuvent s'empêcher d'attribuer le salut de tant de personnes qu'à un miracle. Le danger paraissait si imminent que M. le Curé de la paroisse après s'être consulté avec Messieurs les Curés voisins qui se trouvaient chez lui, crut devoir exercer une des fonctions les plus sacrées de son ministère, tant il était difficile de croire que tous puissent échapper à la mort. Avant de terminer cette communication, il n'est pas hors de propos de mentionner le courage déployé par un jeune homme de 20 ans du nom de Ls Sirois¹⁰. Ce jeune homme avait failli se noyer la matinée du jour fatal, la glace ayant défoncé sous ses pieds. Cet accident l'avait obligé de retourner à la maison paternelle à pas moins de trois milles du lieu de la triste catastrophe. Eh! bien ce jeune homme après avoir changé de vêtements, voyant le danger que courraient plusieurs de ses co-paroissiens, se rendit en grande hâte au lieu du désastre, et ce fut lui qui avec un autre jeune homme du nom de Ls Rioux, conduisit la petite embarcation, qui sauva la vie à ses frères. Ce fut lui encore qui tout épuisé qu'il devait être, nous apporta la première nouvelle que tous étaient sauvés. Honneur et louange à ces deux jeunes gens et gloire à notre Canada qui peut se

glorifier de plusieurs traits semblables de dévouement et de courage. Vous voyez, M. l'Éditeur, que j'ai raison de dire que le 23 Décembre sera un jour mémorable pour la paroisse des Trois-Pistoles. Aussi en mémoire de l'événement arrivé ce jour, quelques citoyens se proposent d'ériger l'été prochain sur la petite Rassade située à environ 3 milles de la terre ferme, une croix qui en rappellera le souvenir. Nos neveux et les marins apprendront que ce petit îlot qui n'est qu'un rocher pelé et qui semble inutile, a sauvé la vie à plus de 40 personnes à la fois. Ils apprendront à bénir le créateur dans tous les ouvrages de ses mains.

Un témoin oculaire

L'auteur de cette lettre au *Canadien* ne l'a signée que d'un pseudonyme. C'est dommage, car il serait intéressant de connaître son identité. Il était certainement l'un des rares notables qui résidaient alors à Trois-Pistoles et qui pouvaient écrire assez correctement : le curé Pascal Pouliot, les notaires Joseph Ouellet et Pierre Fournier, le médecin Charles-T. Dubé, le marchand Philippe Renouf (un Jersiais établi dans la paroisse depuis plusieurs années) et peut-être l'industriel Nazaire Têtu.

En faisant une analyse critique de ce document et en le confrontant avec deux autres lettres, qu'on attribuait au curé Pouliot, datées de Trois-Pistoles, signées du pseudonyme « Vérité » et publiées dans le *Canadien* des 19 janvier et 8 mars 1842, on peut supposer que l'auteur de la relation était le pasteur de la paroisse.

Lamentations et prières
devant les glaces à la dérive
d'après une peinture
originale de J.-C. Morency.

Source : S.H.G.T.P.



Quoi qu'il en soit, la relation du 5 janvier 1842 a été rédigée par un témoin qui a suivi tout le déroulement du drame et en a contrôlé tous les détails. C'est dire que son témoignage a une valeur qu'on ne peut pas minimiser, encore moins récuser. Ce témoin a consigné ce qu'il a vu dans une lettre qu'il rédigea immédiatement après l'aventure, car ce document était parvenu aux bureaux du *Canadien* avant le 31 décembre 1841.

En confrontant la relation du 5 janvier 1842 avec le récit de Gauvreau, on constate de notables différences. D'abord, les dates des 22 et 25 décembre 1839 sont inexactes; la véritable est plutôt le 23 décembre 1841. *The Quebec Mercury* donnait un bref résumé du drame de Trois-Pistoles dans son édition du 4 janvier 1842.

Selon le récit de l'auteur de la monographie de Trois-Pistoles, tous les hommes disponibles de la paroisse s'élançèrent sur les glaces et prirent part au massacre des loups-marins. D'autres auteurs portent le nombre des chasseurs à «environ 200 hommes»¹¹ et des chroniqueurs font même intervenir «toute la population mâle de Trois-Pistoles»¹². La relation de 1842 dit plus précisément : «plus de cent personnes se dispersèrent sur la glace». Dans son édition du 4 janvier 1842, *The Quebec Mercury* fixe le nombre des chasseurs à «nearly one hundred persons».

Voici une autre différence encore plus importante entre les deux récits : Charles-A. Gauvreau écrit que plus de 200 chasseurs ne purent sauter à temps sur les glaces du rivage et restèrent en grave péril sur une banquise emportée vers le large par un vent violent. La relation de 1842 n'en mentionne que 50, ce qui était tout de même un nombre considérable dans une paroisse qui comptait alors une population ne dépassant pas 2,500 âmes.

Mais le grand désaccord entre la narration de Gauvreau et la lettre publiée dans *Le Canadien* concerne le sauvetage des chasseurs emportés par la banquise à la dérive. Il n'est pas superflu de citer ce qu'écrit Gauvreau à ce sujet :

Et les glaces se détachaient, morceaux par morceaux, entraînées à la dérive, allant au hasard, dans la nuit noire et lamentable. Ils (les chasseurs) promirent alors d'élever un monument au divin crucifié s'il les amenait au port de salut, et ce monument serait une croix gigantesque, qui rappellerait aux hommes de l'heure présente, comme à ceux de la génération à venir, la faveur insigne d'un sauvetage miraculeux, et cette croix, ils l'élèveraient là où le souffle d'en haut irait les faire échouer.

Soudain le vent changea, dit l'histoire, et la banquise parut s'arrêter dans son mouvement d'aller. Elle semblait obéir à une force mer-

veilleuse; une main inconnue la dirigeait maintenant vers la terre. Les uaufragés ne le voyaient pas clairement, mais ils le sentaient pour ainsi dire. Un cri de joie immense, un cri d'espérance profonde emplit les poumons de ces hommes que la crainte terrassait tout-à-l'heure; et bientôt, l'illusion n'était plus permise en face de la réalité, et la banquise, dirigée sûrement, venait heurter une pointe du rocher.

Ce rocher était ce que l'on appelle les petites Rassades, entre les Trois-Pistoles et Saint-Simon. A neuf heures du soir, tout le monde était sauvé, et le délire était partout, et les chants et les prières de reconnaissance montaient de toutes les demeures vers le Très-Haut, qui avait dirigé la banquise et permis que tout le monde ne se perdit pas, entraîné bien loin ayant eu le même sort des débris de loups-marins des outils, des traînes et des vieux canots retrouvés jusqu'à Métis, Matane et Rimouski, à plusieurs lieues en bas de Trois-Pistoles.

Pas un seul manquait à l'appel : tous avaient regagné la terre et les craintes de deuil lamentable se dissipèrent par enchantement¹³.

Il y a quelque chose d'émouvant dans la narration de Gauvreau, lorsqu'il dépeint le désespoir des malheureux chasseurs incapables d'atteindre la glace solide du rivage et qui ne voient pas venir des sauveteurs à leur secours. Aussi quand il décrit les lamentations et les prières des gens qui, de la rive, sont conscients du danger qui menace un père, un époux, un fils et des concitoyens. Le récit du *Canadien* raconte fidèlement, mais sobrement, la tournure dramatique de la chasse; il ne semble pas exclure la possibilité d'une intervention de la Providence, en réponse aux prières des spectateurs rassemblés dans l'église avec leur pasteur.

En lisant la relation publiée dans *Le Canadien* on constate que la tradition orale avait non seulement oublié plusieurs détails importants du drame, et cela avant 1890, mais qu'elle en avait inventé de toutes pièces.

L'historien doit étudier un fait historique d'une façon objective, en faisant une analyse critique des documents qui en font mention. Au sujet du drame qui se déroula à Trois-Pistoles, le 23 décembre 1841, il ne peut donc pas accepter tout ce que la tradition orale a rapporté, encore moins ce qu'elle a ajouté mais plutôt tenir compte de la source écrite qui est maintenant connue : la relation publiée dans *Le Canadien* du 5 janvier 1842. Ce document a, de toute évidence, une valeur indiscutable. Il mentionne en particulier le geste héroïque accompli par deux jeunes gens courageux, dont les noms ont été oubliés depuis

longtemps et qu'il faut mettre en évidence.

L'inscription qu'on a gravée sur la plaque de bronze de l'îlot des Razades est rédigée comme suit : «Nos pères, partis à la dérive sur les glaces en chassant le loup-marin, atterrirent providentiellement sur cette île, ce 25ème jour de décembre 1839. Hommage de leurs descendants».

Ne serait-il pas opportun de changer cette inscription, qui est incomplète et qui contient des erreurs, par une autre qui serait rédigée à peu près comme suit :

Le 23 décembre 1841, 40 paroissiens de Trois-Pistoles partis à la dérive sur les glaces, en chassant le loup-marin, furent sauvés en canot, presque par miracle, par deux jeunes gens courageux : Louis Sirois et Louis Rioux. Hommage de leurs descendants.

Il appartient à la Société d'Histoire du Bas-Saint-Laurent de replacer cet événement dans son véritable contexte historique et de faire corriger l'inscription sur la plaque que l'on a fixée sur la croix de l'îlot des Razades.

Silvio Dumas

(Texte reproduit avec l'autorisation de la S.H.R.B.S.L.)

Annexe 2

Récit de voyage en Californie de Martial et Séverin¹⁴ Rioux (1849-1853)

Présentation

Après 15 ans de démarches, la SHGTP récupérait le texte manuscrit de ce récit de voyage. Jusque dans les années '50, il avait été la propriété de la famille de Thomas Raymond, étroitement associée à celle de Séverin Rioux. A l'insu des Raymond, ce texte avait été emporté, pour être finalement remis à la Société d'histoire régionale du Bas-Saint-Laurent, qui décidait de le publier dans sa revue d'histoire (vol. 4, no 2, juin 1977, p. 3-28). Enfin, la Société d'histoire du Bas Saint-Laurent jugeait bon de remettre à la SHGTP en août 1992. Nous ne saurions trop lui en savoir gré.

L'Ancêtre, bulletin de la Société de généalogie de Québec, l'a également reproduit en 1993 (vol 19, nos 5 et 6, janvier et février 1993), présenté par Claude d'Amours (sic) et suivi par un article de Jacques Saintonge; mais cette transcription de l'article diffère de la version de

la RHBSL. On aurait dû indiquer à quelle version on se référait pour publier ce texte, quelle en était la provenance: c'eût été plus honnête et plus transparent! C'est malheureusement à cette dernière version de *L'Ancêtre* que se réfère Jeanne Pomerleau, dans son livre par ailleurs très intéressant, intitulé *Les chercheurs d'or. Des Canadiens français épris de richesse et d'aventure* (Québec, Ed. J.-C. Dupont, 1996, p. 57-66).

Ce récit s'avère un texte de grande valeur, tant au point de vue littéraire qu'historique. C'est en effet notre premier texte littéraire, appartenant à la littérature populaire, dont le style imagé, plein de néologismes et de termes savoureux, honore son auteur. On ne peut que se réjouir des nombreux mots d'ici de plusieurs néologismes de bon aloi, dont l'auteur émaille son récit.

C'est Martial qui en le scripteur, affirmant dès la première page de son texte: « C'est ce dernier qui raconte ce voyage ». Il a sans doute rédigé son journal au fur et à mesure de son voyage, en notant fidèlement des dates précises, ses observations sur les lieux bien identifiés et les gens rencontrés.

Monument de notre histoire régionale, écrit Antonio Lechasseur, le récit de voyage de Martial et Séverin Rioux, deux frères de Trois-Pistoles, au moment de la Ruée vers l'or en Californie, illustre comment on était tenté de partir à l'aventure soit par goût, soit par nécessité. On quittait alors son pays sans trop savoir dans quoi on s'embarquait et vers quoi on se dirigeait. Ce récit est en lui-même un exemple type de ce que durent affronter bon nombre de Canadiens français qui allèrent chercher fortune aux États-Unis. Ce document a donc un intérêt régional et national, connaissant tant soit peu l'ampleur du mouvement d'exode qu'a connu le Québec au XIX^e siècle. (*Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. 4, no 2, juin 1977, p. 2.)

Par ailleurs, en le lisant, on ne peut s'empêcher de relever la façon dont le code grammatical écrit est assez maîtrisé. Le passé simple est ordinairement employé, toujours à bon escient, dans un texte narratif. De plus, il utilise souvent le subjonctif imparfait, encore à bon escient. Il pousse même le souci de la correction grammaticale jusqu'à utiliser couramment le passé antérieur de l'indicatif quand il forme une proposition subordonnée introduite par « après que ». Dans une subordonnée introduite par si, il emploie toujours l'imparfait de l'indicatif, et non le conditionnel présent. On pourrait lui reprocher ses nombreuses fautes d'accentuation, de ponctuation, d'accord des participes passés ou des verbes souvent au singulier après un sujet pluriel. Là-dessus, on pourrait rétorquer que beaucoup de nos étudiants de niveau 5^e secondaire font autant d'erreurs que Martial Rioux. On peut

donc conclure que l'auteur n'a rien d'un ignorant ou d'un illettré.

Ce récit de voyage est surtout riche en précieuses observations ethnographiques : à 19 reprises, il parle des « sauvages », toujours dans un sens plutôt négatif. Ils sont l'objet d'une réelle phobie, qu'on comprend bien si l'on se place dans le contexte de l'époque et dans celui de nos deux frères voyageurs, alors qu'ils sont entourés d'Amérindiens tout au long de leur parcours. Une seule fois, les frères Rioux ont l'intelligence de lier amitié avec eux, en partageant un de leur repas de « petite crêpe », ce qui les servira bien par la suite. Martial éprouvera la même difficulté de bien apprécier les Noirs, les Mexicains, les Cubains. Quand on ne connaît pas la langue ni les coutumes des peuples visités, on est porté à les craindre et à les trouver menaçants. Ce qui ne l'empêche pas de les observer et de décrire à plus d'une reprise leurs moeurs et coutumes : la nudité de plusieurs, leur habillement, leur façon de se nourrir et de chasser, etc.

Dans les nombreuses situations de danger qu'ont dû affronter nos voyageurs, ils se mettent constamment sous la protection de la Sainte Vierge, mentionnée à 6 reprises, ou de la Providence, du bon Dieu : à 19 reprises, on trouve ces invocations à Dieu, qui sont bien représentatives de la mentalité de l'époque, de la foi à tout le moins du rédacteur du voyage.

Un tel récit témoigne éloquemment d'un certain courage héroïque de Martial Rioux, d'une ténacité et d'une endurance à toute épreuve : il connaît la faim, la peur de dangers constants, venant tout autant des gens croisés que des bêtes sauvages (ours, crocodiles) et des moustiques. A deux reprises, il frôle la mort : à la suite d'une indigestion causée par une sous-alimentation prolongée, puis lors de son voyage de retour (à partir de San Juan), où il attrape sur le bateau le terrible typhus, dont il réussira à se remettre péniblement. Ajoutons qu'il fait preuve d'un grand sens d'économie, de prévoyance et de prudence : jamais il ne se fera voler son argent. Par contre, à deux reprises, il se fait voler son précieux mulet.

Restent un certain nombre de questions difficiles à résoudre : pourquoi Philippe Renouf quitte-t-il les deux frères Rioux, une fois rendu à Saint-Louis? « Il trouvait le voyage trop dangereux », note seulement Martial. L'autre question concerne Séverin, qui décide de quitter son frère, seulement après six mois de travail commun dans les mines d'or. Martial écrit à son sujet: « Mon frère n'a pas voulu rester avec moi: il aimait mieux travailler pour lui que s'engager; il voulait aussi rester plus longtemps que moi en Californie ». Nous ne savons pas le moment du retour de Séverin. L'on sait que Martial épousera

Henriette Soucy à Saint-André de Kamouraska, le 4 avril 1853, alors que Séverin se maria avec Démerise Morin à Rivière-du-Loup, le 29 août 1853.

Tout est bien qui finit bien, comme dans les plus beaux contes : Ils se marièrent tous les deux et eurent de nombreux enfants.

Il nous a paru pertinent de transcrire intégralement ce texte à partir de la copie originelle du manuscrit qui compte 93 pages de 16 cm sur 20. Nous en avons seulement modernisé l'écriture, et corrigé la ponctuation, les accents, la construction grammaticale, tout en divisant le texte en paragraphes, pour en faciliter la lecture.

La page couverture du cahier débute ainsi: « Séverin¹⁵ est né au Trois-Pistoles le 14 Mars 1825. Il avait 24 ans quand il a fait le voyage en Californie avec son frère Martial Rioux. »

L'ascendance de Martial et Séverin Rioux (issus du premier mariage de Jean-Baptiste Rioux) est la suivante :

RIOUX Jean-Baptiste	1	Rivière-Ouelle	01.02.1803	Michaud Séraphine
	2	Trois-Pistoles	03.09.1827	Beaulieu Restitue
« Jean-Baptiste		Isle-Verte	27.01.1777	Côté Madeleine
« Etienne		Rimouski	21.07.1749	Lepage Véronique
« Nicolas		Sainte-Famille I.O.	13.08.1710	Asselin Louise
« Jean		Sainte-Famille I.O.	10.01.1678	Leblond Catherine

(Source: J.-F. Beaulieu, *Généalogie descendante de Jean Riou et Catherine Leblond 1678-1987*, p. 223, etc.)

Martial est né à Trois-Pistoles le 20 mars 1818; il avait donc 31 ans au moment d'entreprendre son voyage. Séverin est né à Trois-Pistoles le 13 mars 1825; il était âgé de 24 ans en 1849.

Emmanuel Rioux

Récit de voyage en Californie des frères Séverin et Martial Rioux de Trois-Pistoles 1849-1853

**En octobre 1849, départ de Trois-Pistoles, de Philippe Renouf,
Martial et Séverin Rioux**

C'était en 1849. Par une belle matinée du mois d'octobre, trois voyageurs s'acheminaient tristement le coeur plein de larmes, car ils venaient de dire adieu à leurs parents bien-aimés, ils venaient de quitter le toit paternel et le clocher de l'église qu'ils ne reverraient peut-être jamais. Ils partaient pour la Californie. Le trajet entre Trois-Pistoles et ce pays est bien pénible, parce qu'il faut faire ce voyage à pied, exposé à bien des dangers. Voici le nom de ces trois voyageurs : Philippe Renouf fils, Séverin Rioux et Martial Rioux son frère, c'est ce dernier qui raconte ce voyage...

En sortant de la maison paternelle pour entreprendre un si pénible voyage, nous nous sommes mis sous la protection de la Sainte Vierge, la priant de prendre soin de nous, car pour faire 2700 lieues, l'on peut croire qu'il y a bien des dangers à courir, et nous avons grand besoin de sa protection. Ensuite, nous sommes montés à Québec où nous avons été deux jours. Nous nous sommes embarqués ensuite sur un bateau à vapeur pour Montréal, et de là nous nous sommes rendus au fort Saint-Jean. Nous avons été à New York où nous avons passé six jours; nous y avons fait la rencontre d'un Allemand qui était bien respectable, il nous a conduits à bord d'un gros navire et nous avons mis treize jours à traverser cette mer immense qui est de 800 lieues. Ensuite nous avons traversé la rivière de la Nouvelle-Orléans, qui est de cent lieues de long, et quand nous l'eûmes traversée, nous avons été quelques jours bien en peine, car ne nous trouvions aucun ouvrage. Mais, après quelques jours d'inquiétude, nous avons trouvé un engagement pour bûcher le long de la rivière Rouge, mais nous avons refusé cet engagement, car c'était trop dangereux à cause des mauvaises bêtes qui habitent le long de cette rivière, il y a des serpents de différentes sortes ainsi que des cochons marron. Il y avait aussi des crocodiles et beaucoup d'autres animaux dont j'ignore les noms, et quand nous avons connu les dangers que couraient ceux qui y travaillaient, nous refusâmes.

Premier travail de trois jours à « faire de la mélasse »

Nous avons été plus loin le long de la rivière Mississippi. Nous nous sommes engagés pour faire de la mélasse : il y avait 500 nègres qui y tra-

vaillaient. Pour nous, nous gagnions quatorze piastres par mois et notre ouvrage était de faire bouillir des chaudrons. Et pour la mélasse, voici la manière dont elle se fait. Ils récoltent des cannes qu'on nomme cannes à sucre, et ils les coupent par bouts avec de grandes tranches, ce sont des nègres qui sont chargés de cet ouvrage; ensuite ils mettent cela par pile dans des hangars, et quand ils en ont une grande quantité d'amassée, ils mettent cela par tas sur des toiles, et ces toiles sont sur des rouleaux qui tournent au moyen de la vapeur, et les toiles roulent sur ces rouleaux qui sont en bois, et quand le jus est extrait, ils en remplissent des grands carrés qui ont dix pieds et dont le dedans est entouré de plomb. C'est au fond de ces bassins que se trouve la cassonade. Ils remplissent de ces cannes des **boucauts**¹⁵, et ils charroient cela sur des parterres. Mais nous n'y avons travaillé que trois jours, car la nourriture ne nous convenait pas, nous ne mangions que du gros lard salé et du pain fait avec du gruau de blé-d'Inde. C'était impossible pour nous de travailler plus longtemps avec cette mauvaise nourriture.

Description des basses terres de la Nouvelle-Orléans

Quant aux terrains de ces endroits, ils sont très bons, mais ils sont très incommodes, car ce sont des terrains bas, la rivière est plus élevée que la terre, de sorte que, quand la rivière gonfle, l'eau s'étend d'une manière extraordinaire; ils sont obligés de charroyer une grande quantité de terre pour faire des aboiteaux pour garder la terre afin que l'eau ne s'étende point trop. Mais il y a des années où les aboiteaux cassent, et l'eau monte d'une manière épouvantable, jusqu'à la moitié des maisons. Il y a même des personnes qui sont obligées de laisser leur demeure à cause de l'eau. Il y a des bourgeois qui sont presque ruinés dans ces inondations, car il y en a qui ont de grands parterres que l'eau recouvre dans ces gonflements, et cela leur fait de grands dommages, car leurs cannes à sucre se trouvent presque toutes cassées, alors ils ont un grand nombre de nègres employés à faire retirer l'eau, et à faire sécher la terre. Ils plantent des piquets à la place des aboiteaux qui sont cassés et, dans les piquets qui sont plantés, ils mettent des sacs d'éclisse et de toiles remplis de terre, et à force de mettre de la terre ils parviennent à faire retirer l'eau, et à sécher la terre. Et quand la terre est bien sèche, ils la labourent, et ensuite ils plantent leur canne à sucre dans les rangs et ils sont deux ans avant de s'en servir pour faire de la mélasse.

Pour les nègres que les bourgeois ont à leur service, ce sont des nègres qu'ils vont chercher dans les Indes, les îles et autres places; en arrivant, ils les accouplent, c'est-à-dire qu'ils les marient, et quand ils

en ont une trop grande quantité, ils en vendent, ils les conduisent dans la ville, et c'est à qui les vendra le plus cher, et les nègres sont si contents quand ils se vendent plus cher que d'autres, car il y en a de tout prix et ils se vendent tous à la criée. Ils les font mettre tous par rangs, et c'est très curieux à voir, il y en a qui se vendent 80 \$, d'autres 160 \$; c'est suivant leur taille et leur capacité; et ceux qui se vendent du plus haut prix se glorifient, disant aux autres : « Moi, j'ai été vendu plus cher que toi. Il paraît que vous ne valiez pas beaucoup la peine de vous avoir, puisqu'ils vous ont acquis pour presque rien, tandis que nous autres nous sommes si considérés! » Et les autres ne savent quoi répondre. Quant aux bourgeois, ils sont bâtis dans leur cour, et les nègres sont bâtis en rangs, hors des cours.

*Deuxième travail :
navigateurs sur le Mississippi pendant 108 jours*

Lorsque nous avons cessé de travailler à la mélasse, nous nous sommes engagés pour naviguer sur un bateau à vapeur. Nous avons cinq **schillings**¹⁶ par jour. Nous y avons eu bien de la misère. Cette navigation est de 400 lieues pour gagner Saint-Louis du Missouri, et nous avons navigué tout l'hiver. Cela nous coûtait, car cette navigation est bien pénible à faire. Nous avons eu beaucoup de misère, car nous travaillions jour et nuit, et c'était bien rare quand nous avions un petit peu de temps, pour nous reposer le jour, pour cela notre travail était plus fort la nuit, il fallait bien y travailler, car nous n'avions pas assez d'argent pour nous rendre en Californie. Et après avoir eu bien de la misère, nous avons **clairé**¹⁷ 60 \$ chacun, nous y avons travaillé 108 jours. Il y avait trente-six chauffeurs, c'étaient presque tous des nègres; il y avait huit matelots. Quant à l'eau de cette rivière, elle est épaisse, et il arrive beaucoup d'accidents sur le bateau, car l'eau est si épaisse que cela fait éclater leur chaudière, et cette eau est très mauvaise à boire, quand nous en mettions dans un petit **vaisseau**¹⁸, il se formait au fond une **râche**¹⁹ épaisse.

*Départ pour la Californie, préparatifs.
Philippe Renouf quitte les frères Rioux*

Quand nous avons cessé de naviguer, nous nous sommes préparés pour nous rendre en Californie. Nous avons acheté une petite voiture à quatre roues. C'est alors que Philippe Renouf décida de ne pas se rendre en Californie avec nous, car il trouvait le voyage trop dangereux. Mais mon frère et moi, nous avons persisté dans notre dessein. J'ai pris deux

associés et un autre qui nous a donné 40 \$ pour être passager; et, partant de Saint-Louis du Missouri, nous nous sommes rendus à Saint-Joseph, nous avons fait 275 lieues le long de la rivière Missouri, mais l'eau est encore bien plus épaisse, car plus on monte plus l'eau est épaisse. Nous sommes demeurés deux jours à Saint-Joseph, et là nous avons acheté deux couples de boeufs et une couple de vaches pour nous approvisionner en lait, ce qui nous a été très utile par la suite. La voiture que nous avons achetée à Saint-Louis du Missouri nous a coûté 72 \$, à Saint-Joseph incluant le transport. Et, au bout de quinze jours que nous avons passés à Saint-Joseph, nous nous sommes préparés pour traverser les prairies, il fallait prendre bien des précautions, car ce sont des places bien pénibles à voir et à passer. Avant de nous mettre en route, nous nous sommes acheté trois quarts de biscuits et un quart de **crokeurses**²⁰, avec un quintal de farine et 400 livres de lard fumé, ainsi que d'autres petites provisions. Nous avons apporté un petit poêle de tôle, avec une poêle à frire pour faire cuire nos provisions, et aussi une faux pour l'utilité de nos animaux. Ensuite nous nous sommes acheté des fusils à deux coups et des pistolets à six coups. Après avoir pris nos provisions et nos armes, nous nous sommes mis en route pour passer les prairies, mais nous craignons beaucoup de passer par là, car c'est une place très dangereuse, à cause des mauvaises nations qui y habitent.

7 mai 1850

Le 7 mai, nous avons pris ce chemin avec beaucoup de crainte, nos deux boeufs étaient attelés sur notre voiture à quatre roues, et nos vaches suivaient la voiture, nous avons fait une triste **partance**²¹, car les chemins étaient très mauvais. Il était tombé une petite neige, et cela les avait beaucoup gâtés. Et pour arriver aux prairies nous avons eu beaucoup de misère à cause des **mollières**²². Il y a bien des personnes qui ont entrepris de passer par là avec un petit assortiment de provisions; leurs animaux y ont péri, parce qu'au sortir de ces mauvaises places il n'y a pas d'abri du tout, et leurs pauvres animaux étaient si fatigués, car au sortir de ces mollières ils avaient chaud et n'avaient point d'abri pour les mettre : ils se mettent à trembler et ils meurent. Quant à nous, nous avons mis deux jours à passer ces mauvaise places. Ordinairement il ne faut qu'une journée pour y passer, mais à condition que les chemins soient bien beaux. Il ne nous est arrivé aucun accident, mais ce n'est point sans l'aide de Dieu et l'intercession de la Sainte Vierge, que nous nous sommes rendus jusqu'ici sans péril.

Après avoir passé les mollières, nous avons trouvé une couleuvre noire qui avait cinq pieds de long, et nous l'avons tuée aussitôt, elle

était terrible à voir, nous n'en avons pas vu de semblable dans la suite de notre voyage. Nous avons marché un peu plus loin, et nous avons aperçu une sauvagesse assise sur l'herbe, nous nous sommes approchés d'elle pour lui parler, mais elle ne nous a pas répondu du tout. Ensuite nous avons repris notre route avec inquiétude, car c'était très dangereux, nous regardions souvent derrière nous, et nous nous disions les uns aux autres : « Je ne sais pas si nous reverrons encore ce cher Saint-Joseph. » « Nous disions cela, car nous ne pensions jamais de parvenir à rejoindre nos parents chéris dans notre pays du Canada, car le voyage de la Californie est très périlleux, à cause des prairies dont je viens de parler, elles sont à perte de vue et nous ne savions pas le temps qu'on mettrait à les passer, car nous ne savions pas quelle grandeur elles avaient. Mais ce chemin est assez beau jusqu'ici, et nous avons marché cinq jours sans aucun accident. Ensuite nous nous sommes arrêtés à un petit village sauvage; partant de ce petit village, nous sommes arrivés à une rivière appelée rivière Bleue, et là nous nous sommes reposés une journée.

Départ de la grande rivière Bleue, le 22 mai 1850

Partant de la grande rivière Bleue, nous sommes arrivés le 22 à la petite rivière Bleue. Dans ces places, il faut toujours faire le quart la nuit : nous avons commencé à veiller la nuit, et nous l'avons fait tout le long de notre voyage, nous étions toujours, à quelques exceptions, de 15 à 20 hommes, et nous en mettions à garder les animaux, et d'autres à veiller autour de notre tente, chacun son tour. Car il y a beaucoup de **sauvages**²³, nous en rencontrions des bandes de 30 et 40 à la fois, il était par conséquent nécessaire d'être sur nos gardes, nous étions presque toujours plusieurs pour coucher, car nous nous attendions tous; mais le jour il n'était pas rare que nous fussions seuls, moi et mon frère, car les uns allaient vite, les autres doucement, les uns prenaient un chemin, les autres d'autres et il était toujours nécessaire d'être sur nos gardes.

Description des mœurs des Amérindiens

L'habillement de ces **sauvages**²³ est très curieux, ce sont des peaux d'illinois passées ainsi que d'autres sortes de peaux, et une partie de ces sauvages se **peignent**²⁴ le visage en rouge, ils se percent les oreilles de la grosseur du petit doigt et se mettent des pendants d'oreille, mais les autres chefs sont habillés d'une autre manière, car c'est tout en drap avec des épauettes d'or et des pendants d'oreille qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied. Et ces sauvages ont presque tous deux

femmes. L'ouvrage de ces sauvages est la chasse et leurs femmes font le reste de l'ouvrage : tel que gratter les peaux et les passer. Et leur nourriture c'est le produit de leur chasse : ils tuent les boeufs illinois; ils tranchent leur boeuf bien mince, on voit presque le jour à travers. Puis ils tuent des chevreuils dont la chair est pour eux un mets délicieux, et beaucoup d'autres animaux qui sont en grande abondance. Mais il y a des places où il n'y a pas beaucoup de chasse, car ils se font des guerres entre eux à qui aura la meilleure place. Ils ont pour armes de grandes flèches, ils mettent au bout une lame de pierre blanche toute dentelée. C'est très dangereux de se battre avec eux, car il y en a qui ont tiré soixante coups sans arrêter. Vous pouvez croire que nous pouvions faire le quart la nuit, étant parmi de si mauvaises nations, nous étions toujours entre la mort et la vie, et il est bien certain que si nous n'avions pas été protégés par la Sainte Vierge, nous n'aurions jamais pu passer parmi eux. Voici le nom de ces sauvages : poney, gros ventre, piocheur, tête-plate, pieds-noirs, serpent sauvage, sauteur, et beaucoup d'autres dont j'ignore les noms.

Vers la rivière Platte

En partant de la petite rivière Bleue, nous nous sommes rendus à la rivière Platte, et là il se tient beaucoup d'animaux, car l'herbe est en abondance, et l'eau est très commode, il y a une foule de petits chemins étroits qui viennent jusqu'à la rivière; les animaux viennent tous les uns après les autres pour boire. Il y a une grande quantité de loups ainsi que des coyotes, il y a des petits écureuils qui sont un peu plus petits que les nôtres. Les écureuils et les coyotes ont leur demeure dans la terre, et ils sont très mauvais. Il y a des moutons des montagnes qui sont un peu plus petits que les nôtres, ils ont la laine rase, et ils sont très farouches. Il y a beaucoup de serpents, tels que serpents sauteurs, serpents fouetteurs, serpents à sonnette et une foule d'autres dont les noms me sont inconnus. Il y a des couleuvres de fer, ainsi que des petits lézards. Il y a aussi une autre sorte de bêtes dont le nom m'est inconnu, elles sont très curieuses à voir, elles ont la tête faite comme celle d'un serpent et elles sont venimeuses, car elles ont des dards comme des serpents. Une autre sorte de petites bêtes est bien drôle à voir. Elles ont une ressemblance avec les crapauds, elles ont le tour du corps tout dentelé, elles ont quatre pattes et une longue queue.

Partant de la rivière Platte, nous nous sommes rendus à un fort appelé Corne, toujours un beau chemin, et ce fort est construit d'une curieuse manière, la mesure de la maison est en terre, quant au comble, il est comme tout autre, les **châssis**²⁵ sont très petits, ils n'ont

que quatre vitres. Ce fort est gardé par des soldats américains, leur parterre est enclos par une épaisse muraille faite de terre.

4 juin 1850 : la rivière Blanche

Du fort Corne, nous nous sommes rendus le quatre juin à la rivière Blanche, toujours par beau chemin, et là nous avons perdu une journée pour faire reposer nos animaux. En arrivant à la rivière Blanche, nous avons eu une forte tempête, le vent soufflait avec violence, la pluie tombait avec une telle rapidité, qu'en un clin-d'oeil l'eau couvrait la terre, le firmament était tout en feu, les éclairs déchiraient les nues, le tonnerre grondait sourdement, et à chaque instant, nous le croyions sur nos têtes, je n'ai jamais vu un spectacle si épouvantable, cela a duré toute la nuit. Ensuite de l'orage, il est tombé une grosse grêle poussée par un vent du sud-ouest. C'était une tempête très épouvantable, très remarquable, nous craignions que ce fût la fin du monde, le vent était si fort que nous avons beaucoup de peine à faire tenir notre tente. Nous avons passé une bien triste nuit.

8 juin 1850 : le rocher la Cour

De la rivière Blanche nous nous sommes rendus le 8 à la Cour, c'est un rocher ainsi appelé. Et le lendemain nous nous sommes rendus à l'église. C'est un rocher qui a 400 pieds de haut et le haut de cette roche est fendu, et ouvre beaucoup du haut, c'est une roche très tendre, et à la voir on dirait qu'elle a été travaillée par les hommes. Les personnes qui passent par là écrivent là-dessus leur nom ainsi que leur Patrie, et moi j'y ai inscrit mon nom ainsi que celui de mon pays. Il grêle dans cet endroit presque tous les jours. C'est une roche qui fait beaucoup d'écho. Nous nous sommes rendus à la rivière de Laramie : nous avons eu beaucoup de misère à la traverser, car nous l'avons passée à l'eau, nous avons bien manqué y périr, nous avons été obligés d'élever notre voiture, l'eau était rapide, mon frère s'est sauvé sur un cheval que nous amenions. Il y avait un passager avec nous, qui était trop petit pour parvenir au courant, il s'est sauvé à la nage, s'il n'eût pas su nager, il n'y avait plus de vie pour lui; quant à moi, je me suis sauvé bien misérablement, j'ai failli me noyer, si je n'avais pas été vif pour m'élancer et prendre la queue d'une vache qui était devant moi, c'en était fait, j'aurais péri. Il est bien certain que, sans l'aide de Dieu, nous ne serions point parvenus à la traverser. Quant au quatrième (que j'oubliais), il s'est sauvé assez bien dans la voiture. Le lendemain il s'en est noyé deux dans la même rivière, car l'eau avait beaucoup augmen-

té et ils ont voulu passer dans leur voiture, mais malheureusement leur voiture s'est renversée et ils ont été précipités dans les flots. Plusieurs autres personnes ont été obligées d'attendre pour passer que l'eau fût diminuée, car le courant était trop rapide. Le gonflement de cette rivière dépend de la neige qu'il y a dans les montagnes.

14 juin 1850 : la montagne Noire

Après que nous eûmes passé cette rivière, nous nous sommes rendus le lendemain à la montagne Noire. Il y avait beaucoup de neige sur le sommet de cette montagne. C'était le quatorze. Le lendemain nous nous sommes rendus aux côtes noires, c'est un endroit où il y a beaucoup de plâtre. En avançant un peu plus loin (le 17), nous avons trouvé une place remplie de criquets trois ou quatre fois plus gros que les nôtres; ils ont la queue longue comme le doigt et ils sont bien noirs, la terre en est toute couverte.

Après le 17 juin 1850 : la rivière Platte; séparation des associés

En partant de là nous nous sommes rendus à la rivière Platte, et là je me suis séparé de mes associés. Je me suis trouvé seul avec mon frère, je me suis séparé d'eux parce qu'ils n'étaient pas assez raisonnables et pas assez **ménagers**²⁶, ils auraient voulu manger toutes les provisions d'un coup, et nous serions certainement morts de faim dans les plaines, car il n'y a rien à vendre ni à cueillir et il fallait bien ménager pour avoir assez de provisions pour nous rendre en Californie, car il ne nous restait plus que le tiers de nos provisions et nous n'étions pas encore à mi-chemin; il valait mieux faire petite vie qui dure plutôt que de tout manger à la fois, et ensuite de s'en passer. C'est pourquoi nous nous sommes séparés de nos associés; mais avant de nous séparer, nous avons partagé également les provisions qui restaient, ainsi que les animaux, et puis nous nous sommes associés deux par deux, moi j'étais avec mon frère.

Ensuite nous avons continué notre route avec beaucoup d'inquiétude et de crainte, car plus nous avançons plus c'était dangereux. Qu'il était triste et émouvant, en traversant ces plaines, de trouver des corps humains, morts sans sépulture. Tout le long du chemin, on voit aussi nombre de petites croix plantées et des bouts de planche, ce sont des catholiques qui sont enterrés en ces endroits, on écrit leurs noms sur ces croix ainsi que celui de leur patrie. C'était douloureux pour nous de passer par là, car on se disait : « Il peut bien arriver qu'on ait le même sort que ces malheureux! » Car il en mourait de toute manière : de la faim, de la misère, du choléra, ou encore dévorés par

les bêtes féroces, et de mille autres accidents. Ce qui est encore bien pénible, c'est de voir de pauvres corps, déterrés et à moitié dévorés par les loups, qui se font des trous dans la terre et, à force de gratter avec leurs pattes, ils parviennent à les déterrer, car ceux qui sont enterrés n'ont point de tombe, alors ils les dévorent. C'est épouvantable d'entendre les hurlements de toutes ces bêtes féroces; l'on entend toutes sortes de cris, d'un moment à l'autre on s'attendait à être dévorés. Mais le bon Dieu et la Sainte Vierge nous préservaient de tous ces périls. Mais nous étions toujours en crainte.

Il meurt aussi beaucoup d'animaux par la faim, car les sauvages mettent le feu dans les prairies et cela fait comme de raison brûler l'herbe et ceux qui passent avant que l'herbe soit poussée, et qui ont des animaux, les voient condamnés à mourir, n'ayant rien à manger, alors leurs pauvres maîtres se voient forcés de quitter là leur voiture et de charger leurs bagages sur leurs épaules. Et cela étant, bien **dénués**²⁷ par la fatigue et la misère, c'est bien pénible pour eux de se rendre en Californie, car d'ici là il y a encore long de chemin à faire.

23 juin 1850 : une rivière de boue

Partant de ces tristes places, nous nous sommes rendus à une rivière le 23, et cette rivière n'est que de la boue; nous avons été obligés de la traverser à cheval et encore avec bien de la misère; nos chevaux fatiguaient beaucoup dans cette boue épaisse et puis, sans eau, nos animaux souffraient beaucoup de la soif, ils avaient bien de la misère à passer cette rivière. Nous avons encore marché une journée et demie sans trouver d'eau. Nous sommes enfin arrivés à une petite rivière dont l'eau sortait bien claire des montagnes rocheuses, et quoique cette eau fût bien belle, elle était véritablement empoisonnée, car tout animal qui en buvait mourait sur-le-champ. Et quand nous avons été pour passer cette rivière, ignorant que cette eau fût empoisonnée, nous voulions faire boire nos animaux, qui n'avaient point bu du tout depuis deux jours, avant de passer cette rivière, mais comme nous approchions de la rivière pour les faire boire, nous avons entendu une voix forte qui nous criait : « Ne faites point boire vos animaux ici car l'eau est poison vif ». Nos pauvres animaux étaient si altérés qu'ils voulaient en boire malgré nous, qu'il était douloureux pour nous de les voir si altérés et de ne pouvoir leur procurer une goutte d'eau. Pour les empêcher de boire, il a fallu les frapper beaucoup. Nous les avons passés assez heureusement, à l'exception du boeuf qui s'était approché la langue trop proche de l'eau et qui a été bien malade, il est devenu

les yeux très rouges et tout ébatourdis²⁸, mais nous avons eu la chance de le réchapper. L'on voit quantité d'animaux qui sont morts sur le bord de cette rivière pour avoir bu de cette eau. Heureusement pour nous qu'il s'est trouvé quelque personne auprès de cette rivière quand nous avons été là pour nous avertir qu'elle était poison, car il est certain que nous aurions perdu la vie, parce que nous étions pour en boire nous-mêmes, mais Dieu nous a préservés de ce grand danger.

25 juin 1850 : la rivière Sucrée

Et partant de là, nous sommes arrivés à une rivière appelée Sucrée, c'est de la très bonne eau et cette rivière nous l'avons traversée neuf fois par les détours qu'il faut faire dans les montagnes; nous sommes arrivés là le 25 juin et nous avons mis 5 jours à traverser ces montagnes, il y avait encore de la neige. Le premier juillet, nous sommes arrivés à un chemin appelé l'Orégon, c'est-à-dire le chemin de la Colombie. Le 2, nous sommes arrivés à une rivière appelée le petit Dimanche. Le trois, nous sommes arrivés à une autre rivière appelée le grand Dimanche; et là l'herbe était très rare : il fallait aller bien loin pour faire manger nos animaux. Le 5, nous avons passé dans une place appelée le Sable, il y a sept lieues de ce chemin sableux et nous avons bien eu de la misère à le passer car nos animaux fatiguaient beaucoup pour marcher et ils fatiguaient aussi par le manque de manger, parce que l'herbe était très loin de là. Nous sommes enfin parvenus à passer ce sable, mais non sans beaucoup de peine. Le 6, nous sommes arrivés à la rivière Verte. L'eau y est très bonne à boire, et il y a de la bonne herbe; mais cette rivière est très difficile à passer, car il y a beaucoup de courant et elle est profonde. Il nous a fallu faire passer nos animaux à la nage, quoiqu'il y eût un homme là qui passait toutes les personnes qui voulaient passer. Mais nous, il ne voulait pas nous passer; mais, après bien des supplications, il a consenti à nous passer, nous avons donné 5 piastres pour passer avec nos voitures, et nos animaux, eux, sont passés à la nage, jusqu'à une petite île qu'il y avait dans cette rivière et, sur cette île, il y a des personnes qui mettent des animaux en pacage et nous avons eu la chance, qu'en allant chercher leurs animaux, ils ont achevé de passer les nôtres : ils s'étaient mêlés avec les leurs, et ils ne les reconnaissaient point.

Après avoir passé cette rivière, nous sommes arrivés à une autre rivière appelée Chez-Nous, nous l'avons passée assez heureusement, quoique cette rivière ait une fourche, très difficile à passer, nous l'avons traversée sur nos animaux, sans cette fourche la rivière serait facile à traverser; une fois cette fourche passée, il y a une côte terrible,

mais nous l'avons évitée. Le dix, nous sommes arrivés à la rivière aux Ours, elle est assez belle, et nous l'avons traversée quatre fois pour éviter les côtes et les montagnes.

14 juillet 1850 : la rivière la Borre et la source au Cidre

Le 14, nous sommes arrivés à la rivière appelée la Borre qui est assez belle. Et le même jour, nous sommes arrivés à la source au Cidre qui est sur le bord d'une rivière, et l'eau de cette source est véritablement sucrée et sure. Elle est plus sure que sucrée, c'est comme de la grosse bière. Nous en avons mis dans une cruche que nous avons bouchée, et quand nous la débouchions, l'eau avait assez de force qu'elle rejaillissait dès qu'on ôtait le bouchon. Là nous avons fait rencontre d'un vieux Canadien qui était marié avec une sauvagesse, nommée Serpent sauvage, et nous nous sommes informés auprès de cet homme pour savoir quel chemin prendre pour nous rendre au fort Hall, car il y avait deux chemins. Il nous a dit qu'il y en avait un qui était bien plus long que l'autre, que cela changerait beaucoup notre route, mais qu'il était bien plus avantageux que celui qui était plus court et qui était désavantageux à cause de la rareté de l'herbe pour nos animaux. Voyant cela, mon frère et moi avons pris le plus long parce qu'il était plus avantageux pour nourrir nos animaux. D'autres personnes qui se trouvaient là en même temps que nous ont pris le plus court, mais ne l'ont pas passé sans beaucoup de misère.

Enfin nous voilà en chemin depuis le matin. Jusqu'au midi nous n'avons rencontré personne, mais rendus au midi, nous avons aperçu trois Allemands qui venaient. Nous nous sommes réjouis en les apercevant, car nous espérions faire route avec eux, car nous craignons beaucoup d'être attaqués par les sauvages; ils étaient, nous disait-on, très méchants, et en grand nombre. Le midi, nous ne nous sommes pas reposés bien longtemps, car nous voulions partir avant les Allemands qui nous avaient rejoints, parce qu'eux marchaient bien plus vite que nous : ils avaient des mulets. Nous espérions nous rejoindre le soir ensemble et nous avons marché bien tard, car nous ne trouvions pas d'eau pour faire boire nos pauvres animaux qui périssaient de soif; étant rendus au soir bien tard nous étions bien inquiets, car nous ne voyions pas venir nos Allemands, que nous avions laissés le midi; après les avoir attendus un peu et voyant qu'ils ne venaient pas, nous nous sommes **tentés**²⁹, mais bien préoccupés pour passer la nuit dans une place si dangereuse. Nous étions à la commodité de l'eau, car pour tenter nous choissions toujours une place où il y avait de la bonne eau,

mais il y avait des places où ne pouvions pas en trouver, et nos animaux en souffraient beaucoup. Et ce qui augmentait notre inquiétude, c'était de voir trois cabanes de sauvages qui étaient près de notre tente, et ils sont très méchants, il faut penser que c'était douloureux pour nous de nous voir parmi eux, nous pensions bien de ne plus revoir le jour car la mort était bien proche de nous; l'on se disait l'un à l'autre : « Est-il possible de mourir ici des mains de ces cruels sauvages et être si éloignés de nos parents chéris? » « Nous étions déconcertés tout à fait, nous nous sentions incapables de nous défendre d'eux car nous étions bien affaiblis par le manque de nourriture, les jambes nous pliaient de faiblesse et de peur, il y avait bien longtemps que nous ménagions nos provisions.

*Premier contact avec les Amérindiens :
on leur fait partager un repas*

Après que nous nous fûmes tentés, nous vîmes venir deux gros sauvages et trois enfants tous à cheval sur des poneys, ils sont arrivés à nous à toute bride. En arrivant, ils ont sauté à terre et se sont mis à nous parler; mais nous ne comprenions pas leur langage. En les voyant venir, nous nous croyions perdus, nous nous disions : « Voilà l'heure de notre fin. » « Et nous avons demandé pardon de nos fautes au bon Dieu, comme pour la dernière fois, car ces sauvages nous paraissaient furieux. Mais en arrivant à nous, ils ne nous parurent pas aussi courroucés. L'on ne savait pas comment s'y prendre pour être mieux avec eux. Nous étions bien en peine, il nous est venu une inspiration, nous avons entendu dire que, quand on leur faisait quelque politesse, ils nous prenaient en amitié. D'abord ils nous parlèrent, mais voyant qu'on ne les comprenait pas, ils se mirent à se parler ensemble, et puis les enfants sont montés sur leur poney et sont retournés à leur cabane et les deux vieux sont restés avec nous et nous regardaient fièrement. Alors, nous suivîmes notre inspiration. En arrivant, nous nous étions fait à souper, nous nous étions fait chacun deux petites crêpes bien minces, nous leur en avons offert chacun une. Ils les prirent aussitôt et parurent contents. Cela nous coûtait beaucoup de les leur donner, car nous les aurions bien mangées. Mais nous étions si proches de la mort qu'on les leur donna afin qu'ils nous laissent tranquilles, quoique nous les craignons toujours. Après qu'ils eurent mangé leur petite crêpe, ils remontèrent sur leurs mulets, et puis s'en retournèrent à leur cabane. Quant à nous, nous passâmes la nuit dans une grande inquiétude, mais nous n'eûmes aucun trouble.

Le lendemain matin, il est venu un des sauvages à nous, il se mit encore à nous parler, mais nous ne le comprenions pas : nous nous parlions par signe. Il avait une flèche, puis il tua un écureuil et s'en retourna à sa cabane. Immédiatement nous avons attelé nos boeufs pour continuer notre route, les sauvages se sont mis eux aussi à se **détenter**²⁹ et se sont mis en route de notre côté. En les voyant poursuivre le même chemin que nous, nous étions contents, car on se disait : « S'ils avaient voulu nous tuer, ils l'auraient bien fait cette nuit même... si on en rencontre de plus méchants qu'eux peut-être nous protégeront-ils. » C'est cet espoir qui faisait qu'on était content qu'ils fissent route avec nous. Nous nous sommes donc mis en route en avant d'eux, car nos boeufs n'allaient pas aussi vite que leurs mulets. Après un instant de marche, les sauvages se sont mis à nous suivre, et nous avons marché ainsi jusqu'au midi, et nous avons campé avec les sauvages toujours bons amis. Après avoir mangé, nous nous sommes remis en route encore avec nos sauvages, nous nous sommes rendus aux montagnes, toujours suivis de nos sauvages. Nous espérions le soir camper ensemble. Mais en montant les montagnes, nous les avons perdus de vue, car nous marchions plus vite; ils étaient beaucoup chargés. Et, en avançant un peu plus loin, nous vîmes venir devant nous deux sauvages, à toute bride, montés sur des mulets. Ils avaient chacun un pistolet à la main. En les apercevant, nous nous crûmes perdus, il ne nous est pas resté une goutte de sang dans les veines, les cheveux nous sont devenus droits sur la tête, nous avons de la peine à marcher tant nous avons peur. C'était épouvantable de les voir venir : en arrivant à nous ils ont retourné leurs mulets de bord, et puis sont descendus à terre, ils se sont mis à nous suivre, toujours leur pistolet à la main. Mon frère et moi, nous marchions un peu l'un devant l'autre : mon frère conduisait la voiture et moi je conduisais les animaux par derrière. L'un des sauvages marchait toujours aux côtés de moi et l'autre aux côtés de mon frère, et ils marchaient toujours avec nous pas à pas. C'était épouvantable de les voir, ils regardaient souvent derrière eux comme s'ils eussent appréhendé quelque autre personne, car il est très certain que leur dessein était de nous ôter la vie. De temps en temps ils nous parlaient, mais nous ne les comprenions pas, il y en avait un qui paraissait beaucoup plus méchant que l'autre. Ce qui nous donnait à douter, c'était de les voir occupés, ils étaient vraiment comme des meurtriers.

Etant arrivés au soir sans voir venir nos sauvages, car nous espérions toujours les voir venir, et comme il était déjà bien tard, nous nous sommes tentés près de la bonne eau. Et les deux sauvages se tenaient toujours avec nous, nous étions encore une fois certains de ne jamais revoir le jour. Mais, grâce à Dieu, nous avons eu la joie de voir venir nos

sauvages, mais ils se sont tentés un peu éloignés de nous, et quand les deux sauvages, qui étaient avec nous, les ont vus tenter, ils partirent aussitôt. Il faut penser si nous étions contents! Ensuite nous avons dételé nos boeufs, puis nous avons allumé du feu et quand les deux sauvages qui étaient partis ont vu que l'on faisait du feu, ils sont revenus à nous, pensant que nous passerions la nuit à cette place, et en arrivant à nous, ils ont descendu de leurs mulets, ils ont étendu une **couverte**³² par terre et se sont couchés. Et ils tenaient leurs mulets avec une petite corde dans leurs mains. Et tout d'un coup nous avons vu venir deux sauvages qui étaient tentés, un grand et un petit, et quand ils furent un peu près de nous, ils s'arrêtèrent et nous regardèrent fixement, cela a duré pas moins d'un quart d'heure. Quand les deux sauvages ont vu cela, ils ont monté sur leurs mulets et s'en sont allés. Et aux deux autres qui nous regardaient si fixement, je fis signe de venir se chauffer, mais ils n'en faisaient aucun cas. Je ne pouvais m'imaginer pourquoi ils faisaient cela, mais après que les sauvages qui étaient avec nous furent partis, ils vinrent nous trouver et restèrent avec nous quelques minutes, ensuite ils retournèrent à leur cabane. Et avec les deux sauvages qui avaient des pistolets à la main, nous étions en marché avant leur départ d'échanger une carabine contre un de leurs poneys; et nous avons remis le marché au lendemain; nous avons fait ce marché parce que nous les redoutions beaucoup. Le lendemain, ils sont revenus pour conclure le marché; mais, au lieu d'amener leur poney que nous étions en marché d'avoir, ils ont amené un vieux cheval sauvage qui était étampé, selon la coutume de ce pays-là d'étamper leurs animaux, excepté les sauvages qu'ils n'étampent point, et voyant que le cheval qu'ils nous avaient amené était étampé, nous pensions bien qu'ils l'avaient volé, et nous n'avons pas voulu garder leur cheval.

Quand nous avons vu que c'était impossible de faire des marchés avec eux, nous avons attelé nos boeufs tout de suite sans nous faire à manger, car nous avons beaucoup peur d'eux. Ils étaient si fâchés qu'ils avaient l'air des meurtriers. Ils voulaient avoir notre carabine pour leur vieux cheval, c'est pourquoi ils étaient si fâchés. Nous étions bien en peine pour passer ces endroits-là car ce n'étaient que des montagnes et des bas-fonds, notre peur était qu'ils nous devancent par quelque autre chemin pour nous rejoindre dans de mauvaises places pour nous ôter la vie. Mais enfin, grâce à Dieu, nous avons rattrapé trois voitures, c'étaient des Allemands; ils étaient quatre par voiture. Vous pouvez penser si nous étions contents, mais ils étaient encore loin devant nous. Et là nous nous sommes fait à manger à un petit feu que les Allemands avaient allumé pour se faire aussi eux à manger. Nous

n'avons pas pris de temps à faire notre repas, car on se disait que si on pouvait rejoindre ces gens-là ce serait moins dangereux pour nous, peut-être qu'ils nous aideraient à nous défendre des sauvages que nous appréhendions tant.

Aussitôt après notre repas, nous avons repris notre route, nous avons marché jusqu'au midi et nous avons rejoint notre voiture d'Allemands, et nous avons fait route avec eux. Un peu plus loin nous avons passé dans les montagnes rocheuses, et dans ces montagnes il y a des trous dans les roches faits comme des portes, ils appellent cela les Portes de l'enfer. Il y a aussi des petits ruisseaux qui coulent dont l'eau est très chaude. Encore un peu plus loin, nous avons trouvé un ruisseau qui sortait de ces montagnes dont l'eau est bouillante; l'on pourrait y faire cuire de la viande et des oeufs en un instant. Ensuite nous avons traversé une rivière appelée rivière aux Serpents; elle était assez belle. Et il y avait un autre chemin un peu plus loin, nous ne l'avons pas pris : car cela nous aurait pris plus de temps. Et là il y a un lac salé comme l'eau de la mer; nous y avons vu trois petites maisons faites de terre, mais je ne sais quelles nations demeurent dans ces maisons.

16 juillet 1850 : le fort Hall

Après avoir passé cette rivière, nous sommes arrivés le 16 au fort Hall. Et en arrivant à ce fort, nous sommes entrés dans une maison; c'était un Canadien de Montréal qui l'habitait. Là nous n'avons presque plus de provision; il y avait longtemps que nous les ménagions. Nous étions bien faibles et bien fatigués du voyage. Dans notre route nous avons échangé une vache contre un peu de cassonnade; elle était malade, mais heureusement nous l'avons retablie. Voyant que nous achevions nos provisions, nous l'avons vendue à ce Canadien \$6 et nous avons acheté douze livres de riz que nous avons payé cinquante centins la livre, nous aurions préféré de la farine, mais il n'en avait point; nous nous sommes contentés du riz. Et nous faisons notre soupe bien claire pour en avoir pour plus longtemps; et dans les environs de sa maison nous avons vu un petit cimetière, il y avait une grande croix de plantée et nous lui avons demandé qui avait marqué ce cimetière; il nous a répondu que c'était Mgr Demers qui était passé par là. Il nous a même dit qu'il l'avait conduit partout dans ces endroits-là.

Et partant du fort Hall, nous avons changé notre route, car depuis les prairies nous avons toujours marché vers le soleil couchant. Cela faisait trois mois que nous marchions dans cette direction. Ensuite nous avons repris notre route dans le sud-ouest. Nous avons passé la ri-

vière Port-Neuf le 16, nous l'avons passée deux fois dans la même journée pour éviter les montagnes et les côtes. Etant arrivés au soir, nous avons tenté sur une hauteur, et près de cette hauteur il y avait un bas-fond, où il y avait beaucoup d'herbes; mais les animaux avaient bien de la peine à manger, car ce n'était que des mollières. Il y avait aussi une grande quantité de mouches, de maringouins, de moustiques ainsi que des **brûlots**³¹. Nous avons passé une triste nuit, car il y avait des mouches. Et le lendemain, nous avons traversé la même rivière trois fois, pour éviter encore les montagnes.

18 juillet 1850 : les rivières American Falls et Louise

Le 18, nous avons traversé la rivière American Falls : il y avait un fort rapide. Cela serait une belle place pour un moulin. Et le même jour, nous avons traversé une autre rivière appelée Louise, et le lendemain nous traversâmes encore une autre rivière appelée Roffe : elle est difficile à passer, car il y a beaucoup de courant et de roches, et le lendemain nous avons laissé le chemin de l'Orégon, c'est-à-dire la Colombie. Et le lendemain nous avons passé une source dont l'eau bout toujours. Moi-même je me suis mis les doigts dedans, ils me sont devenus très rouges tout de suite.

30 juillet 1850

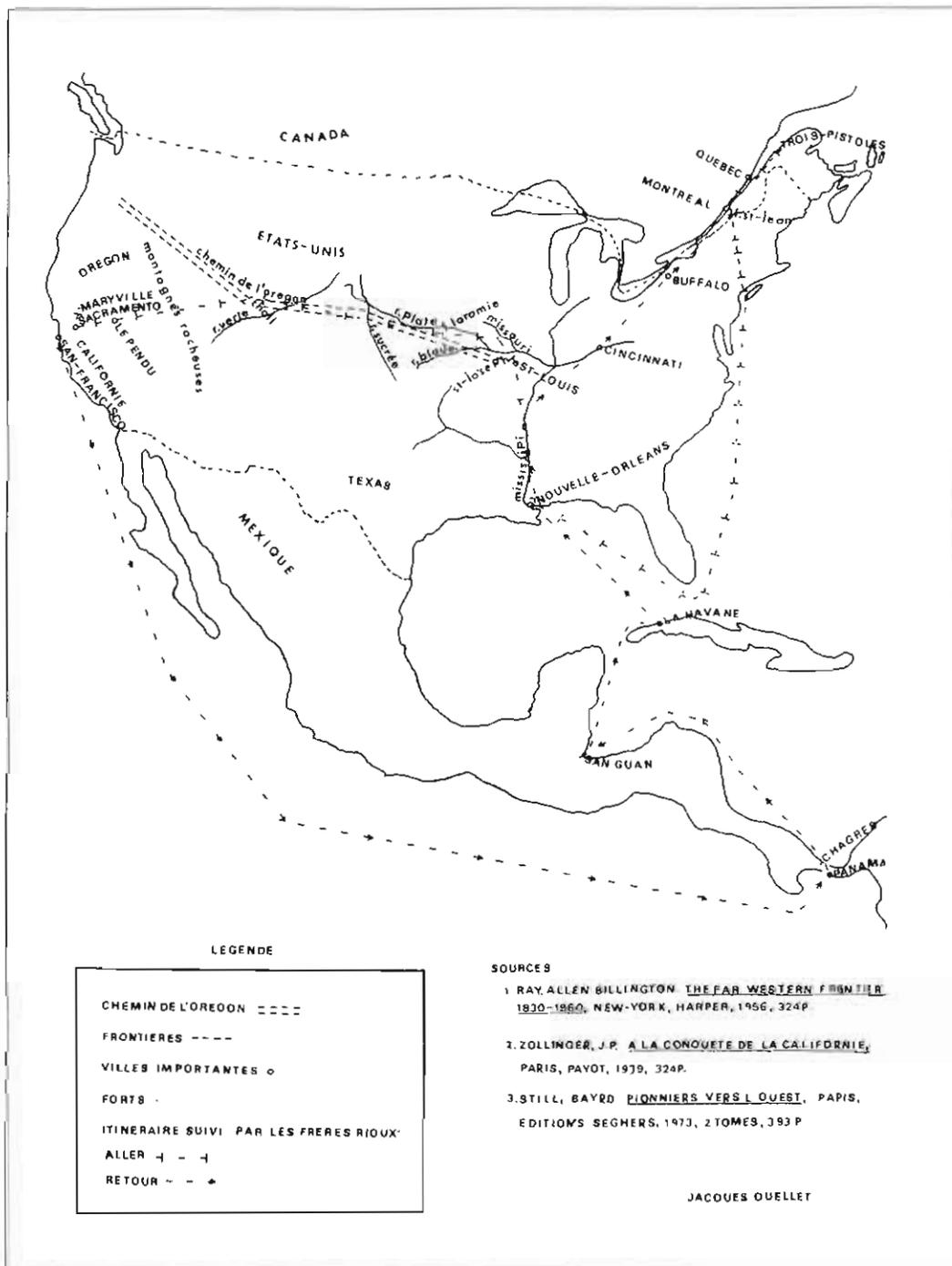
Et le lendemain qui était le 30, nous avons traversé la rivière quatre fois pour éviter les montagnes, le lendemain nous l'avons traversée encore deux fois, nous avons marché quelques jours dans le même chemin toujours sans misère. Ensuite nous sommes arrivés à un chemin bien pénible long de dix lieues, c'est un chemin de sable très mouvant, les roues enfonçaient jusqu'à la moitié, c'est une place sans herbe et sans eau, mais avant de nous mettre en chemin nous nous sommes **précautionnés**³² d'un peu d'herbe, car près de ce chemin il y a des marécages où il y a beaucoup de grandes herbes mais qu'il est très difficile de franchir. Mais il a bien fallu nous résoudre, mon frère et une autre personne, à faucher, pendant que mon frère gardait les animaux avec d'autres personnes qui étaient avec nous, car c'était très dangereux de perdre nos animaux dans ces endroits-là parce qu'ils enfoncent très profondément dans cette boue. Il faut être bien vif pour les retirer quand ils commencent à enfoncer, car si l'on retarde un peu c'est fini. Il ne faut pas attendre qu'ils soient trop enfoncés, car c'est impossible de les retirer. Nous avons été deux jours là pour nous précautionner pour passer ce triste chemin et pour faire reposer nos animaux et leur

donner le temps de **se panser**³³ comme il faut afin de faire un bon bout de chemin sans trop se fatiguer. Pour nous, nous avons bien de la misère car nous fauchions cette grande herbe dans l'eau jusqu'aux genoux. Et il y avait beaucoup de petites bêtes qui nous passaient autour des jambes, il y avait jusqu'à des petits serpents et des couleuvres; c'était épouvantable de voir toutes ces petites bêtes autour de nous. Quoique ce fût bien pénible de faucher dans ces marécages, il fallait bien le faire, et ce foin que nous fauchions, nous le mettions par bottes et nous le portions sur nos épaules sur des buttes pour le faire sécher. Pour nous, nous n'usions plus de provisions qu'un peu de viande et nous avons encore un peu d'argent, mais l'argent nous ne le mangions point et il n'y avait point de provisions à vendre. Nous serions peut-être morts de faim si trois Allemands, qui nous connaissaient, ne nous eussent prêté trois livres de farine. Sans eux, nous aurions été bien à plaindre, mais encore trois livres de farine n'est pas grand-chose pour des gens faibles et affamés comme nous l'étions, ce n'était tout juste que pour nous empêcher de mourir de faim. Et cette farine nous avons été obligés de leur promettre de la leur rendre au sortir du désert, sans savoir si nous trouverions à en acheter, mais nous leur avons promis à tout hasard, car nous avons beaucoup faim. Il y avait deux jours que nous étions là, nous avons commencé à lier nos grandes herbes par bottes, et à mettre les bottes dans notre voiture.

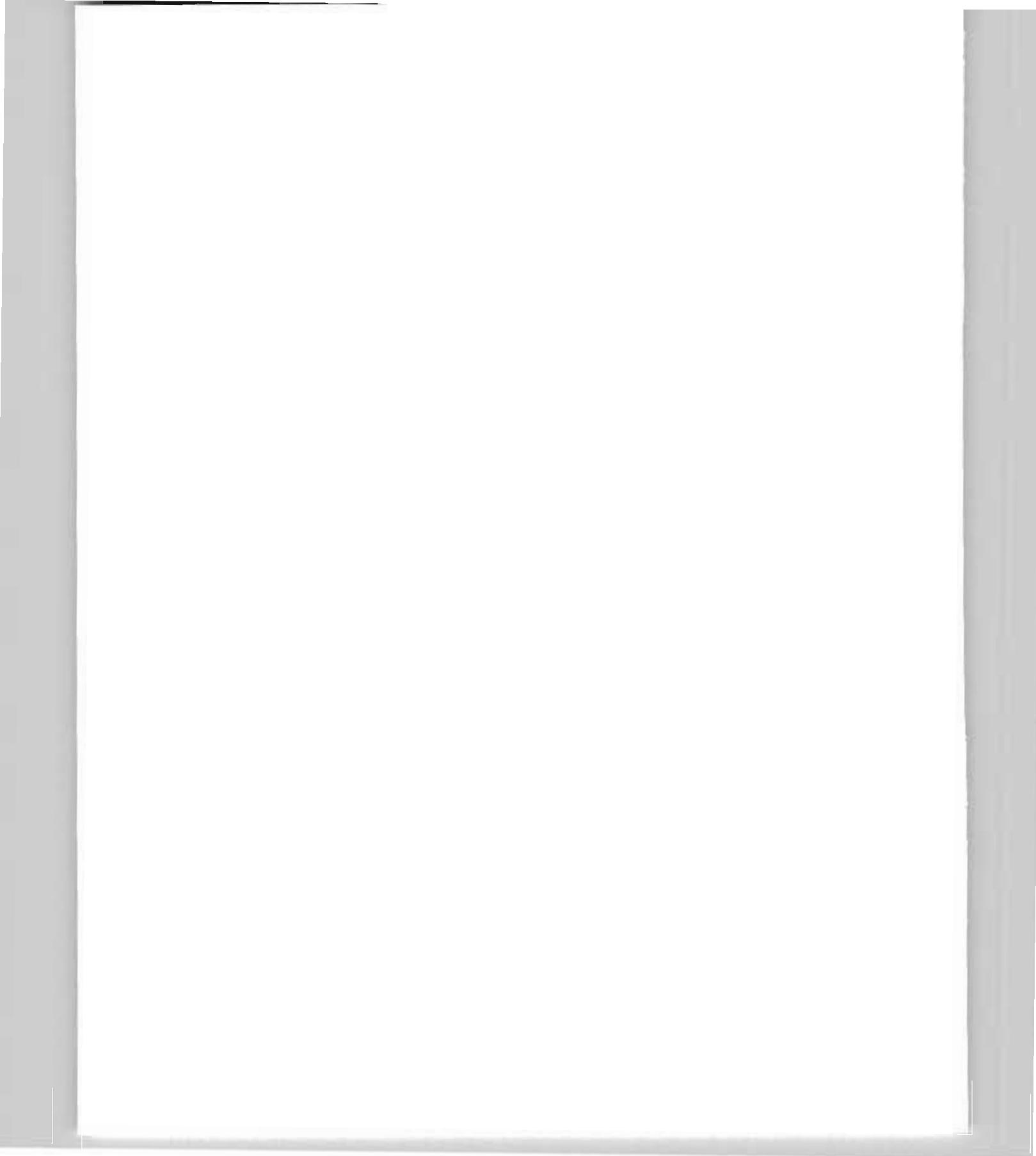
14 août 1850

Et puis, nous nous sommes mis en route. C'était le 14 août. Nous étions plusieurs personnes. Nous étions quarante voitures, nous avons emporté un peu d'eau dans des barils que nous avons, nous nous sommes mis en route vers quatre heures après-midi. Nous avons marché toute la nuit, nous nous sommes arrêtés un instant pour faire manger nos animaux et leur faire boire un peu d'eau que nous ménageons beaucoup. Il y avait déjà des animaux qui étaient **manqués**³⁴, ils ne voulaient plus marcher. Le lendemain après-midi, nos deux vaches ne voulaient plus marcher du tout, il y en avait surtout une qui était manquée tout à fait. Je pensais bien que cette pauvre vache achèverait ses jours dans ce désert, car nous lui commandions de se lever et elle ne réagissait aucunement, cela nous faisait de la peine, car c'était une bonne vache à lait, mais il y avait quelque temps qu'elle n'en avait plus à cause de la fatigue, et pour la voiture elle était toujours bonne, mais elle était manquée tout à fait, il a fallu se résoudre à la laisser étendue sur le chemin. Ce qui me faisait plus de peine c'est qu'elle avait bien faim et toujours soif; nous l'avons laissée, et nous avons repris notre

Itinéraire du voyage en Californie



Source : Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent, juin 1977



route et, un peu plus loin, notre autre vache a manqué, nous nous sommes arrêtés bien en peine. J'ai dit à mon frère : « Reste ici et garde les boeufs avec la voiture et moi je vais tâcher de rendre cette pauvre vache à la rivière. » Au bout de ce chemin, il y avait une rivière. J'espérais la rendre, mais ce fut inutile : elle était manquée tout à fait. J'ai été obligé de me rendre à la rivière chercher de l'eau pour la faire boire, car c'était la soif qui la faisait manquer, ainsi que la faim; je lui ai apporté deux seaux d'eau que j'ai payés une piastre le gallon, et j'ai été la chercher bien loin; c'est ce qui m'a fatigué beaucoup, parce que j'étais bien faible faute de nourriture. Après que ma vache eut bu, je l'ai rendue à la rivière et je l'ai fait faire passer à la nage, ensuite je l'ai conduite dans un petit bois avec d'autres animaux qui étaient là pour apaiser leur faim, moi j'ai eu la chance de trouver des personnes pour me prêter quelques provisions pour mon souper, car j'étais bien faible. Il est bien certain que la Providence a toujours été au-devant de moi. Après que j'eus soupé, je me suis couché avec ces gens-là; et le lendemain matin, je suis retourné sur mes pas pour rejoindre mon frère, et dans mon chemin j'ai rencontré quelques personnes qui me dirent qu'ils avaient vu un homme qui était mort, disaient-ils, de peine et de misère. Cette nouvelle m'a causé une impression si terrible que je restais comme mort, car je craignais que ce fût mon frère : je l'avais laissé si dénué par la faim. Après avoir repris mes sangs, je continuai ma route vers mon frère que je pensais mort. Mais, grâce à Dieu, ce n'était pas lui : je trouvai cet homme mort. C'était un étranger, un inconnu. Un peu plus loin, je trouvai mon frère qui dormait d'un profond sommeil, je m'approchai de lui pour l'éveiller et en s'éveillant ce fut pour lui une grande joie de m'apercevoir bien portant, car nous craignons la mort à tout instant. Ces places sont dangereuses partout. Et quand je lui appris que notre dernière vache était rendue avec l'autre, cela l'a beaucoup surpris, car il la croyait véritablement morte. Et de là nous sommes revenus à la rivière. Nous nous sommes reposés trois jours à cette rivière pour faire manger nos animaux et leur faire prendre des forces.

23 août 1850

Au bout des trois jours, nous avons été les chercher et nous sommes retournés chercher nos voitures et sommes revenus à la rivière. Partant de cette rivière nous nous sommes rendus à une rivière appelée le Cance. C'était le 23. Il y avait là une source d'eau bouillante. Le 24, nous avons passé les montagnes rocheuses, nous les avons passées avec bien de la misère à cause de la neige. Il y avait des coupes dans ces

montagnes qui étaient pleines de neige, d'autres coupes qui n'avaient pas de neige, mais qui étaient très difficiles à passer, car il y avait beaucoup de roches. Sur ces montagnes il y avait un petit lac qui est très difficile à passer. Il y avait des places si à pic que nous étions obligés d'attacher nos voitures derrière pour les soutenir, il n'y a point d'herbe sur ces montagnes, on coupait des arbres pour faire manger la tête et les feuilles à nos animaux : mais c'était la grande faim qui leur en faisait manger. Nous sommes enfin parvenus à passer ces montagnes, mais cela n'a pas été sans peine.

27 août 1850 : arrivée en Californie

Le 27, nous nous sommes rendus sur les terres de la Californie. Nous nous sommes rendus à un village appelé Pendu. Ce village se nomme ainsi parce que c'est là que les criminels sont pendus. Là les provisions ne sont pas bien chères, nous avons acheté de la farine, du boeuf et puis nous nous sommes fait à manger : il était temps que nous trouvions des provisions à acheter, parce que nous serions morts de faim. Après que j'eusse mangé, je fus bien malade, quoique je n'eusse pas beaucoup mangé, mon estomac était trop faible pour digérer des **vivres chargeantes**³⁵, car il y avait si longtemps que nous mangions tout juste pour ne pas mourir de faim. Et pour avoir mangé un peu plus j'ai failli perdre la vie, car j'étais trop dénué. Mais, avec la grâce de Dieu, je suis revenu à la santé.

Dans ce village, nous avons vu beaucoup de sauvages laids et curieux à voir; les cheveux leur poussent sur le front et ces cheveux sont comme du crin de cheval. Ils sont gros et petits. Ils se nourrissent de glands et de toutes sortes d'herbage, et quand ils trouvent quelques nids de guêpes et que les vers sont formés dedans, ils les prennent sur des feuilles et ces vers sont tout plantés dedans, ils les étendent devant le feu, et après les avoir fait chauffer un peu, ils les mangent pour leur dessert; c'est un mets délicieux pour eux. Car on leur offrait du boeuf et ils n'en voulaient pas et faisaient signe que leurs vers étaient plus excellents que notre boeuf.

Dans ce village nous avons vendu nos animaux vingt-cinq piastres pièce. Dans les environs de ce village, il y a des personnes qui travaillent aux mines d'or, mais l'or n'est pas commun, cela ne valait guère la peine d'y travailler.

A Sacramento, travail dans les mines d'or

Nous nous sommes rendus à une ville appelée Sacramento et, après nous être informés des meilleures places pour l'or, nous nous sommes tentés hors de la ville et après qu'on fut tentés, on retourna dans la ville pour acheter des provisions, nous avons acheté un quart de lard, qu'on eut la chance de ne payer que cinq piastres; on a payé ce prix parce que c'était à un encan, le prix ordinaire était de cinquante piastres le quart; ensuite j'ai acheté un mulet. Et pour le lard qu'on avait acheté, on en prit une partie et on mit le reste dans un hangar, on donnait vingt-cinq centins par mois, pour la place qu'occupait le quart, nous avons aussi acheté un quintal de farine que nous avons payé douze piastres. Et nous avons été à quarante milles de la ville de Sacramento dans le milieu des mines. De la ville pour aller à la rivière, ce sont des helles prairies. Ils appellent les mines du Nord celles qui se trouvent au nord de la ville Sacramento et les mines du Sud celles qui se trouvent au sud de la ville. Les mines du Nord ne sont pas faciles pour trouver l'or : il faut que cela soit en hiver, et dans l'été il y a pendant cinq mois qu'il ne pleut pas du tout et même plus de cinq mois. Il ne tombe dans le nord aucun orage, pas même un grain de pluie.

Trois semaines de travail à la rivière Casonné

Et à la Casonné nous n'avons travaillé que trois semaines : il y avait trop de monde. Nous y avons clairé soixante piastres dans nos trois semaines, nous avons pris chacun quinze pieds carrés de terre, car il faut prendre chacun son morceau de terre pour travailler, c'est la loi. Cette mine se trouvait le long de la rivière. On travaillait quatre pieds dans la terre et l'on mettait le sable dans des petits **macaniques**³⁰, et l'on versait de l'eau sur le sable et le sable passait à travers ces petits macaniques et l'or restait au fond. Nous avons été au Dracrique, c'était un petit ruisseau asséché. Nous n'y sommes restés que trois jours. Il n'y avait pas grand-chose à faire. Là, nous avons fait rencontre de trois Canadiens qui nous dirent que les mines du Sud étaient bien plus avantageuses. et ils nous ont demandé si nous voulions faire route avec eux pour aller à la mine dont ils venaient de nous parler. Ils nous dirent qu'ils avaient trois de leurs frères là qui faisaient beaucoup de bénéfices. Après qu'ils nous eurent dit que cette mine était plus avantageuse, nous nous sommes mis en route avec eux. Nous nous sommes rendus à la rivière Stanislas, croyant que leurs frères étaient là, mais ils

n'y étaient pas : deux d'entre eux partirent avec hâte pour rejoindre leurs frères, ils les retrouvèrent à une place appelée Mormolgage. Ils sont venus nous apporter des nouvelles de leurs frères et tout de suite nous nous sommes mis en route pour les rejoindre tous ensemble. Là nous avons travaillé pendant cinq semaines et nous avons été bien payés de notre temps.

Martial va s'approvisionner à Sacramento en novembre

Voyant que nous étions pour passer l'hiver à cette place, je suis parti pour la ville de Sacramento. C'était dans le mois de novembre. J'ai pris mon petit mulet, et je me suis mis en route, je me suis rendu assez heureusement à la ville de Moncalomme, où j'ai rencontré un Français : je me suis informé quel chemin prendre pour aller à Sacramento, parce qu'il y avait plusieurs chemins proche à proche, cet homme a répondu à ma demande, mais il m'a fait prendre un chemin très mauvais. Ne le connaissant pas, je me suis mis en route. En avançant dans ce chemin, je me suis trouvé au pied d'une côte terriblement haute et je me suis mis en frais de la monter, et ce chemin était très difficile à passer, et quand je fus sur le haut de cette côte il n'y avait aucune bonne herbe, mais en avançant un peu plus loin, j'ai vu une baisseur, où il y avait beaucoup d'herbe. Je m'y suis rendu pour faire manger mon mulet, il commençait à être déjà tard. Je commençais à être bien en peine, car je ne voyais aucune habitation. Je marchais toujours dans le bois, j'avais grande peur de rencontrer quelques sauvages. Après que mon mulet eut mangé, je me remis en route avec une grande inquiétude. Tout à coup j'aperçus un petit feu un peu éloigné du chemin. J'ai pris le parti d'y aller, pensant que c'était un camp de quelques individus et, quand je fus près de ce feu, je vis que le feu était pris dans un chicot, il n'y avait personne, et je ne savais quoi faire : si je devais passer la nuit à ce feu ou si je devais continuer ma route, car je craignais qu'il vînt quelques sauvages très méchants ou quelques bêtes féroces, car dans ces grands bois nous ne sommes jamais en sûreté. Après bien des réflexions, je me suis mis en route, espérant toujours rencontrer quelques camps. J'étais bien inquiet, il était déjà nuit, et étant sans provisions j'avais bien faim; je n'avais point apporté de provisions, car j'espérais trouver des camps de place en place. Mais ce fut bien différent, car le Français à qui je m'étais informé m'avait trompé.

En partant de ce feu, je vis venir sept Américains. Quand ils furent près de moi, ils m'ont demandé quel feu il y avait plus loin; je leur ai répondu que c'était un chicot qui était tout en feu, ils m'ont offert de

passer la nuit à ce feu avec eux, mais j'ai refusé leur offre, car je les redoutais beaucoup. Leurs physionomies me faisaient presque trembler, ils avaient l'air de meurtriers, et me retirer d'eux fut l'affaire d'un instant. Je repris ma route, mais j'étais bien en peine. Je craignais toujours de rencontrer des méchants sauvages, ou bien des ours, car il y en avait beaucoup. Mais la sainte Providence qui a toujours été en avant de moi m'a préservé de tous ces dangers. J'ai marché jusqu'à dix heures et ensuite j'ai débarqué de dessus mon mulet et je l'ai attaché à un arbre pour le faire manger, car il avait grande faim; heureusement qu'il y avait beaucoup de glands. Mon petit mulet mangea toute la nuit. Moi, je n'avais aucune provision et j'avais grande faim. Là je pensais bien de ne jamais revoir le jour, à tout moment je craignais d'être tué par les sauvages, ou bien d'être dévoré par quelques bêtes féroces, mais, grâce à Dieu, la nuit s'est passée sans qu'il me soit arrivé aucun accident.

Le jour venu, je suis remonté sur mon mulet et je me suis remis en route, j'ai marché jusqu'à neuf heures du matin, et là je suis arrivé à un camp d'Américains : c'étaient des gens qui cherchaient des mines; j'ai été les trouver, espérant acheter quelques provisions, je me suis trompé, car ces gens n'avaient rien à vendre. Je suis resté bien découragé parce que j'étais bien faible. Me voyant aussi faible, l'un d'eux me présenta quelques **grillardes**³⁷ de lard, qu'ils avaient eues de reste de leur déjeuner, mais je le remerciai de sa politesse, en lui disant que je n'étais pas capable de manger ces grillardes sans pain, cela a paru lui faire de la peine. Ils m'ont dit d'aller un peu plus loin, que je trouverais un autre camp où je pourrais avoir du pain. Je partis aussitôt pour me rendre à ce camp; je leur ai demandé un peu de pain à acheter, ils furent aussitôt prêts à m'en donner, disant qu'ils ne voulaient pas se faire payer, « car nous sommes bien contents, dirent-ils, quand nous trouvons nous aussi des personnes qui nous assistent quand nous en avons besoin ». Ces gens étaient des Français. Je revins au camp américain pour manger mon pain avec leurs grillardes. Après avoir bien mangé, je leur offris du paiement, mais il ne voulurent pas eux non plus se faire payer. Après les avoir remerciés de leur bonté, je repris ma route pour me rendre à la ville de Sacramento. Je m'y suis rendu assez heureusement.

En arrivant à cette ville je me suis tenté, mais un peu en-dehors de la ville, ensuite je suis allé chez les personnes à qui j'avais confié mes effets, mais ces gens n'y étaient plus, ils étaient allés travailler dans les mines et mes effets avaient été volés : deux porte-manteaux pleins de bon linge. Mon lard n'avait pas été enlevé. Je suis resté deux jours dans la ville pour acheter nos provisions pour l'hiver.

Ensuite, je dirigeai mes pas pour rejoindre mon frère et nos associés. Au bout de trois jours, je me suis tenté, c'était au soleil couchant. J'avais entendu dire que dans cette place les sauvages venaient au travers des herbes en se frappant dans les mains afin d'effrayer les voyageurs, et pour qu'ils se sauvent, dans leur peur, sans avoir le temps de prendre leurs effets, eux s'en emparent. Cela est arrivé à plusieurs voyageurs qui ne connaissaient point ces tours de ruse des sauvages. Moi, je me suis tenté avec crainte. J'avais choisi cette place pour tenter parce que c'était proche de l'eau et de l'herbe. Mon mulet se mit à manger, mais tout à coup il s'arrêta de manger, se mit à regarder de tout côté, ayant l'air très effarouché, puis il se remit à manger, mais au bout d'un instant il s'arrêta encore de manger. Voyant mon mulet si effarouché, je me crus perdu, car il paraissait inquiet comme s'il eût entendu quelque chose; cela me faisait frissonner de tous mes membres; mon mulet paraissait de plus en plus effarouché, et la nuit approchait. Le plus fort de ma peur était que les sauvages m'envoient quelques flèches, car c'étaient leurs armes. Mon mulet ne tenait plus en place, il voulait partir malgré moi; je ne pouvais plus résister tant j'avais peur des sauvages, car je craignais d'être tué à tout instant. Rester à cette place, c'était risqué de mourir, car je croyais fermement que c'était la fin de mes jours; quoique je ne voyais rien, cela avait bien méchante mine. Mon mulet n'aurait pas été si agité et si troublé s'il n'avait rien vu ni rien entendu. Après bien des réflexions, je me décidai à continuer ma route, je tenais mon mulet par la bride avec une main et de l'autre je ramassais mon butin avec bien de la misère, car j'avais de la peine à retenir mon mulet.

Après avoir ramassé mon butin, le tenant sur le dos de mon mulet d'une main, et de l'autre le conduisant par la bride, je suis parti. Heureusement, il faisait clair de lune. Il était neuf heures du soir, je n'étais pas bien éloigné d'une tente, à deux milles : c'étaient des gens qui demeuraient là pour assister les voyageurs. Quand je fus sur le haut d'une côte, j'aperçus un ours devant moi. Alors je vis que c'était de cet ours que mon mulet avait eu connaissance et que c'était lui qui l'avait tellement effarouché. J'ai voulu faire peur à cet ours mais ce fut en vain, car il ne faisait aucun cas de moi. Je me suis rendu à la tente avec une grande peur; j'y ai passé la nuit. Le lendemain, je repris ma route pour rejoindre mon frère. Je me suis rendu à la rivière Stanislas assez heureusement, mais j'ai eu beaucoup de peine à passer cette rivière, j'ai été obligé de me mettre à l'eau pour la traverser et l'eau était très froide. Après avoir traversé cette rivière, j'ai monté une grande côte, rendu sur le sommet de la côte, il pouvait être huit heures du soir. J'avais espérance de pouvoir me rendre où était mon frère le même



soir, mais ce fut impossible car il faisait trop noir. Je ne pouvais plus avancer parce qu'il faisait trop noir pour suivre le petit chemin qui était tracé. Enfin je ne voyais plus rien. Je me mis à crier de toutes mes forces, point de réponse; j'ai redoublé mes cris, j'ai entendu une voix qui m'a répondu. J'ai marché sur cette voix en avançant un peu. J'ai aperçu une tente : c'étaient des Américains. En arrivant à eux, je me suis mis à faire un bon feu, car j'avais froid, j'étais mouillé jusqu'aux os.

Retour de Martial de Sacramento, après 11 jours de voyage

Le lendemain, je repartis pour rejoindre mon frère, ce fut une joie pour lui de m'apercevoir, car il était bien inquiet de moi. J'étais parti pour sept ou huit jours et j'avais été onze jours à mon voyage. Ce retard était dû au Français qui m'avait indiqué un si mauvais chemin, où j'ai failli mourir de faim.

En arrivant, mon frère m'apprit une triste nouvelle : c'étaient deux hommes que nous connaissions bien, qui avaient été tués, cette nouvelle me fit beaucoup de peine. Ces meurtres s'étaient commis le soir même où j'étais passé sur le coteau, c'est pourquoi mon frère avait été si préoccupé à mon sujet. Ces deux hommes avaient été tués à coups de couteau et de pistolet, les tripes leur sortaient du corps. Mon frère eut la douleur de les voir en ce pénible état. Moi, j'ai vu la place où ils ont été enterrés. Je crois que c'étaient des catholiques, parce qu'on avait planté des petites croix sur leurs tombes. Ces pauvres malheureux avaient été tués par leurs associés, ils étaient sept de leur bande, deux sont allés se promener et cinq sont restés, c'était le samedi soir, et des cinq qui sont restés, trois ont tué les deux autres, ils ont été tués près de moi. Car moi, j'ai passé la nuit sur la côte et ils ont été tués au bas de la côte. On n'a pas entendu le moindre bruit. Mon frère avait clairé soixante piastres pendant mon absence. J'avais fait le voyage de Sacramento seul afin de moins perdre de temps: car je faisais le voyage pour lui comme pour moi, et mon frère avait travaillé pour moi comme pour lui.

Travail dans les mines de Murphys

Après que je fus de retour, nous avons travaillé à la même place pendant trois semaines. Ensuite nous avons changé de place, car il n'y avait pas grand-chose à y faire : l'or diminuait beaucoup. En partant de là, nous nous sommes informés auprès de deux Français s'ils ne connaissaient pas une bonne place où on trouverait de l'or. Ils nous ont

indiqué une place appelée Murphys, et nous y avons été. Mais, avant de partir pour Murphys, je suis allé chercher mon petit mulet qui était dans une prairie un peu éloignée d'où l'on était, mais je ne l'y ai pas trouvé. Après bien des recherches, je suis revenu rejoindre mon frère, la perte de notre petit mulet nous faisait bien de la peine, car nous étions bien préoccupés de partir à pied et sans secours. Mais il a bien fallu se résoudre à partir, et pauvres malheureux que nous étions, il a fallu mettre notre butin sur nos épaules, déjà bien fatiguées par le travail. Enfin nous sommes partis pour Murphys. En arrivant à cette place, nous nous sommes associés pour nous faire une petite bâtisse pour nous retirer. Nous avons passé l'hiver à cette place, nous avons toujours travaillé dans les mines environnantes de Murphys, nous étions bien payés de notre temps.

Mars 1851 : dans les mines du Nord de Sacramento

Rendus au mois de mars, nous avons pris le parti d'aller passer l'été dans les mines du Nord, car en été c'est meilleur au nord qu'au sud; la terre est plus fraîche, à cause de la neige qui se tient dans les montagnes. Quand la neige fond, cela fait une humidité à la terre, il tombe jusqu'à sept pieds de neige. Il faut que ceux qui passent l'hiver là soient bien précautionnés de provisions pour leur hiver, car ils pourraient mourir de faim dans l'incapacité d'aller chercher des provisions à la ville, car il tombe trop de neige.

En partant de Murphys, mon frère et moi, nous avons acheté un mulet que nous avons payé soixante piastres. Il était plus gros que celui que nous avions. Nous nous sommes mis en route pour les mines du Nord avec deux Français, mais pas ceux avec qui on avait passé l'hiver. Après quelques jours de marche, notre mulet nous a été volé. C'était le deuxième qui nous était volé. Nous nous étions arrêtés à une place où il y avait bien de l'herbe, pour le faire manger et, pendant qu'il mangeait, nous avons été un peu plus loin où il y avait des tentes : c'était pour nous informer quel chemin prendre pour nous rendre aux mines du Nord, car il y avait plusieurs chemins de proche en proche, et nous ne savions lequel prendre pour raccourcir notre chemin. Ensuite, nous sommes revenus pour reprendre notre mulet, mais malheureusement il nous avait été volé. Nous nous sommes mis à le chercher, mais ce fut en vain. Nous l'avons cherché pendant deux jours, nous avons parcouru tous les camps des sauvages, mais tout fut inutile. Je crois qu'il avait été volé par des passants, parce que nous l'avions laissé seul pas plus d'un quart d'heure. Voyant que nos recherches étaient inutiles, nous fûmes obligés de vendre notre butin

à moitié prix, car nous ne pouvions pas tout emporter sur nos épaules. Nous n'avons pris que ce que nous pouvions porter et nous nous sommes remis en route. Nous avons eu bien de la misère; mais enfin nous nous sommes rendus sans accident.

En arrivant aux mines du Nord, nous n'avons pas trouvé grand ouvrage à faire; l'ouvrage était pénible : il fallait creuser jusqu'à trente-trois pieds dans la terre, nous ne savions quoi faire, il était coûteux pour nous d'entreprendre un ouvrage aussi pénible, et sans savoir quel profit nous ferions.

Séverin décide de quitter son frère Martial

Après bien des réflexions, j'ai pris le parti de m'engager à 6 \$ par jour. J'espérais mieux faire que de travailler à mon profit. Mais mon frère n'a pas voulu rester avec moi : il aimait mieux travailler pour lui-même que de s'engager : il voulait aussi rester plus longtemps que moi en Californie, moi je me mis à travailler à six piastres par jour, et mon frère partit avec un Français pour retourner dans les mines du Sud.

Moi, je travaillais pour un bourgeois, mais je me nourrissais. J'étais décidé de retourner en Canada rejoindre mes parents bien-aimés dans l'automne, c'est pourquoi je me mis à gage. La troisième journée que je travaillais, j'ai failli me faire tuer. Je travaillais à 33 pieds dans la terre, je mettais du sable dans un grand quart, et sur le bord du trou il y a des poteaux et des amarres qui sont après des poteaux qui virent sur des rouleaux, et ces amarres sont prises dans les quarts qui descendent dans le fond du trou. Je me suis mis à le remplir de sable mêlé d'or et, quand le quart a été plein de sable, nous avons crié à ceux qui étaient sur le bord du trou pour recevoir le quart, car nous étions plusieurs personnes au fond. Et aussitôt, ils se sont mis à virer les rouleaux. Tout à coup, les crochets des rouleaux ont manqué : ils avaient été mal **acroschetés**³⁸. Le quart a descendu avec vitesse, il m'a tombé sur le bras, et j'ai été trois jours sans travailler. Dieu m'a préservé de la mort. Si ce quart m'était tombé sur la tête, je n'aurais jamais revu le jour.

Description du travail de l'extraction de l'or

Pour travailler dans ces mines, nous avons chacun 15 pieds carrés, mais quand c'est des places nouvelles qu'ils découvrent, ils ont le droit d'en prendre 30 pieds carrés, on est libres de prendre d'autres personnes avec nous pour travailler à creuser la terre. Afin de parvenir sous la terre, l'on creuse 5 pieds en rond dans le milieu de nos 15 pieds, et

pour diviser notre terrain, ils plantent des petits piquets aux quatre coins. Il y a des bourgeois qui plaident pour des parterres qui ne sont pas bien tirés, la loi est sévère là-dessus. Quand nous avons creusé 30 pieds dans la terre, on fait des souterrains dans la terre avec de grandes précautions, car c'est très dangereux. Il faut laisser de petites parties de terre pour la soutenir afin qu'elle n'**abîme**³⁹ point sur nous, quoique ce malheur arrive quelques fois. Ce n'est pas facile de savoir que l'on ne creuse que dans notre terrain, surtout quand on devient avancés de creuser dans les souterrains. C'est difficile de connaître le bout de notre parterre. Il y en a qui ont des sondes pour s'en assurer. Quand nous sommes rendus au fond, il faut de la lumière, car il y fait très noir. Nous avons des soupiraux en toile qui descendent de haut en bas pour tirer les mauvais airs, sans cela nos lumières s'éteindraient. Mais quand nos souterrains se rejoignent, nous n'avons plus besoin de lumières, car cela nous donne assez de clarté, et les mauvaises odeurs s'évadent parce que l'on passe partout. Il y en a qui creusent des souterrains d'une lieue sous la terre. Il arrive de grands accidents, car souvent la terre abîme sur eux. Il y en a qui sont écrasés, d'autres qui ont des jambes de cassées par les roches qui se trouvent mêlées avec la terre. Les trous que l'on fait sont très dangereux pour les passants; quand il fait noir, ils tombent dans ces trous, cela arrive assez souvent. Moi-même, j'ai aidé à en sortir deux qui étaient tombés en revenant de veiller. Il y en avait un qui était encore en vie, mais il a été un mois sans travailler, le premier qui était tombé était en traine, le second a été préservé d'une manière miraculeuse par la Divine Providence, car il était tombé de bien haut. Les deux accidents sont arrivés quelques jours l'un après l'autre.

J'ai travaillé pendant trois mois à six piastres par jour, au bout de ces trois mois, un bourgeois vint me parler pour m'associer avec lui, il avait un parterre qui n'était pas encore exploré, il me promettait de me nourrir, mais s'il n'y avait pas d'or je perdrais mon temps et lui perdrait la nourriture qu'il donnerait. Avant d'accepter le marché, je fus trouver mon bourgeois et je lui dis que, s'il n'augmentait pas mes gages, j'irais travailler avec le boulanger et, quand mon bourgeois a vu que je voulais le laisser, il m'a remis deux piastres sur mes gages : cela me donnait huit piastres par jour. Pour ma nourriture, j'eus la chance de la gagner chez un boulanger. C'était pour lui charroyer de l'eau, lui fendre du bois et le rentrer dans la tente, de sorte que mes huit piastres me restaient claires. J'achevais ma journée à six heures et il me restait assez de temps pour faire la besogne du boulanger et, par conséquent, gagner ma pension. Ce boulanger prenait des pensionnaires.

J'ai travaillé encore trois mois à huit piastres par jour. Je travaillais seul avec lui, car les bourgeois étaient occupés à d'autres parterres qui n'étaient pas encore explorés. Je me suis aperçu qu'il volait trente à quarante piastres par jour, car c'était une place très riche. Je n'osais pas lui reprocher sa mauvaise conduite, car je le redoutais beaucoup; mais ces vols me contrariaient, car j'avais à coeur de faire du profit pour mes maîtres, et quand mon bourgeois fut de retour, je lui racontai la mauvaise conduite de l'Écossais et, le lendemain soir, le bourgeois l'a clairé; l'Écossais était en diable contre moi. Quoiqu'il fût parti, je le craignais toujours, parce qu'il m'en voulait beaucoup. Je couchais seul dans ma tente. Je redoutais aussi un Français qui était jaloux et m'en voulait parce que je faisais plus d'argent que lui. Je n'étais pas beaucoup en sûreté la nuit, ma tente étant éloignée des autres. Un jour ce Français était en train... il me menaça de m'ôter la vie, disant qu'il y avait assez de temps que j'étais en Californie. Il était si fâché que ces menaces de me tuer me firent peur. Je rapprochai ma tente des autres tentes, mais je couchai toujours seul; mais je ne dormais pas d'un bon sommeil.

*Meurtre d'un jeune Anglais
par une jeune Espagnole qui est pendue*

Dans le même temps, il arriva un grand malheur. Une jeune Espagnole, âgée d'environ seize ans, a tué un jeune homme âgé de vingt ans. C'était un Anglais, un bel homme tout à fait, ce pauvre garçon a été poignardé par cette méchante, dans l'estomac. Sa plaie ouvrait de quatre doigts; il tomba aussitôt à la renverse, raide mort. La jeune Espagnole fut prise aussitôt et toute l'assemblée la condamna à être pendue, mais avant de lui ôter la vie, on lui donna deux heures, pour mettre ordre à ses affaires. Pendant ce temps, elle écrivit à ses parents pour leur faire ses derniers adieux, en versant d'abondantes larmes. Quand elle eut fini d'écrire sa lettre, elle s'habilla avec ses beaux habits, elle mit un jupon rose avec un petit mantelet noir, les cheveux bien tressés et attachés avec de beaux rubans, un joli petit chapeau panama, de belles pantoufles. Pendant ce temps, il y avait des personnes qui préparaient sa potence. Cette potence était dressée sur le pont d'une rivière, une foule de personne se tenaient là pour la voir venir, on pensait bien qu'on serait obligés de la supporter pour la conduire au supplice, croyant qu'elle serait trop tremblante. Mais cela a été tout le contraire, nous l'avons vue venir marchant seule, la tête en l'air, tout comme si elle eût été aux noces. En arrivant à l'échafaud, elle y monta seule avec courage, se passa la corde dans le cou et se mit le

noeud de la corde autour du cou. Toute l'assemblée frissonnait de la voir faire. Après cela, elle ôta son petit chapeau, le jeta bien loin, et adressa la parole à l'assemblée, en disant : « Je meurs pour mon crime, j'espère en être pardonnée. » « Son discours fini, les personnes qui devaient exécuter le supplice donnèrent le coup de grâce. La potence était dressée comme ceci : il y avait une perche soutenue par deux piquets plantés à chaque bout, il y avait un homme à chaque bout de la perche, avec une hache à la main pour couper la corde au temps fixé. Il y avait un autre homme près de la potence, un pistolet à la main. En tirant un coup, les hommes ont coupé les bouts de la perche ensemble. Après quoi, la fille s'est trouvée pendue; ils l'ont laissée un quart d'heure, ensuite ils l'ont prise pour la porter sur son lit dans sa petite chambre, c'était pénible à voir; mais elle n'était pas défigurée du tout. Le pauvre garçon qu'elle avait tué était encore étendu sur la place, il y avait une grande quantité de sang qui avait coulé de sa plaie, et le lendemain après-midi, ils ont enterré les deux corps l'un près de l'autre. Dans le même temps un de mes associés se cassa une cuisse avec une grosse roche, cela me fit beaucoup de peine. Le docteur acheva de lui couper la jambe, ensuite ils mirent cette jambe dans une petite bière et l'enterrèrent plus loin.

Précautions à prendre pour ne pas se faire voler son or

Pour l'or qu'on a la chance de trouver, c'est très difficile à conserver à cause des voleurs. Il fallait prendre la précaution de le cacher dans la terre, bien enveloppé, et de bien tasser la terre dessus, comme cela il n'y avait point de danger. Après que j'eus fini de travailler dans les mines pour mes bourgeois, parce qu'ils prenaient un autre parti, je me suis engagé à un Français, encore à huit piastres par jour. J'avais bien de la misère. J'ai creusé jusqu'à 60 pieds dans la terre et j'étais seul pour faire ce triste et pénible ouvrage. C'était très dangereux de travailler à cette place car le sable était très mouvant. Depuis quinze jours je travaillais pour un autre Français : je n'avais que six piastres par jour. Je creusais 12 pieds de long sur 15 de creux. Quand j'étais rendu au fond, il n'y avait plus que quatre pieds de hauteur, le sable déboulait tout, c'était très dangereux : il y avait de grosses roches dégagées par le sable, qui étaient près de tomber pour m'abîmer. Quand je regardais au-dessus de moi et que je voyais toutes ces roches qui ne tenaient plus qu'à un fil, je tremblais de tous mes membres. Au fond du trou, il y avait deux pieds de bon pour l'or. Cette mine était sur le bord d'une rivière : j'y ai travaillé trois semaines.

En Californie, il se fait des tours de ruses par les bourgeois, il arrive

quelques fois que, quand l'ouvrage achève et qu'ils ont encore beaucoup de provisions, ils ne savent qu'en faire, alors ils paient quelques personnes pour les envoyer à deux ou trois lieues, ils leur donnent de l'or. Ensuite, ils creusent un trou de trente pieds, jettent leur or dedans pour faire passer que c'est une place riche. Cela est su bien vite et tous les mineurs s'y transportent avec beaucoup de provisions qu'ils achètent des bourgeois, et en arrivant, voyant ces personnes qui travaillent dans les trous et qui trouvent beaucoup d'or, les mineurs se font des fêtes. Ils ne savent pas que c'est de l'or qui a été mêlé au sable par eux exprès, ils se hâtent de creuser pour trouver de l'or qu'il leur semble avoir d'aisance, ils prennent des parterres et creusent jusqu'à trente pieds, mais tous ces travaux ne leur servent à rien. Ils mettent jusqu'à quatre semaines pour creuser ce trou et pendant ce temps les bourgeois vendent tous leurs effets, ce qui leur fait un gros bénéfice. Car ils sont jusqu'à 300 hommes qui travaillent dans ces mines.

Les hôtels et les chicaniers

Dans les villages, il y a beaucoup d'hôtels. Ils ont beaucoup d'instruments de musique, toutes les guerres du Mexique sont dépeintes sur les tapisseries qui garnissent les murs des salons. Le soir les travaillants vont veiller. C'est à qui aura le plus de monde. Il y a des soirs où tous les gens sont dans le même hôtel, les autres hôteliers en sont jaloux. Alors ils paient 4 à 5 bonshommes pour aller faire la chicane dans l'assemblée. En arrivant d'abord, ils se battent, mais à la noirceur, pour ne pas se faire reconnaître. Et cela fait un grand dérangement dans l'assemblée, tout le monde est obligé de partir pour aller dans un autre hôtel pour terminer la veillée, les **chicaniers**⁴⁰ se battent tout le long du chemin, afin que les gens les suivent, tous les gens les suivent, ne sachant point que c'est par détour, et ils passent le reste de la veillée à boire et à se divertir. C'est ce qui fait un grand profit à leur maître. Il y a des hôtels où ils passent leurs temps à jouer à l'argent, aux jeux de cartes, ils ont jusqu'à 15 tables garnies de petites piles d'argent, ils ne laissent que la place où mettre les cartes. La plus grande partie des mineurs dépensent leur argent à ces jeux; ils vont veiller tous les soirs, passent même des nuits et, s'ils ne connaissent pas le jeu comme eux, ils dépensent tout leur argent.

Moeurs des Amérindiens

Dans la Californie, il y a des sauvages indiens : il y en a qui sont nus, d'autres qui n'ont presque rien pour se couvrir. C'est pénible de pas-

ser dans ces endroits-là. Trois semaines avant de partir pour mon pays, il y a 79 personnes qui se sont fait tuer à 18 milles de moi, ils ont été devancés dans le bois et ont été assassinés, ils ont été tués à coup de pistolets et de couteaux. Ces meurtres m'ont donné beaucoup de crainte, pensant qu'il pourrait bien m'en arriver autant qu'à ces malheureux.

Après 15 mois de travail, décision de partir pour Trois-Pistoles

Après avoir travaillé 15 mois à cet ouvrage, je me suis décidé de partir pour mon pays, plein de joie mais avec inquiétude. Car j'avais un long chemin à faire. Avant de partir, j'ai fait présent de ma tente à un nommé Olivier Thibeau ainsi que d'autres petits effets, ensuite j'ai arrangé mes affaires, fait mes préparatifs de départ. C'était un dimanche. J'ai essayé de louer un mulet, mais je n'ai pu en trouver : ils étaient tous loués. J'étais bien en peine, car je partais seul. Mais je me suis décidé à partir avec d'autres, mais ils avaient des mulets. Je m'efforçais de les suivre. Avant de partir, je fis mes adieux aux personnes où je demeurais, c'est-à-dire celles où je pensionnais. Ils furent bien surpris, car ils ne savaient pas que je voulais partir; je ne le leur avais point dit, car c'est dangereux de se faire tuer.

Départ de Martial, avec 1600 \$

Je partis le lundi matin. Je mis tout mon or dans une ceinture autour de moi dans de la ouate, je mis cette ceinture entre ma **froque**⁴¹ et ma chemise, avec des bretelles. J'avais au-dessus de 1600 piastres. J'en avais gardé un peu pour mes dépenses. Je me suis mis en route avec 6 hommes qui partaient pour leur pays, et j'ai marché jusqu'au lendemain avec eux et avec bien de la misère; car ils étaient à cheval et moi j'étais à pied; et ensuite ils ont pris le devant, disant qu'ils étaient pressés. Et moi, je suis resté seul. J'ai fait tout mon possible pour qu'ils m'attendent, les suppliant d'avoir pitié de moi, afin qu'ils ne marchent, pas trop vite, pour que je puisse les suivre, Mais ce fut en vain. Ils sont partis sans pitié, et je suis resté bien en peine, quoiqu'ils m'aient dit qu'il n'y avait point de danger, mais moi, je savais bien qu'il y avait de grands dangers. J'avais encore 12 lieues à faire presque toujours dans le bois. Au bout de ces douze lieues, il y avait une petite ville appelée Marysville, où il y a des bateaux à vapeur. Pour me rendre à cette ville j'ai presque toujours couru pour ne point me faire **dégrader**⁴² par mes associés car, étant éloigné d'eux, j'avais peur d'être assassiné. Le soir venu, j'ai logé chez un aubergiste, j'étais bien fatigué et presque malade, j'avais trop couru, car j'avais des points de côté.

J'étais tout en sueur. Cela m'a coûté douze chelins 6 pour ma pension, et six pour ma **retirance**⁴³ et mon coucher.

Le lendemain, je me remis en route et je me suis rendu le soir à la petite ville appelée Marysville et, le lendemain matin, je me suis embarqué sur un bateau pour la ville de Sacramento. Nous nous sommes rendus assez heureusement et, le lendemain, je me suis embarqué sur un autre bateau à vapeur pour me rendre à San-Francisco. A Sacramento, il y a beaucoup de saumon et d'autres petits poissons qu'ils prennent à la perche, le saumon est très maigre mais le petit poisson est bien gras. Je suis resté dans la ville de San-Francisco quinze jours, parce que le bateau n'était pas prêt à partir. Je me suis engagé pour faire le manoeuvre. Nous étions cinq cents passagers à bord, nous donnions cent piastres de passage, mais moi, j'étais engagé. Je gagnais mon passage. En partant, nous avons tiré du canon, en criant, le chapeau à la main : « Hourra pour la Californie! » et les personnes de terre nous répondaient en criant comme nous : « Hourra pour la Californie! », mais moi, je ne pouvais pas me réjouir en voyant que mon frère n'était avec moi.

Départ pour Panama

A bord du bateau, il y avait beaucoup d'animaux de toute espèce. C'était pour l'utilité des passagers. Nous nous sommes mis en route pour nous rendre à Panama. Il y avait 720 lieues pour se rendre à cette ville. Après trois jours de voyage, ils ont perdu presque tous leurs moutons, car les parois étaient basses, et ils avaient peur du monde, comme leur petit enclos était proche des parois, ils ont tous sauté à l'eau : quand l'un sautait, tous les autres voulaient le suivre; il n'en est resté que quelques-uns. Nous naviguions toujours. Mais la chaleur était étouffante, quoique nous fussions à l'ombre du soleil sous de grandes toiles qui couvraient le bateau, sans quoi nous aurions péri de chaleur. Il est mort deux boeufs par la chaleur; ils les ont aussitôt jetés à l'eau. Le soir, la lune brillait, elle était droit au-dessus de nous, sans aucun ombrage. Il était impossible de dormir avec nos froques, il fallait mettre des chemises de coton pour pouvoir dormir, et nous couchions dans l'entrepont; d'autres couchaient sur le pont pour être plus à la fraîche, mais c'est dangereux de prendre des maladies. C'était dans le mois de décembre; après sept ou huit jours de navigation, nous avons manqué périr sur un récif rocheux, c'était en plein jour, et la mer était vraiment belle. Cet accident fut causé par un manque de prudence. Et tout à coup, nous avons aperçu le danger, et aussitôt le second se mit à

crier : « Vite, vite, nous sommes perdus ». Il prit la barre et fit revirer le bâtiment, il a évité la catastrophe. C'était d'autant plus dangereux que nous allions aussi vite que le vent. Sans le second, en moins de cinq minutes, nous aurions tous été perdus.

Las Cruces

Avant d'arriver à Las Cruces, nous avons croisé de très belles îles, je crois que ce sont les plus belles îles du monde. De voir tous ces beaux arbres si bien feuillés, c'était de toute beauté. Ces îles ne sont pas bien éloignées les unes des autres. Mais il paraît qu'il s'y tient beaucoup de mauvaises bêtes, car le bois est fort.

Nous sommes arrivés à Las Cruces à neuf heures du matin. Là, ce ne sont que des Mexicains. Nous avons arrêté à cette place pour prendre du charbon. Ce sont les Mexicains qui chargent le charbon. Il y en a qui ont des grandes culottes larges d'au moins deux pieds, et le côté des jambes se boutonne du haut en bas, mais souvent ils ne les boutonnent pas. Il y en a qui sont habillés en drap fin, d'autres qui sont mis bien pauvrement. Nous en avons vu qui étaient nus. Il n'y a pas d'enfants habillés jusqu'à l'âge de douze ans; ils sont tous nus. Il y en a une quantité sur le bord de la mer avec des petites bottes, ils ne font que nager, ils nagent très bien, et même il y avait des personnes qui jetaient des pièces d'argent au fond de l'eau et ils plongeaient si bien qu'ils revenaient sur l'eau avec ces pièces; jamais ils n'en perdaient une seule. C'était un plaisir de les voir faire. Ils plongeaient tous ensemble, c'était à qui aurait l'argent. Deux Mexicains amenèrent à bord de notre bateau deux boeufs d'une grosseur énorme, ces deux Mexicains étaient complètement nus. A cet endroit, il y a des petits poissons rouges.

Le lendemain de notre arrivée à Las Cruces, nous avons repris notre route pour nous rendre à Panama. Après trois jours de voyage, les chauffeurs ont trouvé une boîte de poudre dans le charbon. Tout le monde était épouvanté de voir cette poudre dans le charbon, car c'était dangereux. Nous avons pensé que c'étaient des Mexicains qui avaient mis cette boîte de poudre dans le charbon, parce que les Mexicains en voulaient aux Américains, et notre capitaine était un Américain. Nous avons toujours peur qu'il se trouve d'autres caisses de poudre dans le charbon.

Arrivée à Panama : 13 jours de navigation depuis San Francisco

Nous sommes arrivés à Panama, et partant de San-Francisco pour nous rendre à Panama, nous avons navigué pendant 13 jours. Nous avons fait 1150 lieues. Pour débarquer, ce sont des nègres et des Mexicains qui nous mettent à terre; ils ont de petites chaloupes, car le bateau à vapeur n'approche pas de terre, car c'est trop plat. Nous donnions trois piastres par tête pour nous faire débarquer. En arrivant à terre, nous sommes entrés dans une auberge. C'était le matin. Ensuite, nous avons été dans la ville, qui est habitée par des nègres et des Mexicains. Mais il y a des églises catholiques : nous y sommes entrés. C'est beau de voir tous ces beaux tableaux des saints et de la Sainte Vierge. L'intérieur de ces églises est tout en or : mais l'extérieur n'est pas aussi riche; la mousse prend sur le comble. Comme nous étions dans une de ces églises, il est entré cinq prêtres; ils se sont mis en arrière de l'église, puis se sont mis à lire, chacun son tour. Ils se levaient debout et lisaient à haute voix, mais en langue mexicaine.

Dans cet endroit nous avons vu de très beaux jardins : il y a beaucoup d'orangers, il y en avait qui étaient en fleurs, d'autres dont le fruit était gros, et cela dans le même arbre. Dans ces jardins, il y a toute espèce de fruits. Le climat est bien chaud. Ils ont de la fraîcheur quand la mer baisse et elle baisse beaucoup, alors on va se promener sur le bord du rivage pour se rafraîchir. Il y a beaucoup de petits coquillages. Il y a des remparts d'une hauteur énorme, qui furent construits du temps des guerres mexicaines. J'ai vu quelques soldats, mis bien pauvrement, nu-pieds, et encore les pieds bien noirs. Le lendemain de notre arrivée à Panama, je me suis remis en route avec un grand nombre de personnes. Il y en avait qui avaient loué des mulets, d'autres qui étaient à pied. Il était aussi avantageux pour celui qui n'avait pas grand bagage d'être à pied, car les chemins étaient très mauvais. Moi-même, j'étais à pied. Partant de cette ville, je me suis associé à un Français pour faire route avec lui; quand nous eûmes passé la ville, nous avons trouvé des chemins bien mauvais, et très étroits; l'on ne peut passer que deux l'un contre l'autre, et de chaque côté du chemin, ce sont des murailles de rochers, faits, je crois, par la main de Dieu. Ces murailles ont de 20 à 30 pieds de haut; il y avait des bouts de ce chemin qui n'avaient des murailles que d'un côté, de l'autre c'était du bois, où se tiennent beaucoup de mauvaises bêtes. Ces chemins ont tous été pierrotés anciennement par les Mexicains, du temps de leur guerre. Il y a aussi de petits postes de place en place, tout le long de ce chemin. Il faut avoir de bons souliers pour passer par là.

Dans notre chemin, nous avons fait la rencontre d'un gros nègre, qui avait une figure de meurtrier; il a passé contre nous en bougonnant entre ses dents. Peu de temps après, nous avons aperçu derrière nous sept sauvages; ils nous paraissaient furieux, ils portaient tout autour du corps toutes sortes d'armes; en apercevant ces figures de meurtriers, nous nous crûmes perdus, nous nous sommes dit entre nous : « Voilà notre fin. Nous ne pourrons certainement pas l'éviter! » En même temps, nous avons hâté notre marche; mais plus nous courions, plus les sauvages avançaient vite sur nous. Dans notre course, nous avons rejoint un vieillard qui prit la fuite avec nous. Les sept sauvages qui nous poursuivaient se mirent à siffler entre leurs dents, cela nous a fait penser qu'ils n'étaient pas seuls. Nous nous mîmes à regarder autour de nous et bientôt l'on vit sortir au-devant de nous sept autres sauvages en sifflant, et armés, comme les premiers. Ils se sont mis à nous poursuivre, il nous a été impossible de les fuir, mais ce ne fut pas sans avoir fait tous nos efforts pour nous éloigner d'eux. Le pauvre vieillard qui était avec nous écrasait de **fatigue**⁴⁴; ses jambes déjà affaiblies par l'âge et la maladie ne pouvaient plus le soutenir : son âge ne lui permettait plus de courir comme nous. A la fin il vint à manquer tout à fait, il resta là, au risque d'être mis à mort d'un instant à l'autre. Nous, nous avons continué notre route avec vitesse et nous ne savons pas ce qu'est devenu ce pauvre vieillard. Etant arrivés sur le haut d'une côte, les sauvages se sont arrêtés et ont reviré de bord. Je crois qu'ils ont eu peur, car il y avait un grand nombre de personnes au bas de cette côte, c'étaient des gens qui s'en retournaient dans leur pays. Il était grand temps que nous nous arrêtions, car nous ne pouvions plus courir. Mon associé avait les pieds blessés d'une manière horrible et moi les points m'étouffaient : je souffrais beaucoup de cette maladie. Cela dépendait d'avoir trop couru.

Après nous être reposés un peu, nous avons repris notre route, nous sommes arrivés à une rivière appelée Gorgona. Là, il y a un petit fort habité seulement par des nègres. Il n'y a que deux maisons américaines, c'est très dangereux de passer le long de cette rivière; car il y a beaucoup de crocodiles, il y en a qui se tiennent sur le bord du sable; ils sont toujours prêts à dévorer ceux qui n'ont pas la prudence de les éviter. Il ne faut pas non plus s'asseoir sur les bords des petits bateaux quand on traverse, de crainte qu'ils s'élancent sur nous et sur les **traversiers**⁴⁵. Les traversiers sont bien méchants, quand il se trouve moins de passagers qu'eux : ils les assassinent. Il faut toujours embarquer plusieurs passagers à la fois, car quand ils voient bien du monde et que nous soyons plus forts qu'eux, ils n'osent pas se révolter. Pour nous, nous nous sommes rendus assez heureusement, quoique nous ayons passé la nuit.

A Chagres

Le lendemain nous nous sommes embarqués dans un bateau pour nous rendre à Chagres dans la mer des Caraïbes. C'est une place habitée par toutes sortes de nations. Cette place est dangereuse pour la maladie, car il y a de la brume le matin, qui est très épaisse, et il mouille si souvent que la terre est toujours tremblante. Il y a une espèce de poux venimeux qui piquent : une fois qu'ils se mettent après les jambes, ils s'enfoncent d'une manière si horrible que les jambes enflent d'une manière si extraordinaire qu'elles deviennent bien noires. Cette enflure gagne le corps et puis on en meurt, car il n'y a aucun remède connu pour se guérir. Nous sommes restés trois jours dans cette place. La mer ne baisse presque pas. Pendant que nous avons été là, elle n'a baissé que de trois pieds; c'est une mer bien maligne. Pour embarquer dans les bateaux à vapeur, il faut partir de terre dans des petits bateaux, car les bateaux à vapeur ne peuvent approcher de terre, car la mer est trop maligne, et le terrain trop bas.

A San Juan

Partant de Chagres, je me suis rendu à San Juan, Nicaragua. C'est un petit village très laid : le terrain est très bas. Là, nous avons pris une passagère avec son enfant : c'était une Française qui venait de la Nouvelle-Orléans, cette femme était venue à ce village pour rejoindre son mari qui était là depuis quelque temps. Mais en arrivant là, elle eut la douleur d'apprendre que son mari était mort. Elle était désolée. Elle s'embarqua tout de suite pour retourner à la Nouvelle-Orléans, mais aussitôt qu'elle se fut embarquée, la maladie l'a prise. Il s'est trouvé un Français qui l'a prise en soin, mais tous les remèdes ont été inutiles. Elle est morte. Après qu'elle fut morte, on lui attacha une corde au cou avec une roche, et quoiqu'elle fût protestante, ils ont fait une petite prière, ensuite ils l'ont jetée à l'eau. Et le même Français qui avait soigné cette pauvre femme est mort le lendemain, de la même maladie. Cette maladie était le typhus. Nous en étions presque tous atteints. Quand je me suis vu pris de cette maladie qui est si dangereuse, je pensais finir mes jours, d'un moment à l'autre. Mais la Providence en a disposé autrement; mais je m'en suis senti longtemps.

Le Jour de l'An 1855 à la Havane

Et de San Juan, nous nous sommes rendus à la Havane, dans l'île de Cuba. C'était le Jour de l'An. C'est la plus belle place que j'ai vue. Il

faut voir toutes les décorations qu'ils font pour ce jour, tous ces beaux pavillons : ils en mettent jusque sur le haut des maisons. Cette ville est tout entourée de remparts, et d'une grandeur immense. Pour entrer dans cette ville, il faut donner une piastre, et pour partir, il faut en donner autant. Le Jour de J'An est une fête solennelle pour eux. Leurs semailles commencent le premier janvier. Cette ville est habitée par des Espagnols et ils sont très jaloux, il n'entre aucun bâtiment dans le port après le coucher du soleil et ne peut non plus sortir avant le lever du soleil. Moi, je n'ai pas débarqué, car je craignais leur jalousie. La rivière est très étroite : il n'y a que la largeur d'un bâtiment, dans cet endroit-là il y a beaucoup de fruits, surtout les oranges : il y en a en grande quantité.

En partant de la ville, nous nous sommes mis en route pour la Nouvelle-Orléans, mais avant d'y arriver, nous avons failli périr. Nous avons enduré une forte tempête et là, ce que l'on craignait le plus, c'était d'être jetés sur quelques îles. Il faisait tellement noir qu'on ne distinguait rien du tout et la pluie tombait par torrents. Mais enfin, grâce à Dieu, nous nous sommes rendus sans accident. Nous n'y sommes restés que deux jours. J'étais avec deux associés : l'un d'eux partit pour visiter un parent qu'il avait dans cette ville et il n'est pas revenu. Nous avons logé chez un nommé Paquet où il y avait une foule de monde; et c'était dangereux pour nous, n'étant que deux associés parmi tant de monde. Ce Paquet avait navigué en Canada. Partant de la Nouvelle-Orléans, nous nous sommes mis en route pour Cincinnati, Ohio. Mais avant d'arriver, nous avons enduré beaucoup de misère. Après quelques jours, nous nous sommes trouvés pris dans les glaces, le vapeur forçait pour passer : à cet endroit, la rivière a beaucoup de croches. Les glaces se ramassaient, et ensuite c'était bien difficile de passer à travers ces tas de glaces : il faut plusieurs reprises pour parvenir à y passer. Nous avons vu deux bateaux à vapeur en naufrage, pris dans les glaces. Mais tous les équipages s'étaient sauvés. Le bateau sur lequel j'étais monté a bien failli lui aussi périr dans les glaces. Nous avons été à la dernière de nos peurs. Il y a deux matelots qui se sont noyés : ces deux pauvres malheureux n'avaient plus la force de se tenir; ils avaient les pieds gelés et le reste n'en valait pas mieux. Pour moi, je n'étais pas encore bien portant de la maladie que j'avais prise à la Havane, sans cela je ne me serais pas embarqué pour passer dans cette rivière. J'aurais attendu pour voyager par mer : c'est moins dangereux et le trajet est plus court. Nous sommes enfin parvenus à passer cette rivière, mais non sans éprouver bien des misères.

De Cincinnati à Buffalo, à Schenectady, à Albany, Saint-Jean, Montréal, Québec

Rendu à Cincinnati, Ohio, je me suis embarqué dans les **chars** ⁴⁶, quelques fois dans les diligences Stège. En débarquant une fois dans un village, un Français vint à moi et m'offrit à aller chez lui. Je le remerciai, prétextant que sa demeure était trop éloignée et qu'il était trop tard. Voyant cela, il se mit à suivre mon porte-manteau comme pour me forcer à le suivre. Comme il continuait à me solliciter, je me suis retiré bien promptement et me suis embarqué dans un Stège, pour me mettre en sûreté, et je me suis rendu à Buffalo le midi. Je me suis embarqué le lendemain matin pour continuer ma route. Je me suis rendu à Schenectady; de là, à Albany, ensuite je me suis rendu à Saint-Jean sur la rivière Chambly; de là, à Montréal, et ensuite, à Québec. Etant à Québec, je remerciai Dieu de m'avoir tant de fois préservé de la mort, car, pour être passé parmi tant de mauvaises nations et à travers tant de dangers, il fallait être préservé par la main de Dieu et protégé par la Sainte Vierge.

Retour à Trois-Pistoles à la fin de l'hiver ou au printemps de 1853

De Québec, je me suis enfin rendu aux Trois Pistoles. Dans la maison paternelle, j'ai eu le bonheur de revoir mon vieux père vivant, ainsi que ma belle-mère, mes frères et soeurs. C'a été une jouissance aussi pour eux de me revoir, car ils me croyaient bien dans l'autre monde.

Martial Rioux (et son frère Sévérin Rioux)

Transcription d'Emmanuel Rioux

Annexe 3 :

La baleine et l'imaginaire de Victor-Lévy Beaulieu

Depuis l'origine des temps, la baleine a nourri l'imagination des chercheurs, des poètes et des philosophes. Dans l'antiquité, c'est Aristote qui a posé le premier jalon d'une longue série d'études parfois loufoques ou fabuleuses sur les cétacés. Pour lui, il n'était toutefois pas question de divaguer au sujet des baleines comme tant de ses épigones le firent par la suite. Le *Speculum Regule* que Messire Henry Mitchell Havemeyer m'a mis entre les mains l'illustre bien.

C'est dans cet ouvrage écrit au Moyen Age que l'on comprend que la baleine n'a pas échappé au mouvement judéo-chrétien qui, là comme ailleurs, a fait des petits. Ce n'est qu'après le Christ que les baleines furent partagées en deux catégories : les bonnes et les méchantes. Pour les marins islandais, il fut même un temps où il était interdit, quand on était en mer, de prononcer le nom de la baleine du diable. Si un matelot oubliait le tabou, il était privé de nourriture. Et l'on raconte même qu'un moine irlandais du nom de saint Brendan qui, parti à la recherche de la terre promise, débarqua après un long voyage initiatique sur ce qu'il prit pour une île mouvante de l'Atlantique. Il y installa aussitôt un autel et y célébra la messe, avant de se rendre compte qu'il n'était que sur le dos d'une baleine prodigieuse!

Je m'arrête de lire, levant les yeux sur Messire Henry Mitchell Havemeyer. Tout ce qu'il y a dans son vieil ouvrage, je le connais déjà, pour avoir lu les carnets de Job J. Et puis, je crois avoir assez fréquenté *Moby Dick* pour savoir que ce que Melville a retenu de ses lectures, c'est d'abord ce qui mythifie la baleine — cette formidable gueule, cette énorme queue, cette gigantesque grosseur et ce souffle prométhéen, tous attributs magiques qui disent bien que le grand cachalot n'est pas que du grand cachalot.

Mais ce n'est pas pour percer le mystère que je suis venu jusqu'à Nantucket. C'est simplement pour m'embarquer avec Quequeg et Melville sur l'« Acushnet ». Ce que j'ignore encore, c'est la navigation qui va me l'apprendre. Lorsque je le dis à Messire Henry Mitchell Havemeyer, il hoche la tête, peu porté à me suivre sur mon terrain. Il dit : « Vous allez bientôt voguer sur les cinq mers, jusqu'au Pacifique le plus profond. C'est fort bien. Mais comment pensez-vous vous en tirer si vous ne connaissez rien de l'art de la baleinerie? » Je dis : « En janvier 1841, Melville n'en savait guère plus que moi. Et ça ne l'a pas empêché de se retrouver sur l'« Acushnet ». Il dit : « Sans doute,

mais savez-vous au moins que si le cachalot a été nommé *Sperm-Whale* par les Anglais, c'est parce qu'il est la seule créature dont on tire le spermaceti ou blanc de baleine? » Je dis : « Oui, je sais cela, grâce à Job J. Je sais même que, logé dans les sinus crâniens de la baleine, le spermaceti servait jadis à faire des bougies, des ingrédients de blanchissage et surtout des médicaments. On attribuait au spermaceti une valeur magique parce que l'on croyait qu'il était la semence de la baleine. Comme onguent pour la peau, cela avait, paraît-il, des propriétés miraculeuses. »

Messire Henry Mitchell Havemeyer s'éponge le front. Je devine bien qu'il doit être profondément malheureux depuis qu'il sait à qui il a affaire. J'ai beau être Québécois, c'est-à-dire à jouer moins fort que je ne le puis, il y a tout de même des limites! Particulièrement lorsque je rêve ainsi, dans cette arrière-boutique de Nantucket, en attente de Melville. Messire Henry Mitchell Havemeyer se lève, retourne à sa bibliothèque, en sort un énorme ouvrage qu'il vient mettre devant moi. Il dit : « Mais les conditions mêmes de la chasse à la baleine, les connaissez-vous au moins? »

Je jette un coup d'oeil au gros ouvrage. Voilà bien ce que je redoutais : le livre que j'ai sous les yeux est tout à fait du genre que je déteste — comme une masse gélatineuse d'informations dont, finalement, je ne saurais plus rien tirer si je la lisais. Je préfère plutôt suivre mon idée puisque je sais déjà qu'avant les Américains, la pêche à la baleine n'a jamais été une véritable industrie. Si tous les peuples de la terre ayant des terres donnant sur la mer ont pêché la baleine, c'est d'abord pour une raison toute simple : la baleine venait jusqu'à eux. C'est comme ça que les Biscayens se sont fait un nom, parce qu'ils se trouvaient juste à côté d'une baie où Léviathan aimait frayer. C'est presque par hasard si les Basques pêchant la morue sur les bancs de Terre-Neuve y rencontrèrent la baleine et firent de ce côté-ci de l'Atlantique ce qu'ils faisaient depuis des siècles dans la vieille Europe. Mais comme ils ne connaissaient pas le moyen de faire fondre le gras de baleine sur les navires mêmes, ils devaient faire échouer le grand cachalot sur la grève où ils le dépeçaient avant de faire bouillir son lard dans de gigantesques fours qu'ils construisaient spécialement pour cela. C'est ainsi que dans l'île aux Basques, vis-à-vis des Trois-Pistoles, l'on peut encore voir les vestiges de ces vieux fondeurs bâtis par les Basques en ce temps où ils écumaient l'estuaire du Saint-Laurent.

Ce genre de pêche a été raconté par un nombre de marins, dont John Harris. Messire Henry Mitchell Havemeyer me montre le texte même de Harris. Il dit : « Voyez par vous-même ». Alors je lis, pour un temps désorienté parce qu'il me semble bien reconnaître l'un des

petits calepins noirs de Job J. Comment a-t-il pu venir jusqu'ici, dans cette arrière-boutique de Nantucket? John Harris dit : « Une fois tuée, la baleine est remorquée tout près du flanc du navire. Avec de grands couteaux, on coupe ses flancs en tranches. Puis on tire sur le gras grâce à un crochet et à une poulie qui permettent de soulever au fur et à mesure qu'on les sépare. On enfile un grand nombre de ces gros morceaux de gras sur un cordage avant de les tirer sur le rivage où ils sont soulevés par une grue et débités en pièces plus petites. Après quoi, on coupe encore ces pièces en morceaux pas plus gros que la main. Puis on les jette dans des chaudrons. Dès qu'ils brunissent, on retire les beignets pour ne garder que l'huile. On la verse dans un bassin à demi rempli d'eau pour la refroidir et la laver et, de là, par de longues rigoles qui la refroidissent encore, l'huile est conduite dans des tonneaux tout près du rivage. Pendant ce temps, la tête de la baleine est coupée afin d'en extraire les fanons qu'on emballe par paquets de cinquante. Le reste de la tête est mis à bouillir, toujours pour en retirer ce qui reste d'huile ».

Je remets son texte à Messire Henry Mitchell Havemeyer. Je dis : « Mais tout cela, c'est de l'histoire ancienne. Ignorez-vous que nous sommes en 1841 et que maintenant cette simple invention qui a tout transformé, faisant de l' « Acushnet » où je vais m'embarquer enfin avec Monsieur Melville l'archétype de tous les baleiniers? » Il dit : « Oui, mais songez que vous allez vous engager pour quatre ans, que ce soir vous allez quitter Nantucket, pour relâcher seulement aux Açores ou aux îles du Cap-Vert afin de compléter l'équipage. Il y a là de fort habiles harponneurs. Puis vous allez reprendre le large et vous ne reviendrez à Nantucket qu'une fois la cale pleine d'huile. Cela ne vous inquiète pas? » Je dis : « Pas le moins du monde ». Il dit : « Evidemment, vous serez avec Monsieur Melville. Mais savez-vous ce que sera votre vie à bord? » Je dis : « Job J m'a appris tout cela ». Il dit : « Même les charençons dans la farine, le boeuf moisi et les affreux biscuits de mer? » Je dis : « Même cela, Messire Henry Mitchell Havemeyer. La quotidienneté de l'art de la baleinerie n'a pas de secrets pour moi ».

Même s'il continue de parler, je n'écoute plus Messire Henry Mitchell Havemeyer. Je songe à Melville qui doit être dans la cabine du capitaine Achab, en train de discuter avec lui de mon engagement sur l' « Acushnet ». Je bois une gorgée de café, grimaçant parce qu'il ne me semble pas goûter seulement le café. Qu'y a donc ajouté Soeur Mary? Quelle drogue rouge qui me rend tout mou et comme ivre? Lorsque je regarde Messire Henry Mitchell Havemeyer, il me sourit de toutes ses longues dents blanches. Je frissonne — comme traqué par ce

regard trop pareil à celui du petit homme noir d' « Arrowhead ». Je voudrais me réveiller, mettre mon chapeau et courir vers Melville tant je me sens brusquement fort loin de lui — cette crainte qui me vient : peut-être vais-je finir mes jours ici, dans cette arrière-boutique immobile, à compulsiver de vieux ouvrages poussiéreux? Mais je suis comme rivé à ma chaise, absolument fasciné, tandis que Messire Henry Mitchell Havemeyer s'agite au-dessus de moi, obstiné à me raconter toutes ces choses qui ne m'intéressent plus depuis que l'obscurité, par grands pans noirs, envahit Nantucket. Je dis : « Il faut que je parte maintenant ». Il dit : « Sans doute, mais regardez ceci avant ».

J'écarte les gros ouvrages reliés, tire vers moi celui que me désigne Messire Henry Mitchell Havemeyer. Au premier coup d'oeil, ça n'a pas l'air de ressembler à grand-chose. Mais dès que je vois le titre, je tressaille. Comment Messire Henry Mitchell Havemeyer a-t-il pu entrer en possession des *Opuscules* de l'abbé Ferland, un livre qui, même au Québec, est à peu près introuvable? Il rit bruyamment lorsque je lui pose la question. Il dit : « Je l'ai obtenu de Patrick Paradis dont les ancêtres venaient du pays de Saguenay. Après s'être embarqué à New Bedford pour pêcher la grande baleine, Patrick Paradis est venu habiter Nantucket. Il y tient un luxueux hôtel depuis plusieurs années maintenant. Comment il a eu ce livre, ça je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'en a fait cadeau ».

Je regarde Messire Henry Mitchell Havemeyer mais ce n'est pas lui que je vois tout à coup. Revenu du fin fond de la Mattavinie, Job J Jobin occupe maintenant toute la place à l'extrémité de la table. Il porte son chapeau à larges bords, fume une grosse pipe et me sourit. Je suis absolument terrorisé et m'enfonce entre deux pages de l'abbé Ferland, comme un homme qui serait en train de se noyer.

Il y a de quoi. C'est par l'abbé Ferland que je sais que s'il y a eu un peuple québécois isolé sur ses terres, l'on en trouve toutefois un autre pour qui l'eau était le grand symbole de la liberté — grâce au Saint-Laurent, il était possible d'échapper au quotidien de sa vie. L'abbé Ferland connaissait l'histoire des Basques qui, depuis des siècles, pêchaient la baleine aussi loin qu'au pays de Saguenay. Dans son petit ouvrage, il confirme même les prétentions de Job J Jobin faisant remonter ses origines à Saint-Jean-de-Luz, haut lieu des pêcheries basques. L'ancêtre Jobin serait devenu québécois en désertant son navire alors qu'il mouillait dans la baie des Ha! Ha! La légende veut même qu'il ait été recueilli par une tribu de Montagnais qui aurait fait de lui un homme rouge. D'où l'étonnement de Champlain reçu par des Sauvages dont certains avaient, selon sa relation même, le teint clair et les yeux bleus. L'un de ceux-là arborait fièrement un vieux har-

pon dont il se servait encore pour donner la chasse à la baleine vèlant dans l'embouchure du Saguenay. Job J serait issu de ce Jobin-là. Son grand-père passait d'ailleurs pour un fier pêcheur qui connaissait le Saint-Laurent comme sa poche, pour y avoir navigué toute sa vie. C'est par lui que Job J a tout appris de la pêche à la baleine dans les eaux québécoises et de la grande importance qu'elle avait alors. Philip F. Purrington écrit même, comme pour appuyer les dires de l'abbé Ferland, que les Canadiens étaient considérés comme des maîtres-harponneurs et qu'à Nantucket, comme à New Bedford, on n'était pas mécontent quand on en comptait un parmi l'équipage. Ce n'est pas la faute des Canadiens si les grands troupeaux marins se sont faits moins nombreux dans l'estuaire du Saint-Laurent, décimés par une pêche excessive et non contrôlée. Il aurait fallu construire des bateaux capables de se rendre là où la baleine allait désormais, aussi bien dans les eaux glacées du Nord que dans les Mers du Sud. Mais les pouvoirs publics aimaient mieux acheminer vers l'Angleterre nos plus belles pièces de bois pour satisfaire les exigences de Sa Majesté. Alors les Québécois se sont retrouvés Gros-Jean comme devant, condamnés à patrouiller dans le Saint-Laurent sur des goélettes qui ne pouvaient naviguer en haute mer. Il ne faut donc pas s'étonner si, après la Conquête, la chasse à la baleine dans le golfe Saint-Laurent et ailleurs perdit peu à peu toutes ses lettres de noblesse, pour ne plus devenir que l'entreprise de quelques marins irréductibles comme, par exemple, ce dénommé Samuel Robertson, du poste de la Tabatière, qui essaya de pêcher la baleine en tendant un énorme filet dans le détroit. L'abbé Ferland dit :

« Le sieur Robertson espérait qu'en suivant sa route accoutumée la baleine irait se heurter contre le filet; les harponneurs devaient alors profiter de la situation, et donner le coup de mort au malheureux cétacé, embarrassé dans les plis du filet. Les pêcheurs connaissaient un peu le vigoureux lutteur à qui ils avaient affaire; ils représentèrent que toutes les amarres, retenant un côté du filet, devaient être assez faibles pour se briser au premier choc; qu'en cédant ainsi sur un point le rets serait moins exposé à être rompu et s'enlacerait plus sûrement autour de la baleine; que si les deux bouts étaient également solides, la baleine ferait une trouée complète et continuerait sa course. Mais le conseil était trop sage pour être adopté; la conséquence fut que la première baleine passe à travers le filet, et le laissa dans un état si lamentable qu'il fallut le lever sans mot dire. Depuis cette tentative, l'on a renoncé à prendre les baleines avec des filets. »

Mais même au milieu du XIX^e siècle, l'on chassait encore la baleine dans le Saint-Laurent. L'abbé Ferland, en mission au Labrador,

assista à une prise fabuleuse, celle de Ventre-de-soufre. Job J m'en a tant parlé que de retrouver cela dans les *Opuscules* m'émeut au plus haut point :

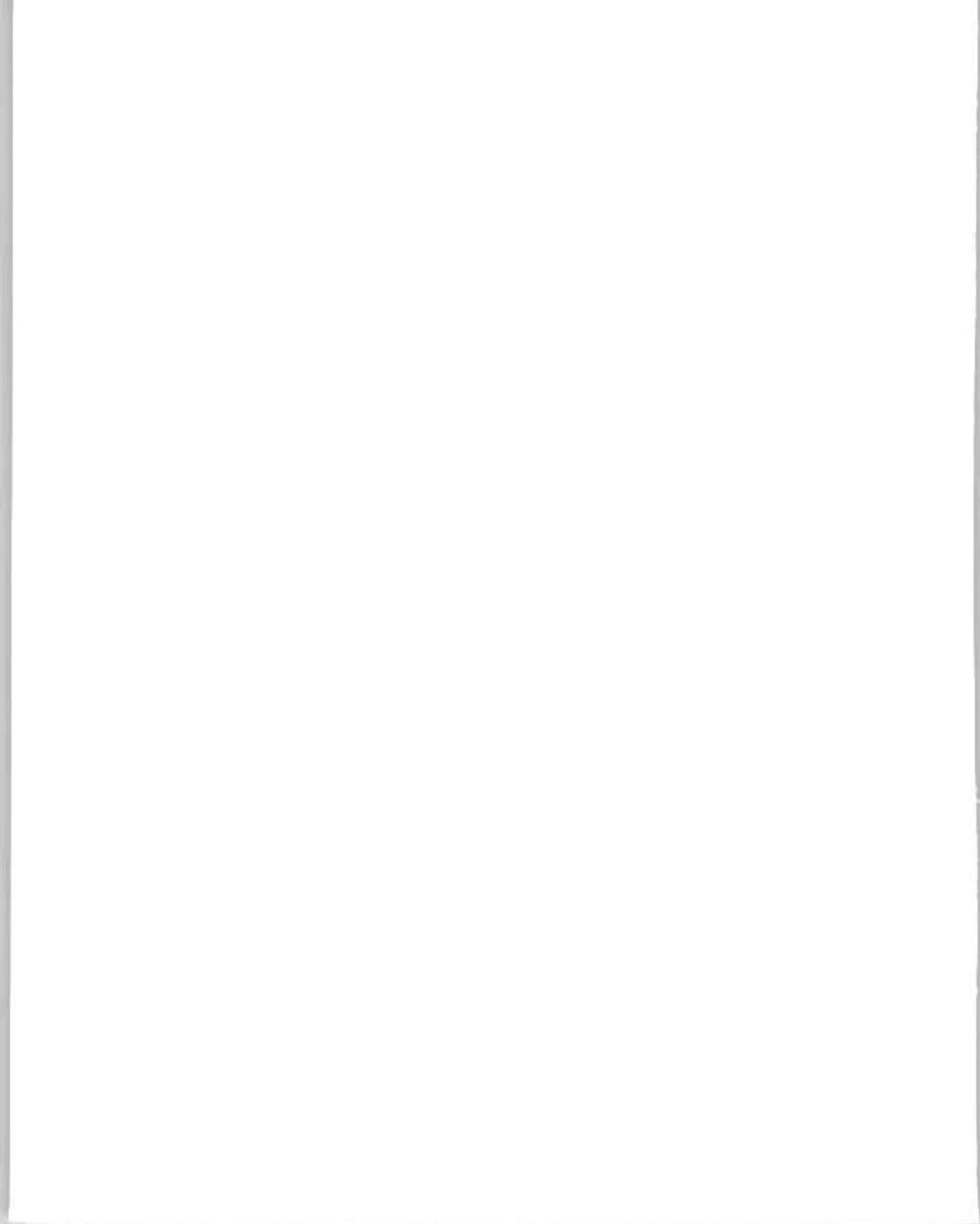
« Dans le cours de l'après-midi, on vint annoncer qu'une goélette entrait dans le port voisin et traînait une énorme baleine. Nous étions invités à assister aux opérations de dépècement. La proposition fut si bien accueillie que nous arrivions à la goélette du capitaine Stewart au moment où les hommes commençaient leur travail. La baleine venait d'être tuée par le capitaine Coffin, qui avait reçu l'aide de Stewart pour s'en emparer et la mettre en sûreté. Un seul coup de lance avait suffi pour tuer cette baleine appartenant à l'espèce connue sous le nom de « sulphur bottomed », ventre soufré. Les poissons de cette espèce possèdent une vigueur remarquable. Quand ils prennent leurs ébats, il n'est pas rare de les voir s'élaner complètement hors de l'eau, dans une position verticale. Ils accomplissent ce tour de force par la seule puissance de leur queue.

Le lendemain de notre visite, le capitaine Stewart entrait dans le port de la fonderie pour y déposer sa charge. Il remorquait, pour me le faire voir, un baleineau trouvé dans le corps de la baleine, et qui déjà avait plus de quatorze pieds de longueur. »

Si, dans mon rêve, je m'attarde ainsi à l'abbé Ferland, c'est que je veux que Messire Henry Mitchell Havemeyer sache que mon pays équivoque n'a pas toujours été invisible et que longtemps il a eu sa place dans la société des nations. Et puis, que voulez-vous! j'aime l'abbé Ferland. Ce n'est pas pour rien s'il est venu aussi loin qu'à Nantucket pour m'accompagner jusqu'à l'« Acushnet ». Il tenait à me livrer le testament des chasseurs de baleines québécois...

Monsieur Melville, tome 1 : *Dans les aveilles de Moby Dick*, Montréal, VLB éditeur, 1978, p. 195-208.

(Texte reproduit avec l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur.)





Notes

■ 2 Avant le peuplement

2.2 La filiation identitaire basque à Trois-Pistoles

1. Ce texte reprend en partie des propos tenus lors de la table ronde «La région des Basques : l'invention d'une identité régionale au Québec», qui a eu lieu à Trois-Pistoles, le 13 juillet 1996.
 2. Pour La Chasse aux loups-marins, voir entre autres Chs-A. Gauvreau, *Au bord du Saint-Laurent*, Rivière du Loup, imp. du Saint-Laurent, 1923. On retrouve une version du Diable constructeur d'église, ici «La légende du cheval noir», dans Hélène Gauthier-Chassé, *À Diable-vent. Légendaire du Bas-Saint-Laurent et de la Vallée de la Matapédia*, Montréal, Quinze, 1981.
 3. Bien sûr, je ne retiens pas ici les ouvrages généraux sur l'histoire des Basques ou même de l'île aux Basques qui ne furent pas élaborés dans cette perspective d'une filiation identitaire.
 4. Même si les écrits du père Nouvel font mention de l'île aux Basques et donne l'explication de son nom, la référence à ce document attribue ici plus d'importance au lieu qu'à l'antériorité historique qu'il évoque.
 5. Un fait significatif : j'observe que la revue *L'Écho des basques* était éditée depuis le milieu des années 1980 par Les Éditions Razades qui se sont mutées, pour les années 1990, en Centre d'édition des Basques.
 6. La référence au fait basque dans sa fonction identitaire n'a sans doute pas le même sens pour les gens de Saint-Éloi, ceux de Saint-Clément ou de Saint-Mathieu.
 7. Mais il s'agit là d'un problème conjoncturel que les promoteurs de l'entreprise s'appliquent sans doute déjà à corriger.
-
- Leblond», *Ibid.*, p. 39-40.
 3. Gérard Lebel. C.Ss.R., « Jean Riou », *Nos Ancêtres*, no 2, Ste-Anne de Beaupré, 1981, p. 137. Les pages 137 à 141 traitent de Jean Riou et de sa famille.
 4. Ralliement des Familles Riou-x d'Amérique, Sainte-Famille, île d'Orléans, 19 août 1990, *Le Riou-x*, bulletin spécial de l'AFRA, Centre d'édition des Basques, Trois-Pistoles, 1990.
 6. Rassemblement des Familles Riou-x d'Amérique, Trois-Pistoles, 14-15-16 août 1987, *Le Riou-x*, bulletin spécial de l'AFRA, p. 7, Centre d'édition des Basques, Trois-Pistoles.
 7. *Ibid.*, p.7.
 7. Rass. Fam. Riou-x, p. 17. Référence complémentaire : Compte rendu du voyage de l'AFRA en août 1991. André Morin. «Les Rioux d'Amérique sur les terres de leur ancêtre breton» *Le Courrier*, Trois-Pistoles, le 16 septembre 1991, p. A3 - A4.
 8. *Ibid.*, p. 13.
 9. Gustave Lanctot, *Histoire du Canada*, T.II, Du Régime Royal au Traité d'Utrecht 1663-1713, Montréal, Beauchemin, 1963. Les citations proviennent plus particulièrement des 110 premières pages qui traitent de la période qui s'étend de 1663 à 1683.
 10. C. Lebel, *Nos Ancêtres*, no 2. Le père Lehel y donne une référence du Contrat de mariage...sous seing privé (P.-G. Roy, ICPJ, 1,197). La version des deux contrats que nous avons reproduite ne respecte pas l'orthographe primitive.
 11. Hubert Charbonneau et al. *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVIIIe siècle*. Travaux et Documents, cahier 118, Institut national d'études démographiques, Presses de l'Université de Montréal, 1987, p. 7.
 12. Henri Nouvel, s.j. Récit d'un hivernement (1663-1664) avec deux Français et un détachement d'Amérindiens dans l'arrière pays du Bas-Saint-Laurent, Extrait des *Relations des Jésuites*, vol. 48 et 49, cité sous le titre «L'UNE des plus belles pages de l'HISTOIRE RÉGIONALE...» dans l'ALBUM SOUVENIR du TRICENTENAIRE DE LA PREMIÈRE MESSE, Rivière-Trois-Pistoles, le 5 juillet 1964.
 13. G. Lanctot, p. 20.

■ 3 Aux sources de notre histoire

3.1 Jean Rioux et Catherine Leblond

1. Lettre de M. Augustin Dufresne, *L'Écho des Basques*, vol. 2, 1981, p. 50.
2. «Détails inédits sur Jean Riou et Catherine

- 14,15. H. Charbonneau, p. 7.
 16. G. Lanctot, p. 52.
 17. H. Charbonneau, p. 8.
 18. G. Lanctot, p.54, 60, 66.
 19. Craig Brown et al., *Histoire générale du Canada*, Édition française sous la direction de Paul-André Linteau, Montréal, Boréal,1988, p. 149. Au sujet des Filles du Roy, voir aussi Laurent Bérubé. «L'Histoire des FILLES DU ROI en Nouvelle-France», *L'Echo des Basques*, vol. 5, 1984, p. 31-33. Yves Landry. «Les Filles du Roi et les soldats du régiment de Carignan Salières». *Cap-aux-Diamants*, no 34, été 1993, éditions Cap-aux-Diamants inc., Québec, p. 24-27.
 20, 21. G. Lanctot, p. 54, 60, 66.
 22. C. Brown et al., p.152.
 23. G. Lanctot, p. 105.
 24. Alain Laberge et al., «Des origines à 1850», *Histoire de la Côte-du-Sud*, IQRC, 1993, p. 72.
 25. P.-G. Roy, *L'île d'Orléans*, La Commission des Monuments historiques du Québec,1928, p. 1-2.
 26,27,28. *Ibid.*, p. 2, p. 12, p. 115
 29. G. Lanctot, p. 105.
 30. G. Lebel, p. 137-138.
 31. G. Lanctot, p. 87.
 32. A. Laberge et al., p. 72.
 33. G. Lebel, p. 138.
 34. Léon Roy, *Les terres de l'île d'Orléans*,Éditions Bergeron & fils Enr'g., Montréal, 78. Le numéro de lot des terres au cadastre (identifiés par le préfixe T.) suivi du nom de la paroisse où les terres sont situées, permettent aussi de trouver dans le volume de Léon Roy l'information citée.
 35, 36, 37, 38. G. Lebel, p.138-139.
 39. L.Roy, p. 187.
 40. P.-G. Roy, p. 303-304.
 41. L. Roy, p. 187.42, 43
 42, 43. G. Lauctot, p. 87, p. 88.
 44. C. Brown, p. 153.
 45,46,47. G. Lebel, p. 139.
 48. L. Roy, p. 236.
 49. Cette recension provient d'une «requête» informatique, effectuée aux Archives nationales de Montréal (Adhémar A.) Voir aussi (A-19).
 50,51. L. Roy, p. 64, 66 .
 52. G. Lebel, p. 140.
 53. L. Roy, p. 110.
 54. René Jetté *Dictionnaire généalogique des familles du Québec des origines à 1730*, Les Presses de l'Université de Montréal,1983, p. 674.
 55. G. Lebel, p. 139-140.
 56,57,58. G. Lanctot, p.128, p. 115, p. 272.
 59. J.-François Beaulieu.,Charles Denys de Viré, *L'Echo des Basques*, vol.8, 1987, p. 9.
 60. Abbé Casgrain, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*.
 61. C. Lanctot, p. 157-159.
 62. *Dictionnaire biographique du Canada*, v. 2 (1701-1740), p. 186-187. Recension des Dictionnaires et Répertoire utilisés. Cyprien Tanguay. *Dictionnaire général des familles canadiennes*. Montréal, Imprimerie Eusèbe Sénéchal, 1975. René Jetté. *Dictionnaire généalogique des familles du Québec des origines à 1730*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1983. *Dictionnaire national des Canadiens français 1608-1760*, Institut Drouin, Montréal, 1958. Hubert Charbonneau, Jacques Légaré et al., *Répertoire des actes de baptêmes, mariages, sépultures et des recensements du Québec ancien*, Presses de l'Université de Montréal, 1982.

■ 4 Vie paroissiale

4.2 La guerre des clochers

1. *Trois-Pistoles*, Lévis, 1890, p. 118.
2. DBCCF, t. 1, p. 18. De 1715 à 1717, Georges-François Poulet, ex-bénédictin français de Saint-Maur, a vécu comme ermite à Trois-Pistoles, sans y faire de ministère. Voir Silvio Dumas, «L'ermite de Trois-Pistoles. Les

- déboires d'un janséniste en Nouvelle-France», *L'Écho des Basques*, vol. 4, 1983, p. 40-51.
3. *Ibid.*, t. 1, p. 25.
 4. *Ibid.*, t. 1, p. 119.
 5. *Ibid.*, t. 1, p. 524.
 6. *Ibid.*, t. 1, p. 287. Voir DBC, t. 4, p. 457-460. Nive Voisine, dans *Le Diocèse de Rimouski (1867-1992)*, définit ainsi le P. La Brosse : «Personnalité peu banale, qui ne craint pas de mettre en valeur ses connaissances en médecine et ses dons de guérisseur, il attire l'admiration, la sympathie et la vénération des gens qui voient en lui un héros.» (p. 22.)
 7. Voir Gauvreau, *op. cit.*, p. 137-139.
 8. DBCCF, t. 1, p. 326.
 9. Gauvreau, *op. cit.*, p. 144.
 10. *Ibid.*, p. 146. DBCCF, t. 1, p. 411.
 12. Gauvreau, *op. cit.*, p. 149.
 13. *Ibid.*, p. 66.
 14. *Ibid.*, p. 149-150.
 15. *Ibid.*, t. 1, p. 236.
 16. *Ibid.*, t. 1, p. 52.
 17. *Ibid.*, t. 1, p. 174.
 18. Gauvreau, *op. cit.*, p. 313.
 19. DBCCF, t. 1, p. 223.
 20. *Ibid.*, t. 1, p. 544.
 21. Le 27 mai 1988, l'avant-veille de la consécration de l'église de Trois-Pistoles par Mgr Gilles Ouellet, archevêque de Rimouski, je prononçais, à titre de président de la SHGTP, une conférence sur «la 4e église de Trois-Pistoles 1853-1888», dont le texte parut dans *L'Écho des Basques*, vol. 9, 1988, p. 5-19. Nous en donnons ici la substance après l'avoir entièrement refoodu.
 22. Voir Lorraine Boivin, *Les noms de rues de Rivière-du-Loup*, Centre d'études régionales, Rivière-du-Loup, 1984, p. 1 : elle évalue la population loupériovise à 371 personnes en 1833, et à 970 en 1850.
 23. Les renvois au manuscrit du chanoine Bérubé sont indiqués par la simple mention de la page entre parenthèses.
 24. Le curé résidant de Trois-Pistoles assumait la responsabilité pastorale des paroisses de Saint-Simon jusqu'à 1837 et de Saint-Fabien jusqu'à 1855. Voir Noël Bélanger et Nive Voisine, *Le diocèse de Rimouski (1867-1992)*, Rimouski, Archevêché de Rimouski, 1994, p. 307.
 25. Philippe Renouf est «un personnage de premier plan», comme je le qualifie dans le chapitre 7 sur l'éducation, tant au plan religieux, scolaire que civil, ayant assumé la mairie de Trois-Pistoles dès 1845.
 26. Voir «plan de Trois-Pistoles 28 mars 1847», dans le chapitre 7 sur l'éducation, annexe à une lettre du curé Mâlo au Surintendant de l'Éducation à Québec
 27. *Liceat* vient du verbe latin impersonnel *licere*, qui signifie «être permis» (Voir Félix Gaffiot, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Flachette, 1963, p. 909). Ici c'est la forme du subjonctif : qu'il soit permis.
 28. Ce Chemin Royal passe depuis 1843 en haut, soit sur le tracé de l'actuelle rue Notre-Dame.
 29. Gauvreau, *op. cit.*, p. 250-253.
 30. *Ibid.*, p. 260.
 31. Voir *Trois-Pistoles 1827-1977*, brochure publiée à l'occasion du 150e anniversaire de l'érection canonique de la paroisse Notre-Dame-des-Neiges de Trois-Pistoles.
 32. Gauvreau, *op. cit.*, p. 288.
 33. André Croteau, *Les belles églises du Québec. Québec et la vallée du Saint-Laurent*, Éditions du Trécaré, 1996, p. 207.
 34. *Trois-Pistoles. Culture et patrimoine*, Trois-Pistoles, Communications Faucon, 1996, p. 6-7.
 35. J.-François Beaulieu, «Hubert Morin, un bâtisseur», *L'Écho des Basques*, vol. 9, 1988, p. 44-50.
 36. *Trois-Pistoles 1827-1977*.
 37. *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Paris, 1950, p. 2814.
 38. Trois-Pistoles n'a pas échappé à la vague d'émigration vers les États-Unis, des années 1870, au cours desquelles elle a vu sa population se réduire d'un millier de ses citoyens. Dans sa *Lettre pastorale Au sujet de l'Émigration* de 1872, Mgr Langevin parle de cette «maladie dangereuse», de «manie insensée et désastreuse», de «folie», de «rage», dénonçant violemment

les «pauvres exilés volontaires», qu'il traite de «lâches déserteurs». Voir Noël Bélange et Nive Voisine, *op. cit.*, p. 77. Voir également Jean-Charles Fortin et al., *Histoire du Bas-Saint-Laurent*, Rimouski, IQRC, 1993, p. 201-213.

39. *Les Trois-Pistoles*, t. 2, 1946, p. 56, p. 57.

40. Voir Élisée Rioux, «Mgr Louis-David Riou, P.D.», *L'Écho des Basques*, vol. 6, 1985, p. 19-20.

■ 5 Vic municipale

5.4 Les maires de la Ville

1. BOYER, Bruno. *L'Écho des Basques*, vol. 10, 1989, p. 45-48; vol. 11, 1990, p. 23-33.

2. *L'Écho des basques*, vol. 7, 1986, p. 42-43

■ 6 Vie socio-économique

6.1 Problématique du développement du territoire des Basques

1. Indice de dépendance : poids relatif de la population non-active (moins de 15 ans et plus de 65 ans) par rapport à la population active.

2. En 1932, la beurrerie de Saint-Mathieu transformait un total de 107 745 livres de beurre pour atteindre une production maximum de 182 207 livres en 1958.

6.2 L'agriculture à Trois-Pistoles

1. André GARON, dans Jean HAMELIN et al., *Histoire du Québec*, Montréal, Québec Amérique, 1976, p. 370.

2. Jacques MATHIEU, *ibid.*, p. 146.

3. *Id.*

4. *Ibid.*, p. 159.

5. André GARON, dans Jean HAMELIN et al., *op. cit.*, p. 276.

6. *Ibid.*, p. 370.

7. 51 acres en 1871 et 72 acres en 1881.

8. Nive VOSISINE, dans Jean HAMELIN et al.,

op. cit., p. 379.

9. Les informations concernant les fromageries et les beurreries m'ont été fournies par la S.H.G.T.P., par l'entremise de M. Jean-Claude Parent.

10. En 1911, aucun fermier n'occupait 300 acres et plus.

11. Ministère des Affaires municipales, de l'industrie et du commerce. *Inventaire des ressources naturelles, comté municipale de Rivière-du-Loup*, Québec, 1938, p. 15.

12. *Ibid.*, p. 21.

13. *Ibid.*, p. 29.

14. *Ibid.*, p. 30.

15. *Ibid.*, p. 35.

16. Voir la brochure intitulée : *Le moulin à farine des seigneurs Rioux*, publiée par la S.H.G.T.P. en 1981.

17. Pour 1971, les poneys sont inclus, ce qui n'est pas le cas pour 1951.

18. ARC Resins y fabrique de la poudre de colle.

19. Ces informations m'ont été fournies par M. Benoît Côté gérant de l'usine de 1975 à 1981. Il était aussi employé en 1965 lors de l'ouverture de l'usine.

20. Outre Georges Dubé et Benoît Côté, nommés dans le texte, d'autres personnes ont assumé la gérance de l'entreprise, dont Armand Charest, Damien Morency et Bruno Charest. Le dernier gérant fut Jacques Goyer.

21. Le premier responsable fut M. Roland Comeau.

22. Richard JONES, dans Jean HAMELIN et al., *op. cit.*, p. 490.

23. Données du MAPAQ, bureau de Trois-Pistoles.

6.3 L'industrie forestière

1. Jean-François Cadrin et al., *Le Québec : héritages et projets*, Montréal, éd. HRW, 2e édition, 1994, page 292.

2. Mathias D'Amours Sr., *Les Trois-Pistoles*, volume 2, 1946, pages 169 à 174.

6.5 *Traverse de Trois-Pistoles - Les Escoumins*

Condensé d'une plaquette publiée par l'auteur, tirée «Des hommes et des bateaux»

■ 7 *Vie scolaire*

1. Voir Charles-A. Gauvreau, *Trois-Pistoles* (Lévis, 1890) : «M. Faucher, missionnaire à Restigouche, arrivait aux Trois-Pistoles en 1829 et son premier soin fut de mettre à effet l'acte du Parlement pour encourager l'éducation. A cette fin, il prit cinquante pieds de terre de front sur soixante de profondeur près de la grève, sur le terrain de la Fabrique, pour y bâtir une école et en faire bénéficier les enfants de sa paroisse.» (p. 163.)
 2. Voir Jean-Charles Fortin et al., *Histoire du Bas-Saint-Laurent* (Québec, IQRC, 1993), p. 167.
 3. *L'Écho des Basques*, «Histoire de l'éducation à Trois-Pistoles : des débuts laborieux» (vol. 16, 1995, p. 23-38); «La vie scolaire pistoloise révélée par les rapports des Inspecteurs» (vol. 17, 1996, p. 10-19). Dans la *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* (vol. XX, no 1 (50), janvier 1977, p. 35-40), j'ai repris en condensé ce dernier article.
 4. *Sociologie de l'éducation* (Paris, Ed. de la découverte, Coll. Repères, 1995, 128 p.), p. 81.
 5. Benoît Gendreau et André Lemieux, *L'Organisation scolaire au Québec* (Montréal, Ed. Ville-Marie, 1981), p. 9-11.
 6. M. Cacouault et F. Ouvrard, *op. cit.*, p. 81.
 7. Voir Jérôme Bouffard, *L'Écho des Basques*, vol. 10, 1989, p. 18-21.
- #### 7.1 *Première commission scolaire*
8. Dans le tome 2 du livre *Les Trois-Pistoles*, Mathias D'Amours écrit : «En 1858, on fonda une commission scolaire...» (p. 102). Il poursuit un peu plus loin : «L'année même (1858) de la formation de la première commission scolaire...» (p. 106).
 9. Voir *L'Écho des Basques*, «Conférence sur la quatrième église de Trois-Pistoles : 1853-1888», vol. 9, 1988, p. 5-19.
 10. Archives nationales du Québec (ANQ), «Lettres reçues» par le Surintendant de l'Éducation, adressées par le Conseil des commissaires d'écoles.
 11. Ce *Journal de l'Assemblée législative de la Province du Canada* (JALPC) peut être consulté à la bibliothèque des ANQ, au Pavillon Casault de l'Université Laval.
 12. Sur la famille Renouf, voir G.-A. Desjardins, *Bulletin des recherches historiques* (BRH), no 45, 1939, p. 17-22. L.-Claude Rioux a brossé un portrait vivant de ce citoyen engagé tant dans la vie municipale, scolaire que religieuse, dans son aricle intitulé «Les magasins Rioux : 1847-1943», paru dans *L'Écho des Basques*, vol. 13, 1992, p. 16-33.
 13. Selon *Petit Robert I*, animadversion, au sens littéraire, signifie : blâme, antipathie, réprobation. Montesquien, dans *De l'esprit des lois*, utilise ce mot : «il y avait un crime qui, outre l'animadversion de ce tribunal, était soumis à une accusation publique : c'était l'adultère» (Livre VII, chap. X).
 14. Dresser un retour veut dire rédiger un procès-verbal.
 15. Il s'agit sans doute de John Gordon Seton, ce «protestant».
 16. Écuyer, selon le *Dictionnaire encyclopédique Quillet* (Paris, 1950, p. 1401), désigne un «gentilhomme qui accompagnait un chevalier et qui portait son écu.» Comme nous sommes sous le Régime anglais, «le titre d'écuyer (esquire), selon le même DEQ, constitue le titre le moins élevé dans l'ordre de la noblesse. Les fils aînés des chevaliers, les shérifs de comtés, les juges de paix, les docteurs en théologie, etc., ont le rang d'écuyer, en vertu de leurs fonctions ou de leur grade. Les chefs des anciennes familles ont droit à ce titre par prescription.»
 17. Pierre Fournier, secrétaire-trésorier de la Commission scolaire de 1846 à 1889, beau-frère de Philippe Renouf, a épousé le 15 juillet 1834 Angélique Rioux, soeur du seigneur Eloi Rioux, les deux étant issus de Joseph Rioux et de Pélagie Asselin. Le 23 juillet 1847, il épousa en secondes noces Élisabeth Rioux, fille d'Isaïe et de Rose Côté. Voir J.-F. Beaulieu, *Mariages de Notre-Dame-des-Neiges de Trois-Pistoles : 1713-1979* (Montréal, Ed. Bergeron, 1981), p. 159 et 332.
 18. Ce plau du centre de Trois-Pistoles d'alors me

paraît un document unique. Je remercie Jacques Morissette d'en avoir rendu la lecture accessible pour nos lecteurs. Son document constitue une précieuse leçon de notre histoire.

19. Voir sur le Plan, Références, 4.
20. *Ibid.*, Référence, 1.
21. Emmanuel Rioux, «Conférence sur la 4e église de Trois-Pistoles (1853-1888)», *L'Écho des Basques*, vol. 9, 1988, p.10.
22. *Ibid.*, p. 10.
23. *Ibid.*, p. 10.
24. François était pilote, fils du pilote Jean-Baptiste dit le Bostonnais et petit-fils de Paul, le premier seigneur du Bocage.
25. Philippe Renouf fils, né en 1828, est resté célibataire. Il mourut en Illinois le 12 janvier 1891. Il fut compagnon de voyage des deux frères Martial et Séverin Rioux en Californie en 1849 et 1850. Voir G.-A. Desjardins, *op. cit.*, p. 21. D'autre part, il faut savoir que l'unité monétaire anglaise en 1848 était la livre, qui valait 20 shillings. Voir *Petit Robert I*. Dans les procès-verbaux du notaire Fournier jusqu'à 1867, l'unité de base est le louis, qui équivalait à quatre dollars.
26. Le 23 novembre 1853. Voir *L'Écho des Basques*, vol 9, 1988, p. 18.

7.2 *La vie scolaire révélée par les rapports des inspecteurs*

27. JALPC, Documents de la Session, de 1853 à 1858.
28. Archives de la Commission scolaire des Basques (ACSB). Ce premier registre, non paginé, contient les procès-verbaux du 5 juillet 1858 au 14 décembre 1891.
29. On a érigé le Couvent, au sud de l'église, pour accueillir, en 1858, la Cougrégation de Notre-Dame, qui sera remplacée par les Soeurs de Jésus-Marie en 1863. En 1889, on construira le couvent en pierre. En 1922, s'ajoutera une aile neuve, qui donne à ce couvent son allure actuelle. Rappelons les deux articles déjà parus dans *L'Écho des Basques* : l'un portant sur «la béatification de Claudine Thévevet», fondatrice de cette communauté religieuse (vol. 2, 1981, p. 2-3), par Sr Cécile Rioux. L'autre, signé par

SS. Gilherte Laliberté et Yvette Soulard, est intitulé «Les Religieuses de Jésus-Marie» (vol. 8, 1987, p. 23-36). Rappelons que, dès 1905, le couvent dispense des cours d'enseignement ménager, ce qui l'habilita à se doter du titre d'Institut familial dès les années '20. En plus de sa clientèle exclusivement féminine des débuts, le couvent sera ouvert dès la fin des années '20 aux peûts garçons, tel le P. Fernand Lindsay en 1934, qui suivait alors le «cours préparatoire» avec neuf autres camarades, comme nous le rappelait Sr Mildred Bourassa, en novembre 1995, en se référant aux archives de la communauté.

30. Henriette et Émilie Ansbrow enseignent à l'école no 5, soit celle du village de Rivière-Trois-Pistoles et, selon Jacques Morissette, elles demeurent à la résidence de la famille Nazaire Têtu, l'actuelle Auberge de la Rivière (voir recensement canadien de 1861). Il est probable, ajoute-t-il, que ces institutrices connaissaient l'anglais, ce qui est important pour de futurs hommes d'affaires. Par ailleurs, note-il encore, «le recensement de 1851 indique que l'institutrice de la même école, Élisabeth Gagné, 38 ans, est originaire de Saint-Thomas de Montmagny, paroisse originelle des Têtu; ce dernier détail révèle sans doute que les Têtu attachaient beaucoup d'importance à l'instruction des enfants ainsi qu'au choix des éducatrices. Reste à retracer cette famille Ansbrow et les liens probables qu'elle a avec les Têtu. Cela est encore imprécis pour le moment.» Notons que Nazaire Têtu fut élu commissaire d'écoles en 1851.

31. Archives de la Commission scolaire des Basques (ACSB). Registre de la Commission scolaire no 2, de juillet 1878 à 1903.
32. Il s'agit de l'auteur de la deuxième édition de la monographie sur Trois-Pistoles, publiée en 1946. Un autre condisciple de Mathias D'Amours est Isidore Labrie, dont le nom est rattaché au célèbre magasin donnant sur la rue Jean-Rioux, devenu en 1986 propriété d'Arnaud Gagnon.
33. On lira l'excellente entrevue, accordée à la SHGTP par Bona Litalien sur son père, qui fut publiée dans *L'Écho des Basques* (vol. 17, 1996, p. 20-25). Voir aussi dans la même revue «L'hommage au Docteur Épiphané Litalien», par l'ex-inspecteur Jean Thériault (vol. 6, 1985, p. 29-31). Une brève biographie d'Épiphané

italien fut publiée dans *Biographies du Bas Saint-Laurent* (Éditions rimouskoises, 1960). La perception du célèbre inspecteur varie selon ses élèves. Il y a celle de Gérard Filion, personnage à l'emporte-pièce : «La visite de l'inspecteur était plus redoutée à cause de l'apparence physique du personnage. Les cheveux noirs comme du jais, les yeux profonds et brillants, l'inspecteur Litalien nous glaçait le dos d'effroi. Belzébuth en personne serait apparu dans la classe que nous n'aurions pas été plus épouvantés. J'avais huit ans...» (Robert Michaud, *L'Isle-Verte vue du large*, Montréal, Leméac, 1978, p. 277). On reconnaît le style de l'ex-directeur du *Devoir*. Il y a la perception de l'abbé Georges Beaulieu : «Durant mon passage à l'école no 5 de la Grande Ligne (de Saint-Clément), j'ai connu deux inspecteurs d'écoles, très dignes, polis, racés. D'abord, M. Henri Nansot, pas très grand, vif d'esprit, vif d'allure, barbiche à la Bourassa, auquel d'ailleurs il ressemblait. Le second fut M. Épiphané Litalien. Un monsieur très digne, beau et grand. Avec beaucoup de discernement, M. Litalien savait découvrir les intelligences susceptibles de dépasser le primaire et les recommandait à M. le Curé, aux parents. Et il agissait ainsi dans toute l'étendue de son district. Beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles lui doivent une recommandation pour le Séminaire ou pour les maisons d'enseignement de jeunes filles.» (*Dans les neiges de la Sènescouffé*, Rimouski, s.é., 1981, p. 125-126.)

34. L'Académie des garçons est construite en pierre, en 1912. C'est là que logent les bureaux de l'actuelle Commission scolaire des Basques. Elle fut dirigée à partir de 1928 par les Frères du Sacré-Coeur. Voir, dans *L'Écho des Basques*, les témoignages de Mozart Rioux, du Dr Jean-Marc D'Amours et de Rémi Martin, dans un article intitulé «École des Frères du Sacré-Coeur (1928-1983)» (vol. 4, 1983, p. 22-31). Voir également l'article de Gérard Levasseur, intitulé «L'apport éducatif des Frères du Sacré-Coeur à Trois-Pistoles» (vol. 10, 1989, p. 26-28).
35. L'inspecteur Thériault est l'auteur d'un article paru dans le 16^e numéro de *L'Écho des Basques* (novembre 1995), intitulé «Souvenirs d'un ancien inspecteur d'écoles», p. 19-23, que nous reproduisons en annexe. Grâce à un don de sa part, la SHGTP dispose d'un ouvrage important et rare, dactylographié, en deux

tomes, de Gérard Filteau et Lionel Allard, intitulé *Un siècle au service de l'éducation : 1851-1951. L'inspection des écoles dans la Province de Québec*, Québec, Ministère des Communications du Québec, 1981, 156 p. et 152 p.

36. Voir Emmanuel Rioux, «Hommage à Élisée Rioux», *L'Écho des Basques*, vol. 9, 1988, p. 2-3.

■ 8 Vie culturelle

8.2 Vie artistique

1. *Les Fleurs du Mal*, in *Oeuvres complètes*. Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 65.
2. Dans un article, intitulé «Une dramatique chasse aux loups-marins à Trois-Pistoles en 1841», publié dans la *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* (vol. 2, no 2, octobre 1975, p. 22-26), Silvio Dumas a établi que cet événement a bien eu lieu le 23 décembre 1841, et non en 1839, comme le soutient Gauvreau. Il est reproduit ici en annexe.
3. Voir Guy Boulizon, *Basque*, La Prairie, Éd. Broquet, coll. «Signatures», 1983, p. 103.
4. Guy Robert, *La peinture au Québec depuis ses origines*, Montréal, France-Amérique, 1978, p. 106-107, p. 204.
5. Voir *Trois-Pistoles. Culture et patrimoine*. (Trois-Pistoles, Communications Faucon, 1996), p. 20.
6. *Ibid.*, p. 20.
7. *Ibid.*, p. 22.
8. *Ibid.*, p. 12.
9. Sources : Basque, Louise Dumas, Claude Dumont, Suzanne V.-Rioux et Normand Théberge.

8.5 Institutions et personnalités universitaires

8.5.1 Station biologique du Saint-Laurent

1. Ce texte, légèrement retonché, a été publié dans *L'Écho des Basques*, vol. 7, 1986, p. 19-30.
2. David-Alexis Déry, «Petite histoire de la station biologique du Saint-Laurent antérieurement à

sa fondation», in *Annuaire de l'École supérieure de chimie de l'Université Laval 1932-1933, 1933-1934*, Québec, L'Action sociale limitée, 1934, p. 5.

8.5.2 École de langue française de Trois-Pistoles

1. Mathias D'Amours, *Les Trois-Pistoles*, Tome II, 1946, p.136
2. W.S. Fox, *Sherwood of Western*, Burns and MacEachern Ltd, 1964, p.192
3. The University of Western Ontario, *French Summer School Trois-Pistoles*, P.Q., Second Session July 5th - August 30th, 1934, p. 8-9
4. Le comité de planification de la Corporation de l'École de langues de Trois-Pistoles, *Plan stratégique de développement pour l'enseignement de langues à Trois-Pistoles 1997-2000*, 1996, p. 3
5. Yves-Marie Dionne, *Hommage filial à Madame Juliette Caron-Dionne 1898-1989*, 1989, p. 7
6. *Ibid*, p. 9
7. The University of Western Ontario, *French Summer School Trois-Pistoles*, P.Q. Second Session July 5th - August 30th, 1934, p. 11-12
8. Entretien avec Richard Tremblay, Québec, 25 novembre 1996

8.6 Vie littéraire

1. Aurélien Boivin, *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec (DOLQ)*, t. 1, Montréal, Fides, 1978, p. 218.
2. Paul Wyczynski, *Nelligan 1879-1941. Biographie*, Montréal, Fides, 1987, p. 259, p. 263.
3. Robert Micbaud, *L'Isle-Verte vue du large*, Montréal, Leméac, 1978, p. 260.
4. Ce sonnet ouvre sa section intitulée «Amours d'élite».
5. Simone Voisine, *DOLQ*, t. 2, Montréal, Fides, 1980, p. 575-576. Voir aussi Victor-Lévy Beaulieu, *Les Gens du fleuve. Anthologie*, Montréal, Stanké, 1993, p. 73-76, p. 245.
6. Jean-Paul Lamy, *DOLQ*, t. 2, Montréal, Fides, 1980, p. 1066-1067.
7. Voir «Abrégé bio-bibliographique de Louis-

Alexandre Bélisle 1902-1985», 5 pages, texte de Claude Bélisle, auquel ont collaboré Robert, Pierre, Bernard et Hélène Bélisle, Hélène Bouchard, Maurice Lebel et Jacques Morissette. Voir aussi *Bibliographie de Louis-Alexandre Bélisle (1902-1985)*, de Claude Bélisle, 17 p.; de même que son imposante *Bibliographie analytique et descriptive de Louis-Alexandre Bélisle (1902-1985)*, Québec, 1997, 72 p.

8. La très abondante bibliographie de Louis-Alexandre Bélisle, établie par son petit-fils Claude, comprend près d'une centaine de volumes différents. 17 sont des ouvrages individuels, 17 sont écrits en collaboration, 37 sont des traductions, notamment des grands classiques : Homère, Hérodote, Platon, Aristote, Eschyle, Démosthène, Eschine, Hippocrate, Lucrèce, Shakespeare. Il a également adapté huit contes traditionnels. Il a publié 29 livres d'adaptation de divers ouvrages portant surtout sur les métiers et professions et la cuisine.

Retenons les importants ouvrages suivants, ayant trait à la langue française au Canada :

Expressions justes en affaires, 1940;

Le français des affaires, 4e édition, Québec, Bélisle éditeur, 1971, 286 p.;

Dictionnaire général de la langue française au Canada, Québec, Bélisle éd., 1957, 1390 p.;

Dictionnaire Bélisle de la langue française au Canada, Montréal-Toronto, Leland, 1957, 2032 p. (il comprend 4500 canadianismes, 3000 illustrations);

Petit dictionnaire canadien de la langue française, Montréal, Beauchemin, 1969, 644 p.;

Dictionnaire nord-américain de la langue française, Montréal, Beauchemin, 1979, 1196 p.

9. Charles-Arthur Gauvreau et Mathias D'Amours, *Les Trois-Pistoles*, Trois-Pistoles, 1946, tome 2, p. 133.
10. Voir *L'Écho des Basques*, «Anne-Marie D'Amours, une poétesse de talent», par Marcelle Rousseau-Belzile, vol. 5, 1984, p. 4-6.
11. «L'ermite de Trois-Pistoles. Les déboires d'un janséniste en Nouvelle-France», *L'Écho des Basques*, vol 4, 1983, p. 40-51.
12. Voir Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *La poésie québécoise des origines à nos jours : Anthologie*, Montréal, Presses de l'Université du

Québec/l'Hexagone, p. 467.

13. Voir Victor-Lévy Beaulieu, *Les Gens du fleuve. Anthologie*, Montréal, Stanké, 1993, p.131.
14. *Le Monde diplomatique*, décembre 1996, p. 31.
15. Voir *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome 4 (1960-1969), Montréal, Fides, 1984, p. 565.
16. Gilles Dorion, dans *Découvrir le Québec. Un guide culturel*, Québec français, Québec, 1984, p. 65.
17. Ajoutons le livre collectif de l'AFEAS, intitulé *La Fournée des Basques*, édition artisanale. Je me suis inspiré en partie, pour rédiger cette section, de la très belle brochure de 48 pages, lancée le 29 novembre 1996, à l'occasion du 14e Salon du livre de Trois-Pistoles, publiée par Communications Faucon, intitulée *Trois-Pistoles. Culture et patrimoine. La revue souvenir de la vie culturelle et du patrimoine de Trois-Pistoles*.

■ Annexes

Chapitre 3.1

- Annexe 1

1. Jean Leclerc, *Le Saint-Laurent et ses pilotes 1805-1860*, Leméac, 1990, p. 157.
2. Pierre Camu, *Le Saint-Laurent et les Grands Lacs au temps de la voile 1608-1850*, Cahiers du Québec-Collection géographie, Éditions HMH, 1996, p.78.
3. *Ibid.*, p. 124.
«As soon as the season permits, a certain number of pilots shall be constantly stationed at Bic where they will attend till the middle of October to take charge of all vessels coming up...».
4. *Ibid.*, p. 125.
5. Dossiers « Grands Voyers », Cahiers des Dix, Archives de Québec, Cahier 8, p. 143. On trouve ces Cahiers au local de la SHGTP.
6. *L'Écho des Basques*, vol.7, 1986, p. 32.
7. J. Leclerc, p. 168.

Chapitre 7

- Annexe (Germaine Pelletier)

1. Ce texte, légèrement retouché, a paru dans *L'Écho des Basques*, vol. 10, 1989, p. 33-34.

- Annexe (Jean Thériault)

2. Ce texte, légèrement modifié, a paru dans *L'Écho des Basques*, vol. 16, 1995, p. 19-22.
3. Je me suis servi pour rédiger cet article d'un ouvrage de Gérard Filleau et Lionel Allard : *Un siècle au service de l'éducation*, 1981, non publié.
4. Charles-A. Gauvreau et Mathias D'Amours, *Les Trois-Pistoles*, tome 2, 1946, p. 100.

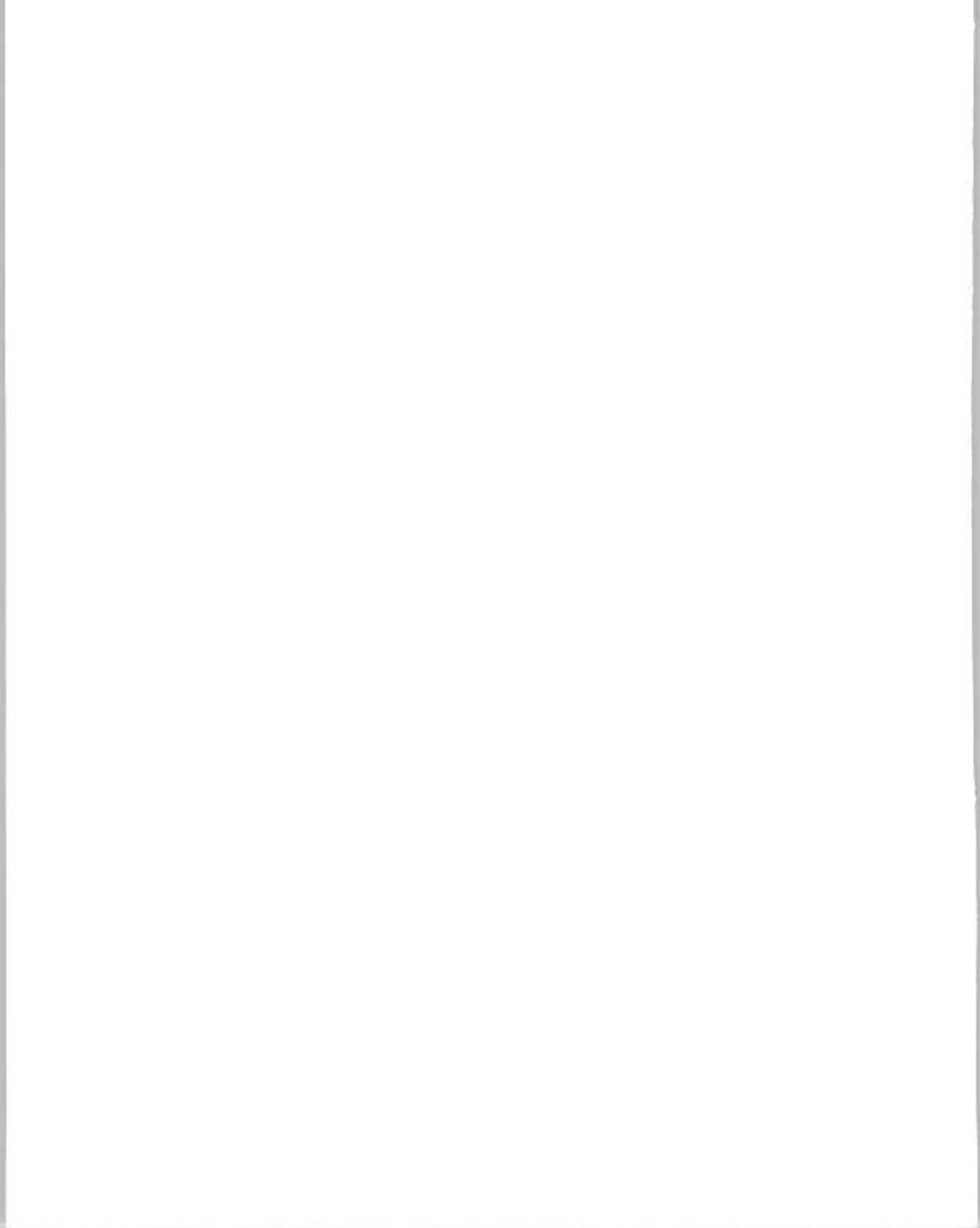
Chapitre 8.6

- Annexe 1

5. Ce texte a paru dans la *Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent*, vol. 2, no 2, oct. 1975, p. 22 - 26.
6. Charles-A. Gauvreau, *Trois-Pistoles* (Lévis, 1890).
7. Mathias D'Amours, *Les Trois-Pistoles* (2 vol., 1946).
8. Charles-A. Gauvreau, *op. cit.*, à la suite de la page 337.
9. Cette source d'information n'est guère exploitée par les Sociétés d'histoire régionale. C'est dommage.
10. Louis Sirois était fils de Jean-Théotine Sirois et de Salomé O'Meara, de Rivière-Trois-Pistoles. Il épousa Céleste Lafrance le 27 février 1843, à Trois-Pistoles. Il compte plusieurs descendants à Trois-Pistoles et dans les paroisses avoisinantes. J'ai connu, vers 1915, un de ses petits-fils du nom de Narcisse Sirois, de Saint-Jean-de-Dieu. C'était un brave type de Canadien français, audacieux, jovial, chasseur habile et forestier réputé. Il avait probablement hérité de certaines qualités de son grand-père.
11. Abbé Pierre Lafrance, *Les croix joyeuses des Trois-Pistoles & les cinq églises* (Rivière-du-Loup, 1946), p. 11.
12. Jacques de Roussan, «Trois-Pistoles, Noël 1839», *Le Soleil, Perspectives* (28 décembre 1968), pp. 2-3.
13. Charles-A. Gauvreau, *op. cit.*, pp. 187-189.

- *Annexe 2*

14. Séverin est la bonne orthographe, respectée par Martial; c'est le fils Alfred qui a écrit le nom de son père Séverin. La graphie courante est bien Séverin.
15. Boucaut, selon le *Glossaire du parler français au Canada* (GPFC), publié aux P.U.L. de Québec, en 1968, désigne un vase, un bocal. En vieux français, il s'agit d'une sorte de vase à large ouverture et à col très étroit (p. 137).
16. Le schilling est une monnaie anglaise, valant 12 deniers; il est le 20^e de la livre sterling. (V. *L'Écho des Basques*, vol. 16, 1995, note 12, p. 38.) On trouve également dans le texte le mot chelin, une belle façon de le franciser.
17. Clairer : faire un profit clair de (GPFC, p. 208).
18. Vaisseau : terrine à lait (*Ibid.*, p. 686). Mot très utilisé dans notre région, qui désigne un contenant de petite dimension de préférence.
19. Râche : dépôt, lie (d'un liquide quelconque). *Ibid.*, p. 556.
20. Crokeurse, ou crockers : craquelin, biscuit qui craque sous la dent. *Ibid.*, p. 248. Selon Jacques Saintonge, il s'agit de biscuits secs et salés (*L'Ancêtre*, vol. 19, no 6, février 1993, p. 215).
21. Partance : départ.
22. Mollières : fondrière, bournier (GPFC, p. 459).
23. Sauvages : mot courant depuis le XVII^e siècle, notamment depuis les *Relations* des Jésuites, désignant les Amérindiens. Il est chargé d'une connotation plutôt émoive et péjorative, telle qu'elle apparaît ici tout au long du texte de Martial Rioux.
24. Peinturer, mot populaire désignant peindre.
25. Châssis : fenêtre (GPFC, p. 192).
26. Ménager : économe. Expression typique et très courante du Bas-Saint-Laurent.
27. Dénué : d'après l'étymologie, réduit à l'état de nudité, de dépossession.
28. Ébatourdi, beau mot, écrit ébasourdi (= abasourdi) par le GPFC, p. 299.
29. Détenter : démonter sa tente. D'après tenter : dresser sa tente. Mots inexistant dans nos dictionnaires. Ces deux québécismes mériteraient d'être conservés dans notre parlure d'ici.
30. Couverte : couverture de lit, de cheval, de voyage (GPFC, p. 240).
31. Brûlot : Petit moustique, mouche minuscule dont la piqûre est très inconfortable par temps chaud et humide.
32. Se précautionner : verbe pronominal signifiant se pourvoir (GPFC, p. 538).
33. Se panser : se remplir la panse, manger avec excès (GPFC, p. 490).
34. Manqué : très fatigué, épuisé.
35. Vivres chargeantes : nourriture trop lourde ou riche, difficile à digérer.
36. Macaniques : ? contenant plutôt grand, d'après le contexte.
37. Grillarde : autre graphie plus courante: grillade, désignant une tranche de lard grillé, d'après Léandre Bergeron, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, VLB, 1980, p. 260.
38. Acrocheté : retenu par des crochets.
39. Abîmer : s'effondrer, s'abatre, s'abîmer (GPFC, p. 4).
40. Chicancier : fauteur de désordre, de chicane, querelleur.
41. Dégrader : devancer, arrêter en chemin, retarder.
42. Froque : pour froc. Ici, il est au féminin, selon l'usage courant dans notre région. Ce mot désigne une espèce de blouse ample, portée par les paysans, les ouvriers. Le GPFC (p. 356) renvoie au sens donné par les Normands, pour désigner un gros drap de qualité inférieure, notamment porté par les moines.
43. Retirance : demeure, asile, logement, pied-à-terre (GPFC, p. 590).
44. Fatigue : fatigue.
45. Traversier : membre du personnel d'un traversier, passeur.
46. Char : wagon, voiture de chemin de fer. Embarquer dans les chars = monter en voiture de chemin de fer (GPFC, p. 189).





Bibliographie

■ 1 Géomorphologie du territoire de Trois-Pistoles

- BRISEBOIS, D. et J. BRUN. *La plate-forme du Saint-Laurent et des Appalaches*, In C. Dubé, Géologie du Québec, Québec, Service de la géoinformation, 1994.
- DIONNE, J.-C. *Observations sur le niveau marin relatif à l'Holocène, à Rivière-du-Loup, estuaire du Saint-Laurent, Québec*, Montréal, Géographie physique et Quaternaire, 1990.
- DIONNE, J.-C. *Le Quaternaire de la région de Rivière-du-Loup/Trois-Pistoles, estuaire maritime du Saint-Laurent*, Québec, Rapport d'information Q-F-X-27, Centre de recherche forestière des Laurentides, 1972, 95 p.
- DIONNE, J.-C. *Carte morpho-sédimentologique de la région de Trois-Pistoles*. in *Atlas régional du Bas-St-Laurent, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeline*, Bureau d'aménagement de l'Est du Québec, 1966. Carte A12 et commentaires. Cette carte couleurs montre de façon détaillée l'organisation des formes et des dépôts pour la section qui nous intéresse.
- DRAPEAU, G. et R. MORIN. *Contribution des vagues au transport des sédiments littoraux dans la région de Trois-Pistoles, estuaire du Saint-Laurent, Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, Géographie physique et Quaternaire, 1981, V. XXX, no 2.
- FULTON, R. J. *Avant-propos*, In R. J. Fulton, *Le Quaternaire du Canada et du Groenland*, Ottawa, Min. Approv. et Services Canada, série Geology of North America, 1989, Vol. K-1, 907 p., 5 cartes.
- GOVERNEMENT DU QUÉBEC. *Annuaire hydrologique*, Services hydrométéorologiques, Ministère de l'Environnement, Québec, 1994.
- GOVERNEMENT DU QUÉBEC. Photographies aériennes verticales au 1:20 000, 20 juin, Q79322-90-92-95-107, Min. Énergie et Ressources, Service de la cartographie, Québec, 1979.
- HOCK, M. et G. MARTINEAU. *Le Quaternaire*, In C. Dubé, *Géologie du Québec*, Québec, Service de la géoinformation, 1994.
- LIVERNOCHE, C. Géomorphologie du territoire urbain de Rimouski et utilisation de l'espace. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent, Rimouski, 1996.
- LIVERNOCHE, C., P. BAIL et B. HÉTU. *Les plates-formes littorales étagées de la région de Mont-Louis, Gaspésie septentrionale*. (Actes du congrès de l'Association canadienne des géographes, Trois-Rivières, 1985).
- LEE, H. A. *Géologie de la région de Rivière-du-Loup-Trois-Pistoles, dépôts meubles*, Commission géologique du Canada, étude 61-32. Imprimeur de la Reine, Ottawa, 1962, 2p, 1 carte.
- LOCAT, J. *Le Quaternaire de la région de Baie-des-Sables-Trois-Pistoles*, Ministère des Richesses naturelles, Service de l'exploration géologique, Québec. DPV 605, 1978, 64 p., 1 carte.
- LOCAT, J. *L'émersion des terres dans la région de Baie-des-Sables-Trois-Pistoles*, Québec. Géographie physique et Quaternaire, 1976, vol. XXXI, 3-4.
- MARTINEAU, G. *Dépôts meubles de la région de Rimouski-Trois-Pistoles*, Rapport préliminaire DPV 717. Ministère de l'Énergie et des Ressources, Québec, 1979, 10 p., 1 carte.



- TREMBLAY, P. et P.-A. BOURQUE. *Géologie du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie, carte géotouristique*. Les publications du Québec, Québec, 1991.
- VALLIÈRES, A. *Géologie de l'île aux Basques*. Rapport préliminaire DPY 556. Ministère des Richesses naturelles, Québec, 1978, 8 p., 1 carte.
- VALLIÈRES, A. *Région de l'Isle-Verte à la rivière Trois-Pistoles, comté de Rivière-du-Loup*. Rapport géologique intérimaire DP 334, Ministère des Richesses naturelles. Service de l'exploration géologique, Québec, 1975, 35 p., 1 carte.

■ 2 Avant le peuplement

2.2 La filiation identitaire basque à Trois-Pistoles

CARBONNEAU, C.-A. *Mariages du diocèse de Rimouski* (5 volumes).

■ 3 Aux sources de notre histoire

3.2 Le registre de Trois-Pistoles

- CARBONNEAU, C.-A. *Mariages du diocèse de Rimouski* (5 volumes).
- COULOMBE, Marielle. *Histoire de St-Fabien, 1828-1978*.
- JETTÉ, René. *Dictionnaire généalogique des familles du Québec, début à 1730 inclus*.
- JETTÉ, René. *Fichier historique, 1731-1825*.
- LEBOEUF, J.-Arthur. *Complément au Dictionnaire Généalogique Tanguay*.
- OUELIET, Jean-Claude. *Baptêmes et sépultures de L'Isle-Verte* (2 volumes).
- TALBOT, Éloi-Gérard. *Généalogie des familles originaires des comtés de Montmagny, L'Islet, Bellechasse* (12 volumes).
- TANGUAY, Cyprien. *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes* (7 volumes).
- BRH : *Bulletin des Recherches Historiques*.
- DBC : *Dictionnaire biographique du Canada*.
- L'Écho des Basques*, revue annuelle de la Société historique et généalogique de Trois-Pistoles.
- L'Estuaire Généalogique*, bulletin de la Société généalogique de l'Est du Québec, Rimouski.
- RAPQ : *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*.

■ 4 Vie paroissiale

Annexe 1

Album des Anciens du Séminaire de Rimouski. Rimouski, Imprimerie Gilbert, 1940-1943, 556 p.

Biographie des figures dominantes. Bas Saint-Laurent, Gaspésie, Îles-de-la-Madeleine, Rimouski, Ed. de l'Est du Québec, 1968, 566 p.

Biographies du Bas-Saint-Laurent. Rimouski, Ed. Rimouskoises, 1960, sans pagination.

BEAULIEU J.-F. «La Maison Rose : les familles Pelletier et Deschênes», in *L'Écho des Basques*, vol. 15, 1994, p. 17-28.

Consultations auprès de l'archiviste de l'archevêché de Rimouski, M. Sylvain Gosselin, de Mgr Robert Lebel, du curé de Trois-Pistoles, l'abbé Gabriel Bérubé.

BÉLANGER Noël et Nive VOISINE. *Le Diocèse de Rimouski (1867-1992)*, Rimouski, Ed. Archevêché de Rimouski, 1994, p. 183-190; p. 220-226.

■ 6 Vie socio-économique

6.1 Problématique du développement du territoire des Basques

Album souvenir, Centenaire de Saint-Mathieu, 1866-1966, St-Mathieu 1966.

CYR, J.-P. et DION, Y. *Paysage socio-économique de l'Est du Québec*, Le Centre d'Assistance aux Moyennes et Petites Entreprises, Rimouski, 1987.

DUGAS, Clermont. *La ruralité québécoise : évolution et perspective*, Division des études sociales et économiques, Statistiques Canada, Ottawa, 1984, 58 p.

VACHON, Bernard, sous la direction de. *Le Québec rural dans tous ses états*, Montréal, Boréal, 1991, 314 p.

VACHON, Bernard. «Le peuplement des régions rurales du Québec face aux phénomènes de dénatalité et de désurbanisation», in *Populations rurales et populations agricoles*, Université des Sciences et Technologies de Lille-Flandres-Artois, France, 1986, pp. 85-94.

VACHON, Bernard. «Pour une politique spécifique d'aménagement rural au Québec», in *Trames*, no. 11, Université de Montréal, Faculté d'Aménagement, 1996, pp. 78-84.

■ 7 Vie scolaire

AUDET, Louis-Philippe. *Histoire de l'enseignement au Québec*, tome 2 : 1840-1971, Montréal, H.R.W., 1971, 496 p.

AUDET, Louis-Philippe. *Histoire du Conseil de l'Instruction publique*, Montréal, Leméac, 1964, 348 p.

AUDET, Louis-Philippe. *Le système scolaire de la Province de Québec*, tome 4 : *L'Institution royale : le déclin de 1825 à 1846*, Québec, P.U.L., 1952, 416 p.; tome 6 : *La situation scolaire à la veille de l'Union : 1836-1840*, Québec, Ed. de l'Érable, 1955, 328 p.

AUDET, Louis-Philippe et Armand Gauthier. *Le système scolaire du Québec*, Montréal,

- Beauchemin, 1969, 286 p.
- CACOUAULT, Marlaïne et Françoise Ouvrard. *Sociologie de l'éducation*. Paris, Ed. de la découverte. Coll. Repères, 1995, 128 p.
- DORION, Jacques. *Les écoles de rang au Québec*, Montréal, Ed. de l'homme, 1979, 448 p.
- DUMONT, Fernand. *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 400 p.
- DUMONT, Fernand. *Raisons communes*, Montréal, Boréal, 1995, 256 p. Chap. 7 : «La crise du système scolaire», p. 143-168.
- DUPUIS, Philippe et al. *Le système d'éducation au Québec*, Boucherville, Ed. Gaétan Morin, 1991, 298 p.
- FILTEAU, Gérard. *Les constantes historiques de notre système scolaire*, Québec, 1956, 60 p.
- FILTEAU, Gérard et Lionel Allard. *Un siècle au service de l'éducation (1851-1951) : l'inspection des écoles dans la Province de Québec*, tome 1 : 1851-1911, 156 p.; tome 2 : 1911-1951, 152 p., Québec, Ministère des Communications du Québec, 1981.
- FORTIN, Jean-Charles et al. *Histoire du Bas-Saint-Laurent*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 864 p.
- GENDREAU, Benoît et André Lemieux. *L'Organisation scolaire au Québec*, Montréal, Ed. Ville-Marie, 1981, 522 p.
- LINTEAU, Paul-André et al. *Histoire du Québec contemporain*, tome 1 : *De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, 760 p.; tome 2 : *Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, 740 p.

■ 8 Vie culturelle

8.5 Institutions et personnalités universitaires

8.5.2 École de langue française de Trois-Pistoles

- CASAUBON, Phil. Panorama des cours d'été à Trois-Pistoles, in *L'Écho des Basques*, vol. 3, 1982, p. 6-8.
- COLLECTIF. The Canadian encyclopedia, volume III Pat - Z, Edmonton. Hurtung Publishers, 2089 p.
- COLLECTIF. L'encyclopédie du Canada, tome 3 Pe - Z, Montréal, Stanké, 2153 p.
- CORPORATION DE L'ÉCOLE DE LANGUES DE TROIS-PISTOLES INC. (Le comité de planification de la). *Plan stratégique de développement pour l'enseignement de langues à Trois-Pistoles 1997-2000*, Trois-Pistoles, 1996. 28 p.
- D'AMOURS, Mathias. *Les Trois-Pistoles*, tome II, 1946, 290 p.
- DIONNE, Yves-Marie. *Hommage filial à Madame Juliette Caron-Dionne*, Trois-Pistoles, 21 septembre 1989, 16 p.
- Fox, William Sherwood. *Sherwood Fox of Western, Toronto, Burns and MacEachern*, 1964, 250 p.
- GWYNNE - Timothy, J.R.W. *Western's First Century*, University of Western Ontario, London, 1978, 854 p.

 *Bibliographie*

- LEDUC-GUÉRIN, Anne-Marie. « 60e anniversaire de l'Université Western à Trois-Pistoles », in *L'Écho des Basques*, vol. 13, 1992, p. 5-6.
- RIOUX, Emmanuel. « La vie culturelle à Trois-Pistoles », in *L'Écho des Basques*, vol. 14, 1993, p. 42-44.
- TALMAN, James J. and Talman, Ruth Davis. « *Western» 1878-1953, being the history of the origins and development of the University of Western Ontario during its First Seventy-five years*, University of Western Ontario, London, 1978, 185 p.
- TAMBLYN, William Ferguson. *These Sixty Years, 1878-1938*, University of Western Ontario, London, 1938, 135 p.
- « Western's French Connexion », in *Alumni Gazette*, winter 1983, p. 6-8



Listes

- *des sigles*
- *des organismes*

Liste des sigles

- AAR : Archives de l'Archevêché de Rimouski
ACSB : Archives de la commission scolaire des Basques
AFRA : Association des familles Rioux d'Amérique
ANQ : Archives nationales du Québec
BRH : Bulletin des recherches historiques
CELAT : Centre d'étude sur la langue, les arts et les traditions populaires du Québec
CE : Le Canada ecclésiastique
CECC : Conférence des évêques catholiques du Canada
CEQ : Centrale de l'enseignement du Québec
GLSC : Centre local de services communautaires
C.S. : Commission scolaire
CSTP : Commission scolaire de Trois-Pistoles
DBC : Dictionnaire biographique du Canada
DBCCF : Dictionnaire biographique du clergé canadien-français
DOLQ : Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec
Ed. : Editions
GPFC : Glossaire du parler français au Canada
IQRC : Institut québécois de recherche sur la culture
JALPC : Journal de l'Assemblée législative de la Province du Canada
MAPAQ : Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec
MEQ : Ministère de l'Éducation du Québec
MRC : Municipalité régionale de comté
PABA : Parc de l'aventure basque en Amérique
RAPQ : Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec
S.é. : Sans éditeur
S.E. : Surintendant de l'éducation
SHGTP : Société historique et généalogique de Trois-Pistoles
SHRBSL : Société d'histoire régionale du Bas-Saint-Laurent
SSJB : Société Saint-Jean-Baptiste
UGC : Union catholique des cultivateurs
UPA : Union des producteurs agricoles
UQAM : Université du Québec à Montréal
UQAR : Université du Québec à Rimouski
UQTR : Université du Québec à Trois-Rivières

Organismes de Trois-Pistoles

AFEAS (Association féminine d'éducation et d'action sociale)

AFRA (Association des familles Rioux d'Amérique)

Agence de garde la Baleine bricoleuse

Amis de l'Art

Association chasse et pêche des Basques

Association des marchands des Galeries Trois-Pistoles

Association des pompiers

Camping municipal

Centre d'alphabétisation des Basques

Centre d'édition des Basques

Centre de plein air de Saint-Mathieu

Cercle des fermières

Centre femme Catherine-Leblond

Centre jeunesse BSL

Chambre de commerce

Chevaliers de Colomb

Choeur Art-Fa-des-Neiges

CILCTP (Centre international du loisir culturel de Trois-Pistoles)

CODETB des Basques (Corporation de développement économique et touristique des Basques)

Comité accompagnement parcelles de soleil

Comité auxiliaires bénévoles

Comité bénévole de Trois-Pistoles

Comité de bibliothèque

Comité des bénéficiaires

Comité de l'École polyvalente

Comité du Patrimoine

Comité de protection du lac Saint-Mathieu

Comité de théâtre

CSB (Commission scolaire des Basques)

Conseil de fabrique

Conseil de pastorale

Conseil de ville

Conseil étudiant de l'École secondaire AEC

Corporation des cours d'été de Trois-Pistoles

Corporation des jeunes (Maison des jeunes)

École de musique Allégro

Éveil des Handicapés des Basques

Festival des Isles

Filles d'Isabelle

Mesures d'urgences municipales

MRC des Basques

Parents Secours

Périscope des Basques

Pistolets

Récupération des Basques

SADC des Basques

Scouts et Guides

SIDAC centre-ville

Société d'action nationale

SHGTP (Société historique et généalogique de Trois-Pistoles)

Sports : badminton
basket-ball
hockey mineur
natation
piscine
patinage artistique
quilles

Unité Domrémy

Source : Ville de Trois-Pistoles

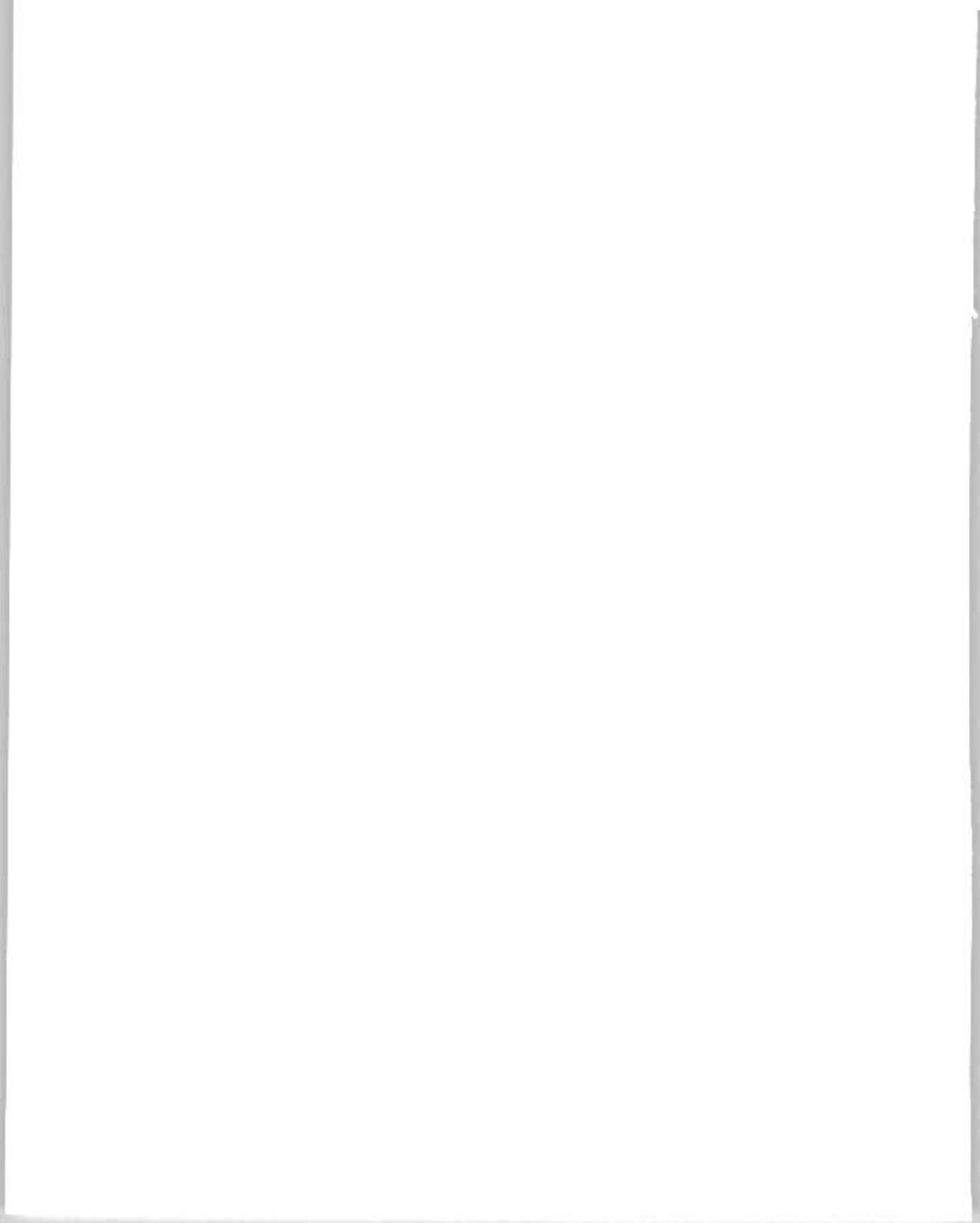




Table des matières

	Présentation	7
	<i>Jean-Claude Parent, président de la S.H.G.T.P.</i>	
	Préface	9
	<i>Paul Laroque</i>	
	Avant-propos	11
	<i>Emmanuel Rioux</i>	
■ 1	Géomorphologie du territoire de Trois-Pistoles	16
	<i>Claude Livernoche</i>	
■ 2	Avant le peuplement	
	2.1 <i>Les premiers occupants du territoire : Amérindiens et Basques</i>	26
	<i>André Desmartis</i>	
	2.2 <i>La filiation identitaire basque à Trois-Pistoles</i>	40
	<i>Gaston Desjardins</i>	
■ 3	Aux sources de notre histoire	
	3.1 <i>Jean Riou et Catherine Leblond</i>	48
	<i>Jacques Morissette</i>	
	3.2 <i>Le registre de Trois-Pistoles</i>	101
	<i>J.-François Beaulieu</i>	
	3.3 <i>Généalogie de la lignée de Nicolas et Vincent Riou</i>	165
	<i>Rino Bélanger</i>	
■ 4	Vie paroissiale	
	<i>Emmanuel Rioux</i>	
	4.1 <i>Trois-Pistoles, terre de mission (1713-1827)</i>	170
	4.2 <i>La guerre des clochers (1827-1853)</i>	181
	4.3 <i>Vers une cinquième église (1853-1888)</i>	198
	4.4 <i>Bref aperçu de l'histoire contemporaine (1889-1997)</i>	206
■ 5	Vie municipale	
	<i>Jean-Marc D'Anours</i>	
	5.1 <i>Municipalité Notre-Dame-des-Neiges</i>	220
	5.2 <i>Historique de la Ville</i>	231
	5.3 <i>La séparation</i>	239
	5.4 <i>Les maires de la Ville</i>	244

■ 6		
	<i>Vie socio-économique</i>	
6.1	<i>Problématique du développement du territoire des Basques</i> <i>Bernard Vachon</i>	276
6.2	<i>L'agriculture à Trois-Pistoles</i> <i>Bernard D'Amours</i>	290
6.3	<i>L'industrie forestière</i> <i>Diane Caron et Adrien Côté</i>	304
6.4	<i>Les commerces, les entreprises, les métiers traditionnels, les services, les événements spéciaux</i> <i>Rino Bélanger, Diane Caron, Adrien Côté, Jean-Marc D'Amours, Rita Labrie, Genma Ouellet, Yvette B.-Ouellet, Jean-Claude Parent et Yvette B.-Rioux</i>	332
6.5	<i>Traverse de Trois-Pistoles - Les Escoumins</i> <i>Aubert Michaud</i>	399
6.6	<i>Soins de santé</i> <i>Danielle Babinéau, Yvan Charette, Françoise Rioux-Dunont</i>	402
6.7	<i>Développement récréo-touristique</i> <i>André Morin</i>	417
■ 7		
	<i>Vie scolaire</i>	
7.1	<i>Première commission scolaire (1843-1858)</i> <i>Emmanuel Rioux</i>	429
7.2	<i>La vie scolaire révélée par les rapports des Inspecteurs (1853-1964)</i> <i>Emmanuel Rioux</i>	444
7.3	<i>La vie scolaire contemporaine (1964-1997)</i> <i>Jérôme Bouffard</i>	478
■ 8		
	<i>Vie culturelle</i>	
8.1	<i>Tradition musicale</i> <i>Emmanuel Rioux</i>	494
8.2	<i>Vie artistique</i> <i>Emmanuel Rioux</i>	501
8.3	<i>Vie théâtrale</i> <i>Jacques Bilodeau</i>	508
8.4	<i>Communications</i> <i>Jacques Bilodeau et André Morin</i>	515

8.5	<i>Institutions et personnalités universitaires</i>	
8.5.1	<i>Station biologique du Saint-Laurent</i> <i>Stanislas Déry</i>	521
8.5.2	<i>École de langue française de Trois-Pistoles</i> <i>Paul Dumas</i>	530
8.5.3	<i>Personnages universitaires</i> <i>Emmanuel Rioux</i>	555
8.6	<i>Vie littéraire</i> <i>Emmanuel Rioux</i>	559
8.7	<i>Patrimoine bâti</i> <i>André Morin</i>	574
	<i>Annexes</i>	586
	<i>Notes</i>	678
	<i>Bibliographie</i>	690
	<i>Listes - des sigles</i>	696
	<i>- des organismes</i>	697
	<i>Remerciements</i>	



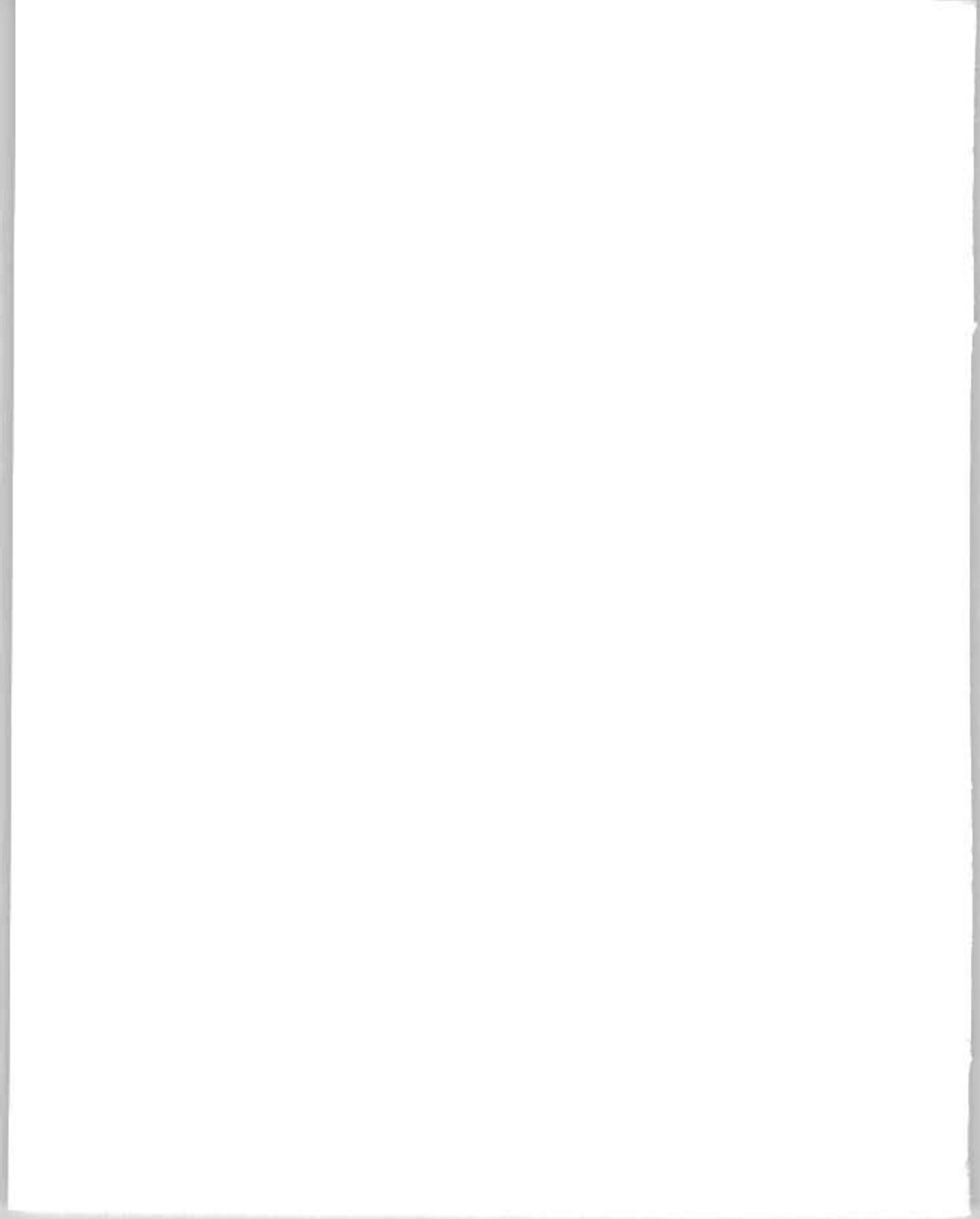
Remerciements

Publier un tel livre si volumineux n'aurait été possible sans la générosité de nos nombreux collaborateurs discrets et empressés, parmi lesquels il faut compter en particulier les suivants : l'archiviste des AAR, M. Sylvain Gosselin de Rimouski, les responsables de la CSB et son directeur, M. Denis Leclerc de Trois-Pistoles, les ANQ et sa bibliothécaire Mme Marjolaine Villeneuve de Québec, les éditions VLB et l'auteur M. Victor-Lévy Beaulieu, le journal *Le Courrier de Trois-Pistoles*, l'archiviste de l'UQAR, M. Pierre Collins, Daniel Thériault, la Société Provancher et son président M. J.-C.-Raymond Rioux, La Société d'histoire régionale du Bas-Saint-Laurent, ainsi que le directeur de la *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, M. Paul Larocque de Rimouski, Info-Services de Trois-Pistoles et l'un de ses directeurs, M. Alain Desjardins.

Nos remerciements vont aussi à ceux et celles qui ont spécialement participé à la prévente de notre livre : le député Mario Dumont, Thérèse Lindsay, Serge Rioux, Reno L'Abri, Fromagerie des Basques, Cantine D'Amours, Mallette-Maheu, Distribution P.-E. Dubé, Horizon Décor, Commission scolaire des Basques, Association des familles Rioux d'Amérique, Supermarché G.P., Coop l'Inter-Marché, Corporation de développement économique et touristique des Basques, SADC des Basques, Municipalité Notre-Dame-des-Neiges, Caisse populaire de Trois-Pistoles, Ville de Trois-Pistoles, Corporation des fêtes du tricentenaire de Trois-Pistoles.

Sans oublier les nombreuses personnes de Trois-Pistoles et d'ailleurs qui nous ont donné accès à leur fonds personnel de photographies anciennes. De plus, notre gratitude va à nos nombreux informateurs (notamment notre irremplaçable Louise Dumas), ainsi qu'à Communications Faucon qui a réalisé, avec un grand professionnalisme, la maquette des pages intérieures et de la couverture, la mise en page et les corrections typographiques de cet ouvrage imposant. Un grand merci à tous.

Au nom des auteurs du livre, la S.H.G.T.P.



Histoire de Trois-Pistoles

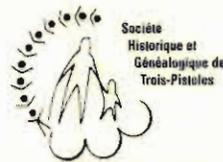
1697-1997

« Les Amérindiens ont traditionnellement fréquenté ces lieux : la rivière Trois-Pistoles prend sa source au voisinage du lac Témiscouata et était, pour ceux qui venaient du sud, l'une des voies d'accès au fleuve Saint-Laurent. Ils y ont même, au XVI^e siècle, entretenu des relations avec les Basques, dont nous reparlerons à propos de l'île qui porte leur nom. Trois-Pistoles : le toponyme remonterait à 1621. Un matelot contemporain de Samuel de Champlain, participant à une chasse aux loups-marins, aurait laissé échapper dans l'eau, à l'embouchure de la rivière, un gobelet d'argent d'une valeur... de trois pistoles. Ce nom n'a pas tardé à désigner à la fois une rivière et la seigneurie concédée à Charles Denys de Vitré, membre du conseil souverain, en 1687.

Jean Riou a ensuite acquis la seigneurie en 1696. À l'instar des seigneurs Côté de l'Isle-Verte, il allait devenir le chef d'une famille de défricheurs. Malgré un long isolement, une maison et divers bâtiments agricoles ont été construits sur la pointe, non loin du quai actuel, dans la première moitié du XVIII^e siècle. Une première chapelle a accueilli les missionnaires itinérants. Un moulin hydraulique a été érigé plus à l'est, près de la mer, sur la « rivière du moulin ».

Le fleuve et ses battures ont cessé d'être les seules voies de communications à compter de 1790, alors que le chemin du Roi a atteint la seigneurie. Les colons se sont faits plus nombreux sur la pointe, de même qu'à l'embouchure de la rivière. Un missionnaire-résidant s'est installé, suivi du premier curé, à partir de 1806. Déjà en ce début du XIX^e siècle, la population occupait le deuxième rang, s'apprêtait à envahir le troisième (1823)... La forêt commençait à attirer les commerçants de bois, dont les initiatives allaient conduire au morcellement de la seigneurie, à la construction de moulins à scie et l'érection d'un premier quai (1853) ».

(Paul Larocque et al., *Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent*, Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1994, p. 165-166.)



ISBN : 2-920829-03-3